




Dei
Sub Numine
Viget


PRINCETON UNIVERSITY

STUDIA PONTICA

III.

RECUEIL
DES INSCRIPTIONS GRECQUES ET LATINES
DU PONT ET DE L'ARMÉNIE

PUBLIÉES

PAR

J. G. C. ANDERSON   Franz CUMONT   Henri GRÉGOIRE

(FASCICULE I)

BRUXELLES
H. LAMERTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
58, RUE COUDENBERG, 58

1910

AVERTISSEMENT

Le recueil dont nous publions aujourd'hui la première moitié, réunit les résultats épigraphiques des explorations effectuées dans le Pont et en Arménie, en 1899 par M. Anderson, en 1900 par M. Cumont, en 1907 par M. Grégoire. De plus, de nombreux textes ont été envoyés aux auteurs par des correspondants, parmi lesquels le plus actif et le plus dévoué a été le Père Girard, missionnaire à Tokat, dont le nom est souvent cité dans cet ouvrage. Les contributions des trois collaborateurs sont signées des initiales [A.], [F. C.] et [H. G.]. Les notices historiques et géographiques, qu'ils ont voulues aussi complètes que possible, ont été rédigées par eux en commun.

Ce demi volume comprend trois cent soixante et une inscriptions, dont quarante-deux seulement figuraient dans le *Corpus inscriptionum Graecarum*. Ces chiffres sont suffisamment éloquents. De plus, il n'est guère de texte antérieurement édité qui n'ait été revu par l'un au moins des auteurs. Il a donc paru préférable de reproduire tous les documents épigraphiques, connus ou inconnus, du Pont et de l'Arménie, pour porter remède en quelque mesure à l'infinie dispersion qui soustrait si souvent les inscriptions de l'Orient aux recherches des historiens.

Nous avons donné autant que possible un fac-similé soit des monuments eux-mêmes, soit de l'estampage ou du dessin qui en avaient été pris. Nous n'avons recouru que très exceptionnellement à l'emploi de capitales typographiques. Lorsque l'inscription avait été publiée et que nous n'en possédions pas de reproduction plus exacte que celle de nos prédécesseurs, nous nous sommes contentés d'une simple transcription en minuscules.

Une difficulté était de déterminer l'étendue du territoire qu'il fallait entendre sous le nom de Pont. Cette expression géographique s'est appliquée suivant les époques à des régions très différentes. Ce recueil adopte pour limite occidentale le cours de l'Halys, puis une ligne passant entre Tchoroum et Aladja et comprenant toute la vallée du Tchekerek-Irmak (p. 222). Il donne donc, à l'exclusion des pierres milliaires qui seront réunies dans une section spéciale, les textes d'Amisos, de Néoclaudiopolis et de la Phazimonitide, de la cité d'Amasia, d'Euchaïta et de la frontière Galatique, de Zéla et de Gazioura. Le second demi-volume, dont l'impression se poursuit, contiendra ceux de Sébastopolis, Sébastée, Comane, Néocésarée, Trébizonde, puis de Nicopolis et de l'Arménie, c'est-à-dire, en résumé, que cette publication formera un petit *Corpus* de tout le nord-est de l'Asie Mineure au delà de l'Halys.

I. — AMISOS

La situation favorable d'Amisos (*Studia*, p. 116) dut y attirer de bonne heure les trafiquants. Suivant une conjecture, d'ailleurs sans valeur, d'Hécatée de Milet (Strab., XII, 3, § 25), les Énètes d'Homère auraient été ses premiers habitants. La ville fut fondée en 562 av. J.-C. par les Ioniens de Phocée (Scymnus de Chio, V, 917 ; cf. Busolt, *Griech. Gesch.*, II, p. 483, n. 1) ou de Milet (Strab., XII, 3, § 14, p. 547 C.). Des morceaux importants de céramique ionienne, remontant au VI[e] siècle avant J.-C., ont été découverts à Ak-Alam, à 18 kilom. d'Amisos (Macridy-Bey, *Une citadelle archaïque du Pont* [*Mitteil. der Vorderas. Gesellsch.*, XII], Berlin, 1907). Un satrape de Cappadoce s'empara de celle-ci (Théopompe dans Strab., *ibid.*), puis, sans doute à la suite de l'expédition de Périclès dans le Pont, elle reçut une clérouchie athénienne et prit le nom de Pirée (Strab., Plut., *Lucull.*, 19; Arrien, *Peripl.*, 22 ; Appien, *Bell. Mithr.*, 8, § 83 ; cf. Busolt, *op. cit.*, III, p. 585, n. 6). Conquise par les Perses (Judeich, *Kleinasiat. Stud.*, p. 194, n. 2 et 260), elle possédait sous les Achéménides le seul atelier monétaire de la côte cappadocienne (Babelon et Reinach, *Monnaies d'Asie Mineure*, I, p. 44). Délivrée par Alexandre, elle obtint la liberté (Plut. ; App., *ll. cc.*). Assiégée vainement par Asandros, satrape de Carie, en 315 (Diod., XIX, 57; Droysen, *Hist. hellén.*, II, p. 299, p. 317), elle fut soumise avant l'année 245 par le roi du Pont, Mithridate (Memnon, c. 24 ; cf. Reinach, *Mithr. Eupator*, p. 40, n. 2). Mithridate Eupator y ajouta un faubourg entouré d'une enceinte distincte, qui prit de lui le nom d'Eupatoria (Memon, c. 45; App., *Mithr.*, 78; cf. Pline, III, 2, 7. Cic., *De imp. Cn. Pomp.*, 21. Voyez cependant Munro, *Roads*, p. 57). Un décret d'Olbia en l'honneur d'un pilote d'Amisos montre l'importance de cette cité maritime dans le royaume pontique (*Rev. ét. grecques.*, XX, 1907, p. 73). Lucullus s'empara des deux villes fortes après un long siége en 71 et détruisit Eupatoria (Strab., *l. c.*; Plut., *Lucull.*, 19 ss. Memnon, c. 45, cf.

Reinach, *op. cit.*, p. 336, 349). C'est sans doute par erreur que Pline (VI, 2) dit que Pompée donna à Amisos le nom de Pompeiopolis, mais certainement ce fut une des onze cités qu'il rattacha à la Bithynie en 64 av. J.-C., et qui firent désormais partie de la province de *Bithynia-Pontus* (Reinach, *op. cit.*, p. 400). En 48, Pharnace mit le siège devant la ville et ravagea son territoire (Strab., XII, 3, § 14 ; Appien, *Mithr.*, 120 ; *Bell. Civ.*, II, 91 ; Dion Cass., XLII, 46), et en récompense de la résistance obstinée qu'elle avait opposée au prétendant, César, après la bataille de Zéla, en fit une citée libre (Strab., *l. c.*; Dion, XLII, 46, 48). Conformément à sa politique dans cette partie de l'Asie, Antoine la rendit à « des rois », et elle eut fort à souffrir du tyran Straton (Strab., *l. c.*) ; on ne sait quels sont ces rois, et le tyran Straton n'est point connu d'ailleurs. Mais après la bataille d'Actium, Auguste lui rendit la liberté, et elle retrouva dès lors son ancienne prospérité. En reconnaissance de ce bienfait ὁ δῆμος τῶν Ἀμισηνῶν καὶ οἱ συμπολιτευόμενοι Ῥωμαῖοι honorent l'empereur comme σωτὴρ καὶ κτίστης dans une dédicace trouvée à Pergame (*Athen. Mitt.*, XXIV, 1899, p. 173, n° 16). C'est de cet évènement historique que date l'ère de la ville, ἔτος τῆς ἐλευθερίας (Dittenberger, *Or. Inscr.*, 530), mais comme l'année courante fut comptée pour un, c'est en réalité oct. 32 av. J.-C., qui est le point de départ de cette supputation (Ramsay, *Geogr. Asia Minor*, p. 441).

Nous ne possédons que très peu de textes datant de cette première partie de l'histoire d'Amisos et ils ne nous donnent guère que des noms propres (n° 1-1*c*, 16). Nous y trouvons cependant la mention d'un astynome (1*c*).

II

Sous l'Empire, Amisos continua, sans interruption, à faire partie du κοινόν des cités pontiques rattachées à la province de *Bithynia-Pontus*. On y a retrouvé une dédicace d'un pontarque (n° 2). C'est à tort qu'en se fondant sur un texte de Ptolémée (V, 4, 2), on a cru qu'elle fit transitoirement partie de la Galatie (Cumont, *Rev. ét. gr.*, XVI, 1903, p. 25 ss.). — Elle était non seulement *libera* (Pline, *N. H.*, VI, 2 : *Amisum liberum;* les monnaies portent fréquemment la légende Ἀμισοῦ ἐλευθέρας; cf. Babelon et Reinach, *Monnaies d'Asie Mineure*, I, p. 58 ss.), mais aussi *foederata*, c'est-à-dire que son autonomie reposait sur un traité formel conclu avec les Romains (Pline, *Epist.* X, 92, 93 : *libera et foederata* et *legibus quibus de officio foederis utuntur*). Une inscription de Claros, datée de l'an 131 ap. J.-C. (Ἔτους ρξγ' τῆς ἐλευθερίας), commence par les mots Ἀμισοῦ ἐλευθέρας καὶ αὐτονόμου

καὶ ὁμοσπόνδου Ῥωμαίοις (Dittenberger, *Orientis inscr.*, 530 = *Jahresh. Inst. Wien,* VIII, 1905, p. 170).

Pline, dans les lettres écrites durant son gouvernement de Bithynie, nous apprend quelques détails sur l'organisation intérieure de la ville. Elle avait une βουλή et une ἐκκλησία, et cette assemblée populaire intervenait dans le vote des résolutions publiques (*Ep.* 110 : *Bule et ecclesia consentiente*). Un ἔκδικος représentait la ville devant la justice (110 : *ecdicus*). Enfin, on voit que les clubs (ἔρανοι) interdits ailleurs, étaient permis dans cette cité autonome (*Epist.* 102). A ces renseignements s'ajoutent ceux fournis par les inscriptions. Une épitaphe en vers de Sinope semble parler d'un *curator* sous Marc Aurèle et Vérus (*Inscr. ad res Rom. pert.*, III, 96 : Τίμησαν βασιλῆες ... πιστεύσαντες ἐλευθερίην Ἀμισοῖο) ; une des nôtres (n° 3*a*) mentionne un sténographe officiel. — La population était divisée en tribus et l'éphébie était organisée comme dans les autres villes grecques (n° 3*b*). L'une des tribus (Σεβαστηίς) devait son nom à Auguste.

Sur l'histoire d'Amisos sous l'Empire, nous n'avons presque aucun renseignement. Elle parait avoir joui d'une prospérité commerciale que n'interrompit aucune catastrophe et qu'atteste l'abondance de son monnayage (Babelon et Reinach, *op. cit.*, p. 60-73). Peut-être, en 131, la ville fut-elle visitée par l'empereur Hadrien (Weber, *Unters. zur Gesch. des Hadrians*, 1907, p. 265), et la même année elle envoie deux théopropes consulter l'oracle de Claros, Κρίσπος Τρύφωνος et Π[όπλιος] Πούπιος Καλλικλῆς (Dittenberger, *l. c.*).

Nombre de citoyens d'Amisos sont mentionnés dans des inscriptions trouvées en dehors du Pont, surtout en Attique, sans doute à cause des vieilles relations de la ville avec Athènes. Voici les noms de ces Amiséniens (Ἕρμων Ἕρμωνος (*IG*, II, 3, 2776), Καλλίμαχος (ib., 2777), Μνάσων Ἡγησίππου (ib., 2778), Σάσας Ἀπολλοδώρου (ib., 2779), Δᾶος Ἡρακλίδου (*IG*, III, 2, 2267), Δημήτριος Ἀλεξάνδρου (ib., 2268), Μάης Μάου (ib., 2272), Μάτιος Ἡρακλέωνος (ib., 2273), Μηνᾶς Μηνᾶ (ib., 2274), Νικηφόρος Ἀττικοῦ (ib., 2275), Σάτυρος (ib., 2276), Σωτήρ (ib., 2277). Et comme femmes : Γλαύκη (ib., 2266), Ἐλπίς Εὐτύχου (ib., 2271), Ἐρώτιον Ἀπολλωνίου (ib., 2265*a*), Ἰρήνη Δημητρίου (ib., 2269). — A Délos, deux personnages de la cour de Mithridate (Δορύλαος Φιλεταίρου et Γάϊος Ἑρμαίου (Dittenberger, *Orient. Inscript.*, 372, 373). — A Rhodes (*IG*, XII, 400) : Κάλλων. — La ville d'Orope rend un décret de proxénie en faveur de Νουμήνιος Διονυσίου Ἀμισηνός (*IG*, IX, 1, 270). — A Panticapée Κλεο[νίκ]α, (Kaibel, *Epigram.*, n° 250), etc.



III

Le christianisme se répandit de bonne heure à Amisos. L'existence d'une communauté juive avait sans doute préparé sa diffusion (cf. inscr. n° 15). Il est probable qu'une église assez nombreuse y existait déjà vers la fin du premier siècle (Ramsay, *Church in the Roman empire*, p. 225, cf. 10). L'inscr. n° 15 (cf. 11) est sans doute du III[e]. Les légendes apostoliques font évangéliser Amisos par S[t] André et les légendes hagiographiques y font enseigner S[t] Phocas sous Trajan et périr sept femmes durant la persécution de Maximien (Delehaye, *Synax. Constantinop.*, p. 265, 48 et p. 69, l. 20; 546, l. 12, *Act. SS.*, Mai, t. IV, p. 147 ss.). De plus, S[te] Charitine y aurait été martyrisée sous Dioclétien (*Act. SS.*, Oct., t. III, p. 24-27). Cependant le premier évêque connu, Antoine, ne date que du concile de Chalcédoine (Lequien, *Oriens christ.*, I, p. 535). Ce siège épiscopal figure plus tard dans toutes les *Notitiae* parmi ceux des suffragants d'Amasia.

Après Dioclétien, Amisos fut une des villes de la province d'Hélénopont (Hiéroclès 702, 1, *Nov.* 28 de Justinien) et sous les Byzantins du thème Armeniakôn (Const. Porphyr., *De Themat.*, I, 2, p. 21, 7, Bonn). Les chroniqueurs byzantins ne la mentionnent que rarement. Elle fut saccagée par les Arabes sous Michel, fils de Théophile (860) : Ὁ Ἄμερ σὺν τεσσαράκοντα χιλιάσι στρατοῦ ὁμοῦ μὲν τὴν Ἀρμενιακὴν ὁμοῦ δὲ καὶ τὴν πρὸς θάλασσαν Ἀμισὸν ἐξεπόρθει (Théoph. Cont., p. 179 C-D, Bonn); le général arabe se plaignit que la mer l'empêchât d'aller plus loin. Il quitta ensuite Amisos pour marcher contre le Byzantin Pétronas, par lequel il fut vaincu sur la rive gauche de l'Halys (Théoph. Cont., ibid.; Génésios, p. 94, 4, 96, 5; cf. Ramsay, *Hist. Geogr.*, p. 77). Le lieu exact du champ de bataille est encore inconnu; mais il n'était pas à « cinq cent milles » d'Amisos, comme le dit le texte corrompu de Génésios.

La forme la plus fréquente à l'époque byzantine est Ἀμινσός. Cette forme curieuse a causé quelques méprises. C'est ainsi que deux bulles de plomb sur lesquelles elle figure n'ont pas été, jusqu'ici, bien expliquées. L'une d'elles appartient à Léon, κουβουκ(λήσιος) et ὡριάρ(ιος) (*horrearius*) Ἀμηνσοῦ. L'éditeur, M. Pančenko, (*Izvěstija* de l'Institut russe de Constantinople, XIII, 1903, p. 230-231) a lu Ἀμνησοῦ et croit qu'il s'agit d'Amnisos, ville crétoise mentionnée par Homère. Sur un sceau publié par M. Schlumberger (*Revue Numismatique*, 1905, p. 351-352), il faut lire Χρηστοφόρῳ β(ασιλικῷ) κουμ(ε)ρκηαρήῳ Ἀμην(σοῦ) (et non point : ἀμήν) (X[e]-XI[e] siècle). La

mention d'un *horrearius* et d'un *commerciaire* prouve que le port d'Amisos gardait, à l'époque byzantine, son importance commerciale.

Lors du démembrement de l'empire grec, en 1204, la possession d'Amisos fut très disputée. Elle ne tomba pas, comme Héraclée et Sinope, aux mains de David, frère d'Alexis Commène de Trébizonde ; un nommé Sabbas gouverna quelque temps la ville et son territoire (Acropolite, c. 7). L'empereur de Nicée Théodore I Lascaris la reconquit bientôt, mais il ne paraît pas l'avoir conservée (ibid.). Les Turcs Seldjoukides s'étaient établis sur l'emplacement actuel de Samsoun ; ils s'emparèrent bientôt de toute la côte (Fallmerayer, *Gesch. des Kaisertums Trapezunt.*, 1827, p. 57 ; Finlay, *Hist. of Greece*, IV, p. 324 ss.). Ce pays dut être rapidement « turquisé », puisque Acropolite ignore jusqu'au nom d'Amisos, et qu'il donne à la ville son appellation moderne de Samsoun (Σαμψών [= 'ς 'Αμ(ι)σόν] ; cf. des cas analogues cités par Ramsay, *Hist. Geogr.*, p. 290, n. 1).

Les Génois eurent à Samsoun un comptoir fortifié et « Simiso » est menmentionné sur toutes les cartes occidentales à partir du XIVe siècle (Ritter, *Erdkunde*, XVIII (*Kleinasien*, I), p. 797 s.). D'autre part, les historiens arabes attestent l'importance grandissante de ce port aux XIIIe et XIVe siècles (Le Strange, *Lands of the Eastern Caliphate*, 1905, p. 147). Aussi voyons-nous en 1363 un grand logothète de Trébizonde venir y chercher un refuge (Panaretos, p. 367 éd. Tafel).

I. — Inscriptions antérieures à l'époque romaine.

1. — Plaque de marbre blanc sans aucun ornement (H. 0m,51 ; L. 0m,35-31 ; Ép. 0m,05). — Publiée : Girard, *Rev. ét. grecques*, XVII (1904), p. 329 ; Loeper, *Izvěstija russk. Instit.*, IX, 1904, p. 250, n. 1. — J'ai pris un estampage de l'inscription en 1900 au bazar de Samsoun.



Ἐυάνθης Ἁγίου
Δημήτριος Ἁγίου.
Ἀρτὴ Ὀλύμπου,
Εὐάνθου γυνή.
Μάτα Ὀλύμπου,
Δημητρίου γυνή.

La forme des caractères assigne à cette pierre tombale une date reculée. Elle paraît remonter au commencement du IIIe siècle avant J.-C., c'est-à-dire à l'époque où la colonie grecque était encore indépendante des rois du Pont. Amisos n'a fourni aucune autre inscription aussi ancienne. La forme de l'épitaphe est d'une simplicité vraiment antique. Évanthès et Démétrios, fils de Hagias, avaient épousé deux sœurs, filles d'Olympos, Arté et Mata. Ces deux noms féminins sont probablement indigènes ou perses. Ἀρτή, pourrait être une contraction d' Ἀρετή, mais *Arta* " Pur " entre dans la composition d'un grand nombre de noms iraniens (Justi, *Iranisches Namenbuch*, p. 485). [F. C.]

1 a. — Fragment d'une plaque de marbre, brisée à gauche et au bas (L. 0m,28 ; H. 0m,22 ; Ép. 0m,10). Au bazar de Samsoun. L'inscription est complète. — Copie communiquée par le P. Girard ; revue par H. Grégoire à Samsoun. — Estampage.



Λεωμέδων
Λεωμέδοντος.

La forme des caractères permet d'attribuer à cette épitaphe une date relativement ancienne (IIe siècle av. J.-C. ?).

1 b. — Fragment de pierre calcaire (H. 0m,345 ; L. 0m,195 ; Ép. 0m,05). — Copie de H. Grégoire (1907).



ΙΑ . . . . Κόν ?]ωνος Ὀλ|υνθία.

Reste de l'épitaphe d'une femme originaire d'Olynthe en Macédoine. — Les lettres sont d'une forme ancienne.

1c. — Fragment de brique plate (H. 0m,21; L. 0m,11). Aujourd'hui au musée du Cinquantenaire (Inv. : A 1375). — Dans un cartouche est imprimée l'inscription :

ΣΕΙΔΩΝΙΟ
ΕΠΙΦΟΡΒΑΝ
ΑΣΤΥΝΟΜΟ

Σειδωνίο[υ] ?
Ἐπὶ Φόρβαν[τος]
ἀστυνόμο[υ].

L'astynome, dont le nom est ainsi gravé sur une brique, devait avoir la police des constructions de la ville.

II. — Inscriptions de l'époque romaine.

2. — *« Aus Samsun stammt nachstehende Inschrift, die im Abdruck 60 cm. hoch und 55 cm. breit ist; die Buchstaben sind apiciert und 3,5 bis 4,5 cm. hoch. »* — Publiée : Kalinka, *Arch. ep. Mitt.*, XVIII, 1895, p. 230. = *Inscr. ad res Rom. pert.*, III, 97. — La pierre a été transportée au Musée impérial de Constantinople.

Ἀγαθῇ τύχῃ. | Τῷ σμα' ἔτει, πονταρχούντων | Μ. Ἰουλίου Ἰουλια|νοῦ καὶ Σησστυλ|λίας Κυρίλλης, | γυναικὸς αὐτοῦ, | φαμιλία μονομάχων τῶν | περὶ Καλυδῶνα.

L'année 241 de l'ère d'Amisos = oct. 209 - oct. 210 après J.-C. — Sesstylia est pour Sextilia (Σηστύλλιος, Σηστίλιος = Sextilius; p. ex. *CIG*, III, 3829; *JHS*, XVII, p. 285; cf. XXI, p. 237). Sextilia Cyrilla était ἀρχιέρεια du Pont pendant que son mari remplissait les fonctions de grand-prêtre de cette province (cf. Paris, *Quatenus femin. res publ. in Asia Minore attigerint*, 1896, p. 72, 112 s.). La dédicace est faite par une *familia gladiatoria* dont le laniste portait le nom mythologique de Calydon. Cette troupe avait été engagée par le pontarque, que la loi obligeait à offrir des combats de gladiateurs. Ces combats, dont la diffusion fut ainsi favorisée par la politique du gouvernement romain, se répandirent jusqu'aux extrémités de l'empire. Si les Grecs éprouvèrent toujours une répugnance invincible pour ces tueries organisées, les populations plus barbares du Pont se passionnèrent pour les jeux sanglants de l'amphithéâtre. Plusieurs inscriptions qui s'y rapportent ont été découvertes à Amisos et dans le reste du pays. (*Festschrift für O. Hirschfeld*, 1903, p. 270 ss.; cf. *infra*, nos 7, 109, 287.) [F. C.]

3. — Provient de la nécropole de Kara-Samsoun. Belle inscription ; caractères de 0m,06 de haut. Un intervalle d'environ 0m,08 sépare la première ligne de la seconde ; les autres ne sont plus distantes que de 0m,01. — Copie du P. Girard, publiée *Rev. ét. grecques*, XVII (1904), p. 331. Cf. Loeper, *Izvéstija russk. Instit.*, 1904, p. 250 = *Inscr. ad res Rom. pert.*, III, 1436. — Estampage.



... ἀπὸ προγόνων βασι-
λ]έων, τετραρχῶ[ν,

στεφα]|νηφόρων, ἀγω-
[νοθετῶν, ἀρ]χιερέων Μάρ-
[κον......]ιον Ἀντων[εῖνον.

Le personnage en l'honneur duquel cette inscription fut gravée comptait parmi ses ancêtres des rois du Pont ou de Paphlagonie et des tétrarques de Galatie (cf. sur ces princes, Loeper, p. 253-4). Son nom reste malheureusement incertain. — Des formules analogues se retrouvent dans l'épitaphe de Julius Sévérus d'Ancyre (*Sitzungsb. Akad. Berlin*, 10 janvier 1901 = *Inscr. ad res Rom. pert.*, III, 173).

[F. C.]

3a. — Petite plaque rectangulaire de marbre (L. 0m,22 ; H. 0m,11) trouvée dans les ruines de Kara-Samsoun. — H. des lettres 13 millim. — Estampage et copie communiqués par le P. Girard.

ΕΥΛΟΓΟCΑΜΙCΗΝΩΝ
CΗΜΕΙΟΓΡΑΦΟC
ΖΗCΑCΕΤΕCΙΝΚΒ
ΕΝΘΑΔΕΚΕΙΜΑΙ
ΧΑΙΡΕΤΕΠΑΡΟΔΕΙΤΑΙ

Εὔλογος Ἀμισηνῶν
σημειογράφος
ζήσας ἔτεσιν κβ′
ἔνθαδε κεῖμαι.
Χαίρετε παροδεῖται.

Eulogos était donc le sténographe officiel de la cité d'Amisos. Un autre σημειογράφος φυλῆς Ἀθηναΐδος (probablement σημειογράφος,

φυλῆς 'Α.) est nommé dans une inscription d'Euménie (*CIG*, 3902*d*).

3b. — Plaque de marbre (30 × 50 cm.). — Publiée : Loeper, *Izvěstija russk. Instit.*, IX (1904), p. 256.

Μέκιος 'Ιουλι|ανὸς ἐνθά|δε κῖμε ὡς | ἐτῶν κγ', | φυλῆς Σεβασ|τηείδος, ἐφη|βεύσας Δημέ|νου στεφανη|φοροῦντος. | Χα[ί]ρετε.

La tribu Sébastéïs doit son nom à Auguste, fondateur de la liberté d'Amisos. — L'inscription date du IIIe siècle d'après Loeper. Δημένου suivant lui serait pour Δηϊμένους mais il avoue que les deux formes sont également inconnues.

4. — Plaque de pierre calcaire (H. 0m,47 ; L. 0m,35; Ép. 0m,06), trouvée vers 1892 à Samsoun. — Publiée : Papageorgiadi, *Izvěstija russk. Instit.*, I, Hronika, p. 32, no 2. — Revue au bazar de Samsoun en 1900. Photographie et estampage. [F. C.] — Republiée : Loeper, *Izvěstija russk. Instit.*, 1904, p. 255.



Dans un tableau rectangulaire on voit un enfant assis sur un coussin et tenant de la main gauche une boule et de la droite un oiseau.

Sur la bordure supérieure on lit :

Λουκίου 'Αντωνίου . . .
καὶ 'Αντωνίας Θεοδώρας [υἱός . . .
μηνῶν ἐννέα.

Loeper donne l. 2, fin : υἱὸς [Τη]ρε[ύς].

5. — Plaque de pierre calcaire surmontée d'un fronton (H. 0^m,38; L. 0^m,37; Ép. 0^m,5). - Copiée au bazar de Samsoun le 5 avril 1900. — Publiée : Loeper, *Izvěstija russk. Instit.*, 1904, p. 258. — Estampage. [F. C.]

Αὐρηλία Πρόκλα
τῷ κυρίῳ καὶ θρέ-
ψαντι Φαρνάκη<ς>
καὶ τῷ υἱῷ μου Εἰ-
σιδώρῳ μνίας χά-
ριν ἀνέθηκα· Χαῖρε
παροδεῖτα.

L. 5 la lecture μνίας est douteuse.

6. — Plaque de marbre blanc brisée en deux (H. 0^m,75; L. 0^m,72; lettres 0^m,03), trouvée en 1891 dans les ruines d'Amisos. — *Suppl. du tome XIX du* Σύλλογος *de Constantinople*, p. 32, d'où *Rev. ét. grecques*, VI, 1893, p. 286. Papageorgiadi, *Izvěstija russk. Instit.*, *l. c.*, p. 32, nº 3. — Encastrée dans le mur de la cour de l'archevêché à Samsoun. L'épitaphe est gravée sur un cartouche à queues d'aronde. — Estampage.

Πρώτη νυμφίον (ε)ἶδεν ἐν | ἀγκαλίδησι γυναικὸς |
ὀρθρογόη καὶ χῆρον | ὑποστρέψασα χελειδών |·
τοὔνεκ' Ἐπιφανία, ἐφ' ὅσον | χρόνος ἐστὶν ἐμεῖο,
τλήσομε |, καὶ γὰρ ἔοικεν, ὑπ' ὀφρύσι δά|κρυα λείβειν.

Le vers 2 s'inspire d'Hésiode, *Op. et D.*, 567 : Τὸν δὲ μετ' ὀρθρογόη Πανδιονὶς ὦρτο χελιδών. — L. 3, l'o a été ajouté après coup au dessus de la ligne.

7. — Stèle de marbre (H. 0m,46 ; L. 0m,30-31 ; Ép. 0m,025 à 0m,06), trouvée à Samsoun. — Copie et photographie communiquées par le P. Martial au P. Girard en mars 1907. — Aujourd'hui au musée du Cinquantenaire à Bruxelles (Inv. A, 1562).

A gauche, un gladiateur vainqueur debout, tenant dans chaque main un coutelas — c'est donc un *dimachaerus*, dont on ne connaît pas d'autre représentation — ; au-dessus de son épaule, une palme ; derrière lui, son bouclier ; dans le champ, son casque. A droite, un autre gladiateur, tombé sur le sol, lève la main droite pour demander grâce ; derrière lui, son casque et son bouclier. En-dessous, l'inscription :

Ἐνθάδε νεικήσας κεῖμαι Διόδωρος | ὁ τλήμων·
ἀντίπαλον ῥήξας | Δημήτριον οὐκ ἔκτανον εὐθύς, |
ἀλλά με Μοῖρ' ὀλοὴ καὶ σουμμά|ρου δόλος αἰνὸς
ἔκτανον, ἐκ δὲ | φάους ἤλυθον εἰς Ἀΐδην.
[Κεῖ]μαι δ' ἐν γαίῃ αὐτοχθόνων· ἠδέ μ' ἔ|θαψεν
ἔνθα φίλος ἀγαθὸς εὐσε|βίης ἕνεκεν.

Les vers sont séparés par des points (cf. nº 7 *c*). La pièce est composée de deux hexamètres suivis de deux distiques, mais l'introduction du nom de Demétrios (ou bien l'emploi d'οὐκ ἔκτανον au lieu de οὐ κτάνον) a rendu boiteux le second vers, comme le génitif αὐτοχθόνων (on s'attendrait à αὐτόχθων) le cinquième ; le dernier pentamètre est exécrable. D'après la forme des caractères, l'inscription semble appartenir au Ier siècle de notre ère.

Au vers 3, le mot σουμμάρου est, ce semble, nouveau : ce doit être un terme technique de la langue des gladiateurs, qui, comme tant d'autres, aura passé du latin au grec. Je conjecture qu'il désigne celui qui s'était loué pour une somme déterminée, sans avoir passé par l'entraînement de l'école (*summarius ;* cf. Lafaye dans Daremberg et Saglio, *Dict. Ant.* s. v. *Gladiator*, p. 1576). Peut-être aussi est-ce une forme abrégée de σουμμαρούδης forme grécisée de *summa rudis*. [H. G.]. Peut-être est-ce aussi une simple injure, un





terme de mépris. *Summarius* a parfois dans le latin vulgaire, le sens de bête de somme (ital. *somaro*).

Sauf ce détail, le sens est clair. A partir du moment où un gladiateur s'était couché à terre et avait levé la main — ordinairement la gauche, non, comme ici, la droite — en signe de soumission pour obtenir la vie sauve, il lui était interdit par les règles du combat de faire aucun mouvement pour reprendre l'avantage (Lafaye, *l. c.*, col. 1595). Démétrius avait abusé de la confiance de son adversaire pour lui porter traîtreusement un coup mortel. Peut-être une épitaphe latine de gladiateur fait elle allusion à une surprise analogue. Le mort donne le conseil de ne jamais épargner le vaincu (*CIL*, V, 5933) : *Te moneo ut quis quem vicerit occidat.*

Nous avons déjà dit un mot des combats de gladiateurs dans le Pont, à propos de l'inscription nº 2. [F. C.]

7a. — Stèle de calcaire (H. 0m,46; L. 0m,52). La superficie est un peu rongée par l'humidité; brisée en haut et en bas; en haut, coupure très nette; en bas, cassure en zig-zag. L'inscription est complète. — Copie communiquée par le P. Girard. Revue par H. Grégoire à Samsoun. — Estampage.



Ἡρακλείδης
Κλάρου Τειανός
ἐτῶν ξ'
χαῖρε.

Κλᾶρος, comme nom propre = Clarus latin. Cf. Dittenberger, *Syllog. inscr.*², 659, 17 : Κλᾶρος Κλάρου Αἰξωνεύς. — L'ethnique Τειανός se rapporte non à Tios d'Asie (Hiéroclès, 660, 11) mais à Tion (*Tium*, Τήιον [Τίος dans Hiérocl., 695, 1 *a*), sur la côte de Bithynie (plus tard dans l'Honoriade), qui était comme Amisos une des cités du Pont. Notre inscription confirme la forme Τειανῶν qui figure sur les monnaies à côté de Τιανῶν (Babelon, *Invent. de la coll. Wadd.*, p. 30; *Cat. of Greek coins in the British Museum, Pontus, Paphlag.*, p. 203). [H. G.]

7b. — Inscription trouvée en 1887 au nord de la ville οὐ μακρὰν τοῦ ἐκ δαφνῶν καταφύτου μέρους τοῦ λεγομένου Γοργῶνες. — Dimitsas, *Athen. Mitt.*, XIV, p. 209.

Οὔνομα Θρέπτος | ἐμοί ..... | .... Ἀμι[σ]ῷ | ἰητήρ· τέχνης πολλοὶ μάρτυρές | ἰσιν ἐμῆς. Χαίρετε.

L. 2-3 : ΕΜΟΙ ΟΥCωΝ|ΔΟΥΚΑΛΛΑΟCΑΜΙΝω.
L'inscription est rédigée en distiques boiteux.

7 c. — Fragment d'une stèle funéraire (L. 0m,205; H. 0m,18; Ép. 0m,03 à 0m,09), dont le fronton et la partie inférieure sont brisés, trouvée à Kara-Samsoun. L'inscription est gravée entre des moulures. — Publiée: d'après une copie du P. Girard, *Rev. ét. grecques*, V (1894), p. 332. — Revue en 1907 par H. Grégoire chez un antiquaire de Samsoun — Estampage.

ΤΟΠΡΩΤΟΝ
ΧΑΙΡΟΙCΟΑΝΑΓΝΟΥCΤΗΝCΤΗ
ΛΙΔΑΤΑΥΤΗΝ·ΕΥΤΥΧΙΗΝΕΝ
ΒΡΟΤΟΙCΙΝΑΥΧ[illegible] ΤΟΥΤΟΜΟΝΟΝ
ΕΖΗCΑΓΑΡΟCΟΝΜΕΜΟΙΡΕΔΙ
ΔΟΥΧΡΟΝΟΝ·ΟCΙΩCΑΛΗΘΕΥΩΝ
ΠΑCΙΝΠΡΟCΤΕΔΕCΠΟΤΑC·ΙΤΑ
ΛΟCΕΓΩΟΤΑΧΕΩCΝΗΠΙΑΛΙΠΩΝ
[illegible]

Τὸ πρῶτον.
Χαίροις ὁ ἀναγνοὺς τὴν στηλίδα ταύτην·
εὐτυχίην ἐν βροτοῖσιν αὐχ[ῶ] τοῦτο μόνον·
ἔζησα γὰρ ὅσον με Μοῖρ' ἐδί|δου χρόνον,
ὁσίως ἀληθεύων πᾶσι πρός τε δεσπότας·
Ἰτα|λὸς ἐγὼ ὁ ταχέως νήπια λιπών
. . . .

Épitaphe d'un esclave sans doute italien. — Les vers sont séparés par des points et il y a un espace de 9 millim. au lieu de 4 entre les deux lettres. Ce devraient être des trimètres iambiques, mais ils sont tous faux. L'idée est aussi pauvre que la forme. — La première ligne, gravée irrégulièrement, n'est pas un graffite, car la forme des lettres est la même que dans le reste de l'inscription ; peut-être faut-il y voir un mot omis, ajouté après coup par le lapicide au-dessus de la ligne : on lira alors : Χαίροις ὁ τὸ πρῶτον ἀναγνούς. Mais comme ni le sens ni le mètre ne gagne à cette addition, il est préférable d'admettre qu'Italos s'était fait composer plus d'une épitaphe. Τὸ πρῶτον est un titre : le second texte, perdu, était alors précédé d' Ἄλλο ou de Ἕτερον. — De la huitième ligne il ne subsiste que trois extrémités de haste vers la fin.

7d. — Grande stèle de marbre blanc (H. 1m,46) exhumée à Kara-Samsoun. « Depuis trois mois (mai 1905) des individus se sont abattus sur l'ancienne Samsoun : ils déterrent les ossements et ouvrent les tombeaux dans l'unique espoir d'y trouver de l'argent... J'ai trouvé dans leurs fouilles beaucoup de larges tuiles, des pots en terre cuite, mais presque pas d'inscriptions... » Communication du P. Martial au P. Girard. — Revue par H. Grégoire chez un antiquaire de Samsoun (1907). — Estampage.

La stèle est terminée par un fronton triangulaire sur lequel sont perchés deux oiseaux (colombes ?) affrontés. Dans le champ, est sculptée une représentation du banquet funéraire : le mort étendu sur son lit, à ses pieds, deux petits esclaves, la *mensa tripes,* un chien et un cheval ; plus bas, dans un cartouche, l'inscription :

C IVLIO·M·F
SE RG·AELI
ANO ♡

*C. Iulio, M(arci) f(ilio), Serg(ia) Aeli-
ano.*

7e. — Plaque de marbre trouvée à Samsoun (H. des lettres, 1re et 2e l. : 0m,45 ; 3e et 4e : 0m,025). — Copie communiquée par le P. Girard (1904). — Revue par H. Grégoire chez un antiquaire de Samsoun (1907).



Κασπερία
Πῶλλα

Κασπέριος
Αἰλιανός.

La seconde inscription a manifestement été ajoutée après coup quand Kaspérios Ailianos fut déposé dans le tombeau de sa sœur. Ce Caspérius Élianus est sans doute le même personnage que celui qui consacra à Kavak une dédicace bilingue à Apollon (*infra*, nº 18). [F. C.]

8. — Plaque arrondie de marbre blanc, terminée par deux cartouches en queue d'aronde (L. 0m,36 ; H. 0m,08). — Ἀνευρέθη τῷ 1892 ἐν τοῖς ἐρειπίοις τῆς ἀρχαίας Ἀμισοῦ [Anthimos]. — Publiée : Papageorgiadi, *Izvěstija russk. Instit.*, I, Hronika, p. 31, n. 1. — Aujourd'hui au musée du Cinquantenaire (Inv. A, 956).



Μύστα γυνὴ
Ἀντιπάτρου
τοῦ Νειλέως χαῖρε.

9. — Stèle de pierre calcaire couronnée d'un fronton et de deux acrotères. Au centre est sculpté un buste, et au dessous est gravée l'inscription. — Outre une copie du P. Girard, nous avons utilisé un dessin de M. Michel Théodoridès, antiquaire à Samsoun, et un frottis envoyé par le P. Martial. — Publiée : *Rev. ét.*

grecques, t. XVII (1904), p. 330; Loeper, *Izvěstija russk. Instit.*, 1904, p. 257, n° 6, qui donne une photographie du monument.

ΗΠΑΥΔΑΝΕΙΚΟϹΑΕΤΗ
ΚΑΤΕΧΕΙΕΙΔΕΔΟΛΟϹΜΕ
ΘΕΙΟΝΦΑΟϹΕΚΔΙΚΟΝΕϹΤΩ

..βε... ...Παῦ[λ]αν εἰκοσαέ[τ]η [τύμβος ὅδ' ἐγκ]ατέχει,
εἰ δὲ δόλος με [κτάνεν?, θ]εῖον φάος ἔκδικον ἔστω.

L. 1, Παῦλαν douteux, Δ au lieu de Λ est certain; — l. 2, τύμ]βος με κατέχει, Loeper.

On souhaite que la lumière divine du Soleil venge le meurtre supposé d'une jeune fille de vingt ans. Une épitaphe de Pleumaris commence de même par les mots Ἥλιε ἐκδίκησον, et des formules analogues se rencontrent aussi en Phrygie (cf. le commentaire d'Anderson au n° 257). L'habitude d'invoquer dans les inscriptions funéraires le Soleil vengeur s'introduisit à Rome avec les religions orientales; cf. *CIL*, VI, 14908 : *Quisquis ei laesit aut nocuit Severae inmerenti, Sol domine, tibi commendo, tu indices eius mortem;* et 14099 : *Sol tibi commendo, qui manus intulit ei.* Au dessus, on voit Hélios sur son quadrige (cf. Jahn, *Uber den Abergl. des bösen Blickes* [*Ber. Gesellsch. Wiss.*, Leipzig, 1855], p. 54 ss.). — Une inscription d'Alexandrie témoigne de la même croyance (*Bull. institut égyptien*, 1872-3, n° 12, p. 116 = Schürer, *Sitzungsb. Akad. Berlin*, mars 1897, XIII, p. 213) : Θεῷ ὑψίστῳ καὶ πάντων ἐπόπτῃ καὶ Ἡλίῳ καὶ Νεμέσεσι αἴρει Ἀρσεινόη ἄωρος τὰς χεῖρας· ἥ (= εἴ) τις αὐτῇ φάρμακα ἐποίησε ἢ καὶ ἐπέχαρέ τις αὐτῆς τῷ θανάτῳ ἢ ἐπιχαρεῖ, μετέλθετε αὐτούς. — L'idée que le Soleil découvre les crimes cachés fait partie des doctrines astrologiques : Ἥλιος ἐλέγχοις ἐπιτήδειος, dit Palchos (*Cat. codd. astrolog. gr.*, t. V, pars 1, p. 188, n. 1), et Dorothée avant lui avait enseigné que : Ὁ Ἥλιος τὴν Σελήνην θεωρῶν... πάντα φανεροποιεῖ τὰ λαθραῖα (Fragment *De fugit.*, Heeg, *Cat. codd. astrol.*, V, 3, p. 85, l. 10). [F. C.]

10. — Stèle de pierre calcaire surmontée d'un fronton et de deux acrotères, brisée en quatre fragments. — H. 1m,90; L. 0m,59; Ép. 0m,10. — Trouvée à Kara-Samsoun par des muletiers persans, elle fut saisie par les autorités ottomanes et transportée au konak, où je la vis le 5 avril 1900.

Le bas relief est reproduit *Studia,* p. 115. Dans le champ on voit la statue d'un personnage, au front chauve, le bras droit enveloppé dans son manteau. La main gauche abaissée tient un rouleau. Au dessous, sur la base, était gravée une inscription de plusieurs lignes qui a été martelée. La fin seule en peut être déchiffrée.

K
M MOICEIΔOTETOC
TOΘANEINΠACIΠAPECTIBPOTOIC

εἰδότ' ἔτος. (?)
τὸ θανεῖν πᾶσι πάρεστι βροτοῖς [F. C.]

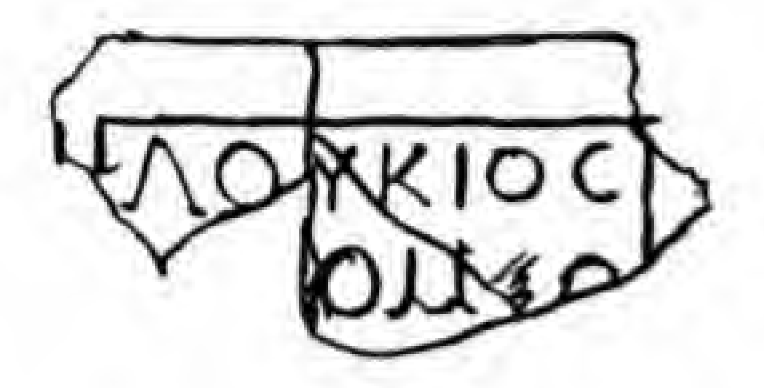
10 b. — Plaque de marbre brisée de tous côtés, sauf à droite; les 3e, 4e, 5e et 6e lignes sont complètes à droite. — Trouvée à Samsoun. Au bazar chez l'antiquaire Théodoridès. — H. 0m,43; L. 0m,62; Ép. 0m,04; H. des lettres : 0m,04.



.... κεῖμαι .....
ἀνθ' ὧ]ν μοι δακρυχέων [τ]ῆδ'
εὐτυχίηι τὸ κλέος Δημήτριο[ς
... σδε δὶς δύο καὶ δέκ' ἐτῶν ἤλ[υθον
εἰς 'Α[ΐδην.
Χαίροις παροδεῖτα

Ce sont des restes de distiques. [H. G.]

10 c. — Huit fragments d'une plaque de marbre blanc. Acquis à Amisos en 1907. Aujourd'hui au musée du Cinquantenaire (Inv. : A 1365).





Λούκιος
. . . ομ . ο
[ἔζησεν] ἔτη με' . . .
ἐτελεύ[τησεν] . .
. . . . ζήσ[ας διὰ
πάντα] τὸν βίον
πόρρω?] τῆς ἀπάτ[ης].
Παροδῖτα]ι χαίρετ[ε. [F. C.]

10 d. — Fragment de calcaire. — L. 0m,18 ; H. 0m,15. Lettres de 25 millim. — Au musée du Cinquantenaire (Inv. : A 1566).



Πομ[πώνιος ?
μν[ήμης χάριν
ἀνέθ[ηκεν.

10 e. — Fragment de marbre. — L. 0m,14 ; H. 0m,15. — Au musée du Cinquantenaire (Inv. : A 1569).



10 f. — Fragment de marbre. — L. 0m,11 ; H. 0m,15. — Au musée du Cinquantenaire (Inv. : A 1567).

Il ne reste que la fin : Χ[αίρετε].

10 g. — Feuille d'argent rectangulaire trouvée dans un tombeau à Samsoun. — Long. 0m,067; Larg. 0m,015. — La plaque était roulée dans un étui en bronze long de 0m,052. Aujourd'hui au musée du Cinquantenaire (Inv. : nº A. 1322). — Publiée : Pétridès, *Échos d'Orient*, VIII, 1905, p. 88; Wünsch, *Archiv für Religionswiss.*, XII, 1909, p. 24, dont nous reproduisons le dessin.

Ἐγώ εἰμι ὁ μέγας ὁ ἐν οὐρανῷ καθήμενος, τὸ μολὸν κύτος ὅλου τοῦ κόσμο(υ) Ἀρσενο[εο]φρη, σάον ὄνομα Μιαρσαυ, ὡς δ[αί]μων ἀ[γ]αθὸς Βαριχαα Κμῆφι, ὁ βασιλε(ύ)ων τῶν βασιλ(έ)ων Ἀβριαὼθ Ἀλαρφὼθ οι Σὴθ θεῶν· μηκέτι κακὸν φ[αι]νέσθω· ἀπέλασον, ἀπέλασον ἀπὸ Ῥουφίνης τὴν ὑπόθεσιν· καὶ εἴ τίς με ἀδικήσ(ε)ι, ἐπ' ἐκ(εῖ)[νον ἀποστρέψον· μήτε με φάρμακον ἀδικήσ(ῃ) βασιλέα βασιλέων Ναβριάωντω Ορθιαρη· ἐγώ εἰμι ὁ βασιλίζων τὸν τόπον εἰς ὄνοματι Μωϋσ[ῆ].

3 τὸ μολὸν αὖγος Petridès. 4 La fin est corrigée : ΝΕΟ semble inscrit sur ΖΜ Wünsch: Ἄρσενος ΒΡΕ P. 5 Début : φρη ou φρις. 5-6 Μιαρσαν Wünsch : μοι Ἀρσαφ. P. 6 ΑΛΑΘΟC P. 7 Βαριχαακ Μηφιβ P. 8 ΒΑCΙΛΙΩΝ, donc peut-être aussi βασιλ[ε]ιῶν. 10 ΟΙCΗΘ ΘΟΩΝ P. 14 ἀπέκ[ε]ινα P. Le ον final est douteux. 15 με W.: δὲ P. 18-19 Βαστάζων P. Le dernier ι est indistinct W.

Pour le commentaire nous nous contenterons de renvoyer à l'article de Wünsch, p. 24-32.

10 h. — « Il y a deux ans, j'ai vu chez le même marchand (à Constantinople), une amulette trouvée, elle aussi, me dit-il, dans un tombeau de Samsoun. C'était une plaque d'or couverte de signes cabalistiques et de lettres qui, autant que je pus

m'en rendre compte, ne donnaient aucun sens plausible : l'amulette était aussi roulée dans un étui de bronze. Elle a été vendue à un amateur athénien. » [Pétridès, *l. c.*]

10i. — Intaille trouvée à Samsoun. — Cecil Smith, *Classical Review*, III, 1889, p. 379, 13*b*.

« Fortuna with rudder and cornucopia. Inscribed ΦΑΡΝΑΚΟΥ ».

III. — Inscriptions chrétiennes.

11. — Stèle de pierre surmontée d'un fronton et de deux acrotères (H. 0m,70). Au milieu un buste de femme et au dessous l'inscription. — J'ai reçu du P. Girard une copie de l'inscr. et un dessin du monument entier de M. Théodoridès. — Publiée *Rev. ét. grecques*, XVII (1904), p. 331; cf. Loeper, *Izvěstija russk. Instit.*, 1904, p. 257.— [F. C.]

Χρῆστος Σαμ|βατίδ[ι ἰ]δίᾳ συνβίῳ | μνείας χά|ριν ἐποίησα. | Τοῖς παροδείτε|ς χαίριν.

« La combinaison de Sambatis et de Chrestos rend à peu près certain que l'inscription est chrétienne, bien qu'aucun des deux noms ne soit invariablement chrétien. [Χρῆστος est païen, *infra*, n° 25, mais cf. Harnack, *Ausbreitung des Christentums*, I², p. 346, n. 1]. *Sambatis* est païen, *CIA*, III, 2225; *Sabbatis*, chrétien, *JHS*, XIX, 1899, p. 297. La forme masculine du nom est apparemment toujours chrétienne : on en trouve les variantes *Sambatios* (*Sambatis*), *Sanbatios*, ou *Sabbatios* (*Sabbatis*), *CIA*, III, 3525, *A-E. Mitt.*, VIII, p. 197, *JHS*, XIX, p. 281, *CIG*, 8912, 9910. M. Hicks a émis l'hypothèse que le nom pourrait être originairement en relation avec Sabazios (*JHS*, XII, p. 236) [Loeper rapproche Σάββατις, du nom masculin phrygien Σάμβας, Alcm. fr. 14 dans Athénée XIV, 18, p. 624 *b*. Σάμβατος, cf. *CIG*, III, 4074 (Ancyre)]; dans ce cas son adoption par les chrétiens serait due à son association avec Σάββατα, mais il peut bien avoir été originairement juif. » On ne peut cependant considérer le défunt comme juif, car un Juif eût difficilement suivi la coutume païenne de faire sculpter sur la stèle funéraire le portrait de la défunte. Cette épitaphe serait donc l'une des plus anciennes inscriptions chrétiennes du Pont, où la foi nouvelle s'était, on le sait, répandue dès le premier siècle (cf. *supra*, p. 4 et *infra*. n° 15). [A. et H. G.]



12. — Pierre portant au milieu une croix trouvée en 1885 au nord de la ville d'Amisos dans le quartier arménien. Autrefois chez M. Sinagorian. Nous l'avons vainement cherchée à Samsoun. — Publiée : Dimitsas, ***Mitt. Inst. Ath.***, XIV, 210; cf. Cumont, ***Mél. école fr. de Rome***, t. XV, p. 298, n° 409.

† Ἐνθάδε ἀ[ν]απαύ|ετε ἡ ἀείμν[ησ]τος| δούλη <ε> τοῦ Χριστοῦ Ἀε|ρίη ἡ κα[τ]αγεναμέ|νη διάκονος τῶν | ἁγίων, ἡ πάντων | φίλη· ἀνεπαύσατο| [δ]ὲ ἰνδικ(τιῶνος) ι′ μην(ὸς) Ἰανουα|[ρίου] γ′ ἔτους ͵φϛδ′. | Θεοτόκε [βοήθει?].

Dimitsas a transcrit la date ͵ςφϛδ′, mais il est clair que c'est une erreur (corrigée déjà par Seeck, dans Pauly-Wissowa, I, p. 644). L'année 6594 correspondrait à 1086 après J.-C., et le chiffre de l'indiction serait alors 9 et non pas 10. — Il faut lire ἔτους ͵φϛδ′ = 594 de l'ère d'Amisos = 562 ap. J.-C., car πάντων φίλη fréquent au Ve-VIe siècle, est inusité au XIe (cf. *Rev. Instr. Publ. en Belgique*, 1909, p. 6-7 ; Ramsay, *Studies in the Eastern Roman provinces*, p. 25 et *JHS*, XIX, p. 97-8). — Pour les l. 5 ss., cf. l'inscr. d'Ancyre, *CIG*, 9258 : Θεόδωρος πρεσβύτερος τῶν ἁγίων ... ὁ πάντων φίλος.

12a. — Ἀντεγράφη ἐκ λίθου μαύρου ἐν δύο τεμαχίοις ὕψους 0^m,70 καὶ πλάτους 0^m,50 εὑρεθέντος ἐν τοῖς ἐρειπίοις τῆς Ἀμισοῦ τῆς ἄνω τῷ 1890. [Anthimos.] Nous l'avons cherchée en vain à Samsoun.

✝ΕΝΘΑΔΗΚΑΤΑΚΙΝΤΗΗΜΑ
ΚΑΡΙΑΕΛΠΙΔΙΑΚΑΙΘΕΟ
ΔΟCΙCΚΑΙΠΛΑΤΝΟC
ΚΑΙΠΛΟΤΙΝΟCΚΑΙ
ΠΛΑΚΙΔΙΑ
ΤΑΠΕΝΤΗΑΔΗΛ
ΦΙΑΕΝΤΗΡΙC (ou ϒΛΙΤΗΡΗC)
ΚΕΔΗΚΑΤΗ✝

Ἐνθάδη κατακῖντη ἡ μα|καρία Ἐλπιδία καὶ Θεο|δόσις καὶ Π[α](υ)[λῖ]νος (?) | καὶ Πλοτῖνος καὶ | Πλακιδία | τὰ πέντη ἀδήλ|φια ἐν τῇ [τ]ρισκεδηκάτῃ.

Remarquez la substitution de l'η à l'ε, qui est fréquente dans le Pont. — Ἀδέλφια ne doit pas être pris au sens religieux de " frères ", bien qu'on trouve ἀδελφοί employé avec cette acception dans les inscriptions chrétiennes (cf. *Mél. école de Rome*, t. XV, 1895, p. 265, n° 5). Mais il parait bien s'agir ici de cinq frères selon la

chair, comme dans l'inscription phrygienne *CIG*, 9266 (cf. *ibid.*, nº 179), où cependant M. Ramsay (*Cities and bishoprics*, I, p. 732) préfère reconnaître des frères selon l'esprit. — Comme dans notre inscr. nº 13, le jour de la *depositio* est indiqué, mais non le mois, ni l'année. [F. C.]

13. — Trouvée à Kara-Samsoun. Je crois qu'elle provient de l'église rupestre de S. Jean Prodrome, où il y a des tombeaux. [H. G. 1907.] — Au musée du Cinquantenaire. — Publiée : H. Grégoire, *Bull. corr. hell.*, 1909, p. 4.



† Σοὶ μάκαρ Πρόδρομε
ἀνέθησεν ἑαυτὸν
Εὐγράφιος ἀποφυγὴν πάν-
των ὀδυνηρῶν τὸν πρὸς (σ)ὲ
τάφον εὑράμενος. Τετάρ(τῃ).

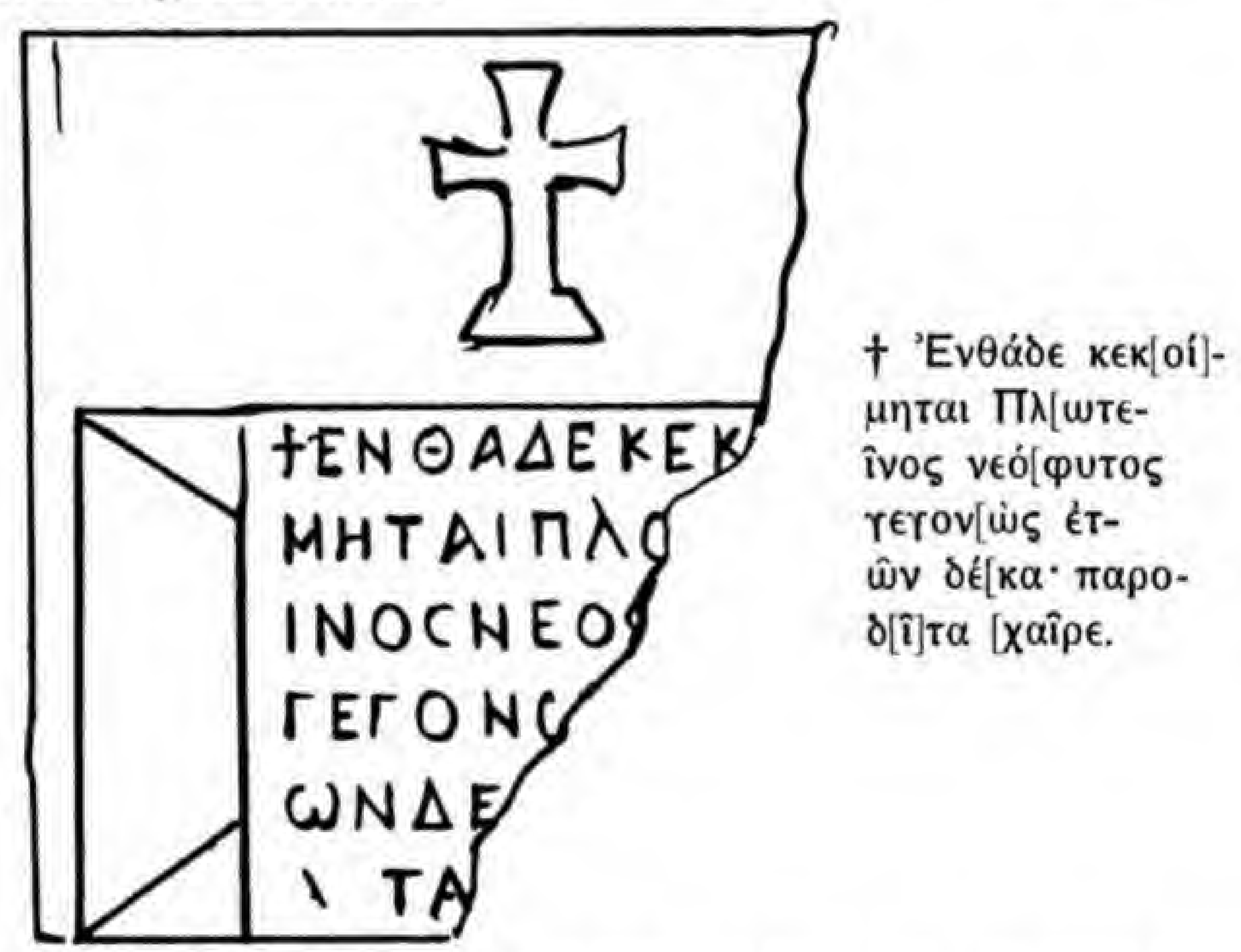
« Eugraphios s'est confié à toi, ô bienheureux Prodrome, ayant trouvé dans ce tombeau, proche de toi (= de ton temple) un remède contre toutes les souffrances. Le 4e (jour du mois). »

La date de l'inscription est le Ve ou VIe siècle. — [Τετάρτῃ pourrait aussi signifier « un mercredi » ; cf. nº 14 *a*], mais voyez la note au nº 12 *a*.

Eugraphios s'est fait enterrer dans l'église de St Jean Prodrome, ou près de celle-ci. Les μαρτύρια semblent avoir été préférés par les premiers chrétiens, comme lieux de sépulture : cf. Cabrol-Leclercq, *Dictionn.*, s. v. *Ad Sanctos*. Je rappelle seulement le curieux *titulus* de Nicomédie, d'où il ressort qu'un terme technique, μαρτυρῶ, avait été forgé pour désigner la *depositio ad martyres* (*CIL*, III, sup.,

2, 14188) : Φλ. Μαξιμῖνος ... ἀνέστησα τὴν στήλην τῷ υἱῷ μου ... τμηθὶς ὑπὸ ἰατροῦ ἐμαρτύρησεν. *Fla. Maximinus ... filio meo ... precisus a medico ic postus est ad martyres.* — St Jean Baptiste fut assimilé à un martyr chrétien, et ses églises à des μαρτύρια. Cf. une autre sépulture « Βαπτιστοῖο παρὰ προθύμοισι μελάθρου » dans Rott, *Kleinasiatische Denkmäler*, 1908, p. 372. — La païenne Titiané reposait de même à Sinope auprès de son dieu Sérapis : Εἰμὶ δὲ γείτων [Τ]ει[τι]ανὴ καθαροῖο Σαράπιδος, ἔνθα με βουλὴ θῆκε χαρισσαμένη ἀρετῇ πατρὸς, ὃν περὶ πάντων τίμησαν βασιλῆες κτλ. (Kaibel, *Epigr. gr.* 875 = *Inscr. ad res Rom. pers.*, III, 96). [H. G.]

14. — Plaque de pierre calcaire brisée à droite et en deux fragments. — H. 0^m,57 ; L. 0^m,48 ; Ép. 0^m,04. — Copiée le 7 avril 1900 chez M. Théodoridès au bazar de Samsoun. — Frottis. — Publiée : Loeper, *Izvěstija russk. Instit.*, IX, 1904, p. 259, avec un fac-similé. — Au dessous d'une grande croix, on lit, dans un cartouche à queues d'aronde :



† Ἐνθάδε κεκ[οί]μηται Πλ[ωτεῖνος νεό[φυτος γεγον[ὼς ἐτ-ῶν δέ[κα· παροδ[ῖ]τα [χαῖρε.

L. 4-5 [μην]ῶν ; Loeper affirme qu'il y a trop de place pour ἐτῶν. — Il renvoie à *Arch. epigr. Mitt.*, X, p. 179, XIX, p. 109, pour l'emploi de χαῖρε παροδῖτα dans les inscriptions chrétiennes. Cf. aussi *supra*, n° 11 et *infra*, n° 15 etc.

Le nom de Plotinos se retrouve dans l'inscription chrétienne n° 12*a*. [F. C.]

14a. — Trouvée à Samsoun « ἐν μνήματι ἀρχαίῳ κειμένῳ πλησίον τῆς Ἀρμενιακῆς συνοικίας ». — Copie communiquée par le métropolitain d'Amasia à M. Strzygowski (1889).

ΦΩΤΙΝΗΔΟΥΛΗ+
ΚΕΕΠΛΗΡΩϹΑϹΑ
ΕΝΘΑΔΕΚΑΤΑΚΙΜΑΙ
ΑΝΑΠΑΥΘΙϹ ΙΙΕ
ΕΤΟΥϹΦ ΕΜΗ ϹΕ
ΠΤΕΝΒΡΙΩΕΗΜΕΡΑ
ΚΥΡΙΑΚΗ

Φωτινὴ δούλη (Χριστοῦ)
κε' ἔ(τη) πληρώσασα
ἐνθάδε κατάκιμαι
ἀναπαυθῖσ[α] [ἰνδ.] ιε' (?)
ἔτους φ. ε' μη[νὶ] σε-
πτενβρίῳ ε' ἡμέρᾳ
Κυριακῇ.

La lecture n'étant pas certaine, il est difficile de déterminer la date exacte. Il est tentant de lire ἔτους φο' : l'an 570 d'Amisos = oct. 537 - oct. 538. Or, le 5 septembre 538 est un dimanche. Mais l'indiction est la seconde, non la quinzième. Si on lit φ . ε' (5 . 5), il faut restituer φ[κ]ε'; c'est la seule année amisénienne commençant par le chiffre φ' et finissant par le chiffre ε' où le 5 septembre tombe un dimanche (5 septembre 493); mais l'indiction serait toujours fautive. [H. G.]

14 b. — Inscription en lettres noires sur la panse d'un vase en terre brune de 25 centim. de hauteur. — H. des lettres, 0m,004 environ; L. de la première ligne, 0m,10. Très difficile à lire. Lettres du IVe siècle ap. J.-C. — Trouvée à Samsoun, au bazar chez Théodoridès.

ΚΥΡΙΕΑΠΟΛΕϹΟΝΤΩΑΥ
/// ΩΜΟΡΟΥΡΛΟΝΓΥΝΑΙΚΑΝ
ΑΥΤ... ϹΕΜ.. ΑΠΩ
ΠΛΟΥ-ΩΝΑ ..... ΙΤΑΝΟ
.Δ.

Κύριε ἀπόλεσον ...
... . γυναῖκαν
[λ]ύτ[ρ]ωσέ με ἀπ ...
πλούτων .....
....

Cette inscription chrétienne imprécatoire est un véritable rébus. Il ne manque guère qu'une lettre à gauche de la l. 2; et cependant je ne puis tirer aucun sens des caractères qui se succèdent depuis τω jusqu'à γυναῖκαν. Sont-ce des mots magiques? Il faut sans doute chercher avant un nom semblable à Ἀρωμόμαρος de l'inscription Latyschew, I, 64, 77. [H. G.] — Peut-être τῷ αὐ[τ]ῷ μόρ[ῳ ἄφι?]λον γυναῖκαν· ἀ[νέπει]σέ? με ἀπ(ὸ) πλούτων ... [A.]

Territoire d'Amisos.

En 71, Lucullus, après avoir relevé Amisos de ses ruines, lui donna un territoire de 120 stades de long (Plut., *Lucull.*, 19). Ce territoire (Ἀμισηνή) s'étendait, à l'époque d'Auguste, vers l'est jusqu'au bourg de Phabda entre Sidè et Cérasonte (Strab., XII, 3, § 16, p. 548 C). La cité dut en perdre bientôt l'extrémité orientale, car Sidè, devenue Polémonium, fit partie du Pont, sans doute depuis l'avènement de Polémon II, en 38 ap. J.-C. Mais la plaine de Thémiscyra lui appartint toujours, car le Thermodon est figuré sur une de ses monnaies du temps de Septime Sévère (Babelon et Reinach, *Monn. grecques d'Asie Mineure*, I, p. 66, nº 112). Vers l'ouest, l'Halys séparait son domaine de celui de Sinope (Arrien, *Peripl.*, 22) tout au moins depuis le début du IIe siècle. Du temps de Strabon, une partie de la Gazélonitide appartenait encore aux descendants de Déjotarus (Strab., XII, 3, 13, p. 546; cf. *Studia*, p. 118). Vers l'intérieur, les limites de l'Amisène sont marquées par la chaine côtière, au sud de laquelle s'étendait la Phazimonitide. La première comprenait sans doute toute la vallée du Merd-Irmak actuel avec Kavak.

Themiscyra (Tcharchamba)

15. — Brique épaisse trouvée à Tcharchamba, en 1905. — H. 0m,11; L. 0m,26. — De forme rectangulaire, elle se prolonge à droite et à gauche par deux appendices circulaires. L'inscription est gravée en mauvais caractères irréguliers. — Copie et frottis communiqués par le P. Martial au P. Girard (mai 1905).



Λούκιος Κασάνδρο|υ τοῖς παράγουσι χαί|ρειν. Ἐποίησεν μνῆ|μα ἑαυτῷ καὶ τῇ γυνηκὶ καὶ | φύσι τέκ[νοις καὶ] ἀδ[ε]λφ[οῖς] ὥστε μὴ ἐ[ξ]ῶν ἄλλον [νεκρ]ὸν [εἶναι τοῦ]δε ὑποκῖσ|θε τάφου· [ὃς δὲ ἀντ?]έχει ἐμοῖς | [κλ[ηρο]νόμοις, | κατό[ρ]κισα διὰ Θεὸν τὸν ζῶντα.

Épitaphe juive ou chrétienne primitive. — L. 5-6, ἐξὸν εἶναι pour ἐξεῖναι est très fréquent. — Sur l'invocation du Θεὸς Ζῶν dans les imprécations finales, cf. *Mélanges éc. franç. de Rome,* t. XV, p. 259, n. 4; Ramsay, *Cit. and bish. of Phrygia,* p. 514, nº 353. [F. C.]

---

16. — Kavak. — Propriété de l'Arménien Toros, boulanger. Originaire de Kara-tcham (?). — Marbre brisé de tous les côtés. La pierre fut emportée par son propriétaire au moment où j'allais prendre les mesures. — Gravure régulière, excellente. — Mesures d'après l'estampage : H. 0m,22; L. 0m,20; H. des lettres : 0m,005, 0m,006, 0m,007.

ΧΟ
ΔΑΙΧΜ
ΤΟΝΙΑΜΑ Α
LΝΟΣΑΝΤΙΑΔΕΕΣ
ΝΤΟΡΑΡΥΟΜΕΝΟΣ
ΜΕΤΟΝΟΙΩΝΟΙΣΑΤΑΛΑΝΤΟ
ΥΠΕΘΗΚΕΤΑΦΩΙ
ΥΑΘΗΝΑΙΟΥ
ΩΝΚΑΙΜΩΝΥΧΑΠΛΑΓΑ
ΝΑΞΥΛΟΧΟΥΣ
'ΝΩ ΙΟΔΟΝΤ
ΡΕΑΝ
ΑΤΙ

. . . . χο
. . . . δαιχμ[ᾳ̂]
. . . . τον [τ]αμα///α
. . . . ενος ἄντ[ρ]α 'δὲ ἐσ[θλά]?
κρά?]ντορα ῥυόμενος

. . . μὲ τὸν οἰωνοῖς ἀτάλαντο[ν
τῷ] δ' ὑπέθηκε τάφωι.
. . . υ 'Αθηναίου
. . . . . ων καὶ μώνυχα πλαγά
. . . . . . να ξυλόχους
. . . . . . νῶι ὀδόντ . .
. . . . . . ρέαν
. . . . ατι

L. 3 : ΜΑΛΑ ou ΜΑΧΑ.

La comparaison de la fin des lignes 2, 7, 8, 9, 10 montre 1° qu'il manque à droite, selon les lignes, une, deux ou trois lettres, ou rien; 2° que nous avons affaire à des distiques.

'Αθηναίου n'est pas une fin de vers; c'était, je pense, l'ethnique du défunt ou de l'auteur de la première épigramme qui, bien que d'un poète différent, était sans doute de même sens que la seconde. Celle-ci, en distiques, commence à la ligne 11. Il serait vain de vouloir restituer un morceau où manquent par vers, *5,4, 2 1/2* pieds. Mais on comprend que des présages défavorables (οἰωνοῖς ἀτάλαντον), avaient annoncé la perte d'un personnage qui mourut par accident. Il semble avoir été attaqué et tué, ainsi que son cheval, par une bête sauvage (... μώνυχα πλαγά, ὀδόντ[..), alors qu'il errait dans les ξύλοχοι, ou qu'il était à la chasse.

L. 13. Νῶι semble être le duel de la première personne. Il s'applique sans doute au défunt et à son cheval.

D'après la forme des caractères, l'inscription doit dater du IIe ou du Ier siècle av. J.-C. [H. G.]

16a. — Kavak. — On a blue marble capital from a church. The back and half of each side are broken away.



Face antérieure : † Ὑπὲρ εὐχῆς κ-
Face droite : αἰ σωτ[ηρίας [τῶν δείνων
Face gauche : κὲ [πα]ν[τὸς τοῦ οἴκου αὐτ-
ῶν † [Munro.]

17 — **Kavak.** — Encastré dans le mur de la maison de Nazar Kayapalian, Arménien. — Provenance inconnue. Cassé en haut. Pierre grossière du pays. — H. 0m,51; L. 0m,23; Ép. 0m,13. — [H. G.]



['Ενθάδε κεῖται]
[ὁ τῆς μακαρία]-
ς μνήμης Ἐ-
λπίδις χά-
ριτι Χ(ριστο)ῦ δι-
άκων.

17a. — **Kavak.** — Dans un jardin appartenant au même Nazar Kayapalian. — Partie supérieure d'une stèle funéraire en pierre du pays. — H. des lettres : 0m,025. — Estampage.

+ ΕΝΘΑΔΕΚ
ΑΤΑΚΙΤΕ..Τ
ΗCΜΑΚΑΡΙΑ
CΜΝΗΜΗCΝΕ
ΚΤΑΡΙC vacat +



† Ἐνθάδε κ|ατάκιτε [ὁ] τ|ῆς μακαρία|ς μνήμης Νε|κτάρις †

L. 2. Ma copie portait ATAKITEHT. D'après l'estampage la lettre H paraît être un O très anguleux. Cf. nº 19*a*. [H. G.]

18. — Près de **Tchamourli**, sur la cime **Tchirisli-Tépessi**, fut découverte une stèle de marbre blanc, portant une inscription bilingue. Sur ce sommet, on reconnaissait une triple enceinte; au centre était un autel, rocher non taillé, près duquel M. Biliotti, consul à Trébizonde, a recueilli beaucoup de fragments de poterie (cf. *Studia*, p. 50, p. 122). — Aujourd'hui au British Museum. — *CIL*, III, 6976 = *Inscr. res Rom. pert.*, III, 98.

L. Casperius Aelianus | *Apollini d(onum) d(edit).*

Λ. Κασπέριος Αἰλιανὸς | Ἀπόλλωνι Διδ[υμεῖ?] εὐχήν.

Ce Caspérius Élianus est probablement le même qui est nommé plus haut n° 7 *e*. C'est peut-être un parent du Caspérius Élianus qui fut préfet du prétoire sous Domitien; cf. *Prosopogr. rom.*, I, p. 309, n° 393.

19. — **Kaya-Keuï** (cf. ***Bull. corr. hell.***, 1909, p. 8). — **Gros bloc quadrangulaire de calcaire. — L. 1m,02 ; H. 0m,62. — Sur une face, croix en relief dans un cercle. Sur la face qui regarde le village de Belek, inscr. en relief. — H. des lettres : 0m,04 à 0m,05.**

ΠΡΟCϪΑΓΙΟΥΚΥΡΙΚΟ/// [῞Ο]ρος τοῦ ἁγίου Κυρίκο[υ].

La quatrième lettre est soit un C soit un C lié à un T. J'avais vu devant la pierre un O dans la première, mais sur l'estampage je lis un Π. Il est probable cependant que c'est un O carré, dont le lapicide a oublié la barre transversale inférieure et qu'il faut lire "Ορος τοῦ ἁγίου Κυρίκου.

Si l'on maintient Π on peut hésiter entre les lectures Προσ(ευχή) τοῦ ἁγίου Κυρίκου et Πρὸς τοῦ ἁγίου Κυρίκου. Dans ce troisième cas, comme dans le premier, la pierre serait une borne : elle indiquerait la limite d'une propriété „ du côté „ d'un monastère de St Cyrique.

[H. G.]

19a. — **Kaya-Keuï.** — **A la fontaine, stèle funéraire (en deux morceaux avec croix d'un faible relief. — Long. totale 0m,75 ; L. 0m,50 ; Ép. 0m,16 ; H. des lettres : 0m,035 à 0m,04.**



Ἐνθά-
δε ἀνα-
πάβετε ὁ
τῆς μακαρί-
ας μνήμης δι-
άκων Ἐψέβιος

Ligne 6, il n'y a guère de doute qu'il faille lire Ἐψέβιος, c'est-à-dire Εὐσέβιος. Lorsque le second élément de la diphtongue αυ ευ, sonna exactement comme la fricative β (v), résultante de l'ancienne muette sonore b, le groupe υ + ς > *f* + ς donna nécessairement ψ. Ce phénomène est presque régulièrement indiqué par l'orthographe dans les inscriptions cappadociennes du XI[e] siècle (κίδεψις pour κήδευσις). Mais dans un texte du V[e] ou du VI[e] siècle, comme le nôtre, la chose est très intéressante. [H. G.]

19b. — **Kara-Keuï** [autre nom : Kjet-Huda] (près de Kaya-Keuï). — Chez Halil-oglou-Suleïman. — [H. G.]

Presque identique au n° 17*a*.



Ἔνθα κατ-
άκιτε ὁ τῆς
μνήμης τῆ-
ς μακαρία-
ς Νεκτάρις

19c. — **Idirisli** (près de Kara-Keuï). — A la fontaine, encastré dans le mur. — Pierre du pays. — Fronton et partie supérieure d'une stèle funéraire brisée. — H. 0m,27 ; Ép. 0m,11. — [H. G.]



Ἔνθα κα-
τάκ[ι]τε

19 d. — Guverdjinlik (cf. *Bull. corr. hell.*, 1909, p. 8). — Pierre venant de la colline dite Kilissé-Tépési; adossée à une maison dans la rue. — Remploi. Du côté non inscrit, listel au bord. — H. 0m,36; Long. 0m,81; Ép. 0m,17; H. des lettres : environ 0m,05.

Κατάκιτη
ἔνθα
Θεωδότη

Le lapicide connaissait à peine la forme des lettres. Les N et les T sont renversés. [H. G.]

II. — PHAZIMONITIDE

L'étendue du territoire de la Phazimonitide, telle que celle-ci fut constituée par Pompée, nous est exactement connue par Strabon (XII, 3, 38, p. 569 C). Elle s'avançait, comme un coin, entre la cité d'Amisos et la cité d'Amasie, et faisait partie administrativement non du Pont mais de la Paphlagonie (cf. *infra*, p. 73). Nous avons marqué plus exactement ses limites géographiques *Studia*, p. 125 s. et *Revue des études grecques*, XIV, 1901, p. 33 s. (avec une carte). Elle comprenait, outre le chef-lieu, Néoclaudiopolis, et les Thermes des Phazimonites, l'ancienne ville de Laodicée.

LAODICÉE ET SES ENVIRONS

(Carte VIII)

Laodicée, qui dut son nom à l'une des reines du Pont appelées Laodice, peut-être la femme de Mithridate II, ne nous est connue que par son monnayage (Babelon et Reinach, *Monnaies d'Asie Mineure*, I, p. 84). On la place à Ladik, derrière laquelle s'élève un château que M. Anderson identifie avec celui de Κίζαρι, mentionné pas Strabon (*Studia*, p. 79 s.). La ville, qui frappa des monnaies helléniques sous Mithridate Eupator, fut annexée par Pompée à la Phazimonitide et réduite par conséquent à l'état de *vicus* (κώμη) de la ville nouvelle. — Ladik, qui commandait la route de Niksar vers Samsoun et vers le Kizil-Irmak (Halys), reprit une importance considérable sous les Seldjoucides (Le Strange, *Lands of the Eastern Chaliphate*, p. 146), et elle est restée un bourg important jusqu'à l'époque moderne (Ritter, *Erdkunde*, XVIII, p. 187; Anderson, *l. c.*).



20. — Ahmed-Seraï. — In the fountain. Lime-stone block with pointed pediment. — 2m,13 high × 0m,69 broad at the base, but tapering slightly towards the top. — The inscription is engraved in a panel. Letters 0m,03 high. — [A. et Munro.]

ΤΟΝΠΑϹΗϹϹΟΦΙΗϹΚΑΙΑ
ΡΕΤΗϹΚΕΚΟϹΜΗΜΕΝΟΝ
ΑΝΔΡΑ·ΡΗΓΛΟΝΑΜΑ
ΔΥΕΙΝΤΕΚΝΟΙϹΕΝΘΑ
ΔΕΓΑΙΑΜΦΕΚΑΛΥΨΕ
ΟΥΝΟΜΑΤΑΔΕΤΕΚΕ
ΩΝΟΛΥΜΠΙΝΑΚΥΛΙΝΑ
ΤΩΝΘΕΟϹΓΕΝΕΤΗϹΨΥ
ΑϹΑΥΤΟϹΑΝΤΕΛΑΒΕΤ
ΜΝΗΜΕΝΟϹΕΥϹΕΒΙΗϹΙ
ΡΓΑϹΑΝΤΟΚΑΤΑΚΟϹΜ
ΑΝΘΩΝΠΤΩΧΟΥϹΕΝΠΛΗϹΑ
ΑΓΑΘΩΝΦΙΛΟΥϹΤΕΤΙΜΗ
ϹΑΝ·ϹΤΟΡΓΗΔΕΠΟΛΛΗΚΑΙΑ
ΜΙΜΗΤΩϹΥΝΓΕΝΕΙΗΝΕΦΥΛΑ
ΞΑΝΚΑΙΠΑϹΙΒΡΟΤΟΙϹΦΙΛΟ
ΞΕΝΙΗΝΑϹΜΕΝΩϹΕΠΟ
ΘΗϹΑΝ ΤΟΝΠΟΘΙΝΟΝΚΑΙ
ΑϹΥΝΚΡΙΤΟΝϹΥΜΒΙΟΝΑΜΑ
ΤΟΙϹΓΛΥΚΥΤΑΤΟΙϹΤΕΚΝΟΙϹ
ΕΛΕΙΝΗΑΚΥΛΛΙΑΜΝΗΜΟΝΕΥΩ
ΤΟΝΠΡΟϹΚΥΝΗΤΟΝΠΑΤΕΡΑ
ΛΥΚΥΤΑΤΟΙϹΑΔΕΛΦ
ΚΑΙΑΚΥΛΙΝΟϹΜ
ΩΝΕΝΠΑϹΙΝΕΥ
ΚΑΙΙΝΗΕΙΟΝΦΙΛΟΝΙΟΙ
ΑΝΟϹΜΝΗΜΟΝΕΥΩ

Τὸν πάσης σοφίης καὶ ἀ-
ρετῆς κεκοσμημένον
ἄνδρα Ῥῆγλον ἅμα
δυεῖν τέκνοις ἐνθά-
δε γαῖ' ἀμφεκάλυψε·
οὐνόματα δὲ τεκέ-
ων Ὀλυμπί(ο)ν Ἀκυλῖνά
τ(ε), ὧν Θεὸς γενέτης ψυ-
χ]ὰς αὐτὸς ἀντελάβετ[ο
με]μνημένος εὐσεβίης [ἣν
εἰ]ργάσαντο κατὰ κόσμ[ον·
ἀνθ' ὧν πτωχοὺς ἐν[έ]πλησα[ν]
ἀγαθῶν, φίλους τ' ἐτίμη-
σαν, στοργῇ δὲ πολλῇ καὶ ἀ-
μιμήτῳ συνγενείην ἐφύλα-
ξαν καὶ πᾶσι βροτοῖς φιλο-
ξενίην ἀσμένως ἐπό-
θησαν. τὸν ποθινὸν καὶ
ἀσύνκριτον σύμβιον ἅμα
τοῖς γλυκυτάτοις τέκνοις
ἐλεϊνὴ Ἀκυλλία μνημονεύω·
τὸν προσκυνητὸν πατέρα [ἅμ-
α γ]λυκυτάτοις ἀδελφ[οῖς . . .
. . .] καὶ Ἀκυλῖνος μ[νημονεύ-?
ομεν· τὸ]ν? ἐν πᾶσιν εὔ[στορ-
γο]ν καὶ [γ]νή[σ]ιον φίλον Ἰο[υλι-
ανὸς μνημονεύω.

Le monument fut érigé à Régulus et à ses deux fils par sa femme, deux fils survivants et un ami. Cette épitaphe est naturellement chrétienne. La définition de la piété (ll. 12-17), comme consistant en cha-

rité envers les pauvres, égards pour les amis, affection pour les parents et hospitalité envers tous les hommes, est importante en ce qu'elle montre la valeur accordée par l'Église primitive au côté social du christianisme et la prédominance dans l'estimation populaire de cet aspect de l'influence de l'Église. Pour l'insistance avec laquelle celle-ci recommandait les devoirs de charité et d'hospitalité, cf. Ramsay, *The Church of Lycaonia in the Fourth Century* dans *Luke the Physician* (1908), p. 352 ss., où il commente les inscriptions publiées dans le *Journ. Hellen. Stud.*, 1905, p. 167 ss. La restitution [ξένων ταλαι]πώριον ἀρωγὸς dans l'inscr. *ibid.* n° 40 est confirmée par notre texte.

L. 16, cf. l'inscription similaire εὐξενίην ποθέοντα καὶ εὐσεβίην ἅμα πᾶσι dans une inscription chrétienne du N.-O. de la Phrygie publiée dans *Studies East. Rom. Prov.*, p. 223.

L. 21 ss. Μνημονεύω a le sens de commémorer soit par la prière comme M. Cumont le suggère (cf. *Mél. éc. fr. de Rome*, t. XV, 1895, p. 629, n. 2 : Εἰρήνη τοῖς παράγουσιν καὶ μνησκομένοις περὶ ἡμῶν), ou plutôt d'une manière plus spécifique par la célébration de services commémoratifs ou par quelque cérémonie rituelle sur le tombeau, dans laquelle on chantait des hymnes. L'usage du mot προσκυνητός est significatif. De pareilles célébrations sont mentionnées dans une autre inscription chrétienne de Phrygie (*Stud. East. Rom. Prov.*, p. 226) où les parents du défunt ὕμνους σεμνοὺς ἀναπέμπ(ουσι), et dans une remarquable inscription chrétienne de Nova Isaura (*J. H. S.*, *ibid.*, n° 41, revue par Ramsay, *op. cit.*, p. 360) où des honneurs semblables sont rendus aux morts : Ἐν ὕμνοις τεῖσεν .... [ἄσ]ματα [κ]αλὰ [φρ?]άσουσι καὶ ἐσσομένοισ[ι πυθέσθαι].

L. 25, cf. *Stud. East. Rom. Prov.*, p. 220, l. 14 : Εὔστοργον Ἐπίκτησιν κὲ γνησίους συνομήμους. [A.]

Au point de vue de la forme cette inscription rentre dans une catégorie nombreuse d'inscriptions chrétiennes dont les caractères communs sont une grande verbosité, l'emploi de réminiscences poétiques de clausules métriques et même de pseudo-hexamètres. L'anacoluthe et les solécismes ne manquent jamais de se glisser dans ces épitaphes prétentieusement rédigées; on en a trouvé un grand nombre dans la Phrygie du Nord; cf. en dernier lieu G. Mendel, *Musée de Brousse* dans *Bull. corr. hell.*, 1909, p. 419 ss., et aussi mes *Notes Épigr.*, XIII, dans *Rev. instr. publ. en Belg.*, 1909, p. 162. — Le solécisme πάσης σοφίης κεκοσμημένον (l. 1) se retrouve dans le fragment de Khavsa n° 32. [H. G.]

21. — Tchakir (on the north bank of the Tersakan-Su, 25 min. W. of Ahmed Seraï). — In a fountain.

ΟΝΠΡΩΤΗCΗΛ...
ΚΙΗCΒΑΘΜΟΝΖΩ
ΟΙCΜΕΤΙΟΝΤΑΠΑ
CΗCΤΕΑΡΕΤΗCΑΝΘΕ
∴ΕΤΕΥΑΜΕΝΟΝΕΥ
CΕΒΙΗΠΡΟΥΧΟΝΤΑ
...ΕΩΡΓΙΗΠΟΝΕΟΝ
ΤΑΕΝCΥΝΕCΕΙΓΕΡΑ
ΡΟΝΗΘΕΙΤΕΡΠΝΟΤΑΤΟ
ΤΩΔΕΓΟΝΕΙCCΤΕΝΑ
ΧΟΝΤΕCΙCΙΔΩΡΙΑΝΟC
ΤΕΚΑΙΧΡΥCΗCΤΗΛΗΝ
ΥΨΩCΑΝΤΟΚΗΡΥΚΑ
ΤΟΥΒΙΟΤΟΥ

. . . . ον
πρώτης ἡλ[ι]|κίης βαθμὸν Ζω|οῖς μετιόντα,
πά|σης τε ἀρετῆς ἄνθε[α | σ]τε[ψ]άμενον,
εὐ|σεβίῃ προὔχοντα |, γεωργίῃ πονέον|τα,
ἐν συνέσει γερα|ρόν, ἤθεϊ τερπνότατο[ν]· |
τῷδε γονεῖς στενά|χοντες Ἰσιδωριανός | τε καὶ Χρύση
στήλη[ν] | ὑψώσαντο κήρυκα | τοῦ βιότου.

L. 4-5. « Couronnant sa tête des fleurs de toutes les vertus. » Cette restitution suggérée par Sir W. Ramsay est confirmée par notre nº 56, v. 4 : Κυδαλίμης ἀρετῆς ἄνθεα στεψαμένην.

Dans la dernière ligne la préférence « anatolique » pour l'aoriste moyen l'a emporté même sur les exigences de la métrique. [A.]

22. — Ladik. — In the wall of a mosque. — Publ.: Th. Reinach, *Rev. des ét. gr.*, VIII (1895), p. 80, no. 1, from a copy of M. Girard. — Very poor lettering.

ΠΡΟΚΛΟC
ΦΑΡΝΑΚΙΔΟC
ΠΓΟΚΛΑΜΙΚΟΥ
ΤΗΙΔΙΑΓΥΝΕ
ΚΙΜΝΗΜΗC
ΧΑΡΙΝ

Πρόκλος
Φαρνάκιδος
Πρό[κλ]ᾳ Μίκ(κ)ου ?
τῇ ἰδίᾳ γυνε-
κὶ μνήμης
χάριν.

L. 3 : ΠΡΟΚΛΑΜΗΚΟΝ Girard. Reinach suggère Πρόκλᾳ Μίκωνος ? Νίκωνος ?, Aucun des deux ne peut être exact. Nous ne réussîmes pas à déchiffrer clairement les lettres misérablement gravées, mais ΟΥ est parfaitement distinct. [A.]

23. — Ladik. — Ἐπὶ λίθου μήκους 0m,95, πλ. 0m,57 κειμένου ἐν κωμοπόλει Λαδὶκ ἕδρᾳ καϊμακαμίου (1889). — Copie communiquée par Mgr Anthimos.

ΥΠΕΡΕ+ΗΡΥΕΩΝ4Υ+ΩΝ
ΩΝΜΝΗΜΩΝ4ΗΟΘΕΟC

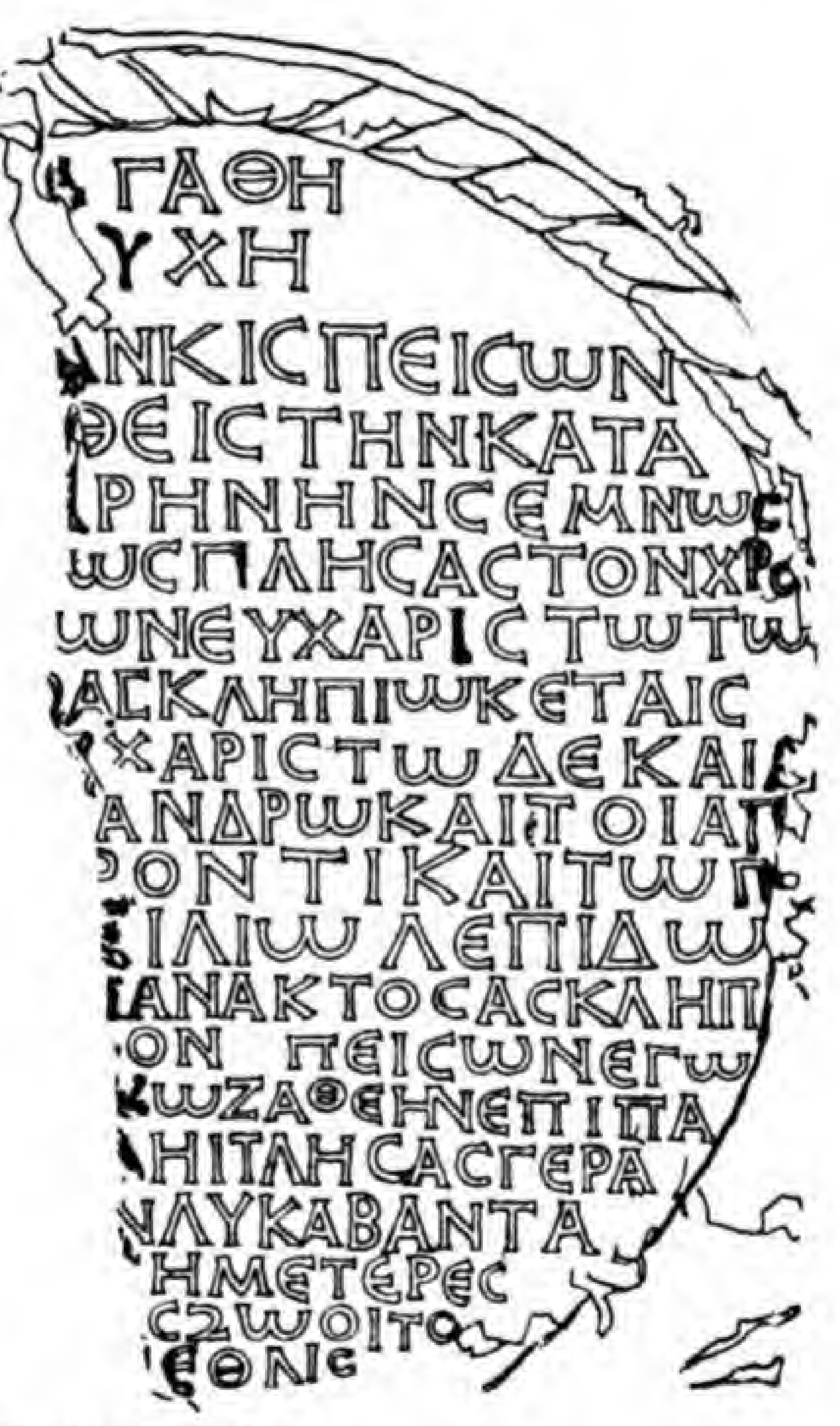
Ὑπὲρ ε[ὐχ]ῆ[ς κ(αὶ) σ]ωτηρ(ίας) ψ]υ[χ]ῶν
ὧν μνήμων εἴη ὁ Θεός.

THERMES DES PHAZIMONITES (*KHAVSA*)

(Cartes VIII et IX)

Le bourg de Khavsa occupe l'emplacement des θερμὰ ὕδατα τῶν Φαζιμονιτῶν, dont Strabon (XII, 3, 38, p. 560) vante déjà les propriétés curatives. Nous en avons parlé *Studia*, p. 82 et p. 124 s. — Près des sources thermales devait se trouver un temple d'Esculape et des Nymphes, d'où proviennent sans doute les dédicaces n°s 24, 25.

24. — Khavsa. — Fragment d'une stèle de calcaire, brisée à gauche, dans le mur extérieur de l'*imaret* abandonné. — H. 0^m,60; L. 0^m,33. — L'inscription est gravée dans une couronne. — Publiée : Mordtmann, *Syllogos*, XV, Παραρτ., p. 48. — Copie de Hogarth et d'Anderson. J'en ai pris une nouvelle copie et une photographie en 1900. — [F. C.]



Ἀγάθῃ | [Τ]ύχῃ

[Τίτος? Πλά]νκις Πείσων | [πορευ]θεὶς τὴν κατα|[ντικρὺ κ]ρήνην, σεμνῶς | [καὶ κοσμί]ως πλήσας τὸν χρό|[νον δύο (?) ἐτ]ῶν, εὐχαριστῶ τῷ | [σωτῆρι θε]ῷ Ἀσκληπιῷ κὲ ταῖς | [Νύμφαις, εὐ]χαριστῶ δὲ καὶ ἀ|[ρχιάτρῳ Σωσ?]άνδρῳ καὶ τοῖα π|[άθη καθαί]ροντι καὶ τῷ π|[αναρίστῳ Σ]ειλίῳ Λεπίδῳ | [διοικοῦντ]ι ἄνακτος Ἀσκληπ|[ιοῦ λουτ]ρόν.

Πείσων ἐγὼ | [σωθεὶς στείχ]ω Ζαθέην ἐπὶ πά|[τρην
ἐν κώμ]ῃ πλήσας γερα|[ρᾷ δισσὸ]ν λυκάβαντα. |
Ἤδη δ'?] ἡμετέρες | [ὄλβο]ς ζώοιτο | [γεν]έθλις.

La plupart des restitutions sont dues à Anderson. — L. 2 : Πορευθείς, cf. Eurip. *Helen.*, 51 etc. — L. 6-7, restituées d'après 16-17; cf. Kaibel, *Ep. gr.*, 586, 3 : Εἴκοσι δὶς πληρώσασα χρόνους ... λυκαβάντων. Cf. *infra*, l. 17. — L. 10. Si la restitution est exacte, un corps de médecins aurait été attaché au temple d'Esculape, comme c'était souvent le cas. On pourrait toutefois songer aussi à Ἀ[πόλλωνι φιλ]άνδρῳ ou quelque chose d'analogue. — L. 13. Cf. Kaibel, 1027, 34 : Παιᾶνος ἵδρυμα δ[ιοικῶ]ν. — L. 15. Cf. Τροκμοῖς Ζαθέοισι, Kaibel, 793, 9; Ζαθέη Ῥώμη, *ibid.*, 597, 598. — L. 17. Cf. εἰκοστὸν λυκάβαντα πλήσας, Kaibel, 480 *a*, p. XIII et *ibid.*, 828, 8; 215, 1. — L. 19. Cf. Pindare, *Isth.* 3, 5 : Ζώει μάσσων ὄλβος. — Ζώοιτο est un exemple de la préférence anatolique pour la voix moyenne (cf. n° 19). — Ἡμετέρες doit représenter ἡμετέραις et [γεν]έθλις ou γενέθλοις ou γενέθλιος.

25. — **Boughaledja** (près de Khavsa). — Sous l'ambar de Saad Zadé Aliah. Fragment d'une base de marbre brisée de toutes parts. — H. 0m,56; L. env. 0m,45; Ép. env. 0m,48. — L'inscr. est dans un cartouche de 0m,38 de large sur 0m,34 de haut (état actuel). Gravure régulière et élégante (H. des lettres : 0m,12). — Copie communiquée par le Père Girard, publiée *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 332, n° 51. Cf. Clermont-Ganneau, *Recueil d'arch. orient.*, V (1902), p. 295. — Nouvelle copie et estampage pris en 1907 par H. G. (cf. *Bull. corr. hell.*, 1909, p. 16).



Πρόκλος Σινωπ[εὺς τὰς
ῥεῖνας εὐχαρι[στεῖ ταῖς
Νύμφαις καὶ Γορ[δίανῷ?
τῷ πάντων φίλ[ῳ, εἰπόντι
«Κόπτιν πρέπι». [Ἐπειρά-
θη δὲ καὶ τοῦ συ[μβουλίου
αὐτοῦ συμφόρο[υ ὄντος.
Χρῆσστος Σινω[πεὺς
λιθουργὸς ἐποίει.

L. 2. Le Ρ étant certain nous ne pouvons lire, comme on l'avait proposé, ὑγείανας. Proclos rend grâces aux Nymphes pour la guérison de son nez (ῥεῖνας est pour ῥῖνας). Cf. les inscriptions semblables : Cavvadias, *Épidaure*, nº 168 : *Curtius has auris Gallus tibi voverat olim | Phoebigena et posuit sanus ab auriculis; CIL*, III, 986 : *Auribus Aesc[u]lapi et Hygiae;* 987 : *P(ro) redditis sibi luminibus gratias agens.*

L. 3. Le Γ est garanti par l'estampage; nous ne pouvons donc accepter la correction [Π]οσ[ειδῶνι. Nous avions songé à Γορτυνίῳ, surnom d'Asclépios, qui possédait des sanctuaires vénérés à Gortyne de Crète et à Gortyne d'Arcadie (Gruppe, *Griech. Mythol.*, pp. 1445 ss., 1448, 1449). Mais cette restitution se heurte à de graves difficultés. D'abord le surnom de Γορτύνιος est très rare; je pense qu'on n'en peut citer qu'un seul exemple : à Titane, non loin de Sicyone, il y avait dans l'Asclépiéion au rapport de Pausanias (II, 11, 8) une statue d'Esculape ἐπίκλησιν Γορτύνιος (cf. Thraemer dans Pauly-Wissowa, IV, col. 1679; Michon, *Monum. Piot*, III (1896), p. 66). Mais on n'a point jusqu'ici signalé d'exemple épigraphique de ce surnom, qu'il serait très surprenant de rencontrer dans la Phazimonitide. De plus, nous savons que la statue de Gortyne, œuvre célèbre de Scopas, était imberbe (Philostr., *Vit. Apoll.*, IV, 34), tandis que l'Esculape figuré sur les monnaies de Néoclaudiopolis est barbu (Babelon et Reinach, *op. cit.*, pl. XXIII, fig. 8-10). Enfin la qualification de ὁ πάντων φίλος est souvent donnée à des hommes (*supra*, nº 12), mais jamais, que nous sachions, à des dieux. — Il est donc préférable d'admettre que, comme dans l'inscription précédente (nº 25), le malade guéri remercie à la fois la divinité et son médecin. On restituera donc un nom comme Γοργίας, Γόρδιος ou Γορδιανός, peut-être Γορδίῳ ἰατρῷ si l'omission de l'article ne faisait difficulté.

L. 4. Εἰπόντι· « Κόπτιν πρέπι ». Cf. l'inscription d'Épidaure, Dittenberger, *Syll.*², 2, 804, l. 16 : Εἶπεν· « μέλι ἔμβαλλε εἰς τὸ γάλα, ἵνα δύνηται διακόπτειν ».

L. 5-6. On songe d'abord à ἐσώθη, ἰάθη, comme dans les inscriptions de l'île Tibérine, mais la restitution de la ligne 6, qui me paraît s'imposer, appelle un verbe régissant le génitif. Le supplément συμβουλίου est un peu long, mais il faut tenir compte de l'échancrure du cartouche.

L. 7. Σύμφορ... ne peut être que l'adjectif σύμφορος « efficace », au sens médical du mot.

L. 9. L'indication du lapicide est assez fréquente dans les inscriptions d'Asie Mineure; cf. *Inscr. res Rom.*, III, 1408. M. G. Mendel a réuni la plupart de ces noms d'« artistes » *Bull. corr. hell.*, XXXIII (1909), p. 299 ss. — Proclus a fait tailler sa stèle par un sculpteur de sa patrie. [H. G.]

26. — Khavsa. — In the wall of the mosque, marble slab broken to the left [Munro]. Nous n'en avons retrouvé qu'un fragment encastré dans un mur près de la mosquée (cf. *Studia*, p. 82). — L. 0m,18 et 0m,25; H. 0m,39. — Publiée : Hubert, *Rev. archéol.*, XXIV (1892), p. 308, d'après un estampage du P. Girard; Hogarth et Munro, *Journ. hell. stud.*, XVIII (1898), p. 326. Cf. Rubensohn, *Berlin. Phil. Wochenschrift*, 1895, col. 380 et 603; Prentice, *Amer. arch. exped. to Syria*, III, Inscriptions (1908), p. 194. — Nous reproduisons le morceau qui subsiste. Estampage.

ΗΧΘΕΤΟΔΗΦΕϹΤΟϹΙ
ΤΕΜΟΝΩΝΟΧΑΡΙϹΤΟϹ
ΛΥϹΙΠΟΝΟΙϹΝΥΜΦΑΙϹΙΚ
ΕΡΤΑΙϹΠΕΖΩϹΙΝΑΓΑ

Νύμφαι ἀκοσμήτοις ἐνὶ δώμασι ναιετάουσαι
ἀχθόμεναι τὸ πάροιθεν ἐτ[ή]ρ[ε]ον ἄγλαον ὕδω[ρ],
ἤχθετο δ' Ἥφεστος· νῦν δ' ὤπασε Ἰόβινος αὐταῖς
ἡ]γεμόνων ὄχ' ἄριστος ἐπ' εὐτύκτοις θαλάμοισιν
λυσιπόνοις Νύμφαισι καλὸν στέφος, ὄφρα καὶ αὐταὶ
ἱμ]ε[ρ]ταῖς γε ζῶσιν ἀγαλλόμεναι Χαρίτεσσ(ι)ν.

V. 3. M. Hubert préfère lire δὴ Φέστος mais « Festus » se rend d'ordinaire par Φῆστος. Héphaistos est mis ici en relation avec les Nymphes, de même qu'en Sicile on le considérait comme le père des Paliques, génies d'une source chaude et sulfureuse comme celle de Kavsa (Bloch dans Roscher, *Lexikon*, III, col. 1290). — Ἰόβινος est scandé - υ υ selon l'accent au lieu de υ - υ. Sur ce personnage, voyez le nº 27.

V. 5. Les λυσίπονοι Νύμφαι se retrouvent dans une inscription de Milet, *Sitzungsb. Akad. Berlin*, 1906, p. 264. — V. 6. La lecture ῥέζωσιν est contredite par l'estampage. [F. C.]

27. — Khavsa. — Plaque de marbre brisée à gauche, encastrée dans un mur près de la mosquée. — L. 0m,42-0m,35; H. 0m,51. — Copie du P. Girard, publiée *Rev. ét. gr.*, VIII, p. 79, n° 30. — Autre copie communiquée par M. Hogarth. — Nous avons pris un estampage et une photographie de la pierre en mai 1900.

ΝΙΕΡΟϹΧΟΡΟϹΗΘΕΛΕΝΑΥΤΟϹ
ΙΔΕΔΩΜΑΤΑΟΥΔΕΚΑΙΑΥΤΟϹ
ΝΑϹΚΛΗΠΙΟϹΑΛΛΑΜΑΠΑΝΤΕϹ
ΑΜΟΙΓΑΡΑΚΟϹΜΗΤΟΙΠΑΡΟϹΗϹΑΝ
ΙΝΟϹΤΙϹΑΝΗΠΡΟΦΕΡΕϹΤΕΡΟϹΑΛΛΩ
ΡΟΙϹΕΝΙΔΩΜΑϹΙΝΥΜΦΑϹΕΠΙΕΝ
ϹϹΙΝϹΑΟΦΡΟϹΥΝΗϹΔΕΝΕΚΑϹΦΗϹ
ΑΙΞΙΚΑΙΑΝΔΡΑϹΙΝΑΛΛΑΚΑΙΑΛΛ
ΦΟΤΕΡΗΝΕΚΑΘΗΡΕΚΕΛΕΥΘΟΝ

Οὔ γε πάλαι Νυμφ]ῶ[ν] ἱερὸς χορὸς ἤθελεν αὐτός
εὐμενέως ναίειν τά]δε δώματα, οὐδὲ καὶ αὐτός
χαῖρεν τῇδ' οἰκῶ]ν Ἀσκληπιός, ἀλλ' ἅμα πάντες
ἤσχαλλον· θάλα]μοι γὰρ ἀκόσμητοι πάρος ἦσαν.
Ἤδη νῦν Ἰόβ]ινος — τίς ἂν ᾖ προφερέστερος ἄλλω[ν
ἡγεμόνων; — νεαρ]οῖς ἐνὶ δώμασι Νύμφας ἔπ[ε]ι[σ]εν
συνναίειν Χαρίτε]σσιν· σαοφροσύνης δ' ἕνεκα σφῆ[ς
ὤπασε λουτρὰ γυν]αιξὶ καὶ ἀνδράσιν ἄλλα καὶ ἄλλ[α,
ἠδ' ἔτι νάμασιν ἀμ]φοτέρην ἐκάθηρε κέλευθον.

L'aspect de la pierre, la forme des caractères et la teneur même des vers prouvent que cette inscription provient du même monument que la précédente. Un poète local, peu satisfait d'un premier essai, a recommencé sa dédicace, ou bien on a gravé simultanément les épigrammes de deux concurrents également inspirés.

L'écriture employée ne permet guère d'assigner à ce texte une date antérieure au IVe siècle. Le Ἰόβινος ἡγεμών, mentionné v. 5 et n° 26 v. 3, est peut-être le fameux Jovinus, *magister equitum* sous Julien,

Jovien et Valentinien, bien que nous ne sachions pas s'il a gouverné l'Hélénopont. Il se pourrait qu'il fût venu dans sa vieillesse soigner ses rhumatismes à Khavsa.

Les restitutions sont souvent conjecturales, mais le sens est assuré par une comparaison avec le nº 26. — V. 4, θάλα]μοι, cf. 26 v. 1 et 4. — V. 7. Χαρίτε]σσιν, cf. 26 v. 6. — V. 7-8. Pour respecter la décence, Jovin a construit des bains séparés pour les hommes et pour les femmes. Auparavant ils étaient probablement ici, comme dans beaucoup d'autres cités, communs aux deux sexes, car ces *balnea mixta* se perpétuèrent jusqu'à l'époque chrétienne malgré les édits impériaux qui les interdisaient (Marquardt, *Privatleben*², 1886, p. 283). En faisant cesser cette promiscuité, Jovin se conformait à la morale de son temps, devenue plus sévère sous l'influence de l'Église. [F. C.]

28. — Khavsa. — " Fragment dans le mur de la cour de la mosquée à Khavsa " (copie du P. Girard). Publiée comme trouvée à Khavsa par Dimitsas, *Athen. Mitt.*, XIV, p. 211. — " Colum in the western cemetery of Vézir-Keupru " [A.]. J'ai retrouvé la pierre à Vézir-Keupru près des casernes (cf. *Studia*, p. 132) [F. C.]. M. Simsarian a confirmé à H. G. sa provenance de Khavsa. — Colonne de marbre jaunâtre; brisée du haut et du bas. — H. 1m,05; Diam. 0m,39; H. des lettres : 0m,04. — Frottis.



Διὶ Σωτῆ-
ρι
Φιλίτας
Θεογένους.

L. 1. Zeus Soter était honoré dans beaucoup de villes d'Asie Mineure. A Pergame, il avait un grand autel sur l'agora (Dittenberger, *Sylloge*², 592, 30; *Orient. inscr.*, 322, 13); il figure sur les monnaies de Cyzique (Head, *D. N.*, p. 454), et il apparaît fréquemment dans les inscriptions d'Anatolie (Dittenberger, *Orient. inscr.*, 307, 332, 497; *Inscr. res Rom. pert.*, III, 49, 327, 910-2 etc.). Il ne semble pas avoir été particulièrement adoré dans la Phazimonitide, car on ne le trouve pas sur les monnaies de Néoclaudiopolis. Notre dédicace a probablement

pour auteur un étranger qui, guéri par sa cure, rend grâces au dieu Sauveur de l'avoir tiré du danger qui menaçait sa vie.

L. 3. Φιλίτας est une autre forme de Φιλήτας, plus fréquent. On la retrouve dans Dittenberger, *Orient. inscr.*, 444, 10 : Φιλίτας Σίμωνος Ἀλεξανδρεὺς τῆς Τρωάδος. [F. C.]

29. — Khavsa. — Jardin de Mahmoud agha, originaire d'Ilidja. Stèle de marbre brisée dans le bas. — H. actuelle 0m,73; L. 0m,41; Ép. 0m,175. — Il n'y a pas de fronton mais le registre inscrit est surmonté d'un autre registre rectangulaire, avec une couronne en relief. Hauteur des lettres : 0m,03. — Estampage.

ΛΟΥΚΙΩ ΟΡΝΗΛΙΩ ΕΡΜΑΙΤΟ ΚΟΛΛ ΙΟΝ	Λουκίῳ [Κ]ορνηλίῳ Ἑρμᾶι τὸ κολλ[ήγ]ιον.

Pour l'emploi du mot κολλήγιον, cf. Poland, *Gesch. des griech. Vereinswesens*, 1909, p. 155. [H. G.]

30. — Khavsa. — Dans le mur de la terrasse de la mosquée vers l'est. Stèle de marbre. — H. 0m,50-0m,64; L. 1m,58; Ép. 0m,15. — Les lettres sont encrassées de plâtre. — Publiée : Hogarth et Munro, *J. H. S.*, XVIII (1898), p. 327, n° 47. Cf. Papadopoulos-Kérameus, *Žurnal ministerstva narodnago Prosvěščenija*, 1902 (Otděl. klass. philologii), p. 423. — J'ai pris une photographie et un estampage de la pierre en avril 1900.

Dans le fronton triangulaire, accosté de deux acrotères, est sculptée une couronne. A la partie inférieure, dans un cartouche, on voit un miroir, une corbeille, un fuseau (ou un flacon) et une quenouille.

L'usage de représenter sur les monuments funéraires des objets dont le défunt ou la défunte se servaient dans leur vie journalière, peigne, miroir, fiole à parfums, corbeille à laine, quenouille et fuseau pour les femmes, hache, armes, rouleau et diptyque etc. pour les hommes, était général en Phrygie et dans les régions adjacentes. Il a été étudié par Noack, *Athen. Mitt.*, XIX (1894), p. 315 ss.; cf. aussi Keil et von Premerstein, *Reise in Lydien* [*Denkschr. Akad. Wien*, LIII], p. 73, n° 153, cf. p. 88, n° 190. — Nous le retrouverons fréquemment pratiqué dans la Phazimonitide et le Pont.

La première ligne de l'inscription est gravée sur le listel, quelques lettres sont sur l'encadrement à droite.

ΙΤΑΛΟϹΖΗϹΑϹΒΙΟΝ

ΑΓΑΘΟΝΚΕΤΡΟΠΟΝ
ΟΡΘΟΝΚΕ(ΙΠΙΟΝΤΟ
ΝΕΑΝΙϹΚΟΥΗΛΘΟΝΕΙϹ
ΓΗΡΑϹΖΩϹΠΟΙΗϹΑ
ΕΜΑΥΤΩΘΕϹΙΗΦΥ
ΛΑΚΤΗΡΙΟΝΣΑΡΚΟϹ
ϹΥΝΤΗΓΥΝΕΚΙΜΟ
ΔΟΜΝΗΜΕΘΗϹΕΖΗϹΑ
ΚΑΛΩϹΚΕΕΤΕΚΝΩϹΑ
ΜΝΗΜΗϹΧΑΡΙΝϹΤΗΛΗΝ
ΕΧΑΡΑΞΑΚΩΜΥΩΝΜΕ
ΤΑΤΗΝΗΜΕΤΕΡΑΝΚΑΤΑΘΕ
ϹΙΝΜΗΔΕΝΑΕΠΑΝΥΞΕ
ΚΕΕΤΕΡΟΝΚΗΔΟϹ
ΚΑΤΑΘΙΝΕΕΑΝΔΕΤΙϹ
ΕΠΑΝΥΞΗΚΕΕΤΕ
ΡΟΝΚΗΔΟϹΚΑΤΑΘΗ
ΔΩϹΙΤΩΤΑΜΙΩ
ΠΡΟϹΤΙΜΟΥ ✱ ͵ΒΦ
ΕΦΩΚΕΑϹΕΒΙΑΤ(
ΤΟΝΥΦΕΞΙ



Ἰταλὸς Ζήσας βίον | ἀγαθὸν κὲ τρόπον | ὀρθὸν κὲ [ἐπ]ιόντο[ς ?] | νεανίσκου ἦλθον εἰς | γῆρας· Ζῶ[ν ἐ]ποίησα | ἐμαυτῷ θέσιν, φυ|λακτήριον σαρκός, | σὺν τῇ γυνεκί μο[υ]|Δόμνῃ μεθ' ἧς ἔζησα | καλῶς κὲ ἐτέκνωσα, | μνήμης χάριν στήλην | ἐχάραξα κώμ[ν]ύων με|τὰ τὴν ἡμετέραν κατά[θε]|σιν μηδένα ἐπανῦξε | κὲ ἕτερον κῆδος | καταθῖνε · ἐὰν δέ τις | ἐπανύξῃ κὲ ἕτε|ρον κῆδος καταθῇ, | δώσι τῷ ταμίῳ | προστίμου (δηνάρια), ͵βφ', | ἐφ' ᾧ κὲ ἀσέβια τ[οῦ]|τον ὑφέξι.

L'épitaphe, quoique développée, n'offre rien de bien remarquable.— L. 1. Le nom Italos apparaît aussi à Amisos dans l'inscr. 7*c*. — L. 3. φυλακτήριον σαρκός est insolite mais certain. — L. 9. La conjecture

de Papadopoulos-Kérameus, μεθ' ἧς ... ἐτέκνωσα, est confirmée par l'estampage. La même formule se retrouve n° 38 et ailleurs. — L. 21. L'exécration finale mérite d'être notée. [F. C.]

30 a. — Khavsa. — In a wall outside the mosque [Munro]. Dans le jardin de la mosquée de Khavsa [H. G.]. Légèrement mutilée en haut. — H. 1m,04; L. 0m,38; Ép. 0m,20. — La partie supérieure de la stèle est décorée d'un miroir en relief et d'un autre objet effacé, la partie inférieure porte l'inscription. Trois trous ont été faits dans la pierre qui a été remployée dans une construction. H. des lettres 0m,036.



Πάν[κα]λος
τῇ συν[βίῳ] ἀ-
νέστησεν
Εὐχά[ρ]ι[τι]
τοῦ ... [τέ]-
κνῳ τι[μῆς ἕνεκεν?

La copie de H. G. donne l. 2, au lieu de συν, ΓΥΝΕΙΙ, ce qui se lirait γυνεκὶ. — L. 5 au début ΓΟΥ ou ΤΟΥ. — L. 6 ΚΝΑΤΙ.

31. — Khavsa. — Dans le mur de l'école musulmane (médressé) près de l'entrée. — Publiée : Mordtmann, Σύλλογος de Constantinople; Παραρτ. du t. XV, p. 48, 13 d'après une copie prise par son père en 1850.

ЄΤΙΜΗϹΕ	. . . ἐτίμησε.
ΑΙΛΙΑΝΟϹΑ	Αἰλιανὸς ἀ[ν-
ЄϹΤΗϹЄΝ	έστησεν.

32. — Khavsa. — Pierre blanche. Dans le pavé de la cour qui précède la mosquée Yurgutsah Pacha djamissi. Brisée en haut, en bas et à gauche. Le coin inférieur droit enlevé. — L. 0m,41; H. des lettres : environ 0m,03.



. . συγγε]νίης τε κα[ὶ
φιλόστο]ργον κ[α]ὶ
. . . . τιμῆς κεκοσ-
μημέν]ον πάσης ει
. . . . και

Fragment d'une inscription du même type que le n° 20.

32 a. — Khavsa. — Fragment d'une stèle de marbre blanc dans le mur de la terrasse de la mosquée vers l'est. Brisée à la partie supérieure et à gauche. — H. actuelle 0m,43.

Au-dessus, reste d'un encadrement. Dans le tableau inférieur, plus grand, sont sculptés un rouleau, un peigne et une boîte ronde. Au dessous, l'inscription est gravée sur un champ en relief :

ΥΜΝΟϹΘ . . υμνος Θ . . . [F. C.]

ENTRE LES THERMES DES PHAZIMONITES
ET NÉOCLAUDIOPOLIS
(Cartes IX et XI)

Nous avons décrit cette partie de la Phazimonitide, *Studia*, p. 83 s., p. 125 ss.

33. — Susa-utch (or Susawoudji), 40 min. NW. of Khavsa. — In a fountain. — [A.]

ΤΡΟΦΟΝ ΑΝΤΩΝΙ
ΟΥ ΠΟϹΤΟΜΟΥ
ΖΗϹΑΝΤΑΚΑΛΩϹΟΝ
ΤΑΤΕΕΝΠΡΟΚΟΠΑΙ
ΚΑΙΤΕΙΜΑΙϹΜΕΓΑΛ
ΓΕΙΝΩϹΚΟΜΕΝΟΝΤΕ
ΥΠΟΜΕΓΑΛΩΝΠΡΟ
ϹΩΠΩΝΝΥΝΔΕ//////
ΤΗϹΕΙΜΑΡΜΕΝΗϹ/////
ΛΗΦΘΕΝΤΑΑΝΤ//////
ΦΙΛΩΝΑΝΕϹΤΗϹΕΝ
ΜΝΗΜΗϹΧΑΡΙΝ

[. . . . . . σύν-?]
τ]ροφον Ἀντωνί-
ου Ποστόμου
ζήσαντα καλῶς, ὄν-
τα τε ἐν προκοπαῖ[ς
καὶ τειμαῖς μεγάλα[ις,
γεινωσκόμενόν τε
ὑπὸ μεγάλων προ-
σώπων, νῦν δὲ [ὑπὸ
τῆς εἱμαρμένης [κατα-
λη[φ]θέντα Ἀντ[ώνιος
Φίλων ἀνέστησεν
μνήμης χάριν.

Cette inscription est curieuse parce que Philon s'y révèle comme un adepte convaincu de l'astrologie. Ceci ne résulte pas seulement de l'expression ὑπὸ τῆς εἱμαρμένης καταληφθέντα, car l'idée que le

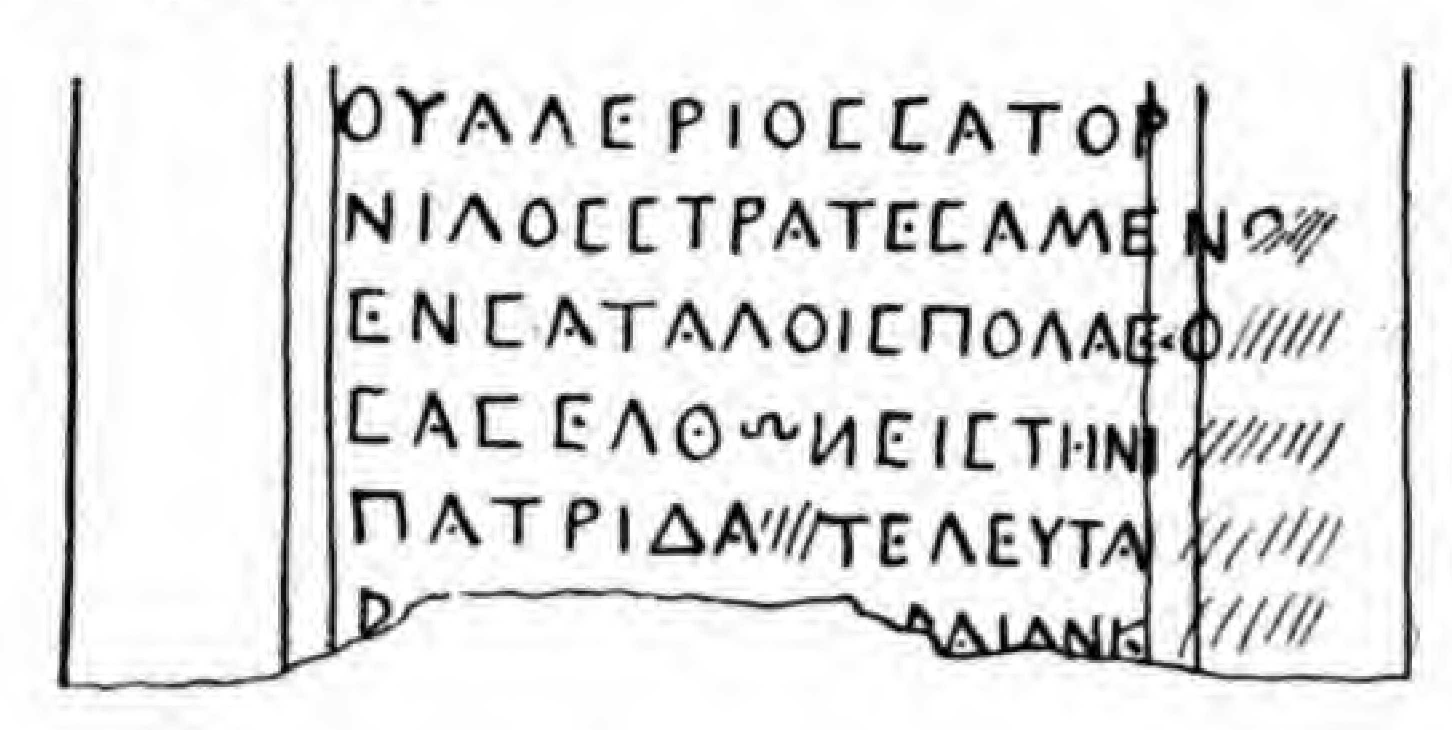
Destin est cause de la mort, se rencontre fréquemment dans les épitaphes (p. ex. nº 53), mais les lignes précédentes s'écartent du style ordinaire des éloges funéraires pour se conformer à celui de la littérature astrologique. Elles sont probablement empruntées à l'horoscope du mort, que sa vie avait réalisé. Je me borne à citer quelques passages parallèles de Vettius Valens, qui vivait au IIe siècle de notre ère, date probable de notre inscription.

Ὄντα ἐν προκοπαῖς καὶ τειμαῖς μεγάλαις. — Vett. Val., I, 22 (p. 45, 36 éd. Kroll) : Ἐν προκοπαῖς γινομένους. *Ibid.* (47, 26) : Ἐν προκοπῇ τε καὶ κτήσει γινομένους. IV, 21 (194, 18) : Ζεὺς ἐπάγει ἀρχάς τε καὶ προκοπὰς καὶ τιμῶν καταξιοῖ. II, 4 (60, 30) : Τάς τε ἀρχὰς καὶ τιμὰς καὶ τὰ ἀγαθὰ καὶ τὰς προκοπάς. VII, 5 (292, 16) : Προκοπὰς μεγίστας. IV, 21 (195, 7) : Προκοπὰς μείζονας καὶ προστασίας ἀποτελεῖ, etc. Cf. l'index de Kroll, p. 411.

Γινωσκόμενον ὑπὸ μεγάλων προσώπων. — Vett. Val., II, 16 (72, 23) : Μείζοσι προσώποις καὶ βασιλεῦσι γινωσκομένους. VII, 5 (289, 21) : Ἔσχεν φιλίαν πρὸς μείζονα καὶ βασιλικὸν πρόσωπον. IV, 21 (194, 18) : Πρὸς τὰ ὑπερέχοντα πρόσωπα. Ibid. (195, 18) : Ἀπό τε θηλυκῶν καὶ μειζόνων προσώπων ὠφελείας. Cf. Kroll, index p. 411, s. v. πρόσωπον.

Notre inscription acquiert par là une certaine importance, car si l'influence du fatalisme astrologique se manifeste assez souvent dans les inscriptions de Syrie (p. ex. Jalabert, *Mél. fac. orient. Beyrouth*, I, p. 149 ; cf. mes *Religions orientales*, 2e éd., p. 365 ss.), l'épigraphie de l'Asie Mineure n'en a guère révélé l'existence. On peut cependant citer l'épitaphe où le prêtre phrygien Épitynchanos se vante d'avoir pratiqué avec succès la divination sidérale (Ramsay, *Cities and bishoprics*, II, p. 790 ; De Stoop, *Rev. instr. publ. en Belg.*, 1909, p. 299) et celle où un jeune homme de vingt-cinq ans accuse « les Moires et la lumière de Saturne » de sa mort prématurée (Anderson dans Ramsay, *Studies in the hist. of Eastern Roman prov.*, p. 207). Une inscription de Sinope publiée par Robinson (*Amer. journ. of archaeol.*, IX (1905), p. 323) semble aussi témoigner de la croyance à l'action des étoiles. — Les systèmes gnostiques qui naquirent ou se répandirent en Asie Mineure, firent parfois une large place à l'astrologie (cf. p. ex. Hilgenfeld, *Ketzergesch. des Urchrist.*, p. 639). On en rapprochera, bien qu'elle soit plus tardive et plus orthodoxe, la célèbre invocation des sept archanges au théâtre de Milet (*CIG*, 2895 ; cf. Deissmann, *Licht vom Osten*, 1909, p. 328 ss.). [F. C.]

34. — **Ortaklar** (1 h. 25 min. au NO. de Khavsa). Marble *stele* with pointed top; above the inscription, a space of about 9 lines, apparently engraved, has been carefully defaced. [A. et Munro]. — Près du Muçaffir-oda, appartenant à Tataroglou Arif agha. [H. G.]

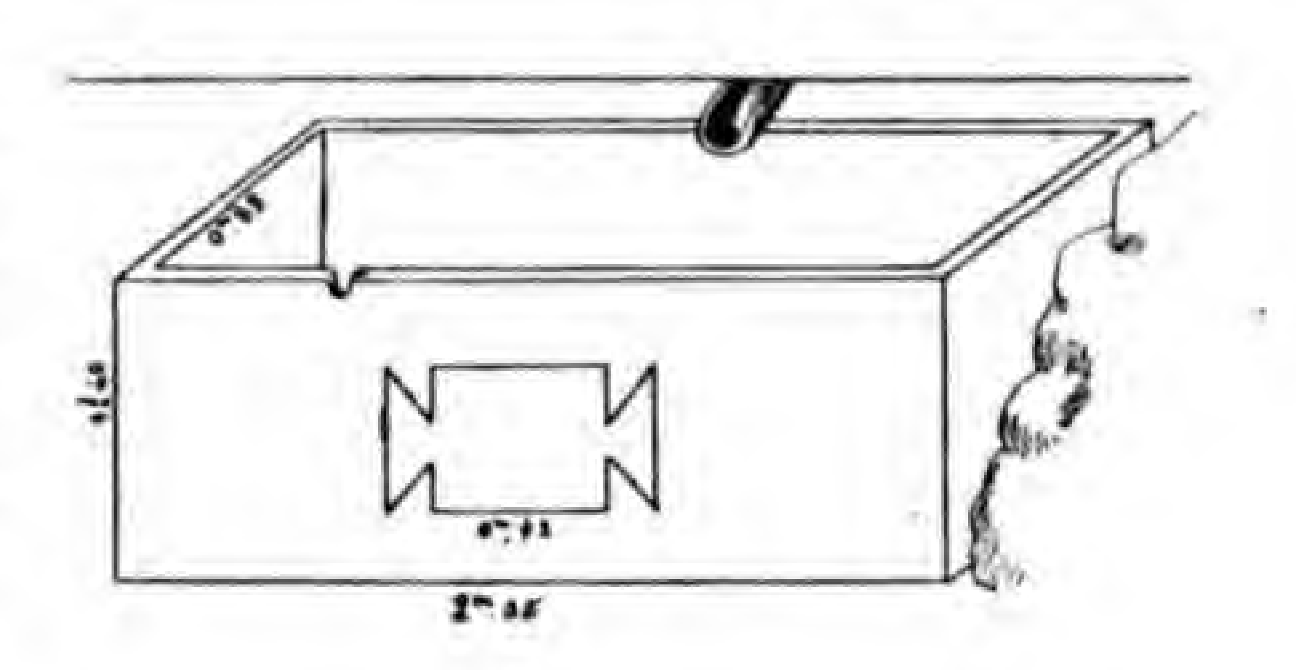


Οὐαλέριος Σα-
τορ|νῖλος στρα-
τε(υ)σάμενο[ς] |
ἐν Σατάλοις πο-
λ(λ)ὰ ἔ(τη), [φθ-
ά]|σας ἐλθὼν εἰς
τὴν ἴ]δίαν πα-
τρίδ[α ἐ]τελεύ-
τα . . . . | . . . .
ἀνάνκ[η] . . . . . .

L. 2-3. Un soldat στρατευσάμενος ἐν παρεμβολῇ Μελειτηνῆς est nommé nº 70. Sur Satala, cf. nºˢ 384 ss. — Ma copie porte à la fin de la ligne 3 ΠΟΛΑΕ<C et au commencement de la ligne 4 CΑΠΕΛ avec une ligature du Π et de l'Ε. En désespoir de cause je propose ποδα[λ]γὸ/ς ἀπελθών. Valérius Satornilus serait donc un *causarius,* qui aurait quitté l'armée pour raison de santé. Il est naturel que la goutte fut un motif de *missio causaria ;* cf. Symphorii *Aenigma* 93 (Baehrens), *Miles podager*. [H. G.] — L. 3. L'explication de la fin de la ligne est difficile. Reconnaissant la difficulté, je mis grand soin à copier les ll. 3-4, et ΠΟΛΑΕ ... CΑC me parut certain ; mon déchiffrement fut d'ailleurs confirmé par M. Munro. Le O peut représenter Θ ou Φ, et le signe entre Ε et O n'est probablement pas un fragment de lettre. Πολ(λ)' ἀε[θλή]σας, que nous avions conjecturé, ne convient pas à une épitaphe en prose. J'avais songé aussi à πολ(λ)ὰ ἔ(τη) ὁ[δεύ]σας, et cette restitution s'est aussi présentée à la pensée de M. Cumont : « Peut-être les signes qui suivent πολὰ sont-ils une abréviation tachygraphique du mot ἔτος (ordinairement L); on lirait alors πολ(λ)ὰ (ἔτη) ὀ[νή]σας (= *meritus*?) ou ὁ[δεύ]σας ». Qu'il s'agisse d'une indication de la longueur du service, c'est ce que rend probable l'analogie d'inscriptions similaires, p. ex. *Inscr. ad res Rom. pert.,* III, 1329 : Στρατευσάμενος ἔτη κγ' (cf. 1396), et l'abréviation du mot ἔτη par la lettre Ε suivie d'un point (Ε·) se rencontre dans des textes lapidaires : un exemple s'en trouve dans ce district même (nº 62). Πολλὰ ἔτη est certainement exact. Mais ὀνήσας semble à peine possible, et ὁδεύσας ne satisfait pas davantage, qu'on le comprenne littéralement ou dans le sens que

lui prête l'épigramme de Kaibel 226, 3 : Εἴκοσι καὶ πέντε λυκάβαντας ὁδεύσας. Je pense que la première phrase finit à ἔτη et que le mot suivant appartient à la phrase suivante. Je propose donc πολλὰ ἔ(τη), [φθά]σας ἐλθών. Le mot φθάσας ajoute une nuance pathétique : après de longues années d'absence, Valérius retourna dans son pays natal mais la mort marchait sur ses talons. [A.]

34a. — Ortaklar. — A 20 min. du village, sur la route de Badjas, l'auge de la fontaine, au lieu dit « Eski-Keuï », est une cuve de sarcophage avec cette inscription dans un cartouche à queues d'aronde. — Dim. du sarcoph. Long. 2m05; H. 0m74; Larg. 0m,88; Cartouche : 0m,42 × 0m,34.



ΛΟΥΚΙΟϹΛΑΡΕ.Ι
ΟϹΑΠΟΛΛΩΝΙΟϹ
ΕΝΘΑΔΕΚΕΙΜΑΙ
ΩΚΥΜΟΡΟϹΠΡΟ
ΛΙΠΩΝΕΠΙΓΗϹ
ΘΕΙΑΝΑΤΥΧΗ

Λούκιος Λα[β]έρ[ι]-
ος Ἀπολλώνιος
ἐνθάδε κεῖμαι
ὠκύμορος προ-
λιπὼν ἐπὶ γῆς
θείαν ἀτυχῆ.

L'auteur de cette épitaphe a cru faire des vers. Ἀπολλώνιος ἐνθάδε κεῖμαι est une fin d'hexamètre — ∪∪ — ∪∪ — ⏓. Les mots ὠκύμορος . . . ἀτυχῆ contiennent un hémistiche de pentamètre ou un commencement d'hexamètre. — Θεία est-il un nom propre ou signifie-t-il « tante » ? [H. G.]

35. — Ortaklar. — Série de chapiteaux inscrits, en calcaire du pays. — 1° Chapiteau d'ante (Ve siècle) appartenant à Bedjib-Oglou Emer. — Longs côtés :

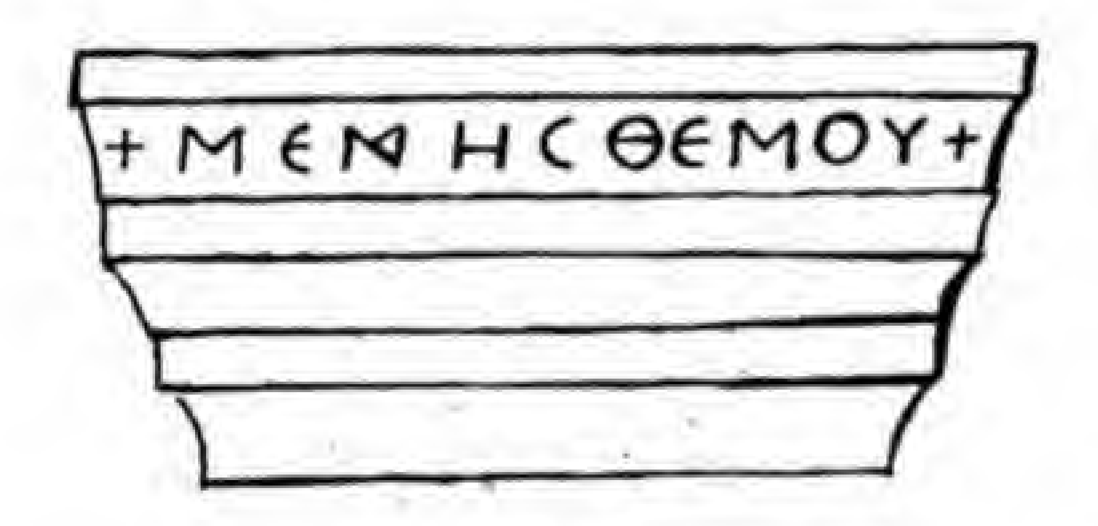
en bas $0^{m},54$; abaque $0^{m},68$. Petits côtés : en bas $0^{m},46$; abaque $0^{m},53$. H. des lettres $0^{m},04$ environ.



Π]άντας πα[ρακ]αλῶ.

Une des faces (long côté) est décorée d'une croix-rosace, la face opposée d'un médaillon en relief entre des feuilles d'eau. — Au-dessus de cette dernière décoration, l'abaque (H. $0^{m},06$) porte l'inscription mutilée en haut ; à gauche il ne manque presque rien ; complet à droite.

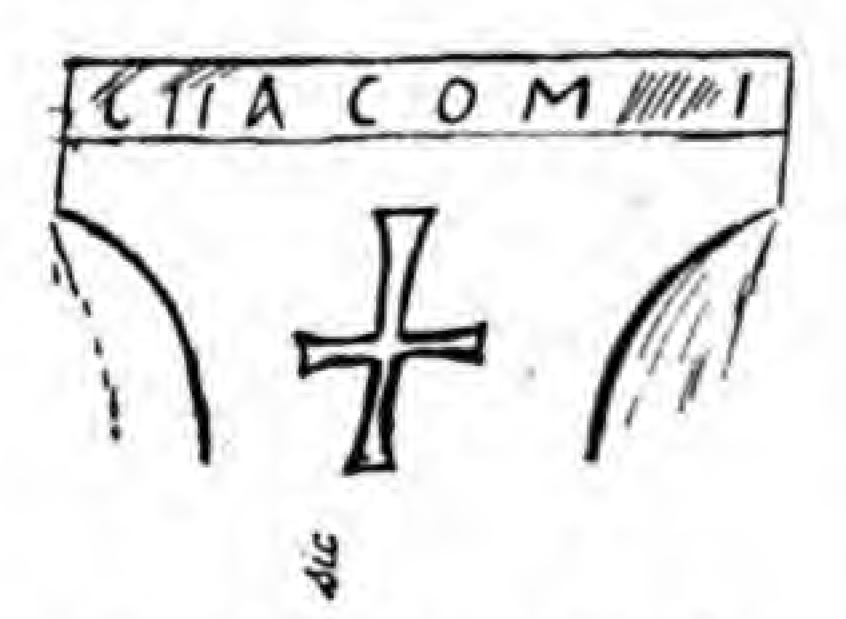
2° Autre chapiteau d'ante, encastré dans le mur de la mosquée. — Longs côtés : en bas $0^{m},57$; abaque $0^{m},67$. Petits côtés : en bas $0^{m},48$; abaque $0^{m},53$. H. des lettres $0^{m},037$.



L'inscription est gravée dans la moulure creuse située immédiatement au-dessous de l'abaque :

† Μέμνησθέ μου.

3° Troisième chapiteau, dans une rue du village, en face de la maison de Kurd-oglou Moustafa. — Longs côtés : en bas $0^{m},54$; abaque $0^{m},77$. Petits côtés : en bas $0^{m},42$; abaque $0^{m},56$. H. des lettres $0^{m},03$.



. . . ἀ]σπάσομ[α]ι (?).

Ces trois chapiteaux proviennent sans doute d'un même édifice. Les caractères, autant qu'on en peut juger, présentent cependant des différences. Ceux du n° 3 s'opposent à ceux des n°s 1 et 2. Ceux du n° 1 rappellent d'une manière frappante l'inscription de l'évêque Paralios (n° 68). [H. G.]

35a. — **Ortaklar.** — **Marble block in front of a house [A. et Munro].**

ΠΡΟΚΛΑ·ΑΜΑ
.ΙΑΝΗΒΙΩSAS
ΒΙΩΕΥΧΡΩΜ
ΩΤΟΙSΠΑΡΑΓΟ
SIN·ΧΑΙΡΕΙΝ·Κ
ΟΥΡΙΔΙΑSΓΥΝΕ
ΚΟSΑΡΙSΤΟΝΙΚ
ΑΝΕSΤΗSΑSΤΗ
ΝΕΝΕΚΕΝΜΝ
ΜΗSΟSΑΝΕΠΑΝ
ΗΔΩSΙΦΙSΚΩ

Πρόκλα Ἀμ[α-
βιώσχ]ιανὴ ασ[α
βίῳ εὔχρῳ μ[ακρ-?
ῷ τοῖς παράγο-
υ]σιν χαίρειν· κ-
ουριδίας γυνε-
κὸς Ἀριστόνικ[ος
ἀνέστησα στήλη-
ν ἕνεκεν μνή-
μης· ὃς ἂν ἐπαν[ύ-
ξ]ῃ, [δ]ώσι φίσκῳ
δην(άρια)] . . . . .

La représentation du sigma par l'S romain est assez fréquente dans la région pontique; cf. nos 57, 62, 336. — Inversement dans une inscription latine de Palestine on trouve le S rendu par un P grec; cf. Clermont-Ganneau, *Recueil d'arch. orient.*, VI, p. 200. — Ἀμαχιανή est un nom rare, il se trouve dans une inscription de Lydie (Buresch, *Aus Lydien*, p. 43, n° 25). — L. 3, la copie de Munro ajoute A après M. — Βιώσασα βίῳ, comme n° 57.

35 b. — **Boïren** (= Bey Wiran; cf. *Bull. corr. hell.*, 1909, p. 15). — Dans le pavement qui précède la porte de la mosquée. La dernière (?) ligne de l'inscription est cachée par la porte. — H. 0m,20; L. 0m,24; H. des lettres 0m,28.

ΟΝΙΚΟϹΖΩ
ΝΩΝΤΗΝΕΙΣ
ΙΤΑΦΗΝΕΠΟΙ
ΝΤΟΠΩΕΙ
ΜΙΝΩ

Ἀνδρ]όνικος ζῶ[ν καὶ
φρο]νῶν τὴν εἰς
ἀε]ὶ ταφὴν ἐποί-
ει ἐ]ν τόπῳ ε[ἰρη-
μένῳ]. . . . . .

L. 3, cf. Sterrett, *Wolfe exp.*, n° 640 : Τὸ μνημεῖον εἰς αἰώνιον τα(φ)ὴν ἔκτισεν Θαιμισᾶς, et Clermont-Ganneau, *Recueil d'arch. orient.*, V (1903), p. 95.

L'inscription est intéressante à cause du nom géographique qui se trouvait sans doute à la ligne 5. Malgré notre insistance, le hodja refusa de dégager la pierre. [H. G.]

35 c. — **Boïren.** — **Dans le mur d'enceinte de la mosquée, à droite de l'escalier. — Stèle de marbre blanc. — H. 1m,18; Larg. à la base 0m,52; Ép. 0m,28.**



Le fronton est décoré d'une rosace; au-dessous dans un encadrement, miroir, peigne, coffret (relief 0m,025). Plus bas, l'inscription :

Φρ(ό)ντων Τερτύλλῃ
μνήμην στή-
λης ἀνέθηκε
ιε′ ou ιγ′.

Remarquez les ligatures et l'expression étrange μνήμην στήλης. [H. G.]

35 d. — **Boïren.** — **Chez Araboglou Mustafa Dirgitch. — Fragment d'une stèle de marbre. — H. 0m,625; Larg. 0m,23; Ép. 0m,16. — L'inscription est complète à droite. — H des lettres : 0m,032; 0m,030. — [H. G.]**

. . . . [γα]ίης (-λίης ?)
. . . . αζευ
. . . [κτορ ? . .]ν παυ-
σάμενοι βι]ότοιο κῖν-
ται? . . . ἐ]νὶ χώρῳ πα-
ντες ὀλ ?]οὸν πεφυκό-
τ . . . υἱ]ὸν δέ μιν τέ
κε . . . . . .]οις μνήμη ε-
. . . . ειν γείνετο γρ
. . χαίρειν] εἰ[π]άντες.

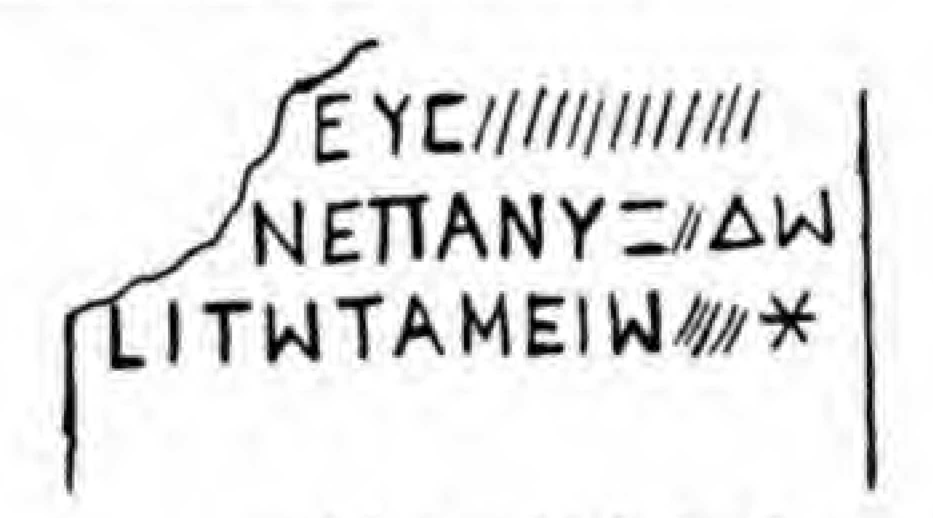
La restitution complète du texte trop mutilé, serait une œuvre arbitraire. A cause de βι]ότοιο et υἱὸν δέ μιν, il est permis d'affirmer que l'inscription

est métrique. La suite ον δε μιν τε (— υ — υ) prouve qu'elle était en vers iambiques et non en hexamètres ou en distiques. [H. G.]

35e. — Boïren. — Grande stèle encore munie de son tenon. — H. 1m,10; L. 0m,58; Ép. 0m,30.



Le champ est occupé par différents ustensiles (relief 0m,015) : serpe, hachette, corbeille, miroir, coffret, peigne (cf. n° 30). — Au-dessus l'inscription :



. . . μηδένα κηδ]εῦσ[αι ἕτερον·
ὃς δ' ἂ]ν ἐπανύ[ξῃ] δώ-
σι τῷ ταμείῳ /// (δηνάρια).

Une cinquième épitaphe provenant peut-être de Boïren sera publiée plus bas n° 71 *a*. [H. G.]

36. — Sivri Kilissé. — Colonne cubique de marbre soutenant la charpente du djami. La pierre est encroûtée de plâtre. — Inscription lue à la lueur d'une lampe. — H. des lettres 0m,035. — Copiée le 13 avril 1900.

Λ ΠЄΙΛΑΝΔΡΙ·Ι·
ΠΡΟΚΛΟΜΝΗΜΗϹ
ΧΑΡΙΝΑΝЄϹΤΗϹЄΝ

Ἀ[π]πεία ἀνδρὶ ἰ(δίῳ ?)
Πρόκλ[ῳ] μνήμης
χάριν ἀνέστησεν.

Dans le mur du parvis du même djami se trouve une autre inscription cachée sous le plâtre. Je n'ai pu lire que les deux lettres finales AC. [F. C.]



37. — **Sivri Kilissé.** — **Stèle de marbre blanc brisée du haut, enfoncée dans le sol et soutenant la charpente d'une grange. — H. 0m,75 ; L. 0m,40 ; H. des lettres : 0m,07. — Copiée le 15 avril 1900.**

Ἐνθάδε κεῖτε | Κύριλλος Κεστι|ανοῦ· ἀνέστησεν |ἡ γινὴ αὐτοῦ Σε|ρβιλία Πούλχρα | μνήμης χάριν.

Le nom de Κύριλλος est d'ordinaire chrétien. [F. C.]

38. — **Eski-Wiran.** — **Stèle de marbre blanc couchée à terre près d'une grange. — H. 0m,07 ; L. 0m,45-0m,53 ; Ép. 0m,25. — Lettres irrégulières. H. 0m,03. — Copiée le 15 avril 1900.**



Stèle couronnée d'un fronton dont le sommet est brisé. A la partie inférieure coffret (?) fuseau, corbeille et hache (cf. nº 30). Au-dessus l'inscription :

Παῦλος Κυ[ρίλλᾳ
τ[ῇ] γλυκυτάτῃ γυ-
νεκεὶ μνήμης
χάριν ἀνέστησα,
αἰπιδὴ σεμνῶς κὲ
ἀμένπτως συνέζη-
σέν με κὲ συνετ-
έκνωσεν· ἀξει-
ῶ μετὰ τὴν ἐμ-
ὴν κατάθεσιν τ-
οῦ Παύλου μη-
δίνα ἐπανῦξε·
ἐὰν δέ τις ἐπα-
νύξῃ, δώσι τῷ
ταμίῳ προστί-
μου (δηνάρια) ,βφ'.

Notez l. 5 αἰπιδὴ pour ἐπειδή, et, le solécisme μέ pour μοί. — Sur μηδίνα (l. 12) cf. n° 44*a*, 44*b*. [F. C.]

39. — **Eski-Wiran.** — Stèle de marbre blanc, couchée près de la fontaine. — H. 0m,95; L. 0m,45-0m,57; Ép. 0m,2; H. des lettres : 0m,003. — Copiée le 15 avril 1900.

Stèle surmontée d'un fronton. La première ligne de l'inscription est sur le listel, la dernière lettre des lignes 7 et 9 sur l'encadrement. Dans le coin inférieur de droite sont sculptés une cassette et deux fioles à parfum (ou une quenouille et un fuseau; cf. la note au n° 30).

ΑΥΡ ΠΑΥΛΙΝΟϹ
ΑΠΕΛΕΥΘΕΡΟϹ
ΑΥΡ·ΑΓΡΙΚΟΛΑΟΥ
ΚΕΑΥΡΜΑΤΡΩΝΗϹ
ΖΩΝΕΠΟΙΗϹΑΕ
ΜΑΥΤΩϹΟΡΟΝΑ
ΑΤΗΓΥΝΕΙΚΕΙΜΟ Υ
ΚΕΕϹΤΗϹΑΜΕΝϹΤΗ
ΛΗΝΕΙϹΤΟΚΑΤΑΤ Ε
ΘΗΝΕΗΜΑϹΑΞΙΟΥ
ΜΕΝΜΕΤΑΤΗΙΗΜΕ
ΤΕΡΑΝΚΑΤΑΘΕϹΙΝ
ΜΗΔΕΝΑΑΝΥΞΕ
ΚΕϹΤΕΡΟΝΚΗΔΟϹ
ΚΑ ΑΘΗΝΕΕΑΝΔΕ
ΤΙϹΕΠΑΝΥΞΗΙΔΩ
ϹΙΤΩΤΑΜΙ
ΩΠΡΟϹΤΙ
ΜΟΥ✱ΒΦ

Αὐρ(ήλιος) Παυλῖνος
ἀπελεύθερος
Αὐρ(ηλίου) Ἀγρικολάου
κὲ Αὐρ(ηλίας) Ματρώνης
ζῶν ἐποίησα ἐ-
μαυτῷ σορὸν [κ]α-
ὶ] τῇ γυνεικεί μου
κὲ ἐστήσαμεν στή-
λην εἰς τὸ κατατε-
θῆνε ἡμᾶς· ἀξιοῦ-
μεν μετὰ τὴ[ν] ἡμε-
τέραν κατάθεσιν
μηδένα ἀνῦξε
κὲ ἕτερον κῆδος
κα[τ]αθῆνε· ἐὰν δέ
τις ἐπανύξηι, δώ-
σι τῷ ταμί-
ῳ προστί-
μου (δηνάρια) ,βφ'.

L. 14, la pierre porte bien ΚΕϹΤ; κῆδος est souvent un synonyme de σῶμα, cf. nos 30, 44*b*. — L. 15, le T a été sauté par le lapicide. [F. C.]

40. — **Eski-Wiran**. — **Stèle de marbre blanc brisée en deux fragments, couchée à côté du n° 38. — H. 1m,60; L. 0m,64; Ép. 0m,16; H. des lettres : 0m,003. — Copiée le 15 avril 1900.**

Stèle surmontée d'un fronton. Dans un tableau encadré d'une moulure, l'inscription. La dernière lettre de la ligne 6 est sur la bordure. Au-dessous du texte sont sculptés une hache, une serpe, une quenouille et un fuseau (ou une fiole), un miroir, une corbeille, un peigne (cf. n° 30).

ΠΡΟΚΛΑΝΟϹΤΗΙΔΙΑ
ϹΥΝΒΙΩΠΟΥΛΧΡΑϹΥΝΒΙΩ
ϹΑϹϹΕΜΝΩϹΚΕΑΜΕΝΠΤΩϹ
ΜΝΗΜΗϹΧΑΡΙΝϹΤΗΛΗΝ
ΕϹΤΗϹΑΟϹΔΕΑΝΔΙΧΑ
ΕΜΟΥΤΟΥΠΡΟΚΛΑΝΟ Υ
ΚΕΤΕΚΝΟΥΜΟΥΕΝΟϹ
ΤΟΛΜΗϹΑϹΕΠΑΝΥΞΗ
ΚΕΕΤΕΡΟΝϹΩΜΑ
ΚΑΤΑΘΗΔΩϹΙΤΩ
ΤΑΜΙΩ✱ΑΦ

Προκλανὸς τῇ ἰδίᾳ | συνβίῳ Πούλχρᾳ συνβιώ|-σας σεμνῶς κὲ ἀμένπτως | μνήμης χάριν στήλην | ἔστησα· ὃς δὲ ἂν δίχα | ἐμοῦ τοῦ Προκλανοῦ | κὲ τέκνου μου ἑνὸς | τολμή-σας ἐπανύξῃ | κὲ ἕτερον σῶμα | καταθῇ, δώσι τῷ | ταμίῳ (δηνάρια) ͵αφ'.

[F. C.]

41. — **Eski-Wiran**. — **Stèle de marbre blanc brisée du bas, couchée près de la fontaine. — H. 1m,50; L. 0m,53; Ép. 0m,22; H. des lettres : 0m,004. — Copiée le 15 avril 1900. — Publiée : *Inscr. res Rom. pert.*, III, 142.**

Le sommet de la stèle affecte la forme d'un fronton flanqué de deux acrotères. Dans le fronton une couronne. Au-dessous, un tableau rectangulaire, où sont sculptés un glaive, un fourreau et deux autres objets. Plus bas, l'inscription :



[Αἴλ]ιος Ποῦλ|χερ οὐετρανὸς | βουλευ-τὴς | ζήσας καλῶς | ἔτεσιν νε' | ἐτε-λεύτα· | Ἰουλία Πούλ|[χρα . . . .].

Épitaphe d'un vétéran, devenu membre du conseil municipal de Néoclaudiopolis. Un autre vétéran avait son tombeau à Avdan n° 90. De plus on a retrouvé dans la Phazimonitide plusieurs épitaphes de militaires (nos 49, 69, 70). Cf. *Studia*, p. 127. [F. C.]

42. — **Soleiman-Keuï.** — Plaque de marbre noir encastrée dans le mur du four du village ; brisée du bas. — H. 0m,41 ; L. 0m,40 ; Ép. 0m,06 ; H. des lettres : 0m,32. — Copiée le 15 avril 1900.

ΧΡΥCΟCΤΗ·ΙΔΙ
sic ΑΓΥΝΑΙΥΝΑΙΚ
ΙΒΑCΙΛΙCCΗCΥΝ
ΒΙωCΑCΗΑΥΤωCЄ
ωЄ—ЧCΙЄΑΙ·ΚЄΙΙΠ

Χρυσὸς τῇ ἰδί-
ᾳ γυναι<υναι>κ-
ὶ Βασιλίσσῃ συν-
βιωσάσῃ αὐτῷ σε[μν]-
ῶς [τε κ]ὲ ἀ[μ]έ[μ]π-
[τως]. [F. C.]

43. — **Soleiman-Keuï.** — Stèle de calcaire blanc surmontée d'un fronton et de deux acrotères, brisée du bas, couchée à terre près d'une grange. — H. 0m,60 ; L. 0m,40 ; Ép. 0m,13 ; H. des lettres : 0m,004. — Copiée le 15 avril 1900.



Καπιτωλεῖνα
Καπίτωνος
σύνβιος . . .

Notez l'usage du nom purement romain *Capitolina*, qui n'a pas dû être donné sans une pensée de loyalisme. [F. C.]

44. — **Soleiman-Keuï.** — Plaque de marbre encastrée dans le mur de l'église. — H. 0m,60 ; L. 0m,35 ; H. des lettres : 0m,209. — Copiée le 17 avril 1900 par F. C. et en 1907 par H. G.

A la partie inférieure deux *loculi ;* au-dessus l'inscription :



[ἡ διακό-]
νισα Βα-
σιλικὴ <ε>
ἔνθα κα-
τάκιτε.

44a. — **Soleiman-Keuï.** — Stèle de marbre à fronton très aigu et à acrotères. — H. 1m,31; L. au fronton 0m,48; Ép. 0m,28 à 0m,39; H. des lettres: 0m,03; 0m,035.

Dans le fronton, couronne en relief. A la base, une plaque en relief sur laquelle sont sculptés un miroir et une corbeille (cf. nº 30). Lettres gravées sur le listel.

ΕΝΘΑΔΕΚΙΤΕΑΠΕΛΕΥ
ΘΕΡΑΟΥΑΛΕΡΙΑ — C
//// ΝΙΜΙΛΛΑCΚΕ — ΙΟΥ
Λο ΛΙΟΥΑΚΥΛΙΝ — ΟΥ
ΛΟΥ ΘΕΟΔΩΡΟC·Ο — ΥΑ
ΛΕΡΙΑΓΛΑΥΚ — Η
ΤΗΓΛΥΚΥΤΑΤ — Η
ΜΗCΧΑΡΙΝΑΝΕ
CΤΗCΑΑΞΙΩ
ΜΗΔΙΝΑΕΠΑΝΥ — ΖΕ
ΟCΔΑΝΕΠΑΝΥ
ΖΗΔΩCΙΠΡΟCΤΙ
ΜΟΥ✳ΒΦ



Ἐνθάδε κῖτε ἀπελευ|θέρα Οὐαλερίας | [Γη]μίλλας (?) κὲ Ἰου|λίου Ἀκυλίνου· | Θεόδωρος Οὐα|λερίᾳ Γλαύκῃ | τῇ γλυκυτάτῃ | (μνή)μης χάριν ἀνέ|στησα· ἀξιῶ | μηδίνα ἐπανῦξε· | ὃς δ' ἂν ἐπανύ|ξῃ δώσι προστί|μου (δηνάρια) ,βφ'.

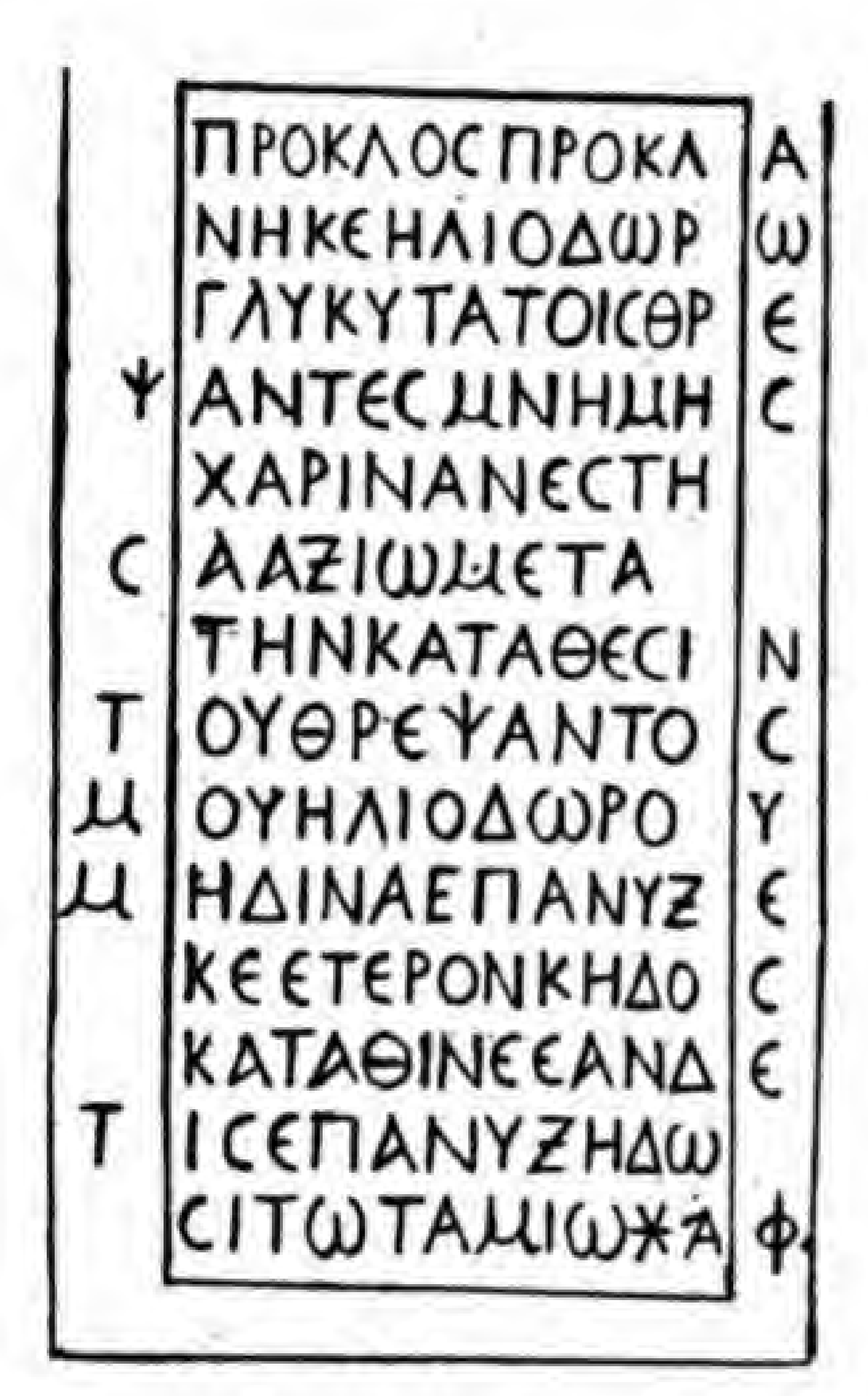
Stèle consacrée par Théodore à sa femme (?) Valéria Glaucé, affranchie de Valéria Gémilla et de Julius Aquilinus.

Je ne sais ce que signifient les caractères gravés sur le listel de gauche: δοῦ|λο[ς]? Ἰ[Ι]ούλ(ι)ο[ς]? Je préférerais, bien que ma copie n'y prête guère, lire ce dernier nom; le gentilice de Théodore, oublié d'abord par le lapicide, aurait été ensuite ajouté sur la moulure.

[H. G.]

44b. — **Soleïman-Keuï.** — Stèle de marbre à fronton triangulaire et à acrotères, sortie récemment de terre au lieu dit Tandyr — H. 1m; L. 0m,445; Ép. 0m,17; H. de la surface inscrite 0m,58; L. 0m,35. — H. des lettres : 0m,025 à 0m,03.

Un certain nombre de lettres sont dans les listels de gauche et de droite.





Πρόκλος Προκλα|νῇ κὲ Ἡλιοδώρῳ | γλυκυτάτοις θρέ|ψαντες μνήμης | χάριν ἀνέστη|σα· ἀξιῶ μετὰ | τὴν κατάθεσιν | τοῦ θρέψαντός | μου Ἡλιοδώρου | μηδίνα ἐπανῦξε | κὲ ἕτερον κῆδος | καταθῖνε· ἐὰν δέ | τις ἐπανύξῃ, δώ|σι τῷ ταμίῳ (δηνάρια) ͵αφ'.

Remarquer le solécisme τοῖς γλυκυτάτοις .... θρέψαντες et la forme μηδίνα qui se retrouve nos 38, 44 *a*. — L. 10,ἐπανῦξαι. Υ pour ΟΙ (spécialement dans ἀνοῖξαι et ses composés) est extraordinairement fréquent dans les inscriptions funéraires. C'est l'orthographe courante dans la Phazimonitide; voyez nos 35 *e*, 38, 39, 40, 44 *a*, 47, 50, 57, 59, 62 etc. [H. G.]

45. — **Soleïman-Keuï.** — **Au-dessus de la porte d'une petite église. Stèle de pierre calcaire, brisée du haut. — H. 0m,93; L. 0m,63. — Copiée en 1888 par Mgr Anthimos, par moi le 15 avril 1900 et en 1907 par H. G.**



. . . .
ἐνθάδε κῖτ-
ε· τέκε δ' ἐμὲ
μήτηρ Λοῦπ-
πα ἅμα πατρὶ
Θεοδώρῳ,
ἄωρόν τέ με
γέα κατέχει.
Ἐνθάδε κεῖμε
ταφῆσα γλυκε-
ρῶν ὑπὸ χ(ε)ιρῶν
μητρὸς δάκρ[υ]-
σιν ἐλ(ε)ινοῖς.
Λοῦππα τῷ γλυ[κυ]-
τάτῳ τέκνῳ
μνήμης χάριν.
Ἔτ[ο]υς σξη'.
Ἐτῶν η'.

L. 9, la copie de H. G. porte ΤΑΦΙCΑ = ταφῖσα. — L. 13, κυ manque sur la pierre, de même l. 16, l'o de ἔτους. — Les lignes 1-12 conservent les restes d'une rédaction métrique sans qu'on puisse restituer aucun vers exactement. — L'année 268 = Oct. 262-263 ap. J.-C. [F. C.]



46. — **Soleïman-Keuï.** — Plaque de marbre encastrée renversée dans le mur de l'église. — H. 0m,58; L. 0m,30; H. des lettres : 3,8 cm. — Copiée avec la précédente par F. C. et par H. G.

Ἔνθα κ|ατάκι|τε ὁ δ|ιάκ(ο)ν(ος) | Μίτι(ος) | Οὐ[ρβ]ί|κιος (?).

Sur les abréviations par contraction et par suspension (διακν Μιτι) voyez le n° 78.

47. — Varatoï. — Stèle de marbre jaunâtre déposée près de la fontaine du village. — H. 1m,05; L. 0m,45; Ép. 0m,20; H. des lettres : 3 cm. — Publiée par Dimitsas, *Athen. Mitt.*, XIV, p. 211. — Copiée en 1888 par Mgr Anthimos, puis par moi le 15 avril 1900. Photographie.



Le sommet de la stèle est un fronton accosté de deux acrotères. Dans le fronton sont sculptés un miroir et un peigne. Au-dessous, l'inscription :

Ἕλενος τοῖς
εὖ βιώσασιν
γονεῦσι Ἑλέ-
νῳ καὶ Ἀφροδί-
τῃ μνήμης
χάριν · ἔτους σ' ·
ὃς δὲ ἂν ἐπανύ-
ξῃ δίχα τέκνου
αὐτῶν, δώσι
τῷ ταμίῳ (δηνάρια)
χίλια πεντακό-
σια.

L. 7, ὅς est sur la bordure. — L'année 200 de l'ère de Néoclaudiopolis = Oct. 194-195 ap. J.-C. [F. C.]

48. — Kieunek. — Stèle de marbre blanc près de la fontaine du village. — H. 1m,33; L. 0m,42-0m,52; Ép. 0m,18. — Copiée par Mgr Anthimos, puis par moi le 15 avril 1900.



Le sommet de la stèle est formé d'un ornement arrondi, accosté de deux acrotères, ornés de lignes courbes. Au-dessous, un cercle contenant une sorte de trèfle. Plus bas, l'inscription :

Αὐφιδί[α] Κυ-
ρεῖν[α] ἡ μή-
τηρ αὐτῶν.

Kieunek est peut-être le Κονίκα de Ptolémée, bien que celui-ci place ce bourg à l'ouest de Néoclaudiopolis (62°45', Néoclaudiop. 63°15').

49. — **Tachna.** — Stèle de marbre dans la pile du milieu du pont de Tachna, face latérale (cf. *Studia*, p. 129). — H. environ 2 m.; L. 0m,75; Ép. 0m,50. — Grands caractères bien gravés. — Copiée le 17 avril 1900. — Publiée : *Inscr. res Rom. pert.*, III, 141.

ΛΑΝΤΩΝΙΩ
ΟΥΛΕΝΤΙΠΑ
ΤΡΙ·Ρ̄·ΛΕΓ·Η̄CΕ
ΒΑCΤΗC·ΚΑ
Μ·ΑΝΤΩΝΙΩ
ΑΙΛΙΑΝΩΑΔΕ
ΦΩ·ΑΝΤΩΝΙΟ
ΚΕCΠΟC·ΚΑ
ΚΑΛΟΥΕΙΝΟC
ΜΝΗΜΗCΧΑΡΙΝ

Λ. Ἀντωνίῳ
Οὐ(ά)λεντι πα-
τρί, (ἑκατοντάρχῳ) λεγ(εῶνος) η' Σε-
βαστῆς, κα[ὶ]
Μ. Ἀντωνίῳ
Αἰλιανῷ ἀδε[λ]-
φῷ Ἀντώνιο[ι]
Κ[ρ]έσπος κα[ὶ]
Καλουεῖνος
μνήμης χάριν.

L. 8, on pourrait aussi songer à Κέσ[τι]ος; on trouve parfois Cestius comme *cognomen* (*CIL*, III, Suppl., p. 2385). — L'inscription date du milieu du IIe siècle. La *legio VIII Augusta*, dont Antonius Valens avait été centurion, était alors cantonnée dans la Germanie Supérieure.

[F. C.]

49 a. — **Tachna.** — Stèle funéraire encastrée dans le pont de Tachna à une assez grande hauteur. Nous n'avons pu en prendre les mesures. Il n'y a pas trace de lettres dans le champ, qui peut-être était peint.



Ἀντω-
νία Ἰσιδώ-
ρα ἡ καὶ Ἰού-
λιττα ταῦτα
λέγω· ἐτῶν οὖσα ιδ'
πρό-
μοι-
ρον
θά-
να-
τον
ἔχω.

Le nom Antonia Isidora se retrouve no 79. [H. G.]

50. — Tachna. — Stèle de marbre blanc sur une hauteur consacrée à St Élie près du village (cf. *Studia*, p. 129). — H. 1^m,26 ; L. 0^{m}51-0^m,68 ; H. des lettres : 0^m,05. — Copiée le 17 avril 1900.

A la partie inférieure de la stèle, qui est reproduite *Studia*, p. 130, sont sculptés une corbeille, un peigne, un miroir, une quenouille et un fuseau (cf. n° 30). Au-dessus, est gravée l'inscription ; la dernière ligne est sur la plinthe, la première sur le listel. Dans le fronton, on voit un cyprès et sur chaque acrotère une palme.



Αὐρ(ή)λιος Βασιλίσκος τῇ
ἀειμνήστῳ Αὐρ(ηλίᾳ)
Ῥουφίνῃ τῇ γλυ-
κυτάτῃ μου συμ-
βίῳ ἣν πολλὴν
χάριν ὁμολογῶ, συ-
ζήσας αὐτῇ κα[ὶ τ]ε-
κνώσα[ς] σεμνῶς
καὶ ἀμέμπτω[ς] καὶ
κοσμίως ἀνέστη-
σα στήλην εἰς μνή-
μης χάριν· ὃς δ' ἂν ἀ-
πανύ[ξ]ῃ μετὰ τὸ τε-
θῆναι τὸν Βασιλίσ-
κον δίχα τέκνων ἡ-
μῶν, δώσι τῷ [τα]μί-
ῳ (δηνάρια) ͵α'
Ἔτους σνθ'.

L'orthographe est incorrecte. L. 7, la pierre porte ΚΑΠΕ pour ΚΑΙΤΕ ; l. 9, ΠΤωΕ pour ΠΤωC ; l. 13, ΠΑΝΥΣΗ pour ΠΑΝΥΞΗ ; l. 16, ΤΑ est omis. — Remarquez, l. 5, le solécisme ἣν pour ᾗ, l. 12 la forme ἀπανύ[ξ]ῃ pour ἐπανύξῃ. — L'année 259 de l'ère de Néoclaudiopolis = Oct. 253-254 ap. J.-C. [F. C.]

51. — Tachna. — Fragment d'une stèle de marbre blanc brisée en haut et en bas, près d'une fontaine à l'O. du village. — H. 0m,35; L. 0m,70; H. des lettres : 0m,04. — Photographie.



[φιλτάτην]
ἐν γυναιξὶν Αὐρ(ηλίαν)
Τερτύλλαν φιλαν-
δρίας κλέος ἀε[ι]-
ραμένην Τιβ. Κλ(αύδιος)
Φ. . . . Ταυρίσκου.

Le nom Ταυρίσκος se retrouve nº 56 porté peut-être par le même personnage. — L. 3; cf. nº 56, l. 5, κῦδος ἀειράμενον. [F. C.]

52. — Tachna. — Stèle de marbre déposée près de l'église. — H. 1m,25; L. 0m,63. — Copiée en 1888 par Mgr Anthimos et en 1907 par H. G.

A droite, une lance; à gauche, l'inscription :



Καπίτωνα
Νερωνίου
ὀρεσιδρό-
μον θη-
ρῶν ὀλε-
τῆρα, βιώ-
σαντι κα-
λῶς, Οὐαλε-
ρία Χρυσηὶς
ἡ γυνὴ καὶ . . .

Θηρῶν ὀλετῆρα est la fin d'un hexamètre dont on obtiendrait deux pieds de plus en écrivant ὀρε(σ)σιδρόμον. — Le Tauriskos du nº 56 était aussi un chasseur passionné (v. 6). — Remarquer le solécisme Καπίτωνα ... βιώσαντι.



53. — Tachna. — Stèle de calcaire, brisée en haut et en bas, dans le mur de l'église. — H. 0m,86; L. 43. — Copiée en 1900 [F. C.]. — Photographie de H. G.

Μοῖρα μ' ἀναν-
καίη παῦσεν
βιότοιο· μ[ητ]ρὶ (?)
Μνησι . . . .

Reste d'une rédaction métrique.

54. — Tachna. — Petite stèle dans le mur de la même église près de la précédente. — H. 0m,45; L 0m,25. — Copiée en 1900 [F. C.].

ΤΟΥΤΟ	
ΤΟΚΟΙ	Τοῦτο
ΜΗΤΗ	τὸ κοι-
ΡΙΝΕΥ	μητή-
ΧΑΡΙΟΝ	ριν Εὐ-
ΤΗϹ	χάριον
ΑΘΑΝΑ	τῆς
ϹΙΟΥ	Ἀθανα-
	σίου.

Chrétienne. On attendrait Εὐχαρίου τῆς Ἀθανασίου. Les noms neutres de femme sont toujours très répandus à l'époque chrétienne (cf. nº 20 Ὀλύμπιον). La mère de Philostorge s'appelait Εὐλάμπιον (Philostorge, *H. E.*, IX, 9). C'est pour éviter toute équivoque sur le sexe de la défunte (cf. le diacre Εὐχάριος cité dans le commentaire de l'inscr. nº 68) que le rédacteur de l'épitaphe n'a pas décliné Εὐχάριον.

[H. G.]

55. — Tachna. — Plaque de marbre blanc dans le vieux pont sur la rivière (cf. *Studia*, p. 129). — H. env. 0m,75; L. 0m,25. — Déchiffrée d'une assez grande distance; la lecture est certaine. — Copiée en 1900 par F. C. et en 1907 par H. G.



Τόπος Κυριακοῦ
διακ(όνου).

55 a. — Tachna. — On nous montra près du pont de Tachna la partie supérieure d'un cippe de calcaire, de 20 cm. de longueur, avec ces lettres gravées sur la moulure (H. des lettres 0m,035).

. . ΟΡΟϹΤ . . .

῞Ορος Τ[ιτουηνῶν?].

Cette borne provient d'un champ peu éloigné, dit Pambouklou. Tachna étant un des principaux sites antiques de la région, il est assez naturel d'y localiser l'une des deux bourgades citées par Ptolémée (V, 3,4, p. 850 Müller), Σαβανίς et Τιτούα, comme voisines de Néoclaudiopolis. — ῞Ορος est toujours suivi du nom de la ville ou plutôt de l'ethnique au génitif pluriel, sans article. [H. G.]

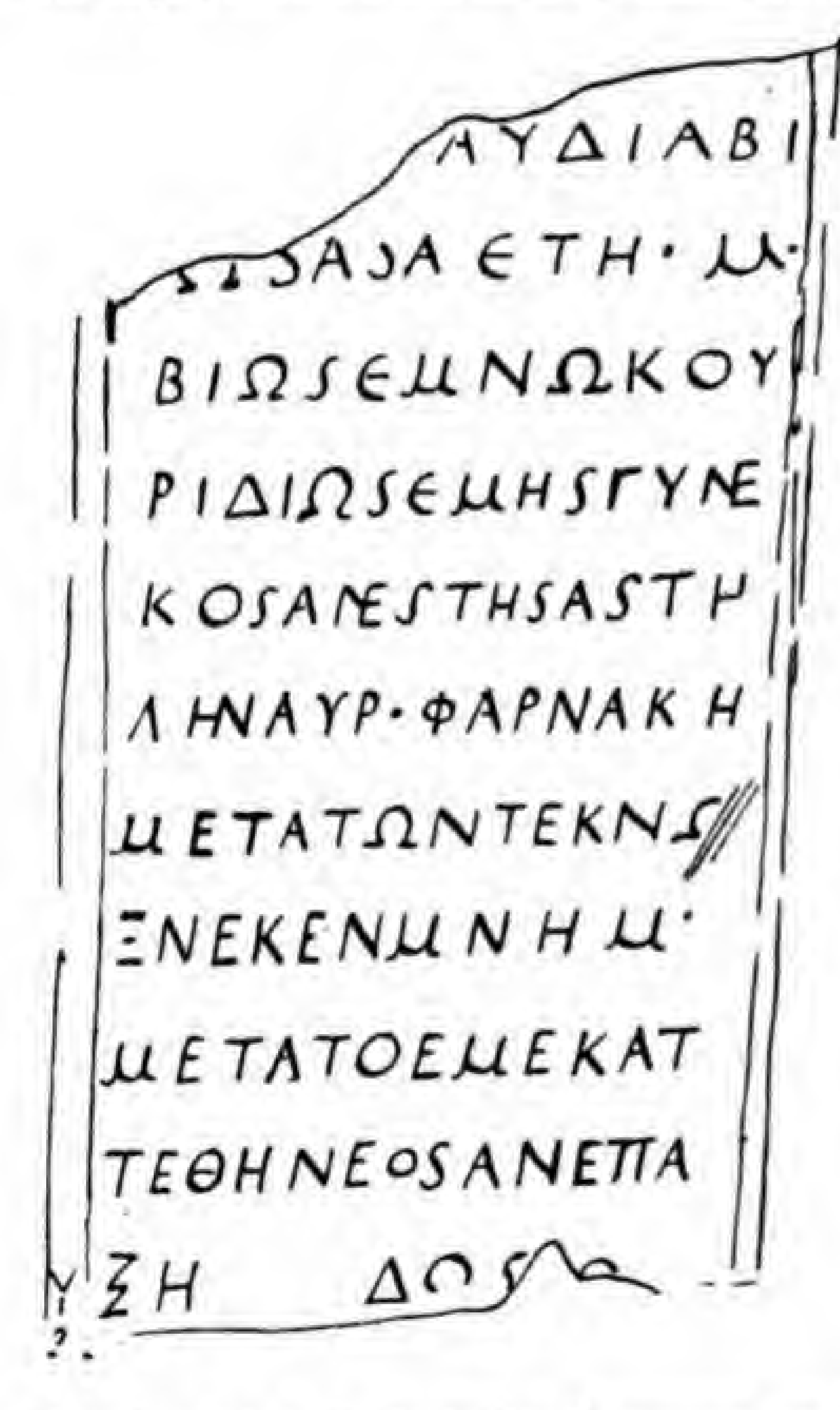
56. — Tatar-Kalessi. — Stèle de pierre calcaire dans un cimetière à Tatar-Kalessi (cf. *Studia*, p. 130). Aujourd'hui dans la cour de la caserne de Vézir-Keupru. — H. 1m,65 (le haut du fronton est brisé); L. 0m,57; Ép. 0m15; H. des lettres 0m,033. — Copiée en 1900 par F. C., en 1907 par H. G. — Publiée : *Inscr. res Rom. pert.*, III, 143.

ΣΥΝΚΛΗΤΙΚΟΙΟ
ΓΕΝΟΥΣΑΝΑΒΛΑ
ΣΤΗΣΑΝΤΑΤΑΥΡΙ
ΣΚΟΝ ΕΝΒΙΟΤΩ
ΓΕΡΑΡΩΚΥΔΟΣΑΕΙ
ΡΑΜΕΝΟΝ ΗΔΕΤ
ΙΟΥΚΟΥΝΔΑΝ ΠΕ
ΡΙΚΑΛΛΕΑΣΩΦΡΟΝΑ
ΚΕΔΝΗΝ ΚΥΔΑΛΙΜΗΣ
ΑΡΕΤΗΣΑΝΘΕΑΣΤΕ
ΨΑΜΕΝΗΝ ΚΑΙΝΕ
ΟΝΕΥϹΕΒΕΗΝΙΕ
ΡΟΦΑΝΤΗΝΠΤΟΛΕ
ΜΑΙΟΝ ΕΥΓΕΝΙΗ
ΠΡΩΤΟΝΘΗΡΑΙΣ
ΑΓΑΛΛΟΜΕΝΟΝ
ΔΕΞΑΤΟΓΗΜΗΤΗΡΤΡΙ
ΑϹΩΜΑΤΑΑΜΦΕΝΙΤΥ.Μ
ΒΩΑΝΔΡΑΓΥΝΑΙΚΑΠΑΙΔΑ
ΓΕΡΑΡΟΥΣΕΝΒΙΟΤΩ

Συγκλητικοῖο | γένους ἀναβλα|στήσαντα Ταυρί|σκον,
ἐν βιότῳ | γεραρῷ κῦδος ἀει|ράμενον,
ἠδ' ἔτ' | 'Ιουκοῦνδαν πε|ρικαλλέα σώφρονα | κεδνήν,
κυδαλίμης | ἀρετῆς ἄνθεα στε|ψαμένην,
καὶ νέ|ον εὐσεβέην ἱε|ροφάντην Πτολεμαῖον,
εὐγενίῃ | πρῶτον, θήραις | ἀγαλλόμενον,
δέξατο Γῆ μήτηρ τρί|α σώματα ἀμφ' ἑνὶ τύ[μ]|βῳ
ἄνδρα γυναῖκα παῖδα | γεραροὺς ἐν βιότῳ.

Le signe s marque la séparation des vers. — Les dernières lignes sont en caractères plus petits, mais ne semblent pas avoir été ajoutées après coup, bien que la fin répète le début du vers 2. — Un Tauriskos, peut-être le même que celui de cette épitaphe, est nommé dans un fragment de Tachna (nº 51), où se retrouve une expression analogue à celle du v. 2 (κλέος ἀειραμένην). — Le v. 4 se répète presque exactement dans l'épitaphe nº 20 (πάσης τε ἀρετῆς ἄνθεα στεψάμενον).

57. — A Vézir-Keupru dans la cour de la caserne. — Cette stèle vient, paraît-il, de Tatar-Kalessi (= Tekké-Kiran) [Tekké-Kiran est l'un des trois hameaux qui forment le village de Tatar-Kalessi]. Elle a probablement été retirée avec la précédente d'une fosse du cimetière (cf. *Studia*, p. 130). [H. G.]



Κλ?]αυδία βι-
ώσασα ἔτη μ'
βίῳ σεμνῷ · κου-
ριδίας ἐμῆς γυνε-
κὸς ἀνέστησα στή-
λην Αὐρ. Φαρνάκη[ς]
μετὰ τῶν τέκνω[ν]
ἕνεκεν μνήμ[ης] ·
μετὰ τὸ ἐμὲ κατ[α]-
τεθῆνε ὃς ἂν ἐπα[ν]-
ύξῃ δώσ[ει] [ταμείῳ κτλ.].

Il est impossible de trouver sur la stèle la moindre trace des lettres manquantes, car le listel de droite, où ces lettres étaient gravées, a été mutilé de façon à détruire complètement le relief. A gauche j'ai cru apercevoir à la dernière ligne la trace d'un Υ. L. 4, ma copie porte ΡΙΔΙΑΣ. — Sur l'emploi de la lettre S voyez nº 35. — L'inscription nº 71 *a* est presque identique à celle-ci, sauf les noms propres, une preuve de plus que ces épitaphes étaient rédigées d'après des formulaires. Le

copiste paraît d'ailleurs, l. 4, avoir mal lu son modèle, qui portait sans doute, au lieu de κουριδίας ἐμῆς, κουριδίας σεμνῆς (cf. n° 71 *a*).
[H. G.]

ΓΟΝΛΑΝΠΡ
ΟΝΕΝΖΩΟΙϹΙΝΗ
ΡΕΩϹΓΟΝΟΝΦΙΡ
ΜΟΝΚΛΛΥΠΙΙΤΥΤ
ΟΝΗΡΙΟΝΤΟΔΕ
ΕΤΩΝ ΚΖ

57a. — **Tekke-Kiran** (Tatar-Kalessi). — Inscription communiquée par M. Simsarian. La pierre était intacte.

Τὸν λαμπρ|ὸν ἐν ζωοῖσι Νη|ρέως γόνον
Φίρ|μον κ[α]λύπτ[ε]ι τυτ[θ]|ὸν ἠρίον τό[δ]ε.
Ἐτῶν κζ'.

Deux trimètres iambiques. [H. G.]

58. — **Kaplan.** — Stèle de calcaire dans le mur de l'église du côté de la rivière. Brisée du bas. — H. 0m,75; L. 0m,70). — Lettres irrégulières et mal gravées (H. 0m,08). — Copiée en 1888 par Mgr Anthimos et par moi en 1900. [F. C.]

ΑΡϹΙΝΟΗϹΤΟΔΕϹΗ
ΜΑΕΠΙΧΘΟΝΙΤΕΥ
ΞΑΝΑΔΕΛΦΟΙ·ΚΡΥ
ΠΤΟΝΠΑΡΘΕΝΙΚΟΝ
ΤΕΔΕΜΑϹΚΕΕΠΗΡΑ
ΤΟΝΙΔΟϹ·ΟΥΚΡΥΕΡΗϹ
ΝΟΥϹΟΥΦΙϹΙΜΒΡΟ
ΤΟΥΑΛΓΙΔΑΜΑϹΘΕΝ
sic ΑΛΛΥΓΛΥΚΕ ΡΩΛΙ
ΠΟΝΦΑΟϹΗΕΛΙΟΙΟ
[illegible]

Ἀρσινόης τόδε σῆ|μα ἐπὶ χθονὶ τεῦ|ξαν ἀδελφοί,
κρύ|πτον παρθενικόν | τε δέμας κὲ ἐπήρα|τον (ε)ἶδος,
οὐ κρυερῆς | νούσου φθισιμβρό|του ἄλγι δαμασθέν,
ἀλλ' ὕ[πνῳ] γλυκ[έϊ π]ρ[ο]λι|πὸν φάος ἠελίοιο
. . . .

Les vers sont séparés par des points. [F. C.] Le dernier est défiguré par le lapicide; le sens et le mètre réclament ὕπνῳ γλυκέϊ προλιπόν. [H. G.]

59. — Kotchoglou. — Stèle de pierre calcaire dans le cimetière de l'église. — H. 1m,40; L. 0m,60; Ép. 0m,18; H. des lettres : 0m,005. — Copiée en 1888 par Mgr Anthimos et par moi le 18 avril 1900.

ЄΙΑCЄΤѠΝΜ
ΜΝΗΜΗCΧΑ
ΡΙΝЄΡΜΗCΤΗ
CΥΝΒΙѠΑΝЄ
CΤΗCΑΟЄЄΑΝ *sic*
ΔЄΜЄΤЄΜЄ
ΗΤЄΚΝΟΝ
ΤΟΥΤΟΝΤΟΝ
ΤΑΦΟΝΑΝΥΞ
ΜΗΓΗΜΗΘΑ
ΔΑЄΚΑΡΠΟΥC *sic*
ΔΟΙΗ

. . . . Βασιλ-?]
είας ἐτῶν μ'
μνήμης χά-
ριν Ἑρμῆς τῇ
συνβίῳ ἀνέ-
στησα· ὅ[ς] ἐὰν
δὲ μετ' ἐμὲ
ἢ τέκνον
τοῦτον τὸν
τάφον ἀνύξ[η],
μὴ γῆ μὴ θά-
[λ]ασα καρποὺς
δοίη.

L. 6, le lapicide a gravé Є pour C, ὃς ἐὰν pour ὃς ἂν est fréquent dans les LXX et dans les inscriptions. — La formule d'exécration est intéressante; elle rappelle celle plus développée du serment des Phazimonites (n° 66, l. 34-35). Cf. aussi *Rev. des ét. grecques,* IV, p. 388; V, p. 403 = Michel, *Recueil*, 1316 = Dittenberger, *Sylloge*², 461 (serment de Chersonnèse) l. 53 : Κακῶς (εἴη) αὐτῷ καὶ γένει καὶ τοῖς ἐμοῖς καὶ μήτε γᾶ μοι μήτε θάλασσα καρπὸν φέροι, et Michel, 23 (serment de Dréros) B, 39 = Dittenberger, 463, l. 38 : Κακίστῳ ὀλέθρωι ἐξόλλυσθαι αὐτός τε καὶ τὰ χρήïα τἀμά καὶ μήτε μοι γᾶν καρπὸν φέρειν; *Bull. Corr. hell.*, XXV, p. 415 (Amorgos): Μὴ γῆ μὴ θάλασσα καρπὸν ἐνένκαιτο. [F. C.]

60. — Kotchoglou. — Le ruisseau du moulin coule sous une passerelle qui n'est autre qu'une stèle funéraire, dont l'inscription est tournée en bas. Malgré tous mes efforts je n'ai pu, à cause de cette fâcheuse position, en déchiffrer une seule lettre. [H. G.]

ΤΗΝΑΡΕΤΗΝ
ΠΡΟΦΕΡΟΥ
CΑΝΑΠΑCΩ
ΝΕΝΘΑΓΥΝ
ΕΚΩΝΤΕCΕ
ΡΑΚΟΝΤΑΕ
ΤΩΝΕΡΜΑΙ
ΔΑΙΕΝΚΑΤΕΘΗ
ΚΕCΥΝΒΙΟΝΗ
ΕΠΟΘΙΟΥΠΟΤΕ
ΜΕΝΨΑΜΕΝΟ
CΤΗΛΗΝΤΑΝΕΘ
ΗΚΕΝΦΙΛΟΥΜΕ
ΝΟCΜΝΗΜΗC
ΧΑΡΙΝΧΑΙΡΕΤΕ
ΟΙΠΑΡΑΓΟΝΤ
ΕC

61. — Kotchoglou. — Stèle de pierre calcaire déposée dans la chapelle de S[t] Charalampos. — Caractères profonds bien gravés. — H. 1m45; L. 0m,40; Ép. 0m,20. — Copiée en 1888 par Mgr Anthimos et par moi le 17 avril 1900.

Τὴν ἀρετὴν | προφέρου|σαν ἁπασῶ|ν ἔνθα γυν|εκῶν τεσ(σ)ε|ράκοντα ἐ|τῶν Ἑρμαΐ|δαν ἐνκατέθη|κε σύνβιον | ἣ[ν] ἐπόθ(ε)ι οὔποτε μενψάμενο[ς], στήλην τ' ἀνέθ|ηκεν Φιλουμε|νὸς μνήμης | χάριν.
Χαίρετε | οἱ παράγοντ|ες. [F. C.]



61a. — Kotchoglou. — Stèle de marbre à fronton, appuyée contre le mur d'un moulin, à 1/2 heure de Kotchoglou, appartenant à Ali Osman. — H. 1m,03; L. 0m,49; Ép. 0m,29; H. des lettres : 0m,035. — Bonne gravure; mais les lettres sont couvertes de mousse, et d'un déchiffrement très pénible.

Dans le fronton une rosace. Au-dessous, dans un cartouche, un fourreau de glaive, une cassette et deux autres objets. Au-dessus, l'inscription :

Π. Κλαυδίῳ | Εὐξείνῳ | Τρυφέρα γ(υ)νὴ | α(ὐτοῦ?) μνήμης χ(άριν).
[H. G.]

61 b. — Kotchoglou. — Stèle de marbre, dans une rue du village. — Haut. 1 m.; L. 0m,255; Ép. 0m,32; H. des lettres: 0m,03 à 0m,035. — Les bords sont très détériorés et il n'y a pas trace de listel, mais je crois qu'il ne manque pas grand chose. — Lettres extrêmement effacées, ou complètement disparues. Presque illisible. [H. G.]

ΣΟΙΣΙΟΙ
ΓΛΗΥ
ΜΛ ... ΗΩ
ΗΜΟΙΒΙΟΝ
ΑΝΔΡΙΧΑΡ
ΙΣΟΤΙΕΤΗ
ΛΝΙΙΑΜΙ
ΙΝΙΝΣΚΑΜ
ΣΥΝΗΣ

. . . .
. . . .
μοι βίον
ἀνδρὶ χάρ[ιν
ὅτι ἔτη
. . . .
. . . .
συν[ζ]ή[σας]

61 c. — Au village voisin de Déré-Keuï (turc), dans le mekteb (école du djami), une inscription grecque forme le seuil. Elle a été tellement usée par les pas que quelques lettres seulement sont visibles. [H. G.]

ΣΗ
ΣΗΜΑΤΩΜΟΧΘΗ
ΣΑΣΙ ...
...
...
...
...
ΤΟΙΣΑΝΟΣΣΙΜΙΖΑΣ
...
...

σῆμα τ[οῖς] μοχ[θ]ήσασι . . . . .

62. Kizildja-Euren. — Dans le mur de la mosquée : stèle à fronton, dont le sommet se termine par un ornement arrondi.

Au-dessus du texte, peigne, fuseau et quenouille (cf. nº 30).

ΕΥΟΔΟΣΥΠ
ΕΡΘΥΓΑΤΡΟ
ΣΕΥΟΔΙΑΣΜ
ΝΗΜΗΣΧΑΡΙ
ΝΕΤΕΛΕΥΤΗ
ΣΕΝΕ·Ι·Α·
ΕΙΔΕΤΙΣΑΝ
ΥΞΙΤΟΙΑΥΤ
ΑΠΑΘΗ

Εὔοδος ὑπ-
ὲρ [θ]υγατρὸ-
ς Εὐοδίας μ-
νήμης χάρι-
5 ν· ἐτελεύτη-
σεν ἐ(τῶν) ια'·
εἰ δέ τις ἀν-
ύξι, τοιαῦτ-
α πάθη.

Sur l'emploi de la lettre S voyez le n° 35. — A la dernière ligne, peut-être faut-il lire πάθη, un solécisme pour πάθοι. [A.]

63. — Kizildja-Euren. — Dans le mur de la même mosquée.

ΠΡΟΚΛΑΝ
ΟCΗΔΙCΤ
ΟΥΑΝΕCΤΗ
CΕΝCΤΗΛΗ
ΝΥΠΕΡΤΟΥ
ΥΙΟΥΚΥΡΙΑ
ΚΟΥΙCΜΝΗ
ΜΗC

Προκλαν-
ὸς Ἡδίστ-
ου ἀνέστη-
σεν στήλη-
ν ὑπὲρ τοῦ
υἱοῦ Κυρια-
κοῦ ἰς μνή-
μης (χάριν).

Chrétienne. A la fin le mot χάριν a été omis par le lapicide. Cf. n° 50, l. 11, εἰς μνήμης χάριν. [A.]

64. — Kizildja-Euren. — Bloc de marbre à l'intérieur du même djami, brisé du haut. — H. des lettres : 0^{m},038. — Copie de Munro.

ΩC
ΚΑΙΑΜΕΜ
ΠΤWCΕΕ
CΙΝΠ·ΕΝ
ΘΑΚΙΜΑΙ
ΜΑΡΚΕΛ
ΛΑΗΓΥΝΗ
ΜΝΗΜΗC
ΧΑΡΙΝ
ΤWΑΝΔΡΙ
ΕΤΟΥCΡϘΘ

. . . .
Ζήσας καλ]ῶς
καὶ ἀμέμ-
πτως ἔ[τ]ε-
σιν π' ἔν-
θα κῖμαι·
Μάρκελ-
λα ἡ γυνὴ
μνήμης
χάριν
τῷ ἀνδρί·
ἔτους ρϛθ'.

L. 3. Probablement ΕΤΕΙCΙΝ. — La date 199 = 193-4 ap. J.-C., l'ère étant celle de Néoclaudiopolis. [A.]

NÉOCLAUDIOPOLIS

PHAZIMON, NÉAPOLIS, ANDRAPA (*VÉZIR-KEUPRU*)

Nous avons résumé ce qu'on sait de l'histoire de la ville, *Studia* p. 133 ss. Nous rappellerons seulement ici qu'après la défaite de Mithridate (64 av. J.-C.) Pompée fonda sur l'emplacement ou à proximité de l'antique bourgade de Phazimon, une ville nouvelle, Néapolis (n° 66, l. 39, cf. *Studia*, p. 92). Antoine abandonna la cité à des rois, sans doute ceux de Paphlagonie, mais elle fut réannexée à l'empire par Auguste probablement en l'an 6 av. J.-C. (cf. *infra*). Sous Claude, elle prit le nom de Néoclaudiopolis (n° 67), le seul qui figure sur les monnaies (Babelon et Reinach, *Recueil*, I, p. 169 ss.). Enfin, au II[e] siècle, — pour la première fois dans Ptolémée (V, 4, 4), — on voit apparaître un nouveau nom indigène Andrapa (n° 68), qui resta seul usité à l'époque chrétienne.

On a douté que les quatre noms Phazimon, Néapolis, Néoclaudiopolis, Andrapa, eussent été portés par la même cité, et l'on a supposé que l'inscription qui mentionne Phazimon-Néapolis (n° 66) serait provenue d'ailleurs. Mais l'identité de Phazimon-Néapolis est attestée par Strabon et par l'inscription citée, celle de Néoclaudiopolis et d'Andrapa par Ptolémée, et il est historiquement certain que Néapolis devint Néoclaudiopolis puisque le premier nom n'est plus mentionné après l'époque d'Auguste. Il est étrange sans doute que les deux appellations indigènes Phazimon et Andrapa aient été successivement en usage. A côté de l'explication proposée par M. Anderson (*Studia*, p. 92), on pourrait en suggérer une autre : c'est qu'au moment où Claude rebâtit la ville ou y fonda au moins une colonie — c'est ce qu'implique le nom de Néoclaudiopolis — il l'établit à quelque distance de l'emplacement primitif de Phazimon, sur le site d'Andrapa.

Depuis son annexion sous Auguste, Néoclaudiopolis fit toujours partie de la Paphlagonie (cf. n° 66, note p. 81), et elle dépendait par conséquent du légat de Galatie, même après que, sous Trajan, le Pont intérieur eût été rattaché à la Cappadoce (*Studia*, p. 93, p. 134, n. 6). L'ère de la ville date d'octobre 6 av. J.-C. (Anderson, *Studia*, p. 92 ss.). M. Dessau (*Zeitschr. für Numism.*, XXV, 1906, p. 335 ss.) a montré qu'on avait pris pour point de départ de cette supputation le XII[e] consulat d'Auguste, comme à Amasie et à Sébastopolis le XIII[e]. Il ajoute que la réunion du pays à l'État romain a pu être antérieure de plusieurs années au commencement de cette ère paphlagonienne. [Mais ceci est contraire à tous les cas analogues; en Phrygie, en Galatie,



dans le Pont Polémoniaque, en Commagène, etc., l'ère employée commence toujours avec l'annexion. La manière dont est daté le n° 66 s'explique parce que nous avons affaire à un document romain, dont l'année et le jour rappellent des événements romains (*infra*, p. 79-80). Si la correspondance *approximative* de ce XII[e] consulat d'Auguste, avec le début de l'ère paphlagonienne n'est pas une coïncidence fortuite, elle fut due à une intention délibérée de l'empereur lui-même, qui choisit ce moment pour incorporer la Paphlagonie à l'empire. Cette réunion est en relation étroite avec la politique poursuivie à cette époque par lui en Orient. La Paphlagonie fut annexée en 6-5 en vue de la mission offerte à Tibère à Arménie, comme, par une continuation des mêmes dessins, le Pont Galatique le fut en 3-2 en vue de la mission de Gaïus. — A.]

Les inscriptions apprennent peu de chose sur l'organisation intérieure de la cité. La mention de la βουλή et du δῆμος est de style dans les dédicaces officielles (n° 67, cf. 68 *a*). Un vétéran « bouleute » est nommé n° 41. On comptait parmi les citoyens opulents, qui étaient aussi fréquemment *cives romani* (n° 72 *a*), des familles appartenant à l'ordre sénatorial (n° 56).

Après Constantin, Andrapa fit partie de la province d'Hélénopont (*Studia*, p. 135), et son évêque dépendait du métropolitain d'Amasia (n° 68). Les inscriptions chrétiennes sont nombreuses dans la ville et sur son territoire (notez n[os] 20, 91). Toute la hiérarchie ecclésiastique y est représentée, l'évêque (n° 68), les prêtres (n[os] 68 et 72), les diacres (n[os] 46, 55) et même un lecteur (n° 70 *b*) et une diaconesse (n° 44).

65. — Vézir-Keupru. — Bloc de pierre calcaire dans la maison d'un Turc; il proviendrait de Doïran (à 1/2 h. au S.-E. de la ville). — H. 0[m],60; L. 0[m],43; Ép. 0[m],31. — Copiée le 16 avril 1900. Frottis.

ΘΕΑΑΓΝΗ
ΑΝΤΩΝΙΟϹ
ΕΥΟΔΟϹ
ΚΑΤΟΝΙΡΟΝ
ΑΝΕϹΤΗϹΕΝ

Θεᾷ Ἁγνῇ
Ἀντώνιος
Εὔοδος
κατ' ὄνιρον
5 ἀνέστησεν.

Le nom θεαὶ ἁγναί était porté spécialement par Déméter et Perséphone, mais il s'appliquait aussi à d'autres divinités et fut donné

notamment à l'Atargatis syrienne (Drexler dans Roscher, *Lexikon*, s. v. « Hagnai », I, 1813 ss.). Ici, il désigne probablement la grande déesse anatolique, Cybèle ou Mâ, comme dans une inscription de Mysie (*CIG*, 6836; cf. Drexler, *ibid.*, s. v. « Meter », II, 2856). — Une nouvelle dédicace Ἁγνῇ θεᾷ a été trouvée récemment à Larisa en Éolie par MM. Keil et von Premerstein (*Reise in Lydien* [*Denkschr. Akad. Wien*, LIII], p. 93, n° 200). [F. C.]

66. — Vézir-Keupru. — Stèle de grès rougeâtre déposée près d'un puits dans l'enclos de l'église orthodoxe (1900), tranportée depuis au Musée Impérial de Constantinople. — La plaque est brisée en deux fragments (l. 5-7) et tout le côté droit est mutilé. — H. 1m,09; L. moyenne 0m,50; Ép. 0m,15; H. des lettres : 0m,012. — Copie de Mgr Anthimos, qui m'a signalé l'existence du monument; revue par moi à Vézir-Keupru le 16 avril 1900. Estampage et photographie. — Publiée : Cumont, *C. R. Acad. des inscr.*, 1900, p. 687 ss. et *Revue des études grecques*, 1901, p. 26 ss. (commentaire.) Reproduite : *Rev. archéol.*, XXXIX (1901), p. 142, n° 64; *Inscr. res Rom. pert.*, III, 137; Dittenberger, *Orientis inscr.*, II, 532; Dessau, *Inscr. lat. selectae*, III, 8781. — Cf. Gardthausen, *Augustus und seine Zeit*, I, p. 1345; Dessau, *Zeitschrift für Numismatik*, XXV (1906), p. 335. [F. C.]

La stèle est une plaque épaisse, bordée par une moulure plate et qui va se rétrécissant de la base au sommet, lequel est cintré. Cette forme, qui est inconnue ou très rare en Grèce, paraît spéciale à l'Orient : c'est à peu près celle qu'affecte déjà la fameuse stèle de Mésa. Les pierres brutes dressées, comme celle sur laquelle est inscrite la loi d'Hammourabi, peuvent lui avoir servi de prototype.

Nous donnons un cliché d'un agrandissement de la photographie et un fac-similé exécuté d'après l'estampage. Le dessinateur n'a pas reproduit tout à fait fidèlement la forme des lettres, mais leur disposition et leur lecture est exacte. Celle-ci, à part la fin des lignes qui est mutilée (4 à 12 lettres) et une lacune le long de la cassure (l. 5-7), est certaine, sauf à quelques places où la pierre s'est écaillée.

Ἀπὸ αὐτοκράτορος Καίσ[αρος] | θεοῦ υἱοῦ Σεβαστοῦ ὑπατεύ-[σαντος τὸ] | δωδέκατον ἔτους τρίτου, π[ροτέραι] | νωνῶν Μαρτίων ἐν Γάνγροις ἐν [κ]ά[στροις?, ὅρ]||κος ὁ τελεσθ[εὶς ὑ]πὸ τῶ[ν] κατοικ[ούντων Πα]||φλαγονία[ν καὶ τῶν πραγ]ματευομ[ένων πα]||ρ' αὐτοῖς Ῥ[ωμαίων].

Ὀμνύω Δία Γῆν Ἥλιον θεοὺς πάντα[ς καὶ πά]||σας καὶ αὐτὸν τὸν Σεβασ[τ]ὸν εὐνοή[σειν Καί]||σαρι Σεβαστῶι καὶ τοῖς τ[έκ]νοις ἐγγό[νοις τε] | αὐτοῦ πάν[τ]α τ[ὸ]ν τοῦ [βίου] χρόνον κ[αὶ λό]||γωι [κ]αὶ ἔργωι καὶ

γνώμη[ι, φί]λους ἡγού[μενος] | οὓς ἂν ἐκεῖνοι ἡγῶντα[ι] ἐκχθρούς τε ν[ομίζων] | οὓς ἂν αὐτοὶ κρίνωσιν· ὑπέρ τε τῶν τ[ούτοις] | διαφερόντων μήτε σώματος φείσεσ[θαι μή]|τε ψυχῆς μήτε βίου μήτε τέκνων, ἀλ[λὰ παν]|τὶ τρόπωι ὑπὲρ τῶ[ν] ἐκείνοις ἀνηκό[ντων] | πάντα κίνδυνον ὑπομενεῖν· ὅ τί τε ἂ[ν αἴσ]|θωμαι ἢ ἀκούσω ὑπεναντίον τούτ[οις λε]|γόμενον ἢ βουλευόμενον ἢ πρασσό[μενον,] | τοῦτο ἐγμηνύσειν τε καὶ ἐχθρὸν ἔσ[εσθαι τῶι] | λέγοντι ἢ βουλευομένωι ἢ πράσσο[ντί τι τού]|των· οὕς τε ἂν ἐκχθροὺς αὐτοὶ κρίν[ωσιν, τού]|τους κατὰ γῆν καὶ θάλασσαν ὅπλο[ις τε] | καὶ σιδήρωι διώξειν καὶ ἀμυνεῖσ[θαι].

Ἐὰν δέ τι ὑπεναντίον τούτωι τ[ῶι ὅρκωι] | ποήσω ἢ μὴ στοιχούντως καθὼ[ς ὤμο]|σα, ἐπαρῶμαι αὐτός τε κατ' ἐμοῦ καὶ σ[ώμα]|τος τοῦ ἐμαυτοῦ καὶ ψυχῆς καὶ βίου κα[ὶ τέ]|κνων καὶ παντὸς τοῦ ἐμαυτοῦ γέν[ους] | καὶ συνφέροντος ἐξώλειαν καὶ παν[ώλει]|αν μέχρι πάσης διαδοχῆς τῆς ἐ[μῆς καὶ] | τῶν ἐξ ἐμοῦ πάντων, καὶ μήτε σ[ώματα τὰ] | τῶν ἐμῶν ἢ ἐξ ἐμοῦ μήτε γῆ μ[ήτε θάλασ]|σα δέξαιτο μηδὲ καρποὺς ἐνέγ[κοι αὐτοῖς].

Κατὰ τὰ αὐτὰ ὤμοσαν καὶ οἱ ἐ[ν τῆι χώραι] | πάντες ἐν τοῖς κατὰ τὰς ὑ[παρχίας? Σε]|βαστήοις παρὰ τοῖς βωμοῖ[ς τοῦ Σεβαστοῦ].

Ὁμοίως τε Φαζιμωνεῖται οἱ [τὴν νῦν Νεάπο]|λιν λεγομένην κατοικοῦν[τες ὤμοσαν σύμ]|παντες ἐν Σεβαστήωι παρὰ τ[ῶι βωμῶι τοῦ] | Σεβαστοῦ.

Nous donnons une traduction de ce document important :

L'an trois à partir du douzième consulat de l'empereur César Auguste, fils du dieu (Jules César), la veille des nones de Mars à Gangres dans le (palais ?), serment prêté par les habitants de la Paphlagonie et les Romains faisant des affaires parmi eux.

Je jure par Zeus, la Terre, le Soleil, tous les dieux et déesses et par Auguste lui-même d'être favorable à César Auguste, à ses enfants et à ses descendants tout le temps (de ma vie) en paroles, en actions et en pensées, considérant comme amis ceux qu'ils considèrent comme tels et regardant comme ennemis ceux qu'eux-mêmes jugent tels — pour (défendre) leurs intérêts, (je jure) de n'épargner ni mon corps, ni mon âme, ni ma vie, ni mes enfants, mais d'affronter de toute façon tout danger pour (garder) ce qui leur appartient — si je m'aperçois ou si j'apprends qu'on parle, qu'on complote ou qu'on agit contre eux, (je jure) de le dénoncer et de me montrer hostile à celui qui parle, qui complote ou qui agit de la sorte — s'ils jugent quelqu'un leur ennemi, (je jure) de le poursuivre et de le châtier sur terre et sur mer par les armes et par le fer.

Si l'un de mes actes est contraire à ce serment ou n'est pas conforme à ce que j'ai juré, je me voue moi-même et mon corps et mon âme et ma vie et mes enfants à l'extermination et à l'anéantissement jusqu'à ma dernière descendance et à celle de tous ceux qui seront issus de moi ; et que ni la terre, ni la mer ne reçoivent les corps des miens et de ma postérité et qu'elles ne produisent point de fruits pour eux.

C'est en ces termes que tous les habitants du pays jurèrent dans les Augustéums (établis dans les districts ?) sur les autels d'Auguste.

Pareillement les Phazimonites, qui habitent la ville dite maintenant Néapolis, jurèrent tous dans l'Augustéum sur l'autel d'Auguste.

En général les caractères sont bien gravés et l'orthographe est extrêmement correcte. Le graveur a nettement distingué les diverses parties du texte par des alinéas commençant, absolument comme c'est l'usage dans les manuscrits, par une grande initiale inscrite la marge.

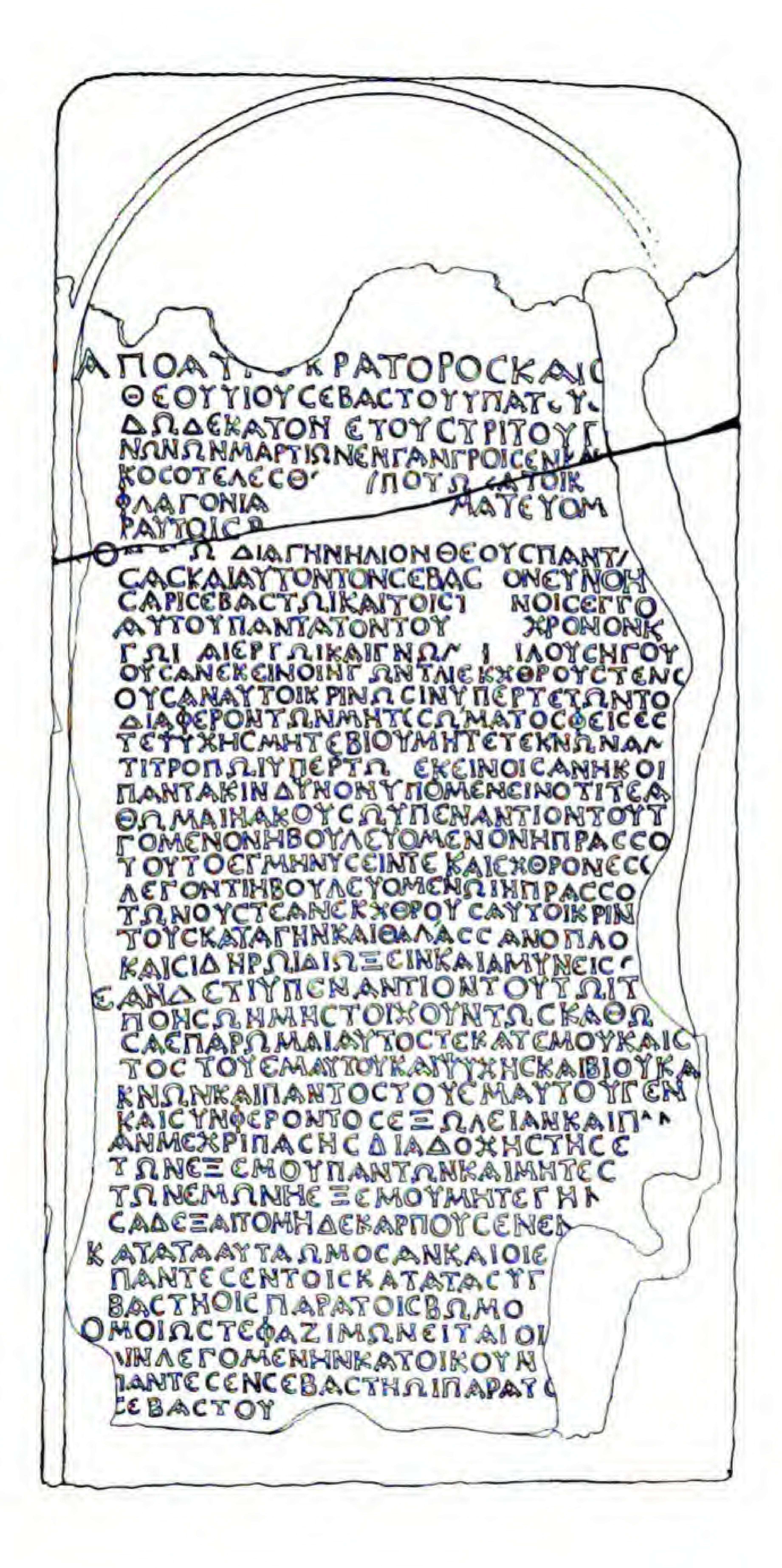
Le document débute par un préambule ou, pour employer le terme technique, « une inscription », donnant sa date, le lieu auquel il se rapporte et son objet : un serment prêté par les Paphlagoniens.

Suit la formule juratoire. — Puis, comme dans tous les serments solennels, l'imprécation qui doit attirer sur le violateur un châtiment céleste.

Enfin une sorte de post-scriptum certifie que tous les habitants du pays ont juré devant les autels d'Auguste et que ceux de Néapolis, ont, comme les autres, accompli cette formalité.

L. 1. Comme l'ont établi Dittenberger et Dessau (*Zeitschr. für Num.*, *l. c.*) la date est supputée à partir du douzième consulat d'Auguste c'est-à-dire de l'an 5 av. J.-C. ou plus probablement à partir d'Octobre 6 av. J.-C. (cf. *supra*, p. 73). La troisième année s'étend donc d'Octobre 4 à Octobre 3 av. J.-C. La mention du douzième consulat était particulièrement appropriée aux circonstances pour un serment où l'on s'obligeait envers « Auguste *et ses fils* », car l'empereur revêtit ce consulat pour introduire Gaïus César dans la vie publique.

Interprétant autrement ce début, j'avais cru que l'ordre de prêter serment émanait de l'empereur lui-même et que ce serment avait été exigé à cause de l'annexion de la Paphlagonie à l'empire (*Rev. ét. gr.*, p. 41, p. 43), mais, bien que ceci reste toujours probable (cf. *supra*, p. 74), on ne peut cependant tirer de là aucune conclusion à un



ΑΠΟΑΥ ΚΡΑΤΟΡΟϹΚΑΙϹ
ΘΕΟΥΥΙΟΥϹΕΒΑϹΤΟΥΥΠΑΤ
ΔΩΔΕΚΑΤΟΝ ΕΤΟΥϹΤΡΙΤΟΥΓ
ΝΩΝΩΝΜΑΡΤΙΩΝΕΝΓΑΝΓΡΟΙϹΕΝ
ΚΟϹΟΤΕΛΕϹϹΘ ΠΟΥ ΚΑΤΟΙΚ
ΦΛΑΓΟΝΙΑ ΜΑΤΕΥΟΜ
ΡΑΥΤΟΙϹ
Ω ΔΙΑΓΗΝΗΛΙΟΝΘΕΟΥϹΠΑΝΤ
ϹΑϹΚΑΙΑΥΤΟΝΤΟΝϹΕΒΑϹ ΟΝΕΥΝΟΗ
ϹΑΡΙϹΕΒΑϹΤΩΙΚΑΙΤΟΙϹΙ ΝΟΙϹΕΓΓΟ
ΑΥΤΟΥΠΑΝΤΑΤΟΝΤΟΥ ΧΡΟΝΟΝΚ
ΓΩΙ ΑΙΕΡΓΩΙΚΑΙΓΝΩ Ι ΙΛΟΥϹΗΓΟΥ
ΟΥϹΑΝΕΚΕΙΝΟΙΗΓ ΩΝΤΑΙΕΚΧΘΡΟΥϹΤΕΝϹ
ΟΥϹΑΝΑΥΤΟΙϹΡΙΝΩϹΙΝΥΠΕΡΤΕΤΩΝΤΟ
ΔΙΑΦΕΡΟΝΤΩΝΜΗΤΕϹΩΜΑΤΟϹΦΕΙϹΕϹ
ΤΕΥΧΗϹΜΗΤΕΒΙΟΥΜΗΤΕΤΕΚΝΩΝΑΛ
ΤΙΤΡΟΠΩΙΥΠΕΡΤΩ ΕΚΕΙΝΟΙϹΑΝΗΚΟΙ
ΠΑΝΤΑΚΙΝΔΥΝΟΝΥΠΟΜΕΝΕΙΝΟΤΙΤΕΑ
ΘΩΜΑΙΗΑΚΟΥϹΩΥΠΕΝΑΝΤΙΟΝΤΟΥΤ
ΓΟΜΕΝΟΝΗΒΟΥΛΕΥΟΜΕΝΟΝΗΠΡΑϹϹΟ
ΤΟΥΤΟΕΓΜΗΝΥϹΕΙΝΤΕΚΑΙΕΧΘΡΟΝΕϹϹ
ΛΕΓΟΝΤΙΗΒΟΥΛΕΥΟΜΕΝΩΙΗΠΡΑϹϹΟ
ΤΩΝΟΥϹΤΕΑΝΕΚΧΘΡΟΥϹΑΥΤΟΙϹΚΡΙΝ
ΤΟΥϹΚΑΤΑΓΗΝΚΑΙΘΑΛΑϹϹΑΝΟΠΛΟ
ΚΑΙϹΙΔΗΡΩΙΔΙΩΞΕΙΝΚΑΙΑΜΥΝΕΙϹ
ΕΑΝΔΕΤΙΥΠΕΝΑΝΤΙΟΝΤΟΥΤΩΙΤ
ΠΟΗϹΩΗΜΗΕΤΟΙΧΟΥΝΤΩϹΚΑΘΩ
ϹΑΕΠΑΡΩΜΑΙΑΥΤΟϹΤΕΚΑΤΕΜΟΥΚΑΙϹ
ΤΟϹΤΟΥΕΜΑΥΤΟΥΚΑΙΤΥΧΗϹΚΑΙΒΙΟΥΚΑ
ΚΝΩΝΚΑΙΠΑΝΤΟϹΤΟΥΕΜΑΥΤΟΥΓΕΝ
ΚΑΙϹΥΜΦΕΡΟΝΤΟϹΕΞΩΛΕΙΑΝΚΑΙΠ
ΑΝΜΕΧΡΙΠΑϹΗϹΔΙΑΔΟΧΗϹΤΗϹΕ
ΤΩΝΕΞΕΜΟΥΠΑΝΤΩΝΚΑΙΜΗΤΕ
ΤΩΝΕΜΩΝΗΕΞΕΜΟΥΜΗΤΕΓΗ
ϹΑΔΕΞΑΙΤΟΜΗΔΕΚΑΡΠΟΥϹΕΝΕ
ΚΑΤΑΤΑΑΥΤΑΩΜΟϹΑΝΚΑΙΟΙΕ
ΠΑΝΤΕϹΕΝΤΟΙϹΚΑΤΑΤΑϹΥΓ
ΒΑϹΤΗΟΙϹΠΑΡΑΤΟΙϹΒΩΜΟ
ΟΜΟΙΩϹΤΕΦΑΖΙΜΩΝΕΙΤΑΙΟΙ
ΝΛΕΓΟΜΕΝΗΝΚΑΤΟΙΚΟΥΝ
ΑΝΤΕϹΕΝϹΕΒΑϹΤΗΩΙΠΑΡΑΥ
ΕΒΑϹΤΟΥ

usage général qui aurait été régulièrement appliqué après la réunion à l'état romain d'un nouveau territoire (Dessau, *l. c.*, p. 335, n. 3).

L. 3. Προτέραι. Cf. Viereck, *Sermo graecus quo S. P. Q. R. usi sunt*, p. 81 : Προτέραι εἰδυιῶν 'Οκτωβρίων ... προτέραι νωνῶν. On trouve aussi πρὸ μιᾶς pour traduire *pridie* (Viereck, *l. c.*; cf. Lydus, *De mensib.*, IV, 87, p. 139, éd. Wünsch : Τῇ πρὸ μιᾶς νωνῶν 'Οκτωβρίων). On n'a le choix qu'entre ces deux restitutions, car avec les autres chiffres on ajoute régulièrement ἡμερῶν dans les textes épigraphiques (Viereck, *l. c.*), et l'espace dont nous disposons est insuffisant pour ce mot. — La date choisie pour faire prêter serment est très significative. La veille des nones de Mars, le 6, est la fête anniversaire du jour où Auguste revêtit le pontificat suprême : *Feriae ex senatus consulto quod eo die imp. Caesar pontifex maximus factus est*, disent les fastes de Préneste (cf. Mommsen, *CIL*, I², p. 311). De même dans une inscription de Forum Clodii (*CIL*, XI, 3303 = Dessau, *Inscr. sel.* 154) une dédicace est faite et une commémoration annuelle établie *VI idus Martias, quo die Ti. Caesar pontif. maximus felicissime est creatus.*

L. 4. Γάνγροις. Gangres était la capitale de Déjotarus, le dernier roi de Paphlagonie (Strab., XII, 3, § 1). Il est probable qu'elle resta le chef-lieu administratif du pays après son union avec la Galatie, bien que Pompéiopolis en fût, sous le haut empire, la métropole religieuse (*Rev. ét. gr.*, *l. c.*, p. 38; cependant voyez Babelon et Reinach, *Monnaies d'Asie mineure*, I, p. 160). La mention de la ville dans notre texte prouve tout au moins qu'en l'an 3 elle servait de résidence au gouverneur ou à son légat, qui a certainement ordonné et reçu le serment. — La fin de la ligne est mutilée. M. Haussoullier avait proposé ἐν πανηγύρει, mais l'espace disponible n'est pas suffisant; Dittenberger a suppléé ἐν τἀγορᾶι, mais la crase serait étrange à cette époque. J'ai adopté une conjecture que m'a communiquée Bücheler, ἐν κάστροις, qui répond le mieux aux vestiges de lettres visibles sur l'estampage. Il faut comprendre alors, dans le « palais » du gouverneur. Sur ce sens de *castra*, cf. *Thes. l. L.*, s. v., p. 561. Ces κάστρα devaient renfermer un sanctuaire consacré aux dieux officiels de l'armée et de l'État. — M. Grégoire me suggère enfin un quatrième supplément ἐν Καισαρήωι dans « le temple de César » (cf. Strabon, XVIII, 796). La capitale de la Paphlagonie aurait alors eu déjà un culte de César, auquel on aurait associé celui d'Auguste dans le même temple, qui aurait conservé le nom de Καισάρειον. Les

autres villes du pays ne possédaient que des Σεβάστεια d'une date plus tardive (cf. *infra*, p. 85).

L. 5. Avant la découverte de Vézir-Keupru, nous connaissions le texte d'un seul serment de fidélité à un empereur : celui qui fut prêté à Caligula en l'an 37 : nous en possédons une double rédaction, l'une latine, mise au jour à Aritium (*CIL*, II, 172 = Dessau, *Inscr. sel.*, 190; cf. *CIL*, XI, 5998 *a*), l'autre grecque, trouvée à Assos (Dittenberger, *Syll.*², 364). M. Mommsen, dans le commentaire qu'il a consacré à ces documents juridiques, se demande s'ils reproduisent une rédaction traditionnelle ou s'ils ont été spécialement composés pour Caligula (*Ephem. Epigr.*, V, p. 154, ss.; cf. Bruns, *Fontes iuris Romani*⁷, 1909, p. 277 ss.). Notre inscription dissipe toute incertitude à cet égard, car si les serments de l'an 37 ap. J.-C. sont beaucoup plus brefs que celui de l'an 3, leur teneur est cependant calquée sur celle de ce dernier. Mais celui-ci, à son tour, reproduit presque textuellement les expressions employées dès le IIIᵉ siècle avant notre ère dans les serments que les mercenaires prêtèrent à Eumène Iᵉʳ de Pergame (Fränkel, *Inschr. von Pergamon*, 13 = Michel, *Recueil*, 15 = Dittenberger, *Or. Inscr.*, 266) et les habitants de Magnésie à Séleucus de Syrie (*CIG*, 3137 = Michel, *Recueil*, 19 = Dittenberger, *Or. Inscr.*, 229). Vraisemblablement c'est la formule sacramentelle par laquelle les Paphlagoniens se liaient envers leurs anciens rois. Auguste, regardé comme leur successeur, dut s'attacher à respecter les formes consacrées par la tradition nationale.

Le serment est prêté d'abord ὑπὸ τῶν κατοικούντων Παφλαγονίαν. La Paphlagonie, bien que soumise au gouverneur de Galatie, conserva toujours son κοινόν particulier, présidé par un « paphlagoniarque » (*Inscr. res. Rom. pert.*, III, 134). Cette assemblée, comme tous les *concilia* provinciaux, avait à s'occuper avant tout du culte impérial. Rien d'étonnant donc, étant donnée cette autonomie religieuse et administrative du pays, que ses habitants aient été appelés à jurer fidélité au prince par une mesure spéciale, qui ne paraît s'être étendue ni à la Galatie, ni au Pont. Il serait incroyable que *tous* les Paphlagoniens eussent été appelés à Gangres pour ce serment. Les députés des villes au κοινόν se sont probablement, lors de la fête du 6 mars, obligés au nom de leurs commettants — c'était là un usage ordinaire (cf. *I.G.Sept.*, I, 27, 11 = Holleaux, *Bull. hell.*, XII, 1888, p. 305 et le serment d'Assos). Puis, plus tard, les magistrats municipaux ont, dans chaque

ville et en particulier à Néapolis, fait jurer tous les bourgeois (l. 36, 42; cf. ci-dessous p. 85).

L. 6. Le serment est prêté aussi ὑπὸ τῶν πραγματευομένων Ῥωμαίων, de même qu'à Assos (l. 10) : Ἔδοξεν τῇ βουλῇ καὶ τοῖς πραγματευομένοις παρ' ἡμῖν Ῥωμαίοις καὶ τῷ δήμῳ τῶν Ἀσσίων. Beaucoup d'exemples de formules analogues ont été réunis par Kornemann, *De civibus romanis in prov. consistentibus,* 1891, p. 102 s. — Les marchands romains étaient nombreux dans le Pont (*Bell. Alex.*, 41, 2; 70, 5), et nous avons rappelé (*supra*, p. 2) que le peuple d'Amisos καὶ οἱ συμπολιτευόμενοι Ῥωμαῖοι firent ensemble une dédicace en l'honneur d'Auguste à Pergame. Mais il est très remarquable de voir, dès le début de l'Empire, des citoyens romains invoquer le nom du prince comme celui d'une divinité, sacrifier sur ses autels et se dévouer corps et âme à sa personne. En l'an 2 avant notre ère, Auguste n'est en Italie qu'un magistrat républicain auquel on a accordé pour dix ans des pouvoirs extraordinaires. En Paphlagonie, il apparaît comme un monarque oriental et il impose en pleine paix un véritable *sacramentum* non seulement aux pérégrins, pour lesquels il est un maître, mais, chose inouïe au point de vue du droit public, aux citoyens résidant dans la province.

L. 8. Ὀμνύω Δία Γῆν Ἥλιον. Déjà au temps d'Homère (*Il.*, XIX, 258; III, 276), on attestait ces dieux comme garants de la vérité, et ils ne cessèrent jamais, dans la suite, d'être considérés comme les θεοὶ ὅρκιοι par excellence (Michel, *Recueil*, 15, l. 51; 19, l. 61 et 71 [= Dittenberger, *Or. inscr.*, 229]; 1316, l. 51; 1421, l. 3; Dittenberger, *Syll.*², 461, n. 2; 837, n. 3; Latyschev, *Inscr. Ponti Euxini*, 54, 55, 140). Cf. Ziebart, *De iureiurando in iure Graeco quaest.*, 1892, p. 23, n. 2 et surtout Usener, *Dreiheit,* 1903, p. 18, n. 2. — Une dédicace à cette triade a été découverte en Galatie, à Soungourlou (*Bull. corr. hell.*, XXV, 1901, p. 334).

L. 8-9. Les divinités invoquées se retrouvent assez exactement dans le serment de Magnésie (l. 61) : Ὀμνύω Δία Γῆν Ἥλιον ... καὶ τοὺς ἄλλους θεοὺς πάντας καὶ πάσας καὶ τὴν τοῦ βασιλέως Σελεύκου τύχην. Le serment d'Aritium invoque de même *Iuppiter optimus maximus ac divus Augustus ceterique omnes di immortales.* Mais, ce qui caractérise notre document, c'est qu'on jure en invoquant (l. 9) le nom d'Auguste lui-même et non pas seulement, comme on le voit faire ailleurs, sa Fortune ou son Génie (Beurlier, *Culte impérial,* p. 43 s.; Glotz dans le *Dictionn. des Ant.,* s. v.

« Iusiurandum », p. 751, n. 6). En dehors de l'Égypte, c'est peut-être le seul et certainement le plus ancien exemple connu d'une formule juratoire où l'on atteste la personne elle-même d'un empereur vivant, que l'apothéose n'a pas encore égalé aux immortels. Il y a là un héritage de l'époque alexandrine. Le βασιλικὸς ὅρκος des Ptolémées — et sans doute aussi des rois de Paphlagonie — commençait par : Ὀμνύω βασιλέα (Grenfell, *Revenue laws of Ptol. Phil.*, col. 86, l. 10 ; *Tebtunis Papyri*, 78, 13, etc.).

L. 9, εὐνοή[σειν]. — Serment d'Assos, l. 20 : Ὄμνυμι εὐνοήσειν Γαίῳ Καίσαρι Σεβαστῷ καὶ τῷ σύμπαντι οἴκῳ αὐτοῦ. Cf. Josèphe, *Ant. Iud.*, XVIII, 5, 3 : On jure ἐπ' εὐνοίᾳ τῇ Γαίου. Même expression dans les formules plus anciennes ; cf. serment de Magnésie, l. 61 : Διατηρήσω ... τὴν εὔνοιαν τῶι βασιλεῖ Σελεύκωι ; l. 74 : Εὐνοήσω βασιλεῖ Σελεύκωι ; serment de Pergame, l. 27 : Εὐνοήσω Εὐμένει καὶ τοῖς ἐκείνου...

L. 11, τὸν τοῦ βίου χρόνον, cf. p. ex. Aristéas, § 180, Wendland : Πάντα τὸν τῆς ζωῆς χρόνον ; 182 : Τὸν τῆς ζωῆς (βασιλέως) χρόνον. Le serment n'est donc pas prêté pour un temps déterminé et renouvelable, mais pour la vie entière des sujets.

L. 11-12, [λό]γωι. Cf. l. 20, 22 : Λέγοντι ἢ βουλευομένωι ἢ πράσσοντι...

L. 12 s. Cf. le serment d'Assos, l. 12 : Φίλους τε κρίνειν οὓς ἂν αὐτὸς προαιρῆται, καὶ ἐχθροὺς οὓς ἂν αὐτὸς προβάλληται. Serment d'Aritium : *Ut ego iis inimicus ero quos C. Caesari Germanico inimicos esse cognovero ... qui in eum hostili animo fuerint, mihi hostes esse ducam.*

L. 13, ἐκχθρούς. Même orthographe l. 23, mais l. 21 : ἐχθρόν. La première forme est très fréquente en Asie Mineure, cf. Dittenberger, *Syllog.*[2], 328, n. 23,

L. 16, μήτε τέκνων. Serment d'Aritium : *Neque me neque liberos meos eius salute cariores habebo.* Cf. Suét., *Calig.*, 15 ; Dion, LIX, 9, 2 : Καὶ ὅτι καὶ σφῶν αὐτῶν καὶ τῶν τέκνων καὶ ἐκεῖνον καὶ τὰς ἀδελφὰς αὐτοῦ προτιμήσουσιν ὤμοσαν.

L. 17. Cf. le serment de Pergame, l. 29 : Μαχοῦμαι ὑπὲρ αὐτοῦ [sc. Εὐμένους] ἕως ζωῆς καὶ θανάτου. — Ἐκείνοις est incorrect, il faudrait grammaticalement πρὸς ἐκείνους ou εἰς ἐκείνους [Ditt.].

L. 19. Cf. le serment de Magnésie, l. 66 : Ἐάν τινα αἰσθάνωμαι ἐπιβουλεύο[ντα] τῇ πόλει ... μηνύσω τῷ δήμῳ τῶν Σμυρναίων. Cf. v. 78. — Serment de Pergame, l. 32 : Ἐάν τέ τινα αἰσθάνωμαι ἐπιβουλεύοντα Εὐμένει τῶι Φιλεταίρο[υ ἢ ἄλ]λο τι πράσσοντα ἐναντίον ἐκείνῳ... ἐξαγ-

γελῶ πα[ραχρῆ]μα ἢ ὡς τάχιστα [δύ]νωμαι τὸν τούτων τι ποιοῦντα. Serment de Chersonèse (Michel, 1316 = Dittenberger, *Syllog.*[2], 461), l. 45 : Καὶ εἴ τινά κ[α σ]υνωμοσίαν αἴσ[θ]ωμαι ἐοῦσαν [ἢ γιγ]νομέναν, ἐξαγγελῶ τοῖς δαμ[ιοργ]οῖς.

L. 21, ἐγμηνύσειν. C'est la même altération phonétique qui a produit la confusion très fréquente de ἔγγονος (l. 11) et ἔκγονος.

L. 23, ἐκχθρούς, cf. l. 14.

L. 23-25. Serment d'Aritium : *Si quis periculum ei salutique eius infert inferetque, armis bello internecivo terra marique persequi non desinam, quoad poenas ei persolverit.*

L. 27, στοιχούντως = « conformément à », l'adverbe est nouveau, mais στοιχεῖν τινι « se conformer à, observer » est fréquent, p. ex. Dittenberger, *Or. Inscr.*, 339, l. 51 : Βουλόμενος στοιχεῖν τοῖς ὑφ' ἑαυτοῦ πρασσομένοις et l'index *ibid.*, II, p. 705.

L. 28, σ[ώμα]τος. Cf. l. 15 s.

L. 31, παν[ώλει]αν. Πανώλεια n'est connu que par l'*Etymologicum Gudianum* (71, 72); le mot ordinaire serait παν[ωλεθρί]α. Mais il y a difficilement place pour six lettres à la fin de la ligne 31.

L. 31 s. Serment de Magnésie, l. 19 et l. 78 : Ἐφιορκοῦντι δὲ εἴη ἐξώλεια καὶ αὐτῷ καὶ τῷ γένει τῶι ἐξ ἐμοῦ. — Serment de Pergame, l. 50 : Εἰ δ' ἐφιορκοίην καὶ παραβαίνοιμί τι τῶν ὡμολογημένων [ἐ]ξώλης εἴην καὶ αὐτὸς καὶ τὸ γένος τὸ ἀπ' ἐμοῦ. Les exemples de pareilles malédictions sont nombreux; voir Michel, *Recueil* 440, l. 6; 1317, l. 46 ; Démosth., *Contr. Neaer.*, 10 : Διομοσάμενος ... ἐξώλειαν αὐτῷ καὶ τῷ γένει καὶ τῇ οἰκίᾳ ἐπαράμενος; Lysias, *Contr. Eratosth.*, 10 etc. Cf. Glotz dans Daremberg et Saglio, s. v. *Iusiurandum*, p. 752, n. 18; Alb. Martin, *Quomodo Graeci foedera iureur. sanxerint*, p. 29.

L. 34-35. Nous avons rencontré une formule semblable n° 59 et en avons signalé à ce propos d'autres analogues. — Ces imprécations d'une saveur archaïque si spéciale — comparer p. ex. le serment des Amphictyons dans Eschine, *Adv. Ctesiph.*, § 110 — rappellent le temps où les foules superstitieuses croyaient que le fait d'avoir prononcé les paroles consacrées livrait le parjure aux esprits malfaisants.

L. 36. Κατὰ τὰ αὐτά. — L'interprétation qui s'offre d'abord à l'esprit est que les habitants de la Paphlagonie ayant été astreints au serment, d'autres, dont le nom aurait disparu, se soumirent à la même obligation et qu'enfin *pareillement* (ὁμοίως l. 39) les Phazimonites remplirent ce devoir. Mais il est certain que Phazimon-Néoclaudiopolis faisait partie de la Paphlagonie dès l'époque d'Auguste, puisqu'elle se

sert de l'ère paphlagonienne commençant en 6-5 av. J.-C. et notre restitution ἐν τῇ χώραι, qui s'impose, désigne ce pays. L'expression κατὰ τὰ αὐτά doit donc s'entendre autrement. Le serment, comme nous le disions, a d'abord été prêté à Gangres par les membres de l'assemblée provinciale au nom des villes qu'ils représentaient, puis *dans les mêmes termes* par l'ensemble de la population de chaque cité (πάντες, l. 37 et 41). Une inscription de Magnésie offre un emploi analogue de cette formule épigraphique (Kern, *Inschr. von Magn.*, nº 31): un pséphisme est voté d'abord par le κοινόν des Acarnaniens, puis, κατὰ τὰ αὐτά... par les différentes villes du pays.

L. 37. J'avais songé d'abord à la restitution τὰ συνέδρια. Le συνέδριον désigne l'assemblée provinciale et aussi peut-être le lieu où elle se tenait. Le serment de Caligula est prêté παρόντος καὶ τοῦ ἡγεμόνος [ἐναντίον] τοῦ συνεδρίου en Achaïe (*I. G. Sept.*, I, 2711). Mais il ne peut guère y avoir eu plusieurs συνέδρια en Paphlagonie. J'ai donc préféré adopter une conjecture de Th. Reinach : Κατὰ τὰς ὑ[παρ]χίας... Celui-ci fait observer que ce mot, donné dans deux passages de Strabon considérés à tort comme corrompus (IV, 1, 3; IV, 1, 9), semble devoir être rétabli ailleurs (XII, 3, 37 : Πολλὰς ὑπαρχίας προσώρισε ; XII, 3, 37 : Ὑπαρχία ἐστί). A l'époque hellénistique les hyparchies sont les subdivisions des gouvernements dans les royaumes asiatiques ou tout au moins dans celui des Séleucides (cf. Haussoullier, *Études sur l'histoire de Milet*, p. 92, et Dittenberger, *Or. Inscr.*, 224, n. 2; 225, n. 31; 238, n. 1). Il faudrait donc que ce nom eût été conservé aux différents cantons de la Paphlagonie quelque temps après l'annexion à l'empire. Dans l'organisation romaine, comme le remarque Dittenberger, on ne pourrait songer qu'à une seule subdivision du territoire provincial, le *conventus iuridicus*, terme rendu d'ordinaire en grec par διοίκησις, et l'on a au moins un exemple d'un décret de la province d'Asie qui fut gravé et exposé ἐν ταῖς ἀφηγουμέναις τῶν διοικήσεων πόλεσιν (Dittenberger, *Or. Inscr.*, 458, l. 64).

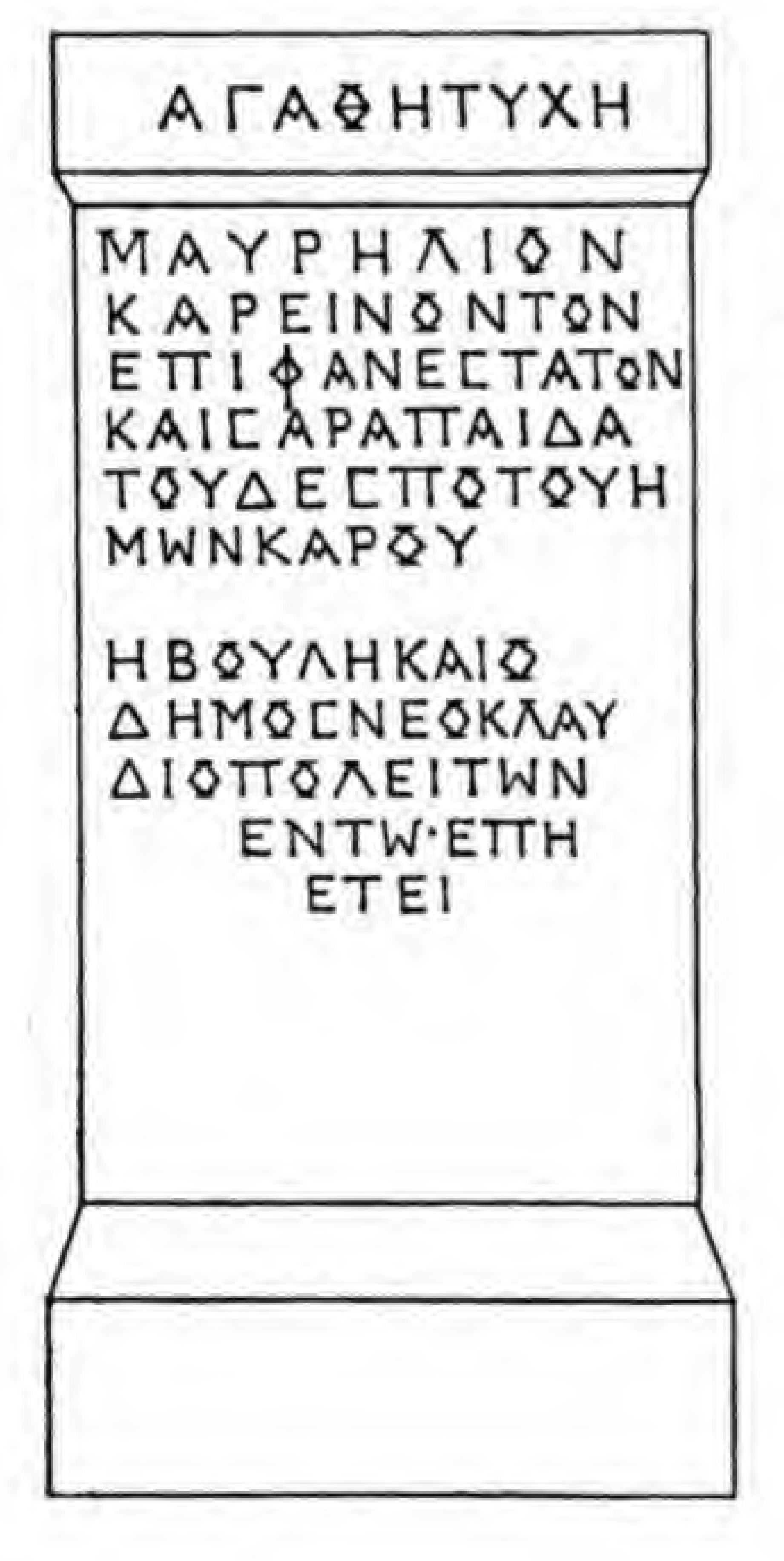
L. 37-38. [Σε]βαστήοις, cf. 41 : Σεβαστήωι. Fait très remarquable, nous voyons que peu de temps après l'annexion, en l'an 2 av. J.-C., les divers cantons ou cités de la Paphlagonie possédaient un Sébastéon ou Augustéum, à une époque où l'on ne peut encore établir l'existence dans le reste de l'empire que d'un très petit nombre de pareils temples municipaux (Beurlier, *Culte impérial*, p. 24). Il serait possible que certains d'entre eux eussent été fondés déjà par les souverains indigènes, car le zèle à honorer le dieu qui régnait sur le

monde fut chez les rois vassaux une forme habituelle de la flatterie (Beurlier, p. 25).

L. 38. Selon le rite habituel, le serment doit être prêté près de l'autel, qu'on touchait de la main; cf. Glotz dans le *Dict. des ant.* s. v. « Iusiurandum », p. 751.

L. 39. Comme le reste du pays, de même (ὁμοίως) les Phazimonites prêtèrent serment, et la stèle que nous avons conservée a été gravée pour en témoigner à jamais.

L. 39-40. Pour la restitution, cf. Strabon, XII, 3, 38, p. 560 : Ἡ Φαζημωνῖτις ἣν Πομπήιος Νεαπολῖτιν (codd. μεγαλόπολιν) ὠνομασε, κατὰ Φαζημῶνα κώμην ἀποδείξας τὴν κατοικίαν καὶ προσαγορεύσας Νεάπολιν. Steph. Byz. s. v. Φαμιζών (*sic*)... οἱ κωμῆται Φαμιζωνῖται (*sic*), ἡ χώρα Φαμιζωνῖτις. ἡ Νεάπολις λέγεται· οὕτως γὰρ Πομπήιος ταύτην ὠνόμασε. — L'orthographe du nom de la ville, altérée dans les mss. de Strabon et estropiée par Étienne de Byzance, est définitivement fixée par notre inscription. [F. C.]



67. — Vezir-Keupru. — Base of coarse marble built into the foundation of a wall by the eastern entrance to the town. — Height 1m,525. Breadth (without moulding) 0m,495. The letters are 0m,056 high. — Publ. : *Journ. hell. Studies*, XX, 1900, p. 152; *Inscr. res Rom. pert.*, III, 139. — [A. et Munro.] — Revue en 1900 par par F. C., en 1907 par H. G. « au pied du mur, recouverte de terre ».

Ἀγαθῇ Τύχῃ.
Μ. Αὐρήλιον
Καρεῖνον τὸν
ἐπιφανέστατον
Καίσαρα παῖδα
τοῦ δεσπότου ἡ-
μῶν Κάρου

ἡ βουλὴ καὶ ὁ
δῆμος Νεοκλαυ-
διοπολειτῶν
ἐν τῷ [σ]πη'
ἔτει.

L. 11. Le lapicide a gravé Ε pour Ϲ ; la barre du milieu n'est certainement pas une éraflure accidentelle de la pierre.

La portée de l'inscription est discutée en détail, *Studia*, p. 91 ss. — Elle établit définitivement que Néoclaudiopolis, nom subséquent de Néapolis, doit être placée à Vézir-Keupru, et elle permet de démontrer que l'ère de la ville et du reste de la Paphlagonie commençait en Oct. 6 av. J.-C. L'année 288 répond à 282-3 ap. J.-C. [A.]

68. — **Doïran (à 1/2 h. de Vézir-Keupru). — Base rectangulaire de marbre blanc, taillée en biseau, dans le cimetière du village. — H. 0m,85 ; L. 1m,10. — Copiée le 27 avril 1900 [F. C.]. — Revue par H. G. en 1907.**

ЄΠΙΤΟΥΘЄΟ
ΦΙΛЄϹΤΑΤΟΥЄ
ΠΙϹΚΟΠΟΥ
ΗΜΩΝΠΑ
ΡΑΛΙΟΥϹΠΑΡΑ
ΟΥЄΥΛΑΒϹ
ΡЄϹΒϹΘЄΟΔΟΥΛ
ЄΤΟΥϹ ΥΜΛ

ΥΠЄΡΔΙΑΜΟ
ΗϹΚΑΙΝΙΚΗϹ
ΩΝЄΥϹЄΒЄϹ
ΑΤΩΝΒΑϹ
ΛЄΩΝΗΜΩΝ
ΑΝЄϹΤΗΟΤ
ΟϹϹΤΑΥΡΟ

Ἐπὶ τοῦ θεο|φιλεστάτου ἐ|πισκόπου | ἡμῶν Πα|ραλίου παρὰ | [τ]οῦ εὐλαβ(εστάτου) | [π]ρεσβ(υτέρου) | Θεοδούλ[ου]· | ἔτους υμ[α'].

Ὑπὲρ διαμο|[ν]ῆς καὶ νίκης | [τ]ῶν εὐσεβεσ[τ]|άτων βασ[ι]|λέων ἡμῶν | ἀνέστη ὁ τ[ίμι]|ος σταυρό[ς].

Les empereurs sont Théodose II et Valentinien III. L'année 441 équivaut en effet à 435-436 ap. J.-C. — Paralius, ἐλέει θεοῦ ἐπίσκοπος Ἀνδραπηνῶν, signa la sentence de déposition de Nestorius au concile d'Éphèse en 431 (Mansi, *Concil. coll.*, t. IV, p. 1214 D et 1364 C). Au concile de Chalcédoine de 451, trop âgé sans doute pour faire le voyage, il s'était fait remplacer par un diacre (Εὐχαρίου διακόνου ἐπέχοντος τὸν τόπον Παραλίου Ἀνδράπων. *Euchario diacono tenente locum Paralii episcopi Andraporum Hellesponti* [lire *Helenoponti*] ; Mansi, *op. cit.*, t. VI, p. 572 D ; cf. 945 B, 981 C).

Paralius est le plus ancien des évêques connus d'Andrapa, lesquels

dans l'organisation byzantine étaient les suffragants du métropolitain d'Amasie (Lequien, *Or. christ.*, I, p. 540; cf. nos *Studia*, p. 135, n. 5).

La coutume de dresser des croix, auxquelles on rendait un culte souvent superstitieux, était très répandue dans l'Asie Mineure orientale jusqu'en Arménie. Les Pauliciens, qui rejetaient la dévotion à la croix, s'attachèrent à détruire ces monuments (cf. Conybeare, *The Key of Truth*, 1898, p. CXXIX). [F. C.]

68 a. — Vézir-Keupru. — Dans la maison de Kurd-Oglou Yahya, dans un lieu d'aisance. — Stèle de marbre, cassée en haut. La base (H. 0m,105) et la moulure de droite et de gauche sont conservées. Lettres très effacées en maint endroit (H. 0m,03 à 0m,035). — Estampage.

ΦΟϹΚΑΙΜΕΓΑϹ
ΕΝΔΟΞΙΟϹΚΑΙ
ΤΟΥΤΟΠΡΟϹΤΕ
ΘΙΚΕΤΟΥΡΓΟΝ
ΟΔΙΤΑΙϹΤ Ε
ΚΑΙΞΕΝΟΙϹΑΕΙ
Μ//////ϹΤΟΝΑΠΑ
Γ'ΠΑΡΑΔΟΥϹ
ııı ΜΑΡΙΝΝ-ϹΟΥ
ΔΕΙΙΑΝΤΑΞΙΟΝ
ΕΥΡΩΝΟΔΗΜΟϹ
ϹΤΗΛΗΤΟΝΕΥ
ΕΡΓΕΤΗΝΩϹΕΙ
ΧΕΝΗΜΙΨΑΤΟ

. . . . . . σο-?]
φὸς καὶ μέγας
ἐν δόξι, ὅς καὶ
τοῦτο προστέ-
θικε τοὔργον
ὁδίταις τε
καὶ ξένοις ἀεί-
μνη]στον ἅπα-
σι] παραδοὺς
τὴν χ]άριν, ἧς οὐ-
δὲ[ν] ἀντάξιον
εὑρὼν ὁ δῆμος
στήλῃ τὸν εὐ-
εργέτην, ὡς εἶ-
χεν, ἠμίψατο.

L. 5, ὁδίταις est certain. Il n'y avait pas πολίταις sur la pierre.

L. 9. J'ai noté qu'on ne devait pas lire ΧΑΡΙΝ mais, comme l'Α est certain, j'en viens à croire que j'ai été trompé par des fentes de la pierre et je propose ... παραδοὺς τὴν χάριν ἧς. Si l'on veut maintenir le Μ, on pourra restituer παραδούς, ἧς μερίμνης...

L. 14. Comparer *IG*, XIV, 1078*a* (p. 697) de Rome : .., ὁ δῆμος ἀνδριάντι τὸν εὐεργέτην ... ἠμείψατο. La formule insolite et pseudo-

métrique est tout à fait celle de notre dédicace, la forme des caractères ressemble beaucoup à celle des nôtres. L'inscription romaine est de la première moitié du IV[e] siècle.

Ces vers — car on ne peut méconnaître dans cette inscription un certain effort pour versifier, qui se manifeste dans l'emploi de formes poétiques et dans l'allure générale du discours, plutôt que dans l'observation des règles prosodiques (sauf ἀντάξιον εὑρών, il n'y a pas même de clausules hexamétriques) — contiennent l'éloge d'un bienfaiteur de la ville de Néoclaudiopolis, qui, entre autres œuvres méritoires, construisit à ses frais un ξενοδοχεῖον. Les caractères de l'inscription et ses iotacismes (l. 14, ἠμίψατο; l. 2, ἐν δόξι; l. 4, προστέθικε) doivent lui faire assigner une date assez tardive. Elle est sans doute contemporaine de la dédicace de Rome citée plus haut; peut-être même est-elle de la fin du IV[e] siècle. C'est surtout sous le règne de Julien, qu'à l'imitation des fondations chrétiennes (cf. n° 20) on vit s'élever des ξενοδοχεῖα, des νοσοκομεῖα, des πτωχοτροφεῖα (cf. Jul. *Epist.* 49, au grand prêtre de Galatie, et Liebenam, *Städteverwaltung*, 1900, p. 105). [H. G.]

68 b. — Vézir-Keupru. — Stèle brisée à droite, encastrée dans le mur de Ansche-Hanem-djamisi.



Κάνδιδο[ς]
Ἑρμοῦ θερά[πων]
Πρόκλου τὸ[ν]
ἴδιον πατέρα [εὐ]-
σεβίας χάριν ἀν[έ]-
στησεν.

Il est certain qu'il faut lire Ἑρμοῦ θεράπων et non Κάνδιδος Ἑρμοῦ Θερά[ποντα] Πρόκλου : 1° parce que le supplément serait trop long; 2° parce que si le fils s'appelle Κάνδιδος Ἑρμοῦ, le père ne peut s'appeler Θεράπων Πρόκλου. Ἑρμοῦ est donc le nom divin, et θεράπων un nom commun. Kandidos était attaché au service d'un

temple d'Hermès (cf. les θεράποντες du temple d'Épidaure, Dittenberger, *Sylloge*[2], 802, l. 114-115) ou membre d'un collège d'hermaïstes.

Il reste cependant étrange qu'on ait intercalé ce titre sacré entre le nom du fils et celui du père : Κάνδιδος ... Πρόκλου. Peut-être faut-il corriger : Πρόκλον. [H. G.]

69. — Inscription communiquée par M. Simsarian de Vézir-Keupru en 1903. Nous n'avons pas retrouvé la pierre.

ΑΙΛΙΟΣΤΕΤΤΥ	Αἴλιος Τέ[ρ]τυ-
ΛΟΣΝΗΚΟΜΗ	λος Νηκομη-
ΛΕΥΣ . . . ΜΤΙ	[δ]εύς [στρα]τι-
ΟΟΗΗΙΣΙΤΙΤΕΥΣ	[ώτ]ης ἱ[ππ]εὺς
ΣΤΡΑΤΕΥΣΑΜΕ	στρατευσάμε-
ΝΟΣ . . . ΜΛΥΟ	νος . . . .
. . . .	. . . .
. . . .	. . . .
. . . .	. . . .
. . . .	[. . ἐὰν δέ τις]
. . . .	[ἐπανοίξῃ, δώ]-
ΧΕΤ . . . ΙΣΚΩ	σ]ε[ι] τ[ῷ φ]ίσκῳ
Χ ΒΦ	(δηνάρια) ͵βφ'.

Épitaphe d'un soldat de cavalerie originaire de Nicomédie en Bithynie. Comparer les nos 34, 70. — Les noms Τέρτυλλος, Τερτύλλα (ou Τέρτυλος, Τερτύλα) sont fréquents en Asie Mineure; cf. nos nos 51, 153, *Inscr. res Rom. pert.*, III, 362, 562 etc.

La restitution de la ligne 4 est très douteuse. J'ai adopté une conjecture de M. Anderson, qui compare p. ex. *Inscr. res Rom. pert.*, III, 241. — J'avais songé à [β]οη[θὸ]ς ἱ[ππ]εύς soit qu'il s'agit d'un cavalier auxiliaire, ou peut-être de la *legio* I (ou II) *adiutrix* (βοηθός, Plut., *V. Othon.*, c. 12). — M. Grégoire me suggère ὀγδόης. La VIIIe légion est nommée no 49. [F. C.]

70. — Vézir-Keupru. — Chez Kurd-Oglou Yahya, dans la cour de sa maison, qui appartint au célèbre vizir Keuprulu. — H. 0m,78; L. 0m,43; Ép. 0m,15. — Mauvaise gravure. — La partie de l'inscr. occupée dans notre copie par des

hachures, est cachée par un pilier de bois qui supporte une toiture. — H. des lettres : 0m,04 environ. — Publiée : *Bull. corr. hell.*, 1909, p. 13.



. . . .
[ς] Χρήστου
στρ(α)τευσά-
μενος ἐ-
ν παραν-
βολῇ Μελειτ-
ηνῇ ἐπιση-
μό[τατα ἔτη . .
ἐκστρατευ-
σάμενος
ἦλθον Αὐφιδ-
[ιόνδε? . . .

Épitaphe d'un soldat qui avait servi au camp de Mélitène, où la XIIe légion était établie depuis Vespasien. Comparer notre n° 34 : Στρατευσάμενος ἐν Σατάλοις.

L. 5-6. Παρανβολή est pour παρεμβολή, « camp ».

Les l. 7-8 sont peu lisibles sur l'estampage. Comparer pour notre restitution *Inscr. ad res Rom. pert.*, III, 57 : Στρατευσάμενος ἐπισήμως ἔτη κε'. Cette expression, bien qu'elle implique l'*honesta missio,* n'en fait pas directement mention. Pour celle-ci, le grec dit ἀπολυθεὶς ἐντίμως (cf. *ibid.*, 1271, 1274). J'ai pu songer aussi à la lecture Μελειτηνῆ[ς], πρειμοπιλάριος, qui fait à peine violence à des traces de lettres assez incertaines. Ce titre est fréquent dans les inscriptions d'Asie Mineure (cf. *Inscr. ad res Rom. pert.*, p. 626).

L. 9. 'Εκστρατευσάμενος = *missus,* ne figure pas dans Magie (*De Romanorum iuris publici sacrique vocabulis solemnibus in graecum sermonem conversis*) où l'on trouve les synonymes ἀπεστρατευμένος, ἐξεστρατευμένος, ἀποστρατευσάμενος (*Inscr. ad res Rom. pert.*, III, 281).

L. 12. Αὐφιδ[ιόνδε ?] — Comparer n° 39 : 'Ελθὼν εἰς τὴν πατρίδα. Ici cette expression vague semble avoir été remplacée par un nom de lieu déterminé. Αὐφίδιον est peut-être le village moderne d'Avdan à une heure au nord-ouest de Vézir-Keupru (cf. *infra,* nos 90 ss.). Cette κώμη devait probablement son nom à un légat ou procurateur

appartenant à la *gens Aufidia.* Nous trouverons des Αὐφίδιοι mentionnés dans notre inscr. nº 72*a*. [H. G.]

70. — Vézir-Keupru. — In the Armenian cemetery. — Pointed (gabled) stele with a mirror in the pediment. — [A. et Munro.]

\ΘΗΝΑ
ΙΔΟϹΜΙΙΙ
ΜΗϹΧΑ
?ΙΝΑΝΕ
ϹΤΗϹΕΝ
ΔΟΜΝΟ
ϹΤΟΙϹΠ
ΑΡΑΓΟΥ
ϹϹΙΧΧΡΙ
ΝΕΤΟΥϹ
ΡΛΓ

Ἀθηνα-
ίδος μ[νή-
μης χά-
ριν ἀνέ-
στησεν
Δόμνο-
ς· τοῖς π-
αράγου-
σ<σ>ι χα(ί)ρι-
ν· ἔτους
ρλγ'.

L'année 133 = Oct. 127-8 ap. J.-C. La construction ἀναστῆσαι τίνος est fréquente dans les inscriptions funéraires. [A.]

71. — Vézir-Keupru. — Stèle de marbre du pays, à fronton très aigu, entamée en bas, cassée en haut, dans la cour de la maison de Djidele-Oghlou. « Provenant du vieux cimetière » (?). — H. 0m,110; L. d'un acrotère à l'autre : 0m,60; Ép. 0m,20; H. des lettres : 0m,034 à 0m,04.

ΑΥΡΜΑΡΚΙΑ
ΑΥΡΒΑΣΙΛΕΙ
ΤΩΕΑΥΤΗΣ
ΑΝΔΡΙΣΥΝ
ΖΗΣ/////ΤΙΑΥ
ΤΗΣΕΜΝΩΣ
ΚΑΙΑΜΕΜΠΤΩΣ
ΜΝΗΜΗΣΧΑ
ΡΙΝ ΟΣΔΑΝΜΕ
ΤΑΑΥΤΟΝΕΤΕΡΟΝ
ΣΙΙΜΑΒΑΛΗΔΩΣΙ
✱ ΒΦ

Αὐρ. Μαρκία
Αὐρ. Βασιλεῖ
τῷ ἑαυτῆς
ἀνδρὶ συν-
ζήσ[αν]τι αὐ-
τῇ σεμνῶς
καὶ ἀμέμπτως
μνήμης χά-
ριν· ὃς δ' ἂν με-
τὰ αὐτὸν ἕτερον
σ[ῶ]μα βάλῃ, δώσι
(δηνάρια) ,βφ'.

Le nom d'Aurélios Basileus se retrouve dans l'inscription suivante porté par un personnage différent. — L. 10, le o de αὐτὸν est douteux. [Peut-être αὐτήν. [H. G.]

70 b. — **Vézir-Keupru.** — Encastré dans un mur de la maison de Kiramidji Kör-Ali. Fragment de stèle funéraire en pierre du pays dite " ak tash ". — H. 0m,40; L. 0m,49.



Οἶκος ἀνα-
γνώστου Ἀν-
ατολίου.

Épitaphe du lecteur Anatolios. — Sur οἶκος = τάφος, cf. Anderson, *J.H.S.*, XVII (1897), p. 414; id., *Ann. of the Brit. school,* III (1896-1897), p. 115-116; *Forschungen in Ephesos,* I, p. 42 etc. [H. G.]

71 a. — **Vézir-Keupru ou Boïren.** — Stèle de pierre calcaire couchée au milieu d'autres matériaux près des casernes en construction. Elle aurait été apportée de Boïren (cf. *supra*, nos 35 *a* ss.). — Copiée le 16 avril 1900 Photographie. — Publiée d'après une copie du P. Girard et la mienne *Rev. ét. grecques*, XV (1902), p. 316, n° 9.



La stèle, intacte, était surmontée d'un fronton dans lequel étaient sculptés un miroir et un peigne. Plus bas l'inscription :

Αὐρ(ηλία) Δομετία βι-
ώσασα βίῳ κουρι-
δία(ς) σεμνῆς γυνε-
κός· ἀνέστησε στήλ(ην)
5 Αὐρ(ήλιος) Βασιλεὺς με-
τὰ τέκνων ἕνε-
κεν μνήμης·
μετὰ τὸ ἐμὲ κ-
ατατεθῆνε ὃς ἂν ἐπανύξῃ,
10 δώσι ταμί-
ῳ (δηνάρια) ͵βφ′.

L. 2, comparer n° 57 : Βίῳ σεμνῷ κουριδίας γυναικός.

L'amende stipulée contre les violateurs du tombeau au profit du trésor public, était souvent de 2500 deniers dans la Phazimonitide (voyez les n°ˢ 30, 38, 39, 44 *a*, 69, 71, 71 *a*, 73, 81, 87). Parfois elle était de deux mille (86 *a*), de quinze cents (n°ˢ 20, 44 *b*, 47, 72) ou de mille deniers (n° 50). Les mêmes chiffres se retrouvent fréquemment ailleurs ; cf. Liebenam, *Städteverwaltung*, 1900, p. 43 ss. [F. C.]

72. — **Vézir-Keupru.** — **Copie communiquée par M. White, professeur à Mersivan. La pierre avait été apportée avec d'autres matériaux pour la construction des casernes. — [F. C.]**

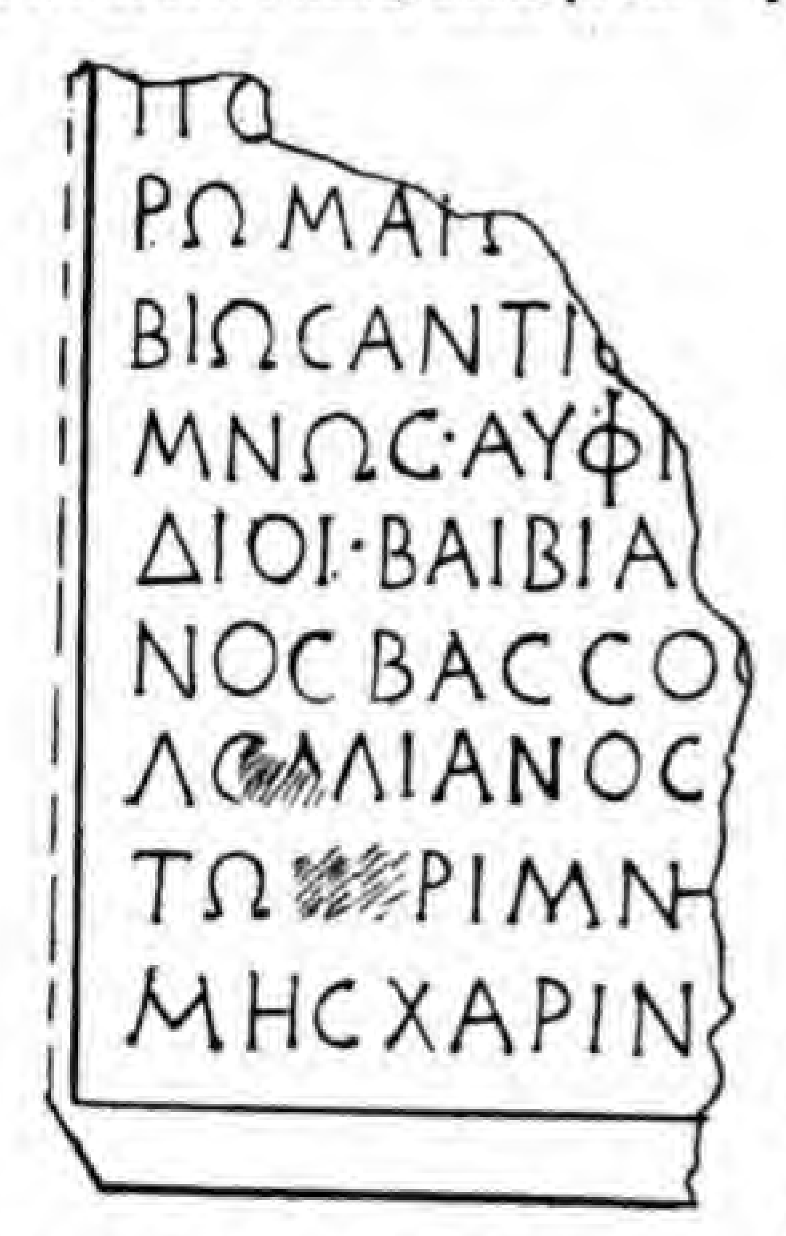
ΑΥΡΔΟΜΝΙΛ
ΛΟΝΤΟΝΤΙΛΟ
ΘΕΟΝΚΕΤΙΛΟ
.ΑΗΡΟΝΠΡΕCΒΥ
ΤΕΡΟΝΓΕΝΟΜΕ
ΝΟΝΟΛΒΙΟCΜ
ΤΡΟΔΟΡΟCΜΝΗ
ΜΗCΧΑΡΙΝΕΤ
CΑ
ΜΕΠ
ΔΩC
✳ ΑΦ

Αὐρ(ήλιον) Δομνίλ-
λον τὸν [φ]ιλό-
θεον κὲ [φ]ιλό-
χ[ηρον πρεσβύ-
τερον γενόμε-
νον [Ἔ]λβιος Μ[η]-
τρόδ[ω]ρος μνή-
μης χάριν ἔ[σ]τ[η]-
σα . . .
. . . .
δώσ[ει τῷ ταμείῳ]
(δηνάρια) ͵αφ'.

Bien que πρεσβύτερος ne soit pas à lui seul un indice certain de christianisme, ce texte du IIIᵉ siècle est évidemment chrétien. Δόμνος et ses dérivés sont des noms affectionnés par les fidèles. L. 2-3, pour φιλόθεος, cf. Ramsay, *Cities and bish.*, p. 535. — L. 3-4 peut être φιλό[δω]ρον. — L. 6, Ὄλβιος de la copie doit être corrigé en Ἔλβιος, cf. n° 79. [H. G.].

L. 3-4, φιλόχηρον. L'exercice de la charité envers les veuves était un des devoirs spéciaux du prêtre, cf. *J.H.S.*, XXV (1895), p. 167 : Χηρῶν ὀρφανῶν [ξένων ταλαι]πώρων ἀρωγός ... πρεσβύτερος et *supra*, n° 20 (cf. Ramsay, *The Church of Lycaonia* dans *Luke the Physician*, p. 352 ss.). [A]

72 a. — Vézir-Keupru. — Stèle de marbre blanc, brisée à droite, dans le jardin d'Ashkaroglou-Bekir. — H. 0m,77; L. 0m,49; H. des lettres : 0m,044-45. — Publiée : *Bull. corr. hell.*, 1909, p. 13. — [H. G.]



[Αὐφιδίῳ . . .
. . . .]
πο[λίτῃ]
Ῥωμα[ίῳ]
βιώσαντι σ[ε]-
μνῶς Αὐφί-
διοι Βαιβια-
νός, Βάσσος,
Λο[λ]λιανὸς
τῷ [πατ]ρὶ μνή-
μης χάριν.

Tombeau d'un Aufidius élevé par ses fils les *Aufidii Baebianus, Bassus, Lollianus.* Les noms purement latins de ces « citoyens romains » semblent indiquer que la famille était originaire d'Italie (cf. *infra*, nos 301, 389). Ce sont probablement des descendants d'un πραγματευόμενος Ῥωμαῖος; cf. *supra*, p. 82.

73. — Doïran (cf. n° 68). — Stèle de marbre blanc près de la fontaine publique. — H. 0m,95; L. 0m,50; Ép. 0m,14; H. des lettres : 0m,04. — Copiée le 17 avril 1900. Photographie. [F. C.] — Revue par H. G. en 1907.

Au-dessus, une fusaïole, un miroir, une corbeille, une quenouille, un fuseau et un peigne à carder (cf. n° 30). — Au-dessous l'inscription :

Γεμινίων Γαιωνᾶ
Ἀφροδισίᾳ τῇ αὐ-
τοῦ γυναικὶ
ἀμέμπτως συ[μ-
βιωσάσῃ τὴ[ν
στήλη[ν ἀνέ-
[στησεν].



Le nom Gaïonas se retrouve p. ex. à Rome porté par un fidèle des dieux syriens; cf. Gauckler, *C. R. Acad. Inscr.*, 1907, p. 135 ss.; Clermont-Ganneau, *Recueil arch. or.*, VIII (1907), p. 53. [H. G.]

74. — Vézir-Keupru. — Stèle de calcaire gris encastrée dans le mur d'un moulin à l'ouest de la ville. — H. 1m,05 : L. 0m,55; H. des lettres : 4 cm. — Publiée : Dimitsas, *Athen. Mitt.*, XIV (1889), p 211. — Copiée le 16 avril 1900. — Publiée : *Inscr. ad res Rom. pert.*, III, 144. — [F. C.]



. . . . . .
ιον μνή-
μης χάριν·
ὃς δ' ἂν μετὰ
τὸ ἐμὲ τὸν
Βασιλέα ἐν-
κατατεθῆ-
ναι ἕτερον
ἐνκαταθῆτα-
ι, δώσει τῷ
φίσκ(ῳ) (δηνάρια) ͵βφ'.

75. — Vézir-Keupru. — Grande stèle en pierre du pays dont la partie supérieure est couverte de terre, formant une marche de l'escalier extérieur d'« Abdoul Kani medressé. » — H. 1m,25; L. 0m,46; Ép. 0m,27; H. des lettres : 0m,037. — Publiée (d'après une copie du missionnaire Léonard) : Perrot, *Exploration de la Galatie*, p. 242, n° 142. — Revue par H. G. en 1907. Estampage.

ΓЄΡΩΝ
ΟΚΑΙΚΥ
ΡΙΚΟϹ
ΖΗϹΑϹЄ
ΤΗ·Ϛ·ΗΜЄ
ΡΑϹ·Λ·ΘΡ
ЄΠΤΟϹ
ΛΙΚΙΝΝΙ
ΟΥ ΠΙ
ΟΥ

Γέρων
ὁ καὶ Κύ-
ρικος
ζήσας ἔ-
τη ϛ' ἡμέ-
ρας λ', θρ-
επτὸς
Λικκινί-
ου Πί-
ου.

Le nom Κύρικος (cf. n° 19) tendrait à faire croire que l'épitaphe est chrétienne. Les θρεπτοί, *alumni*, sont fréquem-

ment nommés dans les inscriptions chrétiennes, les fidèles considérant comme une œuvre de charité de recueillir les enfants exposés; cf. *Mél. école fr. de Rome,* XV, 1895, p. 266. [F. C.]



76. — **Vézir-Keupru.** — **Plaque de calcaire brisée de tous les côtés, encastrée (à l'envers) dans le mur de la maison de Kapandjoglou Taïr. — L. 0^{m},52; H. 0^{m},35; H. des lettres: 0^{m},03.**

Ἑ]λένη ἐτῶν
λε' [θ]υγάτ[ηρ
Θεοφάν[ους. [H. G.]

77. — **Vézir-Keupru.** — **In the bazar [Munro]. — Stèle dans le mur d'une boutique du bezestan. — H. 0^{m},85; L. 0^{m},50. — Publiée: *CIG,* 4181, d'après une mauvaise copie de Hamilton (*Researches,* II, p. 411, n° 64). — Photographie. — [A. et F. C.]**



Au-dessus de l'inscription, dans un fronton, deux grappes de raisin. Au-dessous, un miroir et un peigne.

Ἰου[λ]ία Πον|τιανὴ ἐτ(ῶν) λβ'· | ταύ|της θυ|γάτηρ Ἀντω|νία Ἰσιδώρα | ἐτ(ῶν) ιδ'.

L. 1, la pierre porte ΙΟΥΑΙΑ. — Le nom Antonia Isidora se retrouve n° 49*a*.



77a. — **Vézir-Keupru.** — **Dans le Tchanakly Mahallesi (= Quartier des Potiers). — Stèle de marbre blanc engagée dans le pavé de la cour de la maison de Hadji Rif'at. — Gravure régulière. — H. 0^{m},78; L. 0^{m},47.**

Σῆμα φ[ίλη] | γαμετῇ Κ[υ]|ριλλίδι Κρε[ῖ-σ]|πος ἔτευξε
μνημόσυ|νον φιλίης | παυσαμέ|νῃ βιό-του.

L. 7. Σ est dans une cassure. — L'inscription est probablement complète. C'est un distique. [H. G.]

78. — Vézir-Keupru. — In the Armenian cemetery [A.]. — Stèle de pierre calcaire au cimetière arménien. — H. 1m,60; L. 0m,55; Ép. 0m,25. — Copiée le 16 avril 1900. — [F. C.]

Dans le fronton, une simple rosace; au-dessous, l'inscription occupe toute la largeur de la stèle, ornée d'une moulure en haut et en bas, mais pas sur les côtés.

ЄΤΟΥϹ ΡΛΑ
ΛΟΥΚΑϹ
ΝΙΓЄΡΟϹΖΩ
ΝΥΓΙЄΝΩΝЄ
ΑΥΤΩЄΠΟΗ
ϹЄΝΜЄΤΑΓΥΝ
ЄΚΟϹΠΡΟΚΛΗ
ϹΤΟΙϹΠΑΡΑΓΟ
ΥϹΙΧΑΙΡΙΝ

Ἔτους ρλα'·
Λουκᾶς
Νίγερος ζῶ-
ν ὑγιένων ἑ-
αυτῷ ἐπόη-
σεν μετὰ γυν-
εκὸς Πρόκλη-
ς· τοῖς παράγο-
υσι χαίριν.

L'année 131 = Oct. 125-6. — Λουκᾶς (probablement une abréviation de Λουκανός) semble n'être connu que comme nom chrétien; Νίγερ est souvent juif (cf. Pape, s. v.). [A.]

79. — Vézir-Keupru. — In the east cemetery. Pointed stele [A.]. — Stèle de marbre dans un cimetière turc à l'est de la ville. — H. plus de 0m,82; L. 0m,50 Ép. 0m,22. — Copiée le 16 avril 1900 [F. C.]. — Encastrée dans la tour de l'horloge; se trouvait autrefois au cimetière de l'est. — [H. G. 1907.]

ЄΤ·ΡΟΓ·Ξ
ΤЄ·ΤΑΜΑ
ΞΙΜΑЄΛΒΙ
·VΓVΝΗ
ΑΝЄ·ϹЄΝ
ЄΛΒΙϹΥΙ·
///ΤΗϹ ΜΝ
////ΗϹ·ΧΑ
//////

Ἔτ(ους) ρογ'· ξ'
τε(λευ)τᾷ Μά-
ξιμα Ἐλβί-
(ο)υ γυνή·
ἀνέ(στη)σεν
Ἔλβις υἱ(ὸς)
τῆς μν-
ήμ]ης χά-
ριν.

La copie de H. G. donne l. 8-9 ΗΜΗϹΧΑ|ΡΙΝ. Sauf ce détail la lecture est certaine; les lettres sont

parfaitement claires, mais les abréviations sont extraordinaires. L. 1, l'année 173 = Oct. 167-8 ap. J.-C. — Ensuite il faut lire ξ' non ζ' (cf. l. 3) et ce chiffre de 60 est sans doute celui des années du défunt. Sinon on songerait à μηνὸς ζ'. — Τελευτᾷ pour ἐτελεύτησε est assez commun dans les épitaphes tardives, surtout dans les textes chrétiens. Étant donnés les nominatifs qui suivent, cette restitution est préférable à celle d'un gentilice comme Τε(ρεν)τ(ί)α. — L. 6, Ἕλβις (Ἕλβιος = Helvius) fils consacre la stèle à sa mère.

Ce texte offre un exemple très curieux d'abréviations « par contraction » dont nous avons signalé déjà, n° 46, un cas isolé. — [L'emploi de ce genre d'abréviations dans les inscriptions, sur les monnaies, etc., a été étudié par Wolters, *Athen. Mitt.*, XXII (1897), p. 139 ss. et Keil, *Hermes*, XXIX (1894), p. 320; cf. *Byz. Zeitschr.*, XVII (1908), p. 672 s.; mais ce qu'il y a de remarquable dans notre texte, comme d'ailleurs dans l'inscr. n° 46, c'est qu'on trouve réunis les deux systèmes d'abréviations, par contraction : τε(λευ)τᾷ, ἀνέ-(στη)σεν, et par suspension : ἔτ(ους), υἱ(ός). On peut invoquer ce fait en faveur de la théorie de Traube, que cet emploi exceptionnel de la contraction dans l'écriture des païens, ne représente que des fantaisies individuelles de certains scribes et que ce n'est pas de là qu'est né le système arrêté d'abréviations par contraction, réduit à un groupe de quinze « noms sacrés », qui règne dans les manuscrits chrétiens. Cf. Traube, *Nomina sacra*, 1907, pp. 12, 126 ss. et *Vorlesungen und Abh.*, I (1909), p. 52. — Note de Franz Boll.]

80. — **Vézir-Keupru.** — Maison de Mourad-Oglou. Stèle brisée en haut et à gauche. Marbre rongé ; très difficile à lire. — H. 0m,53 ; L. 0m,43 ; Ép 0m,18 ; H. des lettres : 0m,03 environ. — [H. G.]

ΚΟΥΡΗ
ЄCЄΙΤЄΚΑΙΗΘ
ΙCΙΝЄΡΓΟΙC
ΜΝΗΝ ΧΡΥC
ΓΟΝΗΝΤ
CЄΝЄΑΝΦΘ
ΜЄΝΗΝCΥΝ
ΜЄΥΝΟC Η
ΜΟΚΡΑΤΗC
ΛЄΙΔΙ ΤΗΔ
ΜΝΗΜ Λ
C Β

[Τὴν] κούρη[ν συν]|έσει τε καὶ ἤθ|εσιν ἔργοισ[ι σε]|μνήν,
Χρυσ[ο]|γόνην τ[ίμη]|σε νέαν φθ[ι]|μένην συν[ό]|μευνος
[Δ]|ημοκράτης [στη]λ|εῖδι τῇδ[ε τὸ] | μνῆμ[α κ]α[λύψα]|ς

L. 1. Ou bien κούρη[ν τὴν συν]έσει. — L. 3. Je n'ai pu rétablir la fin de ces vers sans un grave accroc à la prosodie et à la syntaxe. Ἔργοισ[ί τε σε]μνήν, tout en donnant une syllabe de trop, plairait davantage; car cette restitution fournit au moins une clausule régulière, et contient une copule très nécessaire. Mais le supplément est trop long. — L. 10. La métrique de ce *titulus* étant défectueuse, on ne s'étonnera pas de voir ι dans στηλεῖδι, traité comme une longue. — Χρυσογόνη se trouve souvent, par exemple Kaibel, *Epigr. gr.*, 186, 4 (Bithynie) et 785, 2 (Cnide). [H. G.]

L. 3. Je pense que ἔργοισι σεμνήν est la véritable restitution. Ἔργοισι, grâce à l'influence de l'accent et à la prononciation monophthongue de οι, est devenu un dactyle; il est même écrit ἔργεσι dans Kaibel, *Epigr. Gr.*, 343, ἀνδρὸς ἀριστῆος ἔργεσι καὶ σοφίῃ. La scansion suivant l'accent, qui dut commencer à une date relativement ancienne, explique souvent la négligence de la quantité métrique dans ces épitaphes (cf. n°s 21, 82, 86 etc.). — L. 10. Le mètre pourrait être observé en restituant [στη]λεῖδι, τ[ά]δ[ε] μνημ[ήια τίσα]ς; cf. Kaibel, n° 596, μνημήια τίνων, où la pensée est similaire. Mais l'analogie d'une multitude de pareilles épitaphes montre que les l. 9 s. peuvent ne pas être un hexamètre complet. Elles consistent souvent en un simple centon de phrases métriques et les rédacteurs maladroits retombent à tout moment dans des compositions à demi rythmiques ou dans de la pure prose. Ainsi ici la véritable restitution peut bien être [στη]λεῖδι τῇδ[ε] μνήμ[αις ἀϊδίαι]ς : cf. n°s 82, 83. [A.]

81. — Vézir-Keupru. — Fragment de stèle encastrée dans le mur du bezestan près de la porte. Le haut est brisé. — H. env. 1^m; L. 0^m,50. — Publiée : Ainsworth, *Journ. of the geogr. society of London*, IX, p. 259; Hamilton, *Researches*, II, p. 411, n° 65; *CIG*, 4179. — Revue par A. et F. C.

. . . σεμνῶς | καὶ ζήσαν|τα κοσμί|ως ἔτη μ' | Κύριλλα ἡ | σύμβιος |
αὐτοῦ τε|κνώσασα | μετ' αὐτοῦ | μνήμης χά|ριν, ἐν τῷ | ρϛβ' ἔτει.

Au-dessus de σεμνῶς traces de lettres illisibles. — L'année 192 = Oct. 186-7 ap. J.-C.

82. — Vézir-Keupru. — Publiée, d'après la copie de M. Léonard, missionnaire à Mersivan, Perrot, *Explor. de la Galatie*, p. 242, n° 141; Kaibel, *Epigramm. graeca*, 393.

. . . γλυκυ]τάτην . . . . . .
εὐσταθέα π. . . . | . . . πᾶσιν δ' ἰσό|τιμον,

ὀρθοτάτου | παντὸς προεστῶ|σαν βιότου·
ἧ τύμ|βον καὶ στήλην | ἀνὴρ μνήμαισιν | ἀρίσταις
Μαρτιά|λης στῆσεν, κήρυ|γμα τῆς φιλ[ί]ης·
ὃς δ' ἂν μετὰ τὸν Μαρ|τιάλιον ἕτερον σῶ|μα [καταθῇ, δώσει τῷ ταμείῳ δηνάρια . .]

L. 11, la copie donne ΦΙΛΗΣ. Comparer n° 77 *a*, μνημόσυνον φιλίης. — Restes de rédaction métrique. Les mots εὐσταθέα ... φιλίης forment approximativement deux distiques. — Notez l. 13 l'accusatif Μαρτιάλιον, comme si le nominatif était Μαρτιάλις pour Μαρτιάλιος. — La fin est restituée d'après le n° 40.

83. Vézir-Keupru. — Base (altar-stone) in the yard of the house of Emir Bey. — [A.]



[. . . . .]
ἡ γαμετὴ φθίμ[ε-
νον ὀδυρομέν[η
Θεοδώρα τείμ[η-
σεν στήλῃ μν[ή-
μαισιν ἀειδίασ[ι·
μετὰ τὸ δὲ τὴν Θ[ε-
οδώραν κατατε-
θῆναι, μηδενὶ ἑτέρῳ
ἐξὸν εἶνε ἀνῦξε,
ἐὰν δέ τις τολμή-
σῃ, δώσι τῷ φίσκῳ δην. ,β[φ'.

L. 12, δωσι. ΣΙ a été ajouté après coup par le lapicide.

Les l. 2 ss. forment un hexamètre fautif; l. 4 ss. ou bien un hexamètre, ou, si nous lisons ἀειδίαις (cf. n° 82), un pentamètre (μνήμαισιν étant scandé suivant l'accent). [A.]

84. — Vézir-Keupru. — Fragment d'une stèle brisée en haut et en bas; caché chez un Turc. — H. et L. 0m,40. — Copie communiquée par M. Hovhannes Simsarian.



. . . . [π]οθη-
τὴν εὐσεβέ-
α, φιλόφιλον,
ἀγακλυτήν,
πολύδωρο[ν·
τῆδ[ε] πόσις
Οἰκογένης
στήλην . . .

Pseudo-hexamètres. — Οἰκογένης, qui est appliqué d'ordinaire aux esclaves *vernae*, est ici employé comme nom propre.

85. — Vézir-Keupru. — " In the wall of a house ". Hamilton, *Researches*, II, p. 412, n° 67, d'où Welcker, *Rheinisches Museum*, III (1845), p. 219, n° 24; *CIG*, III, 4180; Kaibel, *Epigr. gr.*, n° 397. — Nous n'avons pas retrouvé la pierre.

. . . . μαρτύριον ὀρθοῦ | βίου· ᾧ συνέζη|σεν σεμνῶς,
συν|έκαμέν τε συνε|τέκνωσέ[ν τε]· καὶ νῦν, | ὅτ' ἔδει χάριτάς |γ]ε |
λαβεῖν καμάτων | τε καὶ τέκνων, | λίπε μ' ἐν καμά|τοισι μόνον καὶ |
νήπια τέκνα· ἧς οὔποτε λήσομ' | ἐγὼ κείνης καλ[ῶν] ἔργων· ἦ,
[τ]άλαν, | ἐν φ[θι]μένοισι | γε[γὼς] φιλότητ[ι] μιγείην.

" *Auctor incultus membra orationis poeticae congessit, ita ut ne unum quidem iustum efficeret. Nam de restitutione ultimi versus, qui ad formulam Homericam accedit, dubito. Abusus particulae* τὲ *aetatem Romanam imprimis prodit* [*CIG*]. Cf. nos 80, 91. — L. 6. ΤΕ corrigé en γε par Bücheler.

86. — Vézir-Keupru. — Moulded *stele* in the court of the café of Hamdi Effendi [A. et M.]. — Stèle de calcaire blanc, brisée du haut, près de la fontaine du café Emin Aga Pandjatar. 16 avril 1900. — H. 1m,38; L. 0m,54. — [F. C.]

[Σπεύσας] | ἐς ἀθ[ανά]|τους δό[μους], | ἀνδρὸς δ' ἀμέ|λησας
ἀστράσιν | οὐρανίοις σῶ|μα καθηραμέ|νη·
οὔτις ἐρ(ε)ῖ με|ρόπων ὅτι δὴ | θάνες, ἀλλ' ὅ|τι πάτρην

ῥυ|ομένην νού|σων ἅρπασαν | ἀθάνατοι·
χαῖ|ρε καὶ Ἠλυσίοις | ἐπιτέρπεο, σοῖς | δ' ἄρ' ἑταίροις |
λύπας καὶ θρή|νους κάλλιπες | ἀΐδ(ι)ους.

ΕΠΕΤ
ΕϹΑΘ
ΤΟΥϹΔ
ΑΝΔΡΟϹΔΑΜΕ
ΛΗϹΑϹΑϹΤΡΑϹΙΝ
ΟΥΡΑΝΙΟΙϹϹΩ
ΜΑΚΑΘΗΡΑΜΕ
ΝΗΟΥΤΙϹΕΡΙΜΕ
ΡΟΠΩΝΟΤΙΔΗ
ΘΑΝΕϹΑΛΛΟ
ΤΙΠΑΤΡΗΝΡΥ
ΟΜΕΝΗΝΝΟΥ
ϹΩΝΑΡΠΑϹΑΝ
ΑΘΑΝΑΤΟΙΧΑΙ
ΡΕΚΑΙΗΛΥϹΙΟΙϹ
ΕΠΙΤΕΡΠΕΟϹΟΙϹ
ΔΑΡΕΤΑΙΡΟΙϹ
ΛΥΠΑϹΚΑΙΘΡΗ
ΝΟΥϹΚΑΛΛΙΠΕϹ
ΔΙΔΟΥϹ

L. 2. D'après ma copie il manque trois lettres après ΑΘ, quatre d'après Anderson. — L. 3, l'o est considéré comme long dans δόμους. — [Peut-être est-ce le nom de la défunte, Δόμνα, avec une légère faute de métrique qu'il faut restituer. H. G.] — Cette inscription appartient à la catégorie assez nombreuse d'épitaphes où est exprimée l'idée que l'âme, purifiée des souillures du corps (σῶμα καθηραμένη), va habiter au milieu des astres (cf. Friedländer, *Sittengesch.*, III[6], p. 750; Rohde, *Psyche*, II[4], p. 384). Les immortels ont élevé cette âme, délivrée des maladies terrestres (ῥυομένην est pris au sens passif), dans sa patrie (πάτρην doit être un accusatif de direction). Le ciel est en effet le lieu d'origine du feu divin qui anime l'homme, et qui remonte après la mort à sa source éternelle. Suivant cette eschatologie sidérale, les Champs Élysées (v. 5) sont situés dans la région des étoiles (cf. mes *Religions orientales*, 2[e] éd., p. 369 s., 371, n. 65). — Comparer avec les lignes 9 ss., Haussoullier, *Rev. de philol.*, XXXIII (1909), p. 6 ss. : Ἀλλὰ σ' ἔχων ἐς Ὄλυμπον ἀν[ήγαγεν] εὔσφυρος Ἑρμῆς | Ἐκ χαλεπ[ῶν] μερόπων ῥυσάμενος βίοτον· | Αἰθέρα δ' ὀκταέτης κατιδὼν ἄστροις ἅμα λάμπεις. [F. C.]

86 a. — Vézir-Keupru. — Fragment de stèle dans un jardin (Wakouf-Baghché) appartenant à Hadji Choukri effendi, dans le Sultan Mahallesi. — H. 0m,51; L. 0m,61; Ép. 0m,18; H. des lettres : env. 0m,035. — Estampage.

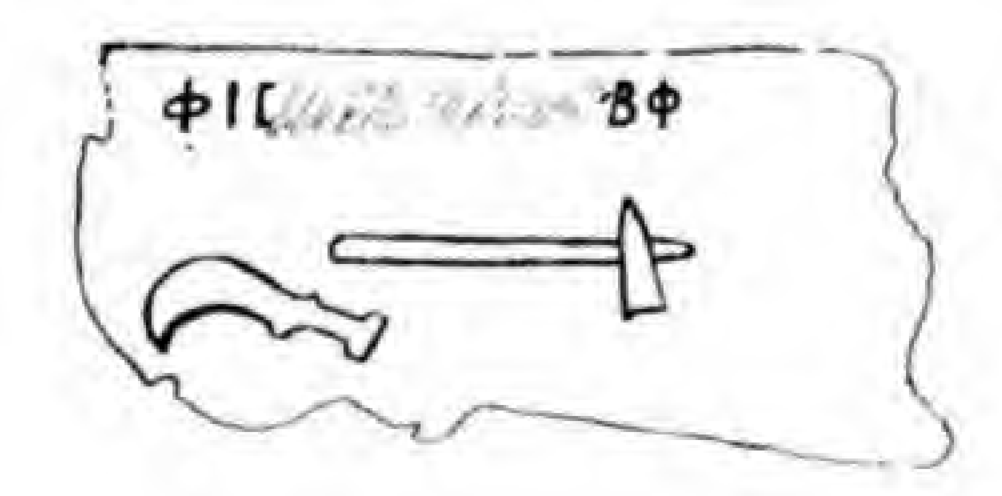
A la partie inférieure un peigne et un miroir. Au-dessus, l'inscription :

. . . βί[ου πένθος] | προλι[ποῦσα το]|κεῦσιν· |
[ὅστις] δ' ἂν σῶμα [πρὸς] | τοὺς τρεῖς ἐγκα[τα]|θῆται
δώσει τῷ | φίσκῳ δ(ηνάρια) ,β'.



L'inscription était métrique ; même la formule pénale a un air d'hexamètre. Remarquez le point après [το]κεῦσιν et . . θηται (cf. n° 58). Le peigne et le miroir indiquent une femme, du moins très probablement (car il arrivait qu'on achetât des pierres sculptées d'avance avec l'espace laissé libre pour l'inscription, et que des objets appropriés à une femme décorassent ainsi la tombe d'un homme); c'est pourquoi j'ai restitué [πένθος] προλι[ποῦσα το]κεῦσιν. Les mots τοὺς τρεῖς indiquent que les parents, encore vivants, devaient être enterrés plus tard dans le tombeau de leur fille. Suivant une formule connue, ils ont construit ce tombeau pour eux-mêmes et pour leur enfant. [H. G.]

87. — Vézir-Keupru. — Quartier de Tchanakly-Mahallesi, dans le perron de l'école. Morceau de stèle funéraire en pierre du pays. — L. 0m,89; H. 0m,39; H. des lettres : 0m,033. — [H. G.]



Au-dessous de l'inscription une hache et une serpe (cf. n° 30).

. . . [δώσει τῷ]
φίσ[κῳ] (δηνάρια) ,βφ'.

87a. — Vézir-Keupru. — " In the wall of the bezestan ". Hamilton, *Researches*, II, p. 411, n° 66. = *CIG*, 4182.

. . μνήμης χά[ριν.

88. — Vézir-Keupru. — Grande pierre taillée quadrangulaire, déposée dans une rue ; elle venait d'être découverte à notre arrivée (1907). — H. 0m,67 ; L. 0m,82 ; Ép. 0m,87 ; H. des lettres : 0m,035.

Dans la face supérieure était creusée une cavité ronde de 0m,30 de diam. sur 0m,24 de profondeur. Autour de cette cavité, formant un carré de 0m,35 de côté, se trouvaient quatre trous de scellement. — La face inscrite est décorée d'un chrisme [H. et L. 0m,40] dont nous reproduisons le dessin ; exactement au-dessus est gravée l'inscription : Εὐτύχι. [H. G.]



ENTRE NÉOCLAUDIOPOLIS ET L'HALYS

(Carte IX)

89. — Indje-Su (6 miles NW. of Vezir-Keupru). — In a fountain below the village. — H. 0m,33 ; L. 0m,35 ; H. des lettres : 0m,045. [A.]. Revue par H. G. en 1907. — Estampage.

ΓΕΝΤΙΑΜΑ…
ΦΙΛΑΝΔΡΩΚΕ
ΣΕΜΝΗ
ΕΤΩΝΚΕ
ΕΤ϶ΡΟΕ

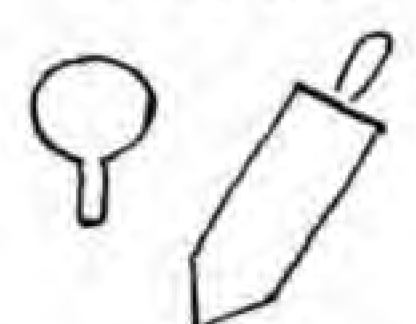
. . . . [Τε-
ρ]εν[τί]ᾳ Μά[ρκῃ?
φιλάνδρῳ κὲ
σεμνῇ
ἐτῶν κε'·
ἔτ(ους) ροε'.

L. 2. Le *cognomen* était peut-être Μαρκίᾳ. — L'année 175 = Oct. 169-170 ap. J.-C.

90. — Avdan (about 1 hour NW. of Vezir-Keupru). — In the wall of the mosque. Marble *stele* with triangular pediment. — H. 1m,02 ; B. 0m,535 ; H. of letters : 0m,032. — Published : Perrot, *Explor. de la Galatie*, p. 242, n° 143 ; *Inscr. ad res Rom. pert.*, III, 140. — [A. et Munro.]

Sous l'inscription un miroir et un glaive (cf. n° 30).

Λ· ΑΝΤΩΝΙΟϹ
ΛΟΝΓΟϹΙΟΥΕ
ΤΡΑΝΟϹΚΕ
ΠΑΥΛΙΝΑΓΥ
ΝΗΑΥΤΟΥΤΟΙϹ
ΠΑΡΑΓΟΥϹΙ
ΧΑΙΡΙΝ



Λ. Ἀντώνιος
Λόνγος οὐε-
τρανὸς κὲ
Παυλῖνα γυ-
νὴ αὐτοῦ · τοῖς
παράγουσι
χαίριν.

Le signe qui suit Λόνγος ne m'a pas paru être une fente de la pierre, mais c'est probablement une erreur du lapidaire, qui commença à graver ΚΕ par anticipation.

Une autre épitaphe de vétéran a été trouvée à Eski-Wiran, n° 41. [A.]

ΕΝΘΑΔΑΚΥΛΕΙ
ΝΟΝΚΑΙΤΟΥΔΕ
ΤΕΙΜΗΝΣΥΝΟ
ΜΕΥΝΟΝ›ΓΑΙΑ
ΦΙΛΗΚΑΤΕΧΕΙΨΥ
ΧΗΣΑΠΟΠΤΑΜΕ
ΝΗΣ' ΟΙΒΙΟΝ
ΑΙΝΑΡΕΤΟΝΣΩ
ΦΡΟΝΑΕΧΟΝΗΔΕ
ΠΟΘΕΙΝΟΝ›ΘΡΗ
ΣΚΕΥΟΝΤΕΣΑ
ΓΝΩΣΘΕΟΝΕΠΕ *sic*
ΔΟΞΙΗ›ΙΣΗΝΕ
ΧΟΝΣΤΟΡΓΗΝΔΕ
ΒΙΩΚΑΙΟΜΟΙΙΑ
ΕΡΓΑ›ΗΜΑΣΙΔΕΝ
ΤΑΥΤΟΙΣΕΝΦΘΙ
ΜΕΝΟΙΣΙΝΕΒΑΝ·
ΤΟΙΣΠΑΙΣΕΥΣΕΒΙ
ΗΣΕΝΕΚΕΝΣΤΗΛΙ
ΔΑΖΑΡΑΞΕΝ·ΚΥΡΙ
ΑΚΟΣΓΟΝΕΣΙΜΝΗ
ΜΗΓΕΡΑΣΣΑΜΕΝΟΣ

91. — Avdan. — *Stele* with triangular pediment enclosing a wreath. — H. 1m,65; B. 0m,56; H. of letters: 0m,29. — Published from two defective copies by Perrot, *Explor. de la Galatie*, p. 171, n° 104 and Kaibel, *Epigr. Gr.*, n° 425. [A.]

Ἐνθάδ' Ἀκυλεῖ|νον καὶ τοῦδε | Τειμὴν συνό|μευνον
γαῖα | φίλη κατέχει ψυ|χῆς ἀποπταμέ|νης,
οἳ βίον | αἰνάρετον σώ|φρονα ἔχον ἠδὲ | ποθεινὸν
θρη|σκεύοντες ἁ|γνῶς Θεὸν ἐπ' ε(ὐ)|δοξίῃ,
ἴσην ἔ|χον στοργὴν δὲ | βίῳ καὶ ὁμοῖια | ἔργα,,
ἤμασι δ' ἐν | ταὐτοῖς ἐν φθι|μένοισιν ἔβαν, |
τοῖς παῖς εὐσεβί|ης ἕνεκεν στηλῖ|δα (χ)άραξεν
Κυρι|ακὸς γονέσι μνή|μη(ς) ἐρασσάμενος.

Épitaphe chrétienne. Kaibel dit avec raison : *Memorabile hoc artis metricae exemplum; versus enim iusto nec maiores nec minores, syllabarum tamen nulla fere legitima mensura.* Mais la critique s'applique à plus d'une des épitaphes métriques d'Asie Mineure (cf. nos 80, 83, 86 etc.).

V. 1. ΤΕΙΜΙΝ, ΤΕΙΜΗΙΝ copies; Τειμ[ίη]ν Kaibel.

V. 3. Ο... ΟΝ copies; ο[ὐραν]όν Perrot, pre-

nant σῶφρον comme = σωφροσύνην; [θάνατ]ον αἰνάρετον, Kaibel, qui ajoute *in ipso templo sacra facientem mortuam Nonnam matrem praedicat Gregorius, A. P., VIII, 25-74.* Βίον αἰνάρετον = βίον ἐνάρετον. La représentation de αι par ε avait commencé dès le IIe siècle ap. J.-C., les deux sons étant déjà devenus identiques. Les exemples du procédé inverse (αι pour ε) sont plus rares (cf. αἰαυτοῦ pour ἑαυτοῦ dans *Inscr. Bureschianae,* éd. Koerte, n° 22 (196 ap. J.-C.), αἰαυτῷ Koerte, *Athen. Mitth.,* 1899, p. 423, αἰαυτῇ dans Ramsay, *Cit. and Bish.,* II, p. 470, n° 309, αἰοὺς pour ἑοὺς dans *J.H.S.,* XIX, p. 287, n° 185). C'est sans doute la raison pour laquelle αἰναρέτης (ou -ος), qui ordinairement veut dire ὁ ἐπὶ κακῷ τὴν ἀρετὴν ἔχων (p. ex. Hom., *Il.,* XVI, 31), en arriva à signifier aussi τὰ μνήμης ἄξια suivant une glose de Zonaras (Steph., *Thesaurus,* s. v.).

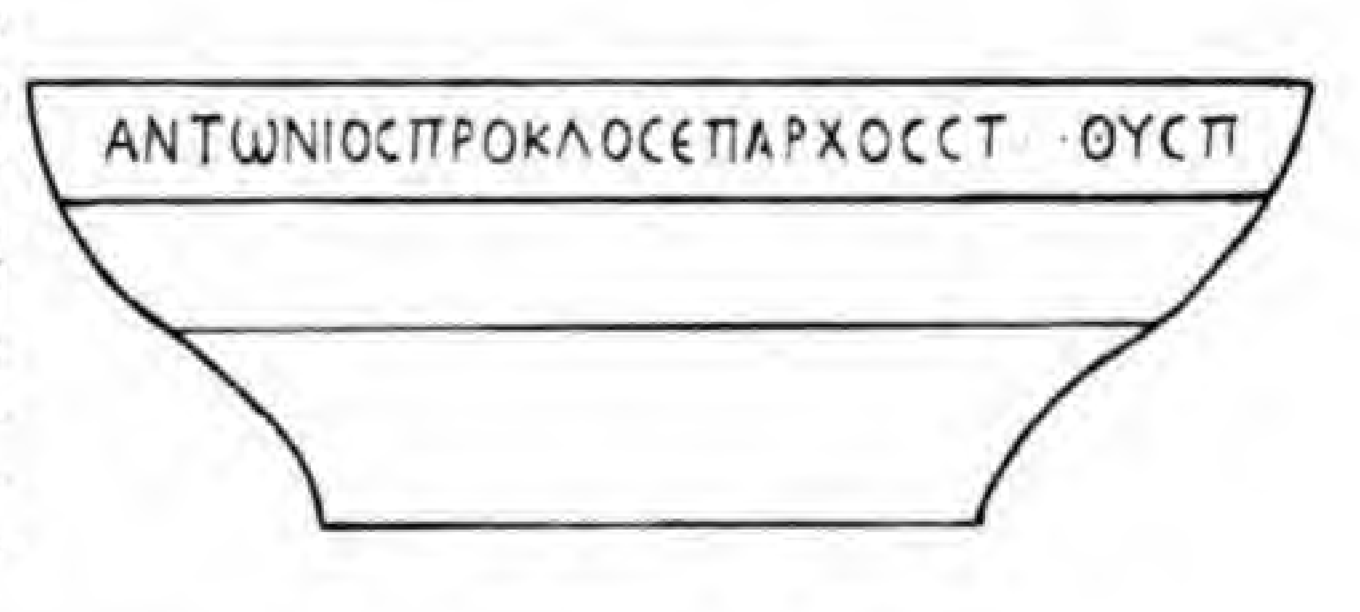
V. 4. ΕΠΕΙΑΘΥ..Η copies; ἐτεᾷ θυσίῃ Perrot; ἐπ'ἀοζίῃι Kaibel, d'où Liddell et Scott admettent dans leur *Lexicon* « ἀοζία, Ion. -ίη, *attendance* », mais ceci n'est pas sur la pierre.

V. 6. Ταὐτοῖς est un solécisme.

V. 7. ΣΑΡΑΣΕΝ copies; στηλῖδας ἄρασεν (pour ἄρσεν, aor. d'ἀραρίσκω) Perrot; ἄραξεν Kaibel, mais il n'y a qu'une seule στηλίς et ἄραξεν est tout à fait impropre. Il est probable que χάραξεν est ce qu'on a voulu graver (c'est ce que Kaibel suggère dans son Index).

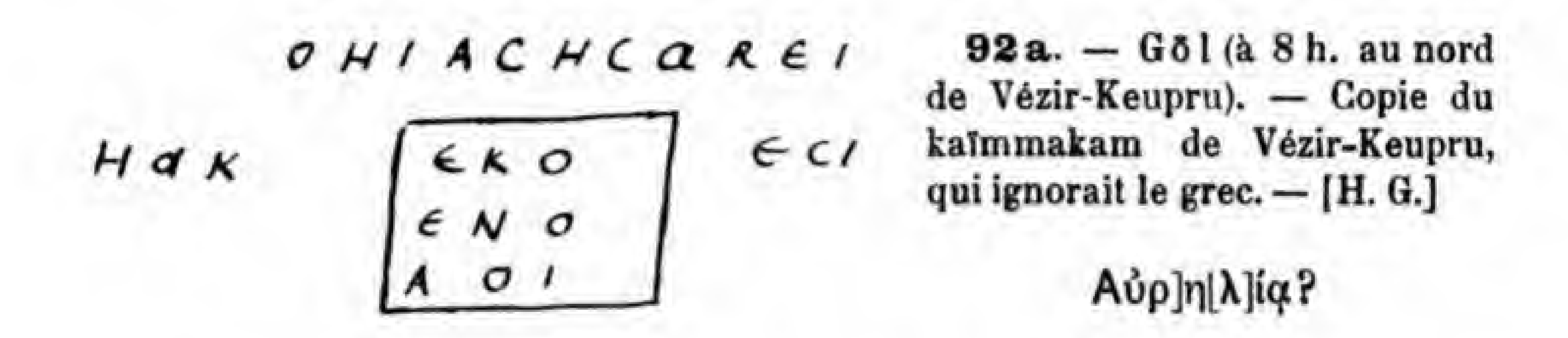
V. 8. ΜΝΗΜΗΓ (ainsi les copies) est probablement une autre erreur du lapicide. Perrot restitue μνήμῃ ἱερασσάμενος « les consacrant à leur mémoire »; Kaibel donne μνῆμ[α] γερασσάμενος, regardant apparemment le dernier mot (avec Liddell Scott, s. v.) pour le partic. aor. de γεραίρω. Je prends (γονέσι) μνήμης ἐρασσάμενος comme une simple périphrase pour μνήμης χάριν. [A.]

92. — On Shighers fountain between Eshekbounar, a Circassian village, and Karabadjak, 6 miles northwards of Vezir-Keupru. — L. 1m,30; H. 0m,54. — Dessin communiqué, avec ces indications, par M. Simsarian.



Ἀντώνιος Πρόκλος ἔπαρχος [εἴλης] Ὑσπ[ανῶν?]

La copie ne permet pas de déterminer avec certitude le nom de l'aile de cavalerie dont Antonius Proclus fut préfet. Nous avons restitué Ὑσπανῶν pour Ἱσπανῶν, mais on compléterait aussi bien οὐετρανῶν ou même [Λ]υσ[ιτανῶν]. — Σ[πείρας], à quoi on pourrait songer, est trop long pour être substitué à εἴλης.



92a. — Gõl (à 8 h. au nord de Vézir-Keupru). — Copie du kaïmmakam de Vézir-Keupru, qui ignorait le grec. — [H. G.]

Αὐρ]η[λ]ίᾳ?

93. — Assar (sur le Kizil-Irmak, à six kilomètres en amont de Bâfra). — Plaque de calcaire cristallin, brisée en deux fragments. — H. 0m,55; L. 0m,76. — Copie communiquée par Misraël S. Symeonides, médecin à Bâfra.

ΓΗΡΑΙΟCΛ
ΤΟΥCCΤΕΦΑΝ . . . ΛΕCΑC
ΤΑΥΤΑΓΑΡΗΥΤΕΤΕ . . ΚΑΛΑ
ΤΡΕΦΟΝΕΠΙΔΑC ΕΙΧΟΝ
ΠΟΛΛΑCΚΑΙΜΕΓΑ ΛΑC
ΩΛΕCΑΠΑΝΤΑC ΟΜΟΥ

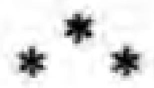
Γηραιὸς [ἀμφοτέρους?] | τοὺς στεφάν[ους ὀ]λέσας·
ταῦτα γὰρ ἡύτε τέ[κνα] καλὰ | τρέφον, ἐ[λ]πίδας εἶχον |
πολλὰς καὶ μεγάλας |, ὤλεσα πάντας ὁμοῦ. [F. C.]

III. — AMASIA

Une forteresse s'éleva probablement depuis une antiquité reculée sur la montagne d'Amasia, qui offrait une position stratégique incomparable (*Studia*, p. 148). Une légende faisait du dieu Hermès le fondateur de la ville (Ἑρμῆς κτίσας τὴν πόλιν, Babelon et Reinach, *Monnaies d'Asie Mineure*, I, p. 35, n° 53). Celle-ci devint la capitale des rois du Pont au moins jusqu'à la prise de Sinope par Pharnace en 183 (Th. Reinach, *Mithrid. Eupator*, p. 41), et l'on y voit encore leurs tombeaux (*Studia*, p. 159 s.). L'inscription n° 94 confirme que le même Pharnace y tenait garnison, et la cité frappa monnaie à l'époque de Mithridate Eupator (Babelon et Reinach, *l. c.*, I, p. 28).

En 70, Amasia se rendit à Lucullus (Memnon, c. 54, *F. H. G.* III, p. 555) et ce fut probablement une des onze cités entre lesquelles Pompée partagea en 64 le territoire du Pont (Th. Reinach, *Mithr. Eup.*, p. 400). Elle fut ensuite « donnée à des rois » (Strab., XII, 561 C) sans doute par Antoine, comme Néapolis (cf. *supra*, p. 73). L'un de ces rois est peut-être Lycomède qui défit le prétendant Arsace (Strab., *l. c.*). Strabon, qui naquit à Amasia vers 63 (cf. Steph. Byz., s. v.), nous a laissé de sa patrie une description précise et pittoresque (XII, 3, 39, p. 561 C et p. 547, 556; cf. une vue de la ville sur une monnaie d'Alexandre Sévère dans Babelon et Reinach, *op. cit.*, n° 102, pl. VI, n° 10).

Les inscriptions datant de cette première période de l'histoire d'Amasia sont peu nombreuses (n°s 94-95 *b*). Noms perses ou indigènes et langue grecque indiquent une population barbare déjà hellénisée (cf. Th. Reinach, *l. c.*, p. 249).



Au moment où écrivait Strabon (vers 18 ap. J.-C.), le territoire d'Amasia était une province romaine (νῦν ἐπαρχία ἐστί). L'ère de la ville qui fut à tort fixée autrefois à 7 av. J.-C. (Eckhel, II, p. 345), puis à Oct. 1 ap. J.-C.



(Th. Reinach, *L'histoire par les monnaies*, p. 147; cf. Babelon et Reinach, *Recueil*, I, p. 27), date très probablement de l'an 2 av. J.-C. ou plus exactement d'Oct. 3, comme celle de Sébastopolis (Dessau, *Zeitschr. für Numismatik*, XXV, 1906, p. 339 ss.). Cette ère coïncide donc avec le XIII[e] consulat d'Auguste, mais il n'est pas douteux qu'elle ait pour point de départ l'année de l'annexion à l'Empire (Anderson, *supra*, p. 74). Amasia devint alors la métropole du Pont Galatique, où la place Ptolémée (V, 6, 9; Pline, VI, 3, la met par erreur en Cappadoce), et le resta tant que subsista cette province. Lorsque, sous Trajan (?), le Pont Galatique eut été réuni au Pont Polémoniaque pour former le *Pontus Mediterraneus*, Néocésarée devint le chef-lieu de la nouvelle circonscription administrative (inscr. n° 290; cf. *Revue ét. grecques*, XIV, 1901, p. 140), mais Amasia conserva le titre honorifique de μητρόπολις (inscr. n[os] 97, 99; ἡ λαμπροτάτη μητρόπολις, inscr. n° 100; monnaies depuis Hadrien). Elle y ajoute depuis Antonin le Pieux celui de πρώτη τοῦ Πόντου, peut-être pour affirmer qu'elle est la plus ancienne ville du Pont ou pour proclamer sa primauté en dépit du choix de sa rivale, Néocésarée, comme capitale; elle s'intitule depuis Marc Aurèle νεωκόρος pour rappeler sa dévotion aux empereurs (cf. *Studia*, p. 166). Elle doit à Hadrien, qui la visita sans doute en 131 (Weber, *Untersuch. zur Gesch. des Hadrians*, p. 265), le surnom d'Ἀδρ(ιανεία) (monnaies depuis Marc Aurèle), celui de Σευ(ηρεία) Ἀντ(ωνινεία) à Septime Sévère et Caracalla, celui de Σευ(ηρεία) Ἀλεξανδρεία à Alexandre Sévère.

Placée au carrefour de voies importantes rayonnant dans toutes les directions (*infra*, n[os] 441 ss.), elle prospéra sous l'Empire. Elle construisit ou reconstruisit de nombreux temples, un théâtre, un stade, un aqueduc (inscr. n[os] 97, 100; cf. *Studia*, p. 165 ss. et *Vit. Basilisci* dans les *Act. SS*. Mart. I, p. 238 : *Introivit cum eis in theatrum et in eum locum qui dicitur Petason* (= Πετασών) *et in Serapion, qui iuxta est*). Sa population paraît avoir été fort adonnée aux combats des gladiateurs (inscr. n[os] 109-110), et elle célébrait encore avec pompe à la fin du IV[e] siècle la vieille fête des Calendes de Janvier (Astérius Amas., dans Migne, *P.G.*, XL, p. 221). Le dieu principal de la cité était le Zeus Stratios (n[os] 140 ss., cf. n° 152), mais on y adorait aussi d'autres divinités d'Asie Mineure, comme la Grande Mère (*Studia*, p. 165, n. 2), ainsi que le perse Mithra (n° 108), et l'alexandrin Sérapis (*Serapéum*, cf. *supra*; monnaies n[os] 15, 41, 69). Dans un faubourg au bord de l'Iris, se trouvait un bois consacré à Éros (Marianos, *A. P.*, IX, 668). On a mis au jour en outre des dédicaces à

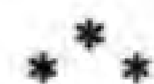


Apollon, Artémis et Léto (n° 146), aux Nymphes (n° 96), et sur les monnaies figurent Aphrodite et Arès, Tychè, Hermès, Dionysos, Pallas, Asklépios et l'Iris divinisé (*Studia*, p. 171, n. 2; cf. Marianos, *l. c.*).

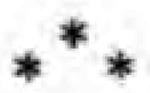


Les inscriptions apprennent peu de chose sur son administration intérieure. Le δῆμος est censé décerner les honneurs jusqu'en l'année 377 (n° 99 ; cf. 97, 98, 100), bien qu'en réalité l'assemblée du peuple ne se réunit sans doute plus depuis longtemps. Un πολιτευτής est mentionné n° 100*a*. Un ἀρχίατρος (n° 110*a*) avait probablement aussi une position officielle.

Des citoyens d'Amasia sont nommés sous l'Empire dans les textes de diverses parties du monde grec, ainsi à Athènes, *CIA*, III, 132, 8 : Τίτος Οὐάριος Χαρεῖνος ... πατρὶς κλεινὴ πόλις ἦν Ἀμάσεια; III, 201 : Διότιμος, Ὑψικράτης, Δρόσερος, Σευῆρος οἱ Ἀμασεῖς ; à Rhodes, *I.G.*, XII, 1450 : Ἀγησικράτης Ἀντιμάχου Ἀμιασεύς (*sic*).



Suivant la légende, St Pierre en se rendant à Rome aurait passé par Amasia et y aurait nommé évêque Nicétius. On y montrait plus tard le lieu où il avait prêché (Vie de St Basileus d'Amasia, *Act. SS.*, April. t. III, p. XLII : Καὶ τόπος ἐν Ἀμασείᾳ μέχρι νῦν Ἀποστόλων καθέδρα καλεῖται ; cf. n° 102). Selon une autre tradition la ville aurait été évangélisée par St André (Bonnet, *Acta apost.*, II, Praef. Act. Matth., XIII). Son église est certainement fort ancienne (Harnack, *Ausbreitung*, II², p. 173 ss.). Vers 240 ap. J.-C. ce fut Phaidimos, évêque d'Amasie, qui consacra St Grégoire le Thaumaturge évêque de Néocésarée (Grég. Nyss., *Vit. Gregor.*, c. 19 ss. ; *Vit. Basil.*, *l. c.*). Elle possédait dès le IIIe siècle plusieurs églises qui furent détruites ou fermées pendant la persécution de Licinius (Eusèbe, *Vit. Const.*, II, 1, 2 ; *Hist. Eccl.*, X, 8, 14), à laquelle succomba l'évêque Basileus (*Act. SS.*, April. t. III, p. L ss. ; cf. les actes du synode d'Ancyre de 314, Harnack, *l. c.*, p. 183 ; Lequien, *Or. christ.*, I, 524 ss.). Son successeur Eutychius assistait au concile de Nicée (*Patr. Nicaen. nom.*, éd. Cuntz-Gelzer, I, 109 ; II, 105 etc.). Outre les saints que nous venons de nommer, d'autres auraient vécu ou péri à Amasie à cette époque d'après les textes hagiographiques : Phocas de Sinope sous Trajan (*Act. SS.*, Iul. III, p. 603 ss. ; cf. *Synax. Sirmond.*, éd. Delehaye, p. 69, 19), Théodore (inscr. n° 101), Basiliscus (cf. *supra*, p. 110 et *Studia*, p. 247). Mais malgré l'antique importance de cette communauté, les inscriptions chrétiennes découvertes à Amasia sont d'une date relativement tardive (n°s 101, 102, 105, 133 ss. ; cf. n° 149).





Après Dioclétien, Amasia devint la métropole civile et religieuse du Diospont, appelé par Constantin Hélénopont (Hiéroclès, 701, 3 ; Polem. Silv, 9, 2 ; cf. *Vit. Basil.*, *Act. SS.*, April. t. III, p. XLII s. : Μητρόπολις δ' αὐτὴ τῆς Ποντικῆς ἐπαρχείας .., (πόλις) ὀχυρωτάτη, μεγίστη καὶ περικαλλής). Elle le resta, à côté de Néocésarée, lorsque Justinien eut réuni l'Hélénopont et le Pont Polémoniaque (*Novell.*, 28), et son archevêque garda, comme par le passé, cinq suffragants (*Notit. episc.*). Les auteurs profanes parlent peu d'elle, mais les écrivains ecclésiastiques s'occupent fréquemment de cette église considérable (Basile, *Epist.* dans Migne, *P.G.*, XXXII, p. 593 (235); p. 846 (347) ; p. 936 B (387) ; Sozomène, *Hist. eccl.*, VII, 2, 6 ; Astérius d'Amasie [vers 400], Migne, *P.G.*, XL, p. 135 ss. et *passim*. Liste des évêques connus dans Lequien, *Or. christ.*, I, p. 526 ss. et plus complètement dans l'Ἀνατολικὸς ἀστήρ, cf. inscr. n° 101). Anastase y éleva un sanctuaire à S[t] Théodore (inscr. n° 101) et Justinien restaura bon nombre d'églises (Procope, *De aedif.*, III, 7 ; cf. *Studia*, p. 166, n. 5), la ville ayant beaucoup souffert, en 529, d'un tremblement de terre (Procope, *Hist. arc.*, 18, § 42, p. 111, 22 ; Malalas, XVIII, p. 448, 3 Bonn). La vie du patriarche Eutychius (*P.G.*, LXXXVI, col. 2292 ss.), qui fut banni à Amasia en 565, donne des détails intéressants pour la même époque. Dans cette cité archiépiscopale, les couvents s'étaient multipliés : l'un d'eux avait été fondé par les évêques Mélétius et Séleucus, dont il contenait les reliques (col. 2293 A), un autre, consacré à S[t] Jean, était situé sur l'Acropole (τοῦ ἁγίου Ἰωάννου εἰς Ἀκρόπολιν, col. 2338 C), un monastère de femmes s'appelait τῶν Φλαβίας (col. 2334 A ; cf. aussi 2334 D, chapelles consacrées à S[t] Michel et à la Vierge). Mais Amasia restait aussi une importante place forte avec une garnison (col. 2350 D, τριβοῦνος d'un *numerus*), et lors d'une incursion des Perses, en 572, les habitants des cités voisines y cherchèrent un refuge (col. 2343, ὡς εἰς ὀχυρωτάτην πόλιν). Plus tard, pendant la grande invasion de Chosroès, en 662, les troupes d'Héraclius s'y retirèrent (Stephanos von Taron, trad. Gelzer et Burckhardt, p. 84, 27).

A partir du VIII[e] siècle, Amasia fut une des villes fortes du thème Arméniakôn (Const. Porph., *De Them.*, p. 21, 5 ; cf Gelzer, *Genesis der Themenverf.*, p. 102). En 712, l'arabe Maslama s'en empara (Théophane, *Ann. m.*, 6204, p. 382, 8 De Boor; Michel Syr., p. 452 ; cf. Brooks, *J. H. S.*, XVIII, 1898, p. 193 ss.), mais les musulmans ne la conservèrent pas. En 792, l'évêque Théophylacte transportait à Amasia les reliques de S[t] Hésychius le Confesseur (*Act. SS.*, Mars, I, p. 879 ; *Synax. Sirmond.*, p. 516, 21). En 971, Bardas Phokas, exilé à Amasia par Jean Tzimiscès, s'échappa et se révolta contre l'empereur (Léon Diac., VI, 2, p. 96, 11 ; VII, 1, p. 112 s. ; cf. Schlumberger, *L'épopée byzantine*, I, p. 12, 60). En 1071, après sa défaite à

Mantzikert, Romain Diogène s'enferma dans Amasia pour résister aux troupes de Ducas (Nicéph. Bryenn., I, 21, p. 46 Bonn). En 1074, le thème Arméniakôn fut pendant quelques mois détaché de l'Empire. Ducas, en révolte contre Michel Parapinace et le Normand Roussel (Oursel), s'en étaient emparés. L'empereur, préférant, dit Skylitzès (p. 713 Bonn), « abandonner aux Turcs le territoire romain plutôt que de le voir administrer par Roussel », s'entendit avec les musulmans, et envoya Alexis Comnène à Amasia. Nicéphore Bryenne (II, 19 sqq., p. 83-92) et Anne Comnène (I, p. 17-22 Bonn) racontent en grand détail les événements qui suivirent. Nous voyons Alexis convoquer à Amasia l'assemblée du peuple en majorité favorable au Normand, mais triompher de son ennemi par un stratagème. Bien que les deux panégyristes d'Alexis ne le disent point, il semble que le traité par lequel les Seldjouks s'engageaient à appuyer l'empereur contre le rebelle, scellât en même temps l'abandon d'Amasia (1074). Malik-Shah, ou Soliman, dut l'occuper aussitôt après le départ d'Alexis (cf. Skylitzès, *loc. cit.*). A l'avènement de Nicéphore Botoniate (1078), qui eut lieu avec l'assentiment des Seldjouks, la cession de la grande cité dut être confirmée.

Les premiers croisés ne tentèrent rien contre elle ; mais, en 1101, Raymond de Toulouse, voulant frapper au cœur la puissance seldjoucide, pénétra dans le thème Arméniakôn ; ayant pris Ancyre et Gangres, il franchit l'Halys et marcha sur Amasia. Mais les Turcs écrasèrent son armée (5 juin 1101). Qu'Amasia et tout l'intérieur appartinssent dès lors aux Seldjouks, c'est ce qui est prouvé par le texte d'Anne Comnène (II, p. 110, 12-18) : la région la plus proche qui fût au pouvoir de l'empereur, était τὰ παρὰ θάλασσαν τοῦ Ἀρμενιακοῦ καὶ τῆς Παυράης, c'est-à-dire Bâfra.

Danishman, émir de Cappadoce, qui gouvernait Césarée, Néocésarée, Castamouni, réunit Amasia à ses possessions, à une époque inconnue. Toutefois Masoud, sultan d'Iconium, paraît l'avoir administrée directement. Mais elle forma à son décès (avec Ancyre) une principauté indépendante qui fut donnée à Jagoupasan, gendre du sultan (Nicétas Choniate, p. 152 Bonn ; cf. Cinnamus, IV, p. 200, 3). A la mort de leur prince, survenue peu après, les gens d'Amasia se gouvernèrent quelque temps eux-mêmes et réussirent à repousser Dadoun, émir de Césarée ; mais la ville fut reconquise par Aseddin-Kilidj-Arslan II (Nicétas, p. 159 Bonn) qui reconstitua l'unité de l'empire seldjoucide. Lorsque le sultan mourut en 1193, un nouveau partage eut lieu (Nicétas Choniate, p. 689 Bonn) : Ancyre, Amasia « et d'autres villes du Pont » formèrent la part de l'émir Masoud, fils de Kilidj-Arslan.

Amasia était à l'époque des Seldjoucides une belle et grande cité, qui fut rebâtie par Ala-eddin vers 1220 (Le Strange, *Lands of the Eastern Caliphate*,



1905, p. 142, cf. 146 ; Ritter, *Erdkunde,* XVIII, p. 156 s.). Toutefois, déjà au XIV[e] siècle, la population grecque, réduite par les persécutions, ne formait plus qu'une communauté restreinte (Wächter, *Verfall des Griechentums in Kleinasien,* 1903, p. 17 ss.). Comme ville musulmane, Amasia conserva une importance considérable sous les sultans ottomans (Ritter, *l. c.*, p. 157 s. ; Cuinet, *La Turquie d'Asie,* I, p. 743 ; cf. *Studia,* p. 148 ss.).

Inscriptions antérieures à l'annexion d'Auguste.

94. — Inscription qui " se trouve au nord-est de la ville d'Amasia, à une hauteur d'environ 200 mètres au-dessus de la rivière, immédiatement au-dessous de la forteresse et à une petite distance des tombeaux des anciens rois. L'inscription est taillée dans le roc en caractères d'une hauteur de 40 centimètres ". Communication de D. Ermakow à Renan (1872). — Publiée : G. Perrot, *C. R. Acad. des Inscr.*, 1873, p. 261 ss. = *Rev. archéol.*, N. S., XXV (1873), p. 375 = *Mém. d'archéol., d'épigr. et d'hist.*, p. 175; Reinach, *Mithridate Eupator*, p. 456; Michel, *Recueil*, 1228; Dittenberger, *Or. Inscr.*, 365. — Photographie.



Ὑπὲρ βασιλέως
Φαρνάκου
Μη]τρόδωρος
. . . ιου φρουραρ-
χή]σας [τὸ]ν βω-
μ]ὸν καὶ [τ]ὸν
ἀνθεῶνα
θεοῖς

La forme des caractères — archaïques pour le Pont — rend certain que le roi Pharnace nommé l. 1, est Pharnace I[er], grand père de Mithridate Eupator, qui régna environ de l'année 190 à 170 av. J.-C. et non pas de Pharnace II, fils de Mithridate, qui, du reste, ne fut maître du Pont que quelques mois en 48, avant sa défaite par César.

L. 2-3. La dédicace est faite par un Métrodore inconnu d'ailleurs (il ne peut s'agir du sophiste Métrodore de Scepsis), commandant

grec de la citadelle, au pied de laquelle le texte est inscrit. Comparer l'inscription de Gazioura n° 306.

L. 7. M. Perrot rejette avec raison la restitution [π]ανθέωνα, qui serait un barbarisme pour πάνθειον. Ἀνθεῶνα, que les glossaires traduisent par *viridarium*, désigne un parterre de fleurs entourant l'autel. Métrodore a fait cette dédicace aux dieux pour le salut et la victoire du roi qu'il servait. L'expression ὑπὲρ βασιλέως ne peut s'appliquer à un culte institué sur le tombeau du souverain défunt. [Ditt.] [F. C.]

95. — **Amasia.** — Inscription gravée en lettres monumentales sur le "Tombeau du Miroir" (Aïnaly-Maghara); cf. *Studia*, p. 160, n. 1 et pl. p. 165. — Publiée: Boré : *Corresp. et mém. d'un voyageur en Orient*, Paris, 1840, I, p. 312 = *CIG*, 8894; Mordtmann, *Annali dell' Istit.*, 1861, p. 180, 9; Perrot et Guillaume, *Revue archéol.*, XXIV (1872), p. 211 = *Explor. de la Galatie*, p. 367. — Revue par moi en 1900 (cf. *Studia*, *l. c.*) et par H. G. en 1907. cf. Mél. Beyrouth XIII (1928). p 12

Τῆς | ἀρχι|ιερεύς | . . . .

La suite, gravée sous l'ouverture du tombeau, a été martelée, et nous a paru indéchiffrable. Nous avons noté : ΛΗ..ΩΟΣ. | ...Λ.ΩΙ.; M. Perrot a lu : ΚΔΙ..ΟΣ | Χ..Α; Boré : ΑΡ..ΘΕΟΣ | Λ ΚΡΙΣΤΟ; Mordtmann : ΚΑΥΣΟΣΩΠΟΣ; enfin M. Grégoire a cru reconnaître : ΑΦΡΟΔΙΤΗΣ.

Tout d'abord, les caractères de l'écriture, notamment la forme du *sigma*, dont les branches transversales divergent, rendent certain que cette inscription est sensiblement antérieure au début de notre ère. Ce tombeau doit être contemporain, ou à peu près, de ceux des rois, dont le rapproche d'ailleurs sa disposition.

Les anciens éditeurs avaient lu Γῆς ἀρχιιερεύς et cru que cette sépulture était celle d'un grand prêtre de la Terre. En soi cette interprétation serait admissible. Γῆ est l'une des divinités invoquées dans le serment de Phazimon (n° 66). On pourrait y voir le nom grec de la déesse anatolique Mâ ou de la déesse perse Speñta-Armaïti, qui était adorée, nous le savons, en Cappadoce et en Arménie (*Mon. myst. Mithra*, I, p. 107). Mais nous nous sommes assurés, — et M. Grégoire a confirmé cette lecture, — que le monument portait ΤΗΣ et non pas ΓΗΣ. — Τῆς ne peut donc être que le nom anatolique Τᾶς, qu'on rencontre plus fréquemment sous la forme Τατᾶς (fém. Τάτα, Τατία,



Τατίς etc.), mais aussi, avec mutation de la voyelle, Τετῆς, Τόττης (Kretschmer, *Einl. Griech. Sprache,* 1896, p. 347 ss.). On trouve Ταὶς en Cilicie, *Inscr. res Rom. pert.*, III, 837.

Sur l'emploi du terme ἀρχιερεύς à l'époque alexandrine, cf. Dittenberger, *Orient. inscr.,* index, p. 635, et Otto, *Priester und Tempel in Aegypten,* I, p. 41 sq. Ce titre désigne d'ordinaire un grand-prêtre provincial; si la lecture de M. Grégoire est exacte, il serait porté ici par un prêtre d'Aphrodite. C'était en tous cas, les dimensions de son tombeau en témoignent, un personnage opulent et fastueux, comme ces prélats qui, suivant Strabon, à Cabira (XII, 3, § 31), à Comane (§ 32-36), à Zéla (§ 37), commandaient à une foule d'hiérodules.

Le martelage ne peut être dû, comme le veut la traduction locale, à un Turc dont le poli brillant de la pierre aurait effrayé le cheval, et j'incline à croire qu'il remonte à l'antiquité. Il est exécuté avec le même soin que celui du nom des empereurs dont la mémoire fut condamnée et peut-être pourrait-on hasarder la conjecture que les Romains victorieux auraient effacé le nom de Mithridate ou de Pharnace, dont Tês aurait été le grand prêtre. [F. C.]

95a. — Stèle de pierre calcaire découverte à Amasia. — H. 0m,80; L. à la base : 0m,32; H. des lettres : 0m,015. — Copie du Frère Martial, prise au bazar de Samsoun, communiquée au Père Girard en 1906. — Grâce à M. Grégoire, la pierre est aujourd'hui au Musée du Cinquantenaire. — Photographies.

Le sommet de la stèle est percé de deux trous, lesquels ont servi à fixer le couronnement, qui a disparu. La partie supérieure, qui est sans aucun ornement, portait peut-être autrefois une peinture. Au bas est gravée l'inscription :



Μηριόνου τοῦ κυρίου ἐ-
πιτάξαντος ἐπιστῆ-
σαι ἐπὶ τῶι Φαρναβά-
ζου μνημείωι στή-
5 λην διὰ τὸ ἐξηκολου-
θηκέναι τῶι κυρίωι δι-
καίως τε καὶ εὐνοίως.



La forme des caractères (le ν et le π dont la seconde branche verticale est plus courte que la première, l'ω largement ouvert et même évasé du bas, l'o rond plus petit que les autres lettres, le Ζ composé d'un trait vertical entre deux traits horizontaux) et la présence de l'ι adscrit assignent à cette inscription une date assez reculée. Elle est à peine postérieure à la dédicace en faveur de Pharnace (nº 94), et remonte au plus tard au règne de Mithridate Eupator (111-63 av. J.-C.).

Comme il arrive souvent dans le style épigraphique, le verbe personnel a été sous-entendu et l'on traduira :

« Le seigneur Mérionès ayant ordonné d'ériger une stèle sur le tombeau de Pharnabaze, parce qu'il obéit au dit seigneur avec justice et dévoûment (on plaça cette stèle).

Le nom de Mérionès, qui était sans doute un gouverneur du roi Mithridate, est purement grec, comme celui de Métrodore dans la dédicace nº 94. Celui de Pharnabaze, probablement un officier au service de Mérionès, est perse. Nous retrouvons dans cette épitaphe ce mélange d'éléments helléniques et iraniens qui caractérise à cette époque la civilisation au Pont et spécialement celle de la ville d'Amasia (Th. Reinach, *Mithr. Eupator*, p. 249).

Nous avons traduit « Le seigneur Mérionès » plutôt que « Son maître Mérionès ». Il ne semble pas, en effet, que Pharnabaze ait été un esclave.

L. 5, ἐξακολουθέω, « obéir », « servir », est rare dans ce sens ; ἐπακολουθέω est le mot classique. Peut-être faut-il comprendre que Pharnabaze a « suivi » Mérionès à la guerre. Pourtant, à une date beaucoup plus tardive, il est vrai, le mot se trouve employé à peu près avec la première acception dans l'épitaphe métrique du cubiculaire de Zénon restituée par H. Grégoire, *Rev. Instr. publ. en Belg.*, 1909, p. 8 : Βασιλέων κλίναις ἐξακολουθοῦντα.

[F. C.]

95b. — Stèle provenant d'Amasia, aujourd'hui chez l'antiquaire Théodoridès à Samsoun. — H. 0m,73; L. 0m,33-0m,39; Lettres irrégulières peu profondément gravées H. 0m,07 à 0m,014. — Copie communiquée par le Frère Martial au Père Girard (1906). Revue à Samsoun en 1907. — Estampage. — [H. G.]

ΜΑΙΦΑΤΟΥΤΟΥΓΑΥΙΟΝ
ΑΓΑΝΩΠΑΡΟΔΙΤΑΙΗΔΕ
ΚΟΝΙϹΞΕΙΝΗΔΕΞΑΤΑΠΟΦΘΙ
ΜΕΝΟΝΑΛΛΑΦΙΛΤΑΤΟΙΑΝ
ΔΡΕϹΟϹΟΙΠΑΡΟΔΕΥΕΤΕ
ΤΟΥΤΟΝΧΑΙΡΕΙΝΕΙΠΑΝ
ΤΕϹΧΑΙΡΕΤΕΚΑΙΠΑΡΙΤΕ

Μαιφάτου Τούγα υἱὸν | ἄγαν, ὦ παροδῖται,
ἥδε | κόνις ξείνη δέξατ' ἀποφθί|μενον·
ἀλλ' [ὦ] φίλτατοι ἄν|δρες, ὅσοι παροδεύετε | τοῦτον,
χαίρειν εἰπάν|τες χαίρετε καὶ πάριτε.

La paléographie de l'inscription rend certain qu'elle est antérieure à notre ère. Seul le C lunaire tendrait à lui faire assigner une date plus récente, mais on le trouve déjà dans un document officiel, le serment des Phazimonites (nº 66), en l'an 5 av. J.-C., et il est usité dans l'épigraphie du nord de l'Asie Mineure dès le IIe siècle av. J.-C. Rien d'étonnant donc qu'on le trouve dans notre texte, à côté de l'ω, emprunté, comme lui, à l'onciale de l'écriture courante.

Les deux noms sont anatoliques. Τούγας est inconnu, ce semble. Faut-il en rapprocher Τῶγα, un village d'Arménie mentionné par Ptol., V, 12, 5 (p. 939)? Nous retrouverons Μαιφάτης à Comane; cf. nº 136 et la note d'Anderson.

L'inscription forme deux distiques, mais le premier vers est faux à cause des noms propres introduits dans un schéma métrique préexistant. — Au v. 3 l'estampage paraît bien porter ΑΛΛΑ mais la copie de Grégoire donnait au lieu du second Α un petit ω, et la métrique rend certain que le modèle du lapicide était ainsi conçu.

Inscriptions de l'époque impériale.

96. — Sur la porte d'entrée d'une grotte d'où jaillit un ruisseau, à une heure d'Amasia, au lieu dit Altyghin; cf. *Studia*, p. 170 et fig. — Linteau : L. 1m,60; H. 0m,26; Ép. 0m,55; Montants : H. plus de 1 m.; L. 0m,30; Ép. 0m,57. — Copiée le

25 avril 1900 [F. C.]. Nous avons reçu aussi des copies du P. Girard, du P. Lebon et de M. Karamanian, professeur à Mersivan.



Sur le linteau : Ταῖς μεγά-λαις θε|αῖς Νύμφαις, Λ. Ἰ(ού-λιος) | Κορνηλιανὸς | Κέλερ ἐποίει.

ΟΙΠΡΟCΙΟΝ
ΤΕCΤΟΥΤѠΙ
ΤѠΤΟΠѠΙ

ΑΓΝѠC
ΠΡΟCΙΤΕ

Sur les montants : Οἱ προσ-ιόν|τες τούτωι | τῷ τόπωι | ἁγνῶς | πρόσιτε.

L'inscription des montants, gravée en caractères plus grêles et plus élancés que celle du linteau, paraît avoir été ajoutée plus tard. L'ι est adscrit par une affectation d'archaïsme.

Nous avons parlé *Studia*, p. 171, du culte des Nymphes, qui a succédé dans le Pont à une antique dévotion pour les Eaux divines. Cf. aussi les n°s 26-27 de Khavsa. [F. C.]

97. — Amasia. — Fragments d'une même architrave de marbre blanc employés (*a*) comme linteau d'une porte dans la citadelle (H. 0^m,70; L. 3^m,50; Ép. 0^m,43) et (*b, c, d*) comme linteau et montants d'une porte d'un vieux *médressé* sur le chemin de Tokad. Reproduits *Studia*, p. 154 et p. 168. — Lettres monumentales : H. 0^m,08-9. — Publiées incomplètement : Hamilton, ***Researches***, II, p. 412, n° 75 (*a*) et n° 72 (*b, c, d*) = *CIG*, 4168; Fiedler (d'après une copie de Mühlbach, 1837); ***Bonner Jahrbücher***, XXV (1857), p. 71; Van Lennep, ***Travels in Asia Minor***, I (1870), p. 104 (*b, c, d*); Girard, ***Rev. des ét. gr.***, VIII (1895), p. 79, n° 27 (*b, c, d*). Recopiées plus complètement en 1900 par F. C. (publiées ***Inscr. res Rom. pert.***, III, n° 100), en 1907 par H. G.

a ΕΠΙCΤ|ѠΔΗΜΑΡΧΙΚΗCΕΞΟ

b ΜΑΤΙΚѠΔΗΜΑΡΧΙΚΗCΘΞ

c ΤѠΔΗΜѠΙΤΗCΜΗΤΡΟΠΟΛΕ

d ΕΠΙΑΡΡΙΟΥΑΝΤѠΝΕ

[Αὐτοκράτορι Καίσαρι Μ. Αὐρηλίῳ Ἀντωνείνῳ Σεβαστῷ, Μηδικῷ, Γερμανικῷ, Σαρματικῷ, ἀρχιερεῖ μ]εγίστῳ δημαρχικῆς ἐξο[υσίας τὸ λα' (?), ὑπάτῳ τὸ γ', καὶ αὐτοκράτορι Καίσαρι Λ. Αὐρηλίῳ Κομμόδῳ Σεβαστῷ, Γερμανικῷ, Σαρ]ματικῷ δημαρχικῆς (ἐ)ξ[ουσίας τὸ β' (?) ὑπάτῳ καὶ] τῷ δήμωι τῆς μητροπόλε[ως Ἀμασείας ... ὁ δεῖνα] ἐπὶ Ἀρρίου Ἀντωνείνου [...

Sur le fragment *b*, le Θ pour Є est dû à une erreur du lapicide.

Arrius Antoninus remplit diverses charges sous le règne de Marc Aurèle (cf. *Prosopogr.*, I, p. 139, n° 894) et notamment celle de légat de Cappadoce, comme le prouvent une inscription grecque de Tyane (*Inscr. res Rom. pert.*, III, p. 129) et une inscription latine d'Etchmiadzin récemment publiée par M. Rostovtzev (infra n° 412). C'est en cette qualité qu'il est aussi mentionné dans notre texte, le Pont dépendant à cette époque de la Cappadoce. — Marc Aurèle et Commode prirent tous deux le titre de Sarmaticus en 175 et Commode fut associé à l'empire le 27 novembre 176. Notre dédicace a donc été gravée entre les années 177 et 180, qui est celle de la mort de Commode. L. 3, le supplément peut être τὸ λα' ou λβ' ou λγ' ou λδ', l. 4, τὸ β' ou γ' ou δ' ou ε'.

Sur la durée du gouvernement d'Arrius Antoninus en Cappadoce, voyez la note à l'inscr. n° 412.

Nous retrouvons l'expression ὁ δῆμος τῆς μητροπόλεως n° 99, et parmi les inscriptions de Sébastopolis (n° 287), une dédicace à l'empereur et à la cité, comparable à celle-ci.

98. — Amasia. — Bloc de calcaire rouge déposé dans une rue parmi les matériaux destinés à la construction d'une maison. C'est un fragment de piédestal dont le sommet est brisé. — H. 0m,32; L. 0m,67; Ép. 0m,65. Lettres minces et peu profondes : H. 0m,05. — Copiée le 25 avril 1900. — [F. C.]

ΟΔΗΜΟΣ
ΑΜΗΗΝΣΙΣΣΙΟΥΘΥ
ΓΑΤЄΡΑΑΡЄΤΗΣЄΝЄΚΑ

Ὁ δῆμος
Ἄμμην Σισσίου θυ-
γατέρα ἀρετῆς ἕνεκα.

Sissios est peut-être perse comme Σισίνης, Sousas, Sysinas etc., cf. Justi, *Altiranisches Namenbuch*, p. 303 et 318, et mes *Mon. myst. de Mithra*, II, p. 85, n° 20. [F. C.] — Ἄμμη est une forme du nom très

commun Ἀμμία ou Ἀμία. On le rencontre p. ex. en Cappadoce (Sterrett, *Epigr. Journ.*, 340) et à Milet (*CIA*, III, 2589); cf. Kretschmer, *Einl. Griech. Sprache*, p. 339.

99. — Amasia. — Bloc de calcaire encastré près du pont sur le Tersakansou, dans le mur soutenant la route qui conduit à l'Aïnaly-Maghara. Brisé du haut. — H. 0m,69; L. 0m,75. Beaux caractères : H. 0m,03. — Publiée d'après une copie du Père Girard : Th. Reinach, *Rev. des ét. gr.*, VIII (1895), p. 79, nº 25. — Photographiée en 1900. — [F. C.]

... καὶ Ἐαρίν[ου
καὶ Σαβίνας [τῶν] λαμπροτάτω[ν
ἀδελφιδοῦν καὶ Μαρίου καὶ
Ἀρενθέας τῶν ἐξ ὑπάτω[ν
ἀνεψιὰν καὶ Πρίμου νέου
τοῦ βασιλεῦσιν ἀρέσαντος
καὶ Ἀγλαείας τῆς συγκλητική[ς
θυγατέρα<ς>τὴν ἐν κάλλ(ε)ι καὶ τρόπῳ
ἀσύνκριτον ζήσασαν ἀμέμ-
πτως καὶ σεμνύσασαν τὸ γέ[νος
καὶ τὴν πατρίδα. — Ὁ δῆμος τῆς
μητροπόλεως μνήμης χάριν.
Ἔτους τοθ'.

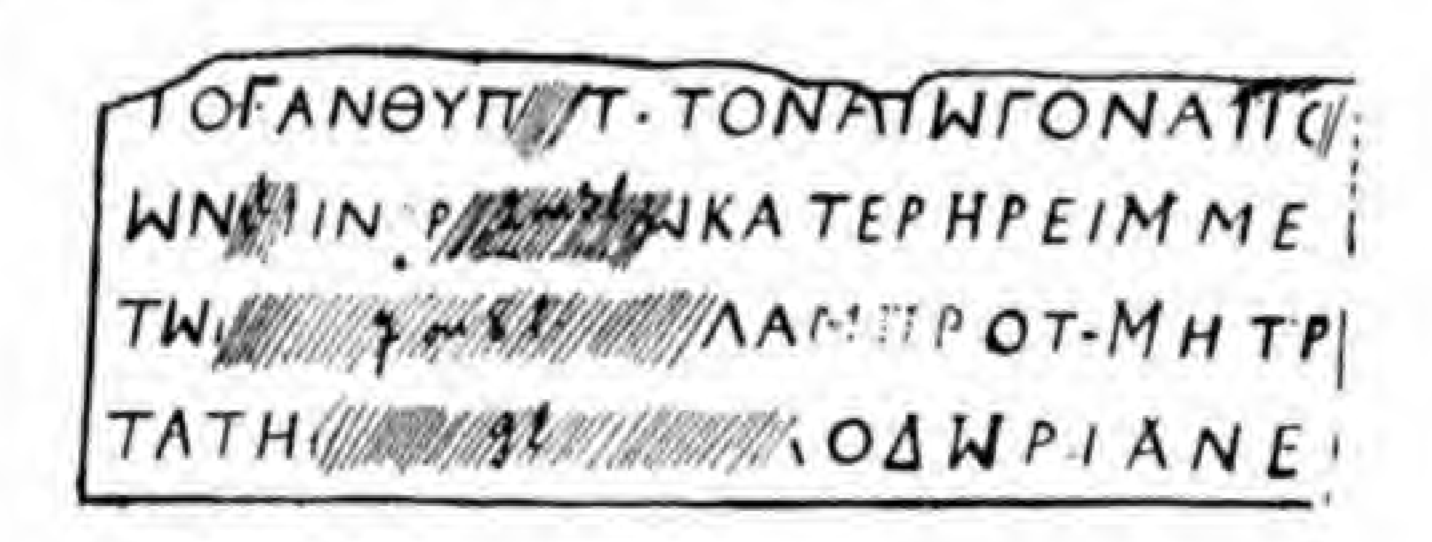
L'an 379 d'Amasie = Oct. 376-7 ap. J.-C. — L. 10, σεμνύσασαν pour σεμνύνασαν est insolite. — Cette épitaphe est consacrée par la ville d'Amasie, métropole de l'Hélénopont, à une femme, dont le nom a disparu, qui était alliée aux plus hauts personnages de son temps. Elle était la nièce paternelle de deux clarissimes, Éarinos et Sabina, la cousine ou la nièce maternelle (ἀνεψιός dans la langue légale byzantine, comme en néo-grec, signifie souvent « neveu ») des descendants de consuls Marius et Arenthéa. Marius est peut-être le rhéteur d'Antioche qui gouverna la Phénicie en 363 (Seeck, *Die Briefe des Libanius*, Leipzig, 1906, p. 204). Arenthéa est probablement la sœur de Flavius Arinthéus, le célèbre général de Julien, Jovien et Valens (Seeck dans Pauly-Wissowa, *Realenc.*, I, 831 ; cf. Paul Meyer, dans la *Berl. Philol. Wochenschr.*, 1897, p. 559 [papyrus]).

Ses parents Primos le Jeune, le favori des rois, et Aglaé, de l'ordre sénatorien, nous sont inconnus. Peut-être Πριμούνεος est-il un nom, corruption de Πριμογένιος, mais c'est peu vraisemblable. [F. C.]

Ce Primos a été, semble-t-il, passé sous silence par les historiens. Mais c'est peut-être lui qui a donné son nom à Aspendos de Pamphylie, qui fut baptisée Πριμούπολις entre 325 et 431 (concile d'Éphèse de 431; Hiéroclès, cf. Ramsay, *Hist. Geogr.*, p. 416). Cf. Antinoopolis, etc. [H. G.]

100. — Amasia. — Plaque de marbre encastrée au pied du mur de la mosquée de Giorgios-Pacha ou Yorghi-Pacha (jardin de Tokatly Istefan). L'inscription est placée à l'envers, les premières lignes couvertes de terre. — L. 1m,19; H. 0m,60. — La pierre semble avoir été retaillée à gauche et à droite. Elle est cassée en haut, complète en bas. — Gravure monumentale soignée. H. des lettres : 8 cm. environ; L. 0m,03. Très forts *apices*. — Copiée par le P. Girard en 1902. Nouvelle copie de H. G. en 1907.

A la partie inférieure de la pierre une palme et une couronne. Audessus, l'inscription dont la partie médiane a complètement disparu, l'épiderme du marbre ayant été enlevé. La première moitié de la seconde ligne est presque entièrement indéchiffrable, et peut-être ma copie ne donne-t-elle pas une idée exacte des traces de lettres. Celle du Père Girard porte ΜΝ..ΩΝΑΡΙ....ΝΚΑΤΕΡΗΡΕΙΜΜΕ.



[ὕπατος]
τὸ γ', ἀνθύπ[α]τ[ος], τὸν ἀγωγὸν ἀπὸ [πλείστων ὅσ-
ων [ἐτ]ῶν [ἄ]ρ[δην] κατερηρειμμέ[νον ἀνανεώσας
τῶι [δήμῳ τῆς] λαμπροτ(άτης) μητρ[οπ(όλεως) τὴν ἀφειδεσ-
τάτη[ν αὑτοῦ μεγα]λοδωρίαν ἐ[πεδείξατο.

Si cette lecture reste en partie conjecturale, le sens de l'inscription n'est pas douteux. Il est question de la réfection d'un aqueduc;

l'ἀγωγός est probablement le célèbre aqueduc d'Amasia (*Studia*, p. 185), et c'est peut-être de la restauration dont parle notre inscription, que datent certaines substructions en maçonnerie encore visibles aujourd'hui (*ibid.*). Quant au personnage dont la μεγαλοδωρία (ou la φιλοδωρία) rendit possible cet utile travail, c'est sans aucun doute un empereur. Car Amasia n'ayant jamais fait partie d'une province proconsulaire, il faut, avant τὸ γ', restituer ὕπατος; et nous avons la fin d'une titulature impériale: *cos. III, procos.* La forme des caractères ne permettant guère d'assigner à ce texte une date antérieure au IIIe siècle, il s'agit probablement d'un des Sévères. C'est d'ailleurs à partir de Septime Sévère que le titre de *proconsul* est habituellement porté par les empereurs (Cagnat, *Épigr. latine*, p. 164).

L. 4, μεγαλοδωρία dont je ne puis alléguer d'exemple épigraphique est synonyme de μεγαλομέρεια qui est fréquent. [H. G.]

100a. — Amasia. — " In moenibus urbis ad ripam Iris " [Grüter]. Sur un fragment d'entablement encastré dans le mur de la maison d'Ahmed Effendi, sur la rive gauche de l'Iris un peu en amont du dernier pont. Beau bloc de marbre blanc. — L. 2m,25; H. 0m,245. Superbe gravure. H. des lettres : 0m,06-0m,065. — Publiée : Grüter, p. MCXXXVI, 10 " Est etiam in cod. Pigh. f. 197, 6 " = *CIG*, III, 4177. — Nouvelle copie prise en 1907. — Estampage. — [H. G.]

ΝΤΟϹΑΥΡ ΚΡΙϹΠΙΝΟΥΠΟΛΙΤЄΥΤΟΥ

. . . ἐπιμεληθέ]ντος Αὐρ(ηλίου) Κρισπίνου πολιτευτοῦ.

Πολιτευτής est souvent employé, surtout à partir du IVe siècle, avec le sens de magistrat municipal (cf. Du Cange, s. v.; Sophocles, s. v.). Mais je n'en connais pas d'exemple épigraphique. Le mot est sans doute synonyme de πολιτευόμενος, décurion (*CIG*, 8838 = *Papers of the Am. Sch.*, I, p. 85, n° 73). [H. G.]

Ainsi Eusèbe, *V. Const.*, III, 1 (p. 77, 23, éd. Heikel) oppose les πολιτευταί au δῆμος. Notre inscription date du temps où les membres de la curie s'étaient vu imposer divers *munera* (ἐπιμέλειαι), notamment la surveillance des constructions publiques, cf. Kuhn, *Verfassung des Römischen Reiches*, 1864, I, p. 244, n. 1861. — On pourrait être tenté de rapprocher ce fragment d'architrave de ceux du n° 97, mais les dimensions de la pierre comme celles des lettres s'y

opposent, et le prénom Aurélius montre que notre texte n'est pas antérieur au IIIe siècle. [F. C.]

101. — Amasia. — Plaque de calcaire brun, encastrée à côté de l'entrée principale de la mosquée Yorghi-Pacha. — H. $0^m,90$; L. 2 m. Caractères minces et peu profonds, H $0^m,06$. — Publiée : *a*) D'après une copie de Mordtmann par Kirchoff, ***Annali dell' Istit.*** XXXIII (1861), p. 180 et Perrot, ***Explor. de la Galatie***, p. 276, n° 160. *b*) D'après une copie du Père Girard par Th. Reinach, ***Rev. des ét. gr.***, VIII (1895), p. 78 et 87. *c*) D'après une troisième copie : Pétridès, ***Échos d'Orient***, IV (1900), p. 278. — Revue par moi le 25 avril 1900 et par H. G. en 1907. — [F. C.]

†ΟΤΟΥΧ̄ῩΑΘΛΗΤΗϹΚΑΙΤѠΝΕΠΟΥΡΑΝΙѠΝΠΟΛΙ
ΤΗϹΘΕΟΔѠΡΟϹΟΤΟΥΔΕΤΟΥΠΟΛΙϹΜΑΤΟϹΕΦΟΡΟϹ
ΑΝΑϹΤΑϹΙΟΝΠΙΘΕΙΤΟΝΕΥϹΕΒΗΤΡΟΠΕΟΥΧΟΝ
ΕΙΔΡΥϹΕΘΡΟΝΟΝΙΕΡѠΝΜΥϹΤΗΡΙѠΝΕΠѠΝΥΜΟΝ
ΟΥΠΕΡΛΑΧѠΝΜΑΜΑϹΟΚΑΘΑΡΟΤΑΤΟϹΜΥϹΤΗϹ
ΚΙΝΕΙΜΕΝΑΕΙΤΟΙϹΘΕΟΤΕΥΚΤΟΙϹΑϹΜΑϹΙΝΤΗΝ
ΓΛѠΤΤΑΝΠΛΗΡѠΝΤΗϹΠΝΕΥΜΑΤΙΚΗϹΧΟΡΙΑϹΤΟΝ
ΔΕΤΟΝΤΟΠΟΝΕΛΚΙΔΕΦΙΛΟΦΡΟϹΥΝΗϹΟϹΑΥΤΟΝΑΠΑΝ

† Ὁ τοῦ Χ(ριστοῦ) ἀθλητὴς καὶ τῶν ἐπουρανίων πολί|της
Θεόδωρος, ὁ τοῦδε τοῦ πολίσματος ἔφορος, |
Ἀναστάσιον π(ε)ίθει τὸν εὐσεβῆ τροπεοῦχον |
εἰδρῦσε θρόνον ἱερῶν μυστηρίων ἐπώνυμον · |
οὗπερ λαχὼν Μάμας, ὁ καθαρότατος μύστης, |
κινεῖ μὲν ἀεὶ τοῖς θεοτεύκτοις ἄσμασιν τὴν | γλῶτταν
πληρῶν τῆς πνευματικῆς χορ(ε)ίας τόν|δε τὸν τόπον,
ἕλκ(ε)ι δὲ φιλοφροσύνῃ [ὡ]ς αὑτὸν ἅπαν(τας).

L. 3, la leçon ΠΙΘΕΙ n'est pas douteuse selon H. G. Les anciens éditeurs, qui n'ont pas saisi la construction des premiers vers, lisaient ΒΟΗΘΕΙ ou ΓΗΘΕΙ. — L. 7 le Père Girard lit ΧΕΡΙΑϹ. — L'interprétation est certaine, sauf la dernière ligne. J'avais restitué d'après ma copie ΤΟΠΟΝΘ\ΥΙΔΕ τόνδε τὸν τόπον Θ(εο)ῦ, ἠδὲ φιλοφροσύνης [ἐ]ς αὐτὸν ἅπαν... en supposant le texte incomplet. Mais la copie du P. Girard donne ΕΛΚΙΔΕ et cette lecture est confirmée par H. G. Il paraît donc

indubitable qu'il faut comprendre, comme l'a fait déjà le Père Pétridès, « il attire tous les cœurs par sa bienveillance ».

L. 4 εἰδρῦσε est pour ἱδρῦσαι, comme l. 3 τροπεοῦχον pour τροπαιοῦχον. Le sens des premiers vers est donc celui-ci : S[t] Théodore martyr (Χριστοῦ ἀθλητής) et patron d'Amasia (τοῦ πολίσματος ἔφορος) a persuadé à Anastase de construire « un trône des mystères sacrés » c'est-à-dire une église sous son vocable (ἐπώνυμον). L'empereur est certainement Anastase I[er] (491-518), appelé εὐσεβὴς τροπαιοῦχος, comme dans le grand édit de Ptolémaïs (Le Bas-Waddington, 1906 *a*) et comme l'est souvent Justinien dans sa titulature officielle (*CIG*, 8697; Gelzer, *Byz. Zeitschr.*, 1894, p. 21 s.), et non pas Anastase II qui régna de 713 à 716. — Suivant la légende le soldat Théodore — S[t] Théodore Tiron — aurait été martyrisé à Amasie en 306, après y avoir incendié un temple païen : on montrait même au moyen âge la colonne à laquelle il avait été attaché (H. Delehaye, *Les légendes grecques des saints militaires*, 1909, p. 36; cf. p. 18, 34 et *passim*). Nous reparlerons de ce saint à propos d'Euchaïta (n[os] 212 ss.).

Cette église métropolitaine de S[t] Théodore a été « obtenue par Mamas, myste très pur », c'est-à-dire, à n'en pas douter, que celui-ci est devenu évêque d'Amasia. Son nom manque dans Lequien (*Or. christ.*, I, p. 523 ss.) et aussi, suivant le Père Pétridès, dans la liste plus beaucoup plus complète publiée par Mgr Anthimos (Ἀνατολικὸς ἀστήρ, 2[e] série, XXX, n[o] 17 [avril, 1891], p. 132).

Ce Mamas entonne des chants inspirés par Dieu et remplit, dit le texte, le sanctuaire d'un concert spirituel. Son inscription est rédigée non pas suivant les règles de la métrique classique mais d'après les principes de la versification rythmique. [F. C.]

Le principal intérêt de ce texte est dans son caractère rythmique, qui a été reconnu, mais non défini exactement, par M. Th. Reinach et le P. Pétridès.

Une digression est nécessaire pour faire comprendre l'originalité du système de versification qui est ici employé. On a cru longtemps que la transformation de la versification basée sur la quantité en versification basée sur l'accent s'était opérée de la manière suivante : les syllabes longues, dans les schémas métriques, auraient été remplacées par des syllabes accentuées, et les brèves par des atones. Cette évolution eût été, ce semble, naturelle et logique; mais il est aujourd'hui prouvé qu'elle ne s'est pas produite (cf., pour ne citer

que le plus récent travail, W. Meyer, dans les *Nachr. der Gesellsch. der Wiss. zu Göttingen, phil.-hist. Kl*, 1909, Heft 3, p. 373 sqq., où la longue controverse est encore une fois et très clairement résumée).

Mais nous trouvons, en grec et en latin, un type d'*hexamètre populaire;* des hommes qui connaissaient la quantité, Arius et Commodien, écrivirent dans un but catéchétique des hexamètres où les règles classiques étaient souvent violées, sans dommage pour les oreilles vulgaires, incapables désormais d'apprécier la longueur ou la brièveté des voyelles. Il y a une grande différence entre la technique de Commodien et celle d'Arius. L'hérésiarque (Athanas., *Contra Arianos orat.* I, 5; cf. P. Maas, *Byz. Zeitschrift,* 1909, p. 511-512) emploie l'hexamètre ordinaire, et n'accentue régulièrement que la pénultième (comme Babrius l'avait déjà fait dans ses choliambes). Commodien a une césure obligatoire à la 6e ou à la 7e syllabe, et il fait coïncider le cinquième et le sixième temps fort avec une syllabe accentuée. Il est vrai que cette dernière observance n'est qu'une généralisation de l'usage classique *latin* (W. Meyer, *Abhandl. der K. bayer. Akad. der Wiss.,* I Cl., XVII Bd., II Abth., p. 37-38). C'est pourquoi l'on ne s'attendait guère à retrouver, en grec, cet usage de Commodien. On a parfois rapproché des vers de Commodien certains hexamètres de basse époque, notamment un poème en l'honneur d'un préfet du prétoire publié dans le t. V des *Berliner Klassikertexte* (1te Hälfte, n° XI, *c*; cf. Th. Reinach, *RÉG,* 1908, p. 90); c'est à tort, car les fautes de quantité, d'ailleurs peu fréquentes, y sont involontaires.

L'inscription de S. Théodore n'a rien de commun avec la θάλεια d'Arius; au contraire, elle nous offre un exemple jusqu'ici unique d'hexamètres grecs « à la Commodien », avec cette différence, il est vrai, assez importante, que la quantité, encore observée par Commodien, surtout dans les fins de vers, y est tout à fait abandonnée.

En lisant notre texte, on s'aperçoit immédiatement que les pseudo-hexamètres (les vers 1, 3, 5 et 7) y alternent avec des vers d'une autre mesure; l'ensemble forme quatre distiques. Examinons d'abord les faux hexamètres :

1. Ὁ τοῦ Χριστοῦ ἀθλητὴς καὶ τῶν ἐπουρανίων πολίτης
3. Ἀναστάσιον πείθει τὸν εὐσεβῆ τροπεοῦχον
5. οὗπερ λαχὼν Μάμας ὁ καθαρότατος μύστης
7. πληρῶν τῆς πνευματικῆς χορείας τόνδε τὸν τόπον

1° La quantité n'y joue aucun rôle, même dans les clausules: -νίων πολίτης, -ρότατος μύστης, τόνδε τὸν τόπον.

2° Longueur : 17, 15, 14, 15 syllabes.

3° Coupes : 7 + 10, 7 + 8, 6 + 8, 7 + 8.

4° Fins de vers composées de cinq syllabes dont la 1re et la 4e sont accentuées : $\backslash_{\times\times}\ \backslash_{\times}$.

Pareillement les vers de Commodien comptent de 13 à 17 syllabes; ils ont tous une coupe après la 6e et le plus souvent après la 7e syllabe; ils ont tous la clausule tonique $\backslash_{\times\times}\ \backslash_{\times}$.

Quant aux vers 2,4,6, 8, ils ne présentent qu'un seul trait commun; le soin avec lequel on a évité de leur donner la même clausule qu'aux vers 1,3,5,7,afin, sans nul doute de rappeler l'alternance classique de l'hexamètre et du pentamètre; ceci est surtout sensible au vers 6, où il était si facile d'écrire : ἄσμασι γλῶσσαν. Mais ils sont parfaitement amorphes et 6 n'est qu'une ligne de prose. C'est que, s'il était aisé de reproduire au moyen de l'accent la chute bien connue de l'hexamètre, le pentamètre, moins populaire, était plus difficile à imiter. Le versificateur n'y est point parvenu. [H. G.]

102. — Amasie. — Plaque de calcaire encastrée dans le mur extérieur de la mosquée " Fatiheh Djami „ au pied du minaret. La partie supérieure est brisée. — H. 1m,10; L. 0m,70. Lettres élancées d'époque byzantine : H. 0m,05. — Copiée le 26 avril 1900. — [F. C.]

ΚΑΠ...
ΠΗΓΑC...
ЄΠЄΙΖΑΘЄΟΥΒΑCΙΛΗΟC
ΥΨΟΡΟΦΟΝ ΤЄΜЄΝΟC
ΗΔΙЄΡΗΚΑΘЄΔΡΗΙ
ЄCΤΙΚΑΛΟΙCΤΟΙCΑΝΘЄCΙ
ΚΗΠΩΝΑΓΛΑΟΚΑΡΠΩΝΙ
CΤЄΜΜΑCΙΝΩCΘΑΛЄΡΟΙC
ΑΙЄΙΤЄΡΠΟΜЄΝΗ

..πηγὰς νη[ρὰς ἤγαγ'] ἐπεὶ Ζαθέου βασιλῆος
ὑψόροφον τέμενος, ἥδ' ἱερὴ καθέδρη
ἐστὶ καλοῖς τοῖς ἄνθεσι κήπων ἀγλαοκάρπων
στέμμασιν ὡς θαλεροῖς αἰεὶ τερπομένη.

Un petit trait vertical marque la fin des vers. — L. 1, ἐπεὶ est pour ἐπὶ afin de marquer l'allongement.

Il est regrettable que ces deux distiques soient seuls conservés du morceau qu'ils terminaient. Je ne crois pas qu'il y soit question du lieu appelé à Amasie Ἀποστόλων καθέδρα (*supra*, p. 111). Il doit s'agir d'une cathédrale, entourée d'un jardin fleuri, arrosé de sources, si l'on s'en tient au sens littéral, car il est peu probable que le poète fasse allusion aux rinceaux et à la décoration florale dont les architectes byzantins se plaisaient à orner les constructions. Nous comprenons : « (Depuis qu'un tel) a amené des sources vers le temple du roi divin, cette église est réjouie par les fleurs de son jardin, comme par une couronne verdoyante ».

D'après la forme des caractères, l'inscription doit être de date très tardive.

103. — Amasia. — Inscription gravée à l'entrée d'un caveau funéraire creusé dans le rocher au-dessous de la forteresse, au-delà des tombes royales (cf. ***Studia***, p. 165). — Publiée : *a*) d'après une copie défectueuse de Stroh : Perrot, ***Explor. de la Galatie***, p. 377, n° 161 = Kaibel, ***Epigramm.***, 395. *b*) d'après une copie du Père Girard : Th. Reinach, ***Rev. des ét. gr.***, VIII (1895), p. 85, n° 29. *c*) d'après notre copie : ***Inscr. res Rom. pert.***, III, 103. — Nous reproduisons une photographie que nous devons au Père de Jerphanion. — [F. C.]



a) Πέτρην τήνδ' ἐκόλαψε χάριν μνήμης ἔτι ζ[ω]ός
Ῥοῦφος, ἐὼν προπάτωρ τῆς ἰδίης γενεῆς.

b) Ἐν νομικῇ προὔχοντα Κλεόμβροτον ἥρπασε Μοῖρα,
πρῶτα συνεζόμενον βήματι Β[ει]θυνικῷ·
ὀστέα δ' εἰς πάτρην ὁ πατὴρ ἠνέ[γκ]ατο Ῥοῦφος
καὶ κατέθηκ' ἔνδο[ν], ἔνθαπε[ρ ο]ἱ πρόγονοι·
c) Ἡρῴῳ δ' ἐνὶ τῷδε καὶ ἄλλοι φίλτατοι κεῖνται,
τιμήεις Χρόνιος υἱός τε Πολυχρόνιος.

Tria distinxi epigrammata, quorum primum cum conderetur monumentum inscriptum est, alterum post mortem Cleombroti filii, tertium denique, ut vitia metrica ostendunt, multo posterius ab homine inculto [Kaibel]. Il y a en effet un espace entre la deuxième et la troisième ligne et on y remarque un trait semblable à celui qui termine à gauche l'inscription. Au contraire les deux dernières lignes suivent immédiatement la sixième et rien extérieurement ne les distingue des précédentes, mais les fautes de métrique sont grossières à la fin. — L. 6. Dans ἔνδον la césure a fait considérer ον comme une longue. — L. 7, φίλτατοι est scandé d'après la prononciation monophthongue de οι (= υ). — L. 8, les noms propres ont détruit le mètre.

Tombeau élevé par Rufus à ses descendants. Son fils Cléombrote, fut emporté, jeune encore, alors qu'il était à peine assesseur du gouverneur de Bithynie. Le mot poétique συνεζόμενον a été substitué au terme officiel συνεδρεύων (Lyd., *De mag.*, III, 11). Ces *adsessores* qui aidaient les gouverneurs à rendre la justice, ne pouvaient remplir ces fonctions dans leur province natale (Dig., I, 22, 3; IV, 6, 38 etc.); aussi voyons-nous Cléombrote, originaire de la partie du Pont, soumise au légat de Galatie, devenir « l'assesseur du tribunal de Bithynie ». Les connaissances juridiques du défunt (l. 3) l'avaient désigné au choix du gouverneur; en règle générale les assesseurs étaient, en effet, de doctes juristes (cf. Seeck, dans Pauly-Wissowa, *Realenc.*, s. v. *Adsessor*, col. 425).

L. 8. Τιμήεις n'est pas un nom, mais une épithète. Πολυχρόνιος se retrouve par exemple *CIG*, 3565. [F. C.]

On peut rapprocher de cette inscription la très intéressante épitaphe, d'une date plus tardive, trouvée à Isaura Nova, publiée par Ramsay, *J.H.S.*, 1905, p. 169, et republiée avec beaucoup de correc-

9

tions dans *Luke the Physician*, p. 360 ss. Il y est dit du prêtre Nestor qu'outre ses vertus ecclésiastiques,

> καὶ σοφὸς [ἐν μερόπ]εσσι δικάσπολος ἔπλετο πιστὸς
> ἡγεμόσιν ξ[υνέδρευε τ'· ἴ]σασι δὲ μυρία φῦλα.

Ma suggestion ξυνέδρευε reçoit une heureuse confirmation de l'épitaphe de Cléombrote : Nestor fut choisi comme *adsessor* par des gouverneurs provinciaux eu égard à ses connaissances juridiques et à son intégrité bien connue, preuve remarquable de l'influence exercée par l'Église sur la société civile. [A.]

104. — Amasia. — " Sur une pierre auprès du pont ruiné de l'Iris " [Ramsay]. " *Idem paullo post rediens eodem titulum hunc sublatum invenit et in opus pontis interim refecti coniectum.* " — Publiée : Ramsay, *Bull. corr. hell.*, VII (1883), p. 27 = *Ephem. Epigr.*, V, 41 = *CIL*, III, Suppl. 6748.

[I(ovi)] o(ptimo) m(aximo) | *[Au]g(usto) s[ac(rum) Al]a I Flavia* | *[Au]g(usta) Britan[n(ica)]* | *(milliaria) c(ivium) R(omanorum) bis to[r|q]uata o[b v]i[rtu]|tem, cui [praeest]* | ... *us Bon*...

Nous reproduisons le commentaire de Mommsen dans le *Corpus*, avec quelques additions : « V. 1, in ... G aut cognomen Iovis, latet [probablement *Augusto*, cf. *CIL*, III, 6423, 10575, 11545, etc.] aut alterum numen. — 6 VATA. OROI traditur; emendavi adhibitis titulis in Britannia inventis (*CIL*, VII, 340-344) *alae Augustae Gordianae* (vel *Augustae* nude) *ob virtutem appellatae*, quamquam eam alam ab hac nostra diversam esse verisimile est. Alas *torquatas* (causam explicat Zonaras 7, 21 : οὐ κατ' ἄνδρα μόνον ἀριστεύσαντα ταῦτα ἐδίδοτο, ἀλλὰ καὶ λόχοις καὶ στρατοπέδοις ὅλοις παρείχετο, cuius loci admonuit Domaszewskius noster) novimus plures, ut *Moesicam* (VI, 3538) et *Silianam* (III, p. 1146), *bis torquatam Petrianam* (*CIL*, XI, 5669). *Cohors I Breucorum [?fi]d(elis?) Val(eria?) v(ictrix?) bis torquata ob virtutem appellata* nuper prodiit in titulo reperto in vico Pfüntz (*CIL*, III, Suppl. 11931 ss.) [cf. aussi notre n° 376 de Carsaga : *Cohors Lepidiana civium Romanorum bis torquata*]. Conferri poterit item *signifer ob virtutes phalaris torquibus armillis don[atus]* tituli Pedemontani C. V, 7495 ». — L'*Ala I Flavia Augusta Britannica civium Romanorum*, cantonnée dans la Pannonie inférieure, est mentionnée dans un diplôme de l'année 114 comme *missa*

in expeditionem. Cette expédition est certainement la guerre Parthique de Trajan, et c'est sans doute au retour de cette campagne, où ce corps s'était distingué, que son préfet fit graver notre dédicace à Amasia. Cf. Cichorius dans Pauly-Wissowa, *Realenc.* s. v. « Ala », col. 1325. [F. C.]

105. — Amasia. — " Communiquée par un de nos professeurs; doit se trouver dans les rochers de la forteresse au-dessus des grands tombeaux. Je ne l'ai pas vue " [Girard]. — Publiée d'après cette copie par Cagnat, *Bull. soc. antiq. France*, 1894, p. 40 = *CIL*, III, Suppl. 13635.

L. Sempronius, L(ucii) [*fi(lius)*], | *Sca*[*p(tia)*] *Alti*[*ni*] *M*[*a*]|*cedo, dec(urio) alae* | *Claudia*[*e*] *nova*[*e*].

La copie porte l. 1 : L·HI; l. 2; SCALP·ALTINAE M; l. 4 : CLAUDIA·NOVA..

On connaît des bourgs du nom d'Altina (cf. Pauly-Wissowa, *Realenc.* s. v.), mais il paraît probable qu'il s'agit de la cité d'*Altinum* en Vénitie et qu'avec le *Corpus* il faut corriger : *Altini*. — L'*Ala Claudia Nova* paraît avoir été cantonnée en 105 dans la Mésie inférieure (Cichorius, *l. c.* [n° 104], col. 1238). Notre inscription prouve qu'elle prit part à une guerre en Orient, probablement celle de Trajan contre les Parthes.

106. — Amasia. — Pierre à l'extérieur de la mosquée Bayazid-Pacha près du pont de la route de Mersivan. Elle est encastrée presque sous la corniche. — H. env. 0m,40; L. env. 1 m. — J'ai lu l'inscription à l'aide de jumelles (22 avril 1900). — Publiée : *Inscr. res Rom. pert.*, III, 102.



Λ. Κορνήλιος Κλύμενος καὶ Κορνηλία Νείκη ἀπελεύθεροι Λ. Κορνηλίου Κασπεριανοῦ πρειμοπ(ιλαρίου).

La forme πρειμοπιλάριος se rencontre fréquemment (*Inscr. res Rom. pert.*, III, 474, 500, 576, 1434) à côté de πρειμιπιλάριος (810, 811, 1317, 1337, 1372). [F. C.]

107. — Amasia. — " Auprès du pont ruiné de l'Iris. " Ramsay, *Bull. corr. hell.*, VII (1883), p. 28 = *Inscr. res Rom. pert.*, III, 101.

....αιτου... | ἐφιππ[ίοις χ]|ρυσοῖς [τετει]|μημένο[ν καὶ π]|ορφύρᾳ Κ[ορνήλιο]|ν Πρεῖσκ[ον ...]|ος τὸν [αὐτοῦ] | υἱὸ[ν ....|..ξι...

Ce Cornélius Priscus, « honoré d'une housse (ou selle) d'or et de la pourpre », est peut-être un parent de celui qui fut proconsul d'Asie en 120 (*Prosopogr.*, I, p. 460, nº 1160). Je ne connais pas d'autre exemple d'une pareille décoration accordée à un cavalier. [F. C.]

108. — Amasia. — Εὑρέθη ἐν Ἀμασείᾳ ἐπὶ λίθου λευκοῦ ὕψ. 0m,88, πλ. 0m,50 φέρει δὲ ἄνωθεν ἀέτωμα ὕψ. 0m,26 καὶ πλ. 0m.48. Τῶν γραμμάτων δὲ τὸ ὕψος 0m,04, τὸ δὲ πλ. 0m,03. Ἐξεγράφη τῷ 1888. [Communication de Mgr Anthimos.]

L'inscription, suivant un croquis joint à la copie, est gravée sur une stèle rectangulaire entourée d'un simple encadrement plat et surmontée d'un fronton contenant une rouelle.

ΤѠΑΥΡΗΛΙѠΛΟΥΚΑΝѠ
ϹΤΡΑΤΙѠΤΗЄΥϹЄΒЄΙ
ΤΡΥΦЄΝΑΗΜΗΤΗΡΜΝΗΜΗϹΧΑΡΙΝ

Τ(ίτ)ῳ Αὐρηλίῳ Λουκανῷ
στρατιώτῃ εὐσεβεῖ
Τρύφενα ἡ μήτηρ μνήμης
[χάριν.

Si la copie est exacte, ΤѠ est une abréviation « par contraction » de Τ(ίτ)ῳ; cf. nº 79. — On pourrait voir dans cette inscription l'épitaphe d'un simple soldat qui s'était acquitté religieusement de ses devoirs, mais le corps de troupes auquel il aurait appartenu n'est pas nommé, et il me paraît probable qu'Aurélius Lucanus n'a servi que dans la milice sacrée de Mithra. Εὐσεβής n'est jamais, que nous sachions, appliqué à des militaires, mais il l'est souvent à des mystes (p. ex. dans les inscriptions de Samothrace, *Inscr. res Rom. pert.*, I, 884 : μύσται εὐσεβεῖς, 851 : ἐφόπται εὐσεβεῖς; en latin *pius mystes, CIL*, III, 713, 717, 720; cf. VI, 1779, l. 13). Le grade de *miles* était le troisième des sept degrés de l'initiation mithriaque, et l'on a retrouvé à Wiesbaden des dédicaces au *deus invictus* consacrées par un *miles pius* (*CIL*, XIII, 7570 *d*, cf. 7571). [F. C.]

109. — Amasia. — Stèle de marbre blanc trouvée dans le jardin de M. Krug près de l'Iris, conservée dans la cour de la maison de M. Kallenbach, — H. 1m,10; L. 0m,60 à 0m,48; Ép. 0m,25; H. des lettres : 0m,03-0m,02. — Copiée en 1886 par

Mgr Anthimos et par moi le 22 avril 1900. — Publiée : *Festschrift zu Otto Hirschfelds sechzigstem Geburtstage,* Berlin, 1903, p. 275 = *Inscr. res Rom. pert.,* III, 1439. — Photographie.

ΤΡΩΙΛΟΣΕΝΣΤΑΔΙΟΙΣ >
ΠΑΣΑΣΑΡΚΟΥΣΥΠΟΤΑΞΑΣ >
ΝΙΚΗΘΕΙΣΠΥΡΕΤΟΙΣ >
ΠΡΟΣΝΕΚΥΑΣΚΑΤΕΒΗ >

ΛΑΔΙΚΗΤΩΙΔΙΩΑΝΔΡΙΜΝΗΜΗϹ
ΧΑΡΙΝ

Nous avons décrit et reproduit ce petit monument, *Studia,* p. 167. Au-dessus de la représentation d'un bestiaire luttant contre un ours, on lit le distique :

Τρωΐλος ἐν σταδίοις | πάσας ἄρκους ὑποτάξας |
νικηθεὶς πυρετοῖς | πρὸς νέκυας κατέβη. |

Et au-dessous : Λαδίκη τῷ ἰδίῳ ἀνδρὶ μνήμης | χάριν.

J'ai commenté ce texte *Studia,* p. 167-8, et me borne à ajouter ici quelques observations complémentaires. — L. 3, ἄρκους pour ἄρκτους est une altération fréquente, cf. Boll, *Catal. codd. astrol.,* V, 2[e] partie, p. 162, 7; Crönert, *Mem. gr. Hercul.,* p. 87, 1. C'est même la forme ordinaire en grec vulgaire (cf. néo-grec ἀρκοῦδα, fém.). Le féminin ne veut pas dire que Troïlos n'a combattu que des ourses femelles, mais il est employé, comme il l'est souvent à propos de troupeaux, pour désigner l'espèce animale sans distinction de sexe. — L. 5, Λαδίκη est pour Λαοδίκη.

Les combats de l'*ursarius* ont été livrés dans le stade. On connaît quelques amphithéâtres en Asie Mineure (à Nysa, Laodicée du Lycus etc.) mais le plus souvent le stade en tenait lieu. Deux épitaphes de rétiaires à Nicée commencent par les mots : Τὸν θρασὺν ἐν σταδίοις (*Inscr. res Rom. pert.,* III, 43, 44; cf. *CIG,* 4377). De même le martyre de S[t] Polycarpe paraît avoir eu lieu à Smyrne dans le στάδιον (Friedländer, *Sittengeschichte,* II[6], p. 612). — Une inscription métrique de Tomi parle de même de gladiateurs qui succombèrent dans le stade (*Inscr. res Rom. pert.,* I, 636 : Ἄρεως ἀθλητῆρες οἱ ἐμοὶ σταδίοισι δαμέντες), et une autre épitaphe de Tomi, relative à une *venatio,* rappelle mieux encore celle de Troïlos (Gomperz, *Arch.-epigr. Mitt.,* VIII, p. 9, n° 23) :

Ἄτταλος ἐνθάδ' ἐγὼ κεῖμαι, παροδεῖτα, κυνηγός,
πολλοὺς ἐν σταδίοις πλήξας βόας, (ε)ἰς φθιμένους δὲ
ἤλυθον [ἀνσχόμε]νος βοῦν ἄγριον, ὅς με κ[ατέκτα].

Ces *venationes,* dans le Pont comme ailleurs, devaient précéder les combats des gladiateurs ; cf. la dédicace de Sébastopolis nº 290, l. 15 (κυνηγέσια καὶ μονομαχίας) avec le commentaire. [F. C.]

110. — Amasia. — Plaque de calcaire encastrée à environ 3 m. de hauteur dans la façade du turbé de Kilidj-Arslan. — H. 1m,02; L. 0m,46. — Copiée le 25 avril 1900. Photographie. — Publiée : *Festschrift zu Otto Hirschfelds sechzigstem Geburtstage,* 1903, p. 273 = *Inscr. res Rom. pert.*, III, 1438.

ΕΝΘΑΔΕΚΕΙΜΑΙ
ΠΙΝΝΑϹΡΗΤΙΑΡΙϹ
ΠΕΝΤΕΠΥΚΤΕΥ
ϹΑϹΑΛ.ΠΤΟϹ
ΟΥΚΗΜΗΝΟΥΚΗ
ΔΕΙΝΕΓΕΝΟΜΗΝ
ΟΥΚΟΙΔΑΟΥΚΕΙΜΙ
ΟΥΜΕΛΕΙΜΟΙ
ΔΟΜΝΑϹΚΙΩΝ
ΙΔΙΩΝΜΝΕΙΑϹ
ΧΑΡΙΝ

Ἐνθάδε κεῖμαι
Πίννας ῥητιάρις
πέντε πυκτεύ-
σας ἄλ[η]πτος.
Οὐκ ἤμην, οὐκ ἤ-
δειν, ἐγενόμην,
οὐκ οἶδα, οὐκ εἰμί,
οὐ μέλει μοι.
Δόμνα [ἐ]κ [τ]ῶν
ἰδίων μνείας
χ[ά]ριν.

Nous avons déjà parlé des combats de gladiateurs dans le Pont à propos d'inscriptions d'Amisos (nos 2 et 7). — L. 2, ῥητιάρις pour ῥητιάριος se retrouve dans une épitaphe métrique de Nicée (*Inscr. res Rom. pert.*, III, 43, ῥητιάριν, mais 44 : ῥητιάριον) et dans un texte d'Halicarnasse (*CIG*, 2663), où il faut probablement corriger les lettres ΛΗϹΤΕϹ non pas en ἀήσ[ση]τ[ο]ς mais en [ἄ]λη[π]τ[ο]ς comme dans notre inscription : ces gladiateurs n'ont pas été « pris » dans le filet de leur adversaire.

L. 3, πέντε est probablement pour πεντάκις. Des formules semblables sont fréquentes sur les tombes de lutteurs. A Nicée (*Inscr. res Rom. pert.*, III, 43) un rétiaire se vante d'avoir accompli non pas douze travaux comme Hercule mais treize. A Priapos en Mysie, un

thrace ἐννεάκις πυκτεύσας ᾤχετο εἰς Ἀΐδην (Le Bas-Waddington, 1757).

L. 9, Δόμνα est probablement la femme ou la concubine du combattant défunt.

Pinnas était donc un rétiaire adroit qui combattit cinq fois sans se faire prendre, et une palme, gravée à côté du texte, rappelle ses victoires, comme celle qui est placée derrière le *dimachaerus* sur le bas-relief d'Amisos (nº 7). Il a fini par succomber, mais peu lui importe, car il est rentré dans le néant dont il est sorti. La profession de foi que fait le défunt aux passants, se rencontre moins complète, il est vrai, dans d'autres épitaphes grecques. A Brouzos en Phrygie (Ramsay, *Cities and bishoprics*, II, p. 700, nº 635 : Οὐκ ἤμην, ἐγενόμην, οὐκ ἔσομαι, οὐ μέλι μοι· ὁ βίος ταῦτα [cf. *infra*, nº 143]; à Rome, Kaibel, *I.G.*, XIV, 1879) épitaphe métrique d'un médecin : Ὅστις οὐκ ἤμην καὶ ἐγενόμην, οὐκ εἰμὶ καὶ οὐ λυποῦμαι. *Ibid.*, 1201 = Kaibel, *Epigr. gr.*, 1117 : Οὐκ ἤμην, ἐγενόμην, ἤμην, οὐκ εἰμί· τοσαῦτα, | Εἰ δέ τις ἄλλο ἐρέει, ψεύσεται, οὐκ ἔσομαι. *Ibid.*, 2190 : [Οὐκ ἤ]μην, ἐγενόμην· οὐκ (ε)ἰμί· οὐ μέλι μοι. — La même idée est exprimée parfois en vers par des périphrases : à Rome (*CIG*, 6298 = *CIL*, VI, 14672 = Kaibel, *Epigr. gr.*, 646) : Εἰπὲ ὅτι οὐκ [ὢν] ἦν, τοῦτο πάλιν γέγονα. Kaibel, *Epigr. gr.*, 615 : (non curo) εἴτ' ἤμην πρότερον εἴτε χρόνοις ἔσομαι. Cf. aussi, sinon pour le sens du moins pour la forme, la phrase ὥσπερ εἶ, ἤμην, ὥσπερ εἰμί, ἔσῃ qui se rencontre en Syrie (Clermont-Ganneau, *Recueil Arch. Or.*, V, p. 27, p. 172).

Dans les pays latins, la sentence *non fui, non sum, non curo*, était si connue qu'on la trouve exprimée par de simples sigles, comme les formules usuelles du style épigraphique (Cagnat, *Rev. de philol.*, 1889, p. 57 s. et p. 61); voyez p. ex. *CIL*, V, 2894, 1813 et aussi 1939 (Concordia) : *Non fueram, non sum, nescio, ad me non pertinet;* VI, 9258 : *Non fui et so (= sum), non ero, non mihi dolet;* VIII, 2835 : *Non fueras, nunc es, iterum nunc desines esse;* 3463 : *Non fui, non sum, non desidero.* Cagnat, *Année épigr.*, 1892, nº 15 : *Non fui et fui, non sum, quid ad me? CIL*, XIII, 530 (Lectoure) : *Non fui, fui, memini, non sum, non curo.* D'autres textes ont été réunis par Friedländer, *Sittengesch.*, III⁶, p. 739, n. 10. Les vers primitifs ont été restitués par Havet (*Rev. de philol.*, 1896, p. 102) : *Non fueras, non es, nescis, non pertinet ad te,* et par Bücheler, *Anthol.*, nº 247 : *Non fui, fui si memini, non sum, non desidero.*

L'origine historique de cette expression se laisse aisément deviner.



« De même que Platon concluait de la préexistence supposée de l'âme à sa persistance après la mort, de même les adversaires de la doctrine de l'immortalité tiraient de notre ignorance d'une vie antérieure une conséquence opposée. » (Gomperz, *Zeitschr. für Oesterr. Gymnasien*, XXIX, 1878, p. 437). C'est l'épicurisme qui doit avoir vulgarisé cette pensée. La doctrine qu'il ne faut pas redouter la fin de la vie puisque nous périssons tout entiers est une des maximes favorites de cette philosophie (Rohde, *Psyche*, II[4], p. 383). Plutarque (*Consol. ad uxor.*, 10, p. 611 D) parle de ceux οἳ πείθουσι πολλοὺς λέγοντες ὅτι τῷ διαλυθέντι κακὸν οὐδὲν οὐδὲ λυπηρὸν ἔστιν. Elle était certainement fort goûtée dans les écoles des lanistes: aux misérables qui devaient dans l'arène faire preuve d'indifférence devant la mort, il fallait enseigner que celle-ci marquait l'abolition du sentiment et le terme de la douleur. M. Cagnat (*l. c.*, p. 58 n.), remarque que dans le monde latin la formule *non fui, non sum, non curo* apparaît surtout sur des tombes d'esclaves qui n'ont guère de raison de regretter la vie. [F. C.]



110a. — Amasia. — Stèle funéraire en pierre du pays, brisée du haut, dans la cour de l'église grecque de S[t] Georges où elle fait partie du dallage au bord d'un bassin. — H. 1m,30; L. 0m,48 à 0m,58; H. des lettres: 0m,035. — Copiée en 1907. Estampage.

Au-dessus de l'inscription, une une grappe de raisin et une guirlande.

Αὐρ(ηλίῳ) Φιλο-
μούσῳ
ἀρχιάτρῳ
Ῥω[μᾶνα τῷ]
ἰδίῳ [ἀν]δρὶ
μνήμης χάριν.

Une barre de fer, faisant partie de la balustrade du bassin, est scellée au milieu de la quatrième ligne, qu'elle cache presque entièrement. Les traces de lettres visibles indiquent un nom commençant par Ῥω. Nous avons

restitué Ῥωμᾶνα (cf. *Inscr. res Rom. pert.*, III, 1312), mais on pourrait songer à Ῥωσκία ou Ῥώμη (cf. *I.G.*, XIV, 1596, 1980) ou même à Ῥωξάνη.

Les ἀρχίατροι, personnages officiels, apparaissent assez souvent dans les inscriptions d'Asie Mineure (*Inscr. res Rom. pert.*, III, 77, 599, 853, etc.) et de Syrie (*Ibid.*, 1333; cf. *Mél. fac. orient. Beyrouth*, I (1906), p. 147-8). Les textes épigraphiques où ils sont mentionnés, sont énumérés par Oehler, *Beiträge zur Gesch. des Arzneistandes* (Jahresb. des Maximilian Gymnasiums, Vienne, 1906). — Sur les fonctions de ces médecins publics, voyez Pauly-Wissowa, *Realenc.* s. v.; Pohl, *De Graecorum medicis publicis*, Berlin, 1905; J. Keil, *Wiener Studien*, VIII, 128 ss. [H. G.]

111. — Amasia. — Inscription gravée sur un rocher conique qui se dresse à gauche de la route qui conduit à l'Aïnaly-Maghara (*supra*, n° 95). — Publiée : Perrot, *Explor. de la Galatie*, p. 376, n° 158. — Revue en 1900.

Πυθοδωρὶς | Μητροδώρου | Αἰλίῳ Μεμια|νῷ τῷ ἰδί|ῳ ἀνδρὶ μνή|μης χάριν.

Au-dessous du texte, qui est entouré d'un simple encadrement, sont gravées deux feuilles de lierre réunies par leur pédoncule.

Pythodoris avait sans doute été appelée ainsi en mémoire de la célèbre reine du Pont, contemporaine de Strabon (XII, 3, 37). [F. C.]

112. — « Amasiae, in coemeterio Armeniorum; ed. Gruter, p. MCXXXVI, 11, ex schedis Busbequianis. Praeterea titulus extat in schedis Dornsuami et in cod. Pigh. fol. 197,6. » — *CIG*, 4173.

Λόγγος β' | τῇ χρηστῇ | καὶ ἀσυνκρί|τῳ συμβίῳ | Ἀκυλλίᾳ ἅ|μα τοῖς κα|τοιχομένοις | τέκνοις | μνήμης χάριν.

« *Infra visitur pecten et ampulla inversa.* » Cf. inscr. n° 30.

113. — Amasia. — « Dans un mur d'enceinte près de la mosquée de Yorghi-Pacha ». — Copie du Père Girard publiée : Th. Reinach, *Rev. des ét. gr.*, VIII (1895), n° 23, pp. 78 et 84; *Inscr. res Rom. pert.*, III, 104.

Ἀντ[ώ]νιος | Στρονγυλί|ων Ἀντω|νίᾳ Σουσου|νίδι τῇ γυ|ναικὶ μνή|μης χάριν. | — Μετὰ δὲ τὸ τεθῆ|ναι ἐμὲ ὃς ἂν ἀ|νοίξῃ τὸ ἡρῷον, | δώσι τῷ φίσκῳ | δηνάρια μύρια. | Ἔτους ρξθ'.

L'année 169 = Oct. 166-167 ap. J.-C. — L. 1, la copie porte ANTONIOC — Σουσουνίς semble être un nom perse, cf. Σούσας, *Sysinas,* Σισίνης, Σισίννιος, dans Justi, *Iranisches Namenbuch,* p. 303 ss., et *supra,* n° 98.

114. — Amasia. — Pierre dans un mur non loin du n° 113. — Copie du Père Girard publiée : Th. Reinach, *Rev. des ét. gr.*, VIII (1895), p. 78, n° 24.

Τῷ γλυκυτά|τῳ μου υἱῷ | Αὐρ(ηλίῳ) Ἀγρικολάῳ | Ζήσοντι (*sic*) εν' ἔ|τεσιν Κεκε[λί]|α μονησάσ[α] | . . . .

La copie que m'a communiquée le Père Girard porte l. 5-7 TECINKEKEN | A . MONHCACH | . . . . TD . . Une femme, nommée Cécile, se serait retirée dans un monastère après son veuvage. Μονήσασα serait pour μονάσασα de μονάζω (on trouvera plus bas, n° 134, l'épitaphe d'une « stylitisse »), mais la lecture devrait être vérifiée. [Je lirais : Ζήσοντι ἐν ἔτεσιν κε' — H. G.] — Le nom *Agricola,* Ἀγρικόλας se retrouve n° 139. Il est devenu ici, comme souvent ailleurs, Ἀγρικόλαος, sans doute par analogie d' Ἀγησίλαος, Ἀγησίλας. [F. C.]

114 a. — Sur l'autre face de la même pierre. — Publiée : *Ibid.*, n° 24 *bis*.

Lettres grêles et élancées.

ЄΘЄΡΙΑ	Ἐθερία	ou plutôt :	Ἐθέρι ἀ-
ΛЄΞΙΧΑ	[Δ]εξι[δ]ά-		λεξιχα-
ΛΑΖω	[μ]α (?) ζῶ[σα] κ. τ. λ.		λάζῳ.

Nous avions pris ce texte pour une épitaphe : Ἐθερία serait pour Αἰθερία suivi d'un génitif comme Δεξιδάμα ou Ἀλεξίου. Mais Grégoire nous suggère une interprétation ingénieuse, qui respecte la copie. L'inscription serait une dédicace à l'Éther (Ἐθέρι pour Αἰθέρι) « qui détourne la grêle ». Nous ne connaissons aucune autre consécration à l'Éther, bien que celui-ci ait été divinisé par les théologiens (Roscher, *Lexikon Myth.* s. v. ; *Thes. ling. lat.*, I, p. 1152), et l'épithète ἀλεξιχάλαζος, formée comme ἀλεξίκακος, ἀλεξιφάρμακος, serait un adjectif nouveau. Néanmoins il est certain qu'on offrait des sacrifices à ce dieu cosmique, source de toute clarté, comme l'atteste le recueil des *Hymnes Orphiques* (*Hymn.* 5), qui, suivant l'opinion la plus probable a précisément été composé en Asie Mineure (Kern, *Genethliacon Carl Robert,* 1910, p. 89 ss.). On a donc pu consacrer aussi à

l'Éther serein quelque ex-voto pour qu'il chassât les nuages dévastateurs. *Caelus* apparaît de même sous l'Empire dans l'épigraphie latine. [F. C.]

115. — **Amasia.** — **Fragment de stèle avec encadrement au cimetière de Kilidj-Arslan [Girard], aujourd'hui dans le Houlfet Ghazy médressé [H. G.]. Brisée du haut. — H. 0m,73; L. 0m,535. — Copie communiquée par le Père Girard. — Revue par H. G. en 1907. — Estampage.**

ΡΩ
ΑΦΡΟΔΙϹΗΟΥΔ
ΕΤΩΝ Κ

ρω . . . .
'Αφροδισήου δ(οῦλος ?)
ἐτῶν κ'.

L. 2. Peut-être δοῦλος ou δούλη; pour l'abréviation, cf. *CIG*, 3104, 9713.

116. — **Amasia.** — **Stèle de calcaire trouvée en construisant les nouvelles casernes sur le Seraï Duzu (rive droite de l'Iris). — H. 0m,60; L. 0m,40. — Copiée le 22 avril 1900. Frottis. — [F. C.].**



Εὔπλασ-
τος ['Α]φρο-
δίτῃ τῇ ἰ-
δίᾳ γυνε-
κὶ μνήμης
χάριν.

117. — **Amasia.** — **Partie supérieure d'une petite stèle à fronton encastrée dans le mur d'enceinte de l'église grecque de St-Georges, à l'intérieur. — H. (sans le fronton) : 0m,19; L. 0m,17; H. des lettres : 0m,025; 0m,027. — Copiée en 1907.**

Dans le fronton est sculptée une tête.

ΒΑϹΙΛΙϹ
ΚΟϹΚΑΙ
ΚΑΝΔΙΔΑ
ΒΑϹΙΛΙϹ

Βασιλίσ-
κος καὶ
Κάνδιδα
Βασιλίσ-
[κῳ . . .] [H. G.]

118. — « **Amasiae** in coemeterio Armeniorum, ed. Gruter, p. MCXLVI, 4, ex schedis Busbequianis. Repetiit Fleetwood, p. 266, 2. Extat etiam in schedis Dornsuami ». *CIG*, III, 4175.

[. . . . τ]οῦ σύνζυγος Μ[ε]ιλάτο[ιο ?] | νόσος με κατ[έ]κτανε | [κ]αὐτὸν ἀν[εῖ]λ[ε]ν. Παυλῖ[ν]α | Βικτορίῳ τῷ ἀνδρὶ ἐκ τῶν [ἰδ]ίω[ν] μνήμης χάριν . . .

Nous ne notons que les variantes principales. L. 1, Μειλάτοιο, restitution douteuse pour ΜCΙΛΑΤΟ. — L. 3, ΘΑΥΤΟΝΑΝΥΛΟΝ (ou ΑΝΡΛΟΝ). — L. 5, après ΧΑΡΙΝ Gruter ajoute seul ΗΡΑΥΟΛΙ.

Les mots Μειλάτοιο - ἀνεῖλεν forment un hexamètre.

119. — **Amasia.** — Stèle de marbre encastrée dans le mur nord de l'église St Georges. — H. 1 m.; L. 0m,50; H. des lettres : 0m,035-0m,030. — Copiée en 1907. Estampage. — [H. G.].

ΤΙCΠΕΥCΑCΟΥ
ΤΩΤΟΝΑΩΡΙΟΝ
ΗΡΠΑCΑCΑΔΗ
ΒΑCCΟΝΑΛΕΞΑ
ΔΡΑCΚΟΥΡΟΝΕΤ
ΗΙΘΕΟΝ ΕΙΓΑΡ
ΕΦΗΛΙΚΙΗΝΠΑΤΡΟC
ΕΛ..ΛCΕΝΕΙΓΑΡΕΓΗΡΑ
ΠΑΥCΑΜΕΝΟCΖΩΗC
ΘΑΝΑΤΟΥΧΙ.COCΗΝ

Sous le fronton de la stèle sont sculptées une grappe de raisin et une guirlande [cf. no 110 *a*]. Au-dessous de celle-ci, une main récente a inscrit en lettres grecques les noms arméniens ΜΗΡΑΝ ΜΝCΚΟ̌ (Μηράν, Μήσκου. Le cimetière entourant l'église St Georges a été longtemps commun aux Grecs et aux Arméniens). Plus bas on lit les vers :

Τί σπεύσας οὔ|τω τὸν ἀώριον | ἥρπασας, Ἅ(ι)δη, |
Βάσσον Ἀλεξάν|δρας κοῦρον ἔτ' | ἠΐθεον;
εἰ γὰρ | ἐφ' ἡλικίην πατρὸς | ἐλ[ήλυθ]εν, εἰ γὰρ ἐγήρα, |
παυσάμενος ζωῆς, | Θάνατ(ε), οὐχὶ σὸς ἦν;

L. 8. Le mètre réclamerait ἤλυθεν; j'avais songé à ἕλ[κυ]σεν pour εἵλκυσεν (sc. ζωήν), mais estampage et copie forcent à rétablir ἐλ[ήλυθ]εν, ce qui fausse le vers.

Le sujet de ces distiques est un lieu commun très fréquent dans les épitaphes métriques. Comparer p. ex. *Anth. Pal.*, VII, 671 :

Πάντα Χάρων ἄπληστε, τί τὸν νέον ἥρπασας αὔτως
Ἄτταλον; οὐ σὸς ἔην, κἢν θάνε γηραλέος;

Kaibel, *Epigramm.*, n° 566

'Απλήρωτ' 'Αΐδα, τί με νήπιον ἥρπασας ἄφνω;
Τί σπεύδεις; Οὔ σοι πάντες ὀφειλόμεθα;

Rapprocher aussi Kaibel, n°s 535, 578; *IG*, XIV, 2040, 525 : Οὐχ ὁσίως ἥρπαξες ὑπὸ χθόνα κοίρανε Πλούτων ...; *Bull. corr. hell.*, 1909, p. 143; Cabrol-Leclercq, *Dict.* s. v. « Catane », col. 2521, etc. [H. G.]

120. — « Amasiae ad ripam Iris ad turrim moscheae antiquae ; ed. Gruter, p. MCXLVI, 3, ex schedis Busbequianis. Repetierunt Fleetwood, p. 253, 2; Brunck, *Lectt.*, p. 303; Jacobs, *Anthol. Palat.*, Append. n° 242. Extat etiam in schedis Dornsuami et in cod. Pigh, fol. 197.6. — Subsunt ampulla inversa, pecten cet. notante Dornsuamo. Heusingero in schedis non pecten, sed ὀστοθήκη videtur esse s. cineris receptaculum. » *CIG*, III, 4170. — De là Kaibel, *Epigramm. graeca*, n° 396; Cougny, *Anthol. Palat.*, t. III, l. II, n° 379.

'Ιου(λίᾳ) Μυσίδι | Δημοκράτης | ἀλόχῳ περι|καλλέα τεῦξεν |
τόνδε τάφον | μνήμης σω|φροσύνης [θ'] ἕνεκεν. |
"Ετους ροη'.

Nous omettons les variantes des copies. — L. 1. Le nom gentilice n'est pas compris dans le vers. — Au v. 2, θ' est ajouté par Kaibel. — L'année 178 de l'ère d'Amasia = Oct. 175-6 ap. J.-C.

121. — Amasia. — « Ad puteum. — Ex schedis Belsi et Dornsuami. » — *CIG*, III, 4169, cf. add., p. 1114.

'Ιούλιος Γέ|μινος 'Ι|ου[λίᾳ Πρό]κ|λῃ [τ]ῆ<ς> | μητρὶ μνή|μης χάριν | ἐποίησεν.

121 a. — Amasia. — Stèle à fronton encastrée dans le mur de la fontaine dans la cour de l'église grecque St-Georges. Il fallut dégager la pierre pour lire la fin des lignes. — H. actuelle : 0^m 74; L. 0^m,44; H. des lettres : 0^m,03 à 0^m,04. —

ΙΟΥΛΙΑΤΡΥ
ΦΩΝΟCΑΓΑ
ΘΗΓΥΝΑΙΚΙ
ΚΑΙCΕΜΝΗ
ΚΑΙΕΝΑΡΕΤΩ
ΛCΤΑΤΩΡΙΟC
ΚΑΛΛΙCΤΟC
ΜΝΗΜΗC
ΧΑΡΙΝΒ
ΕΤΟΥC·ΡΟΕ

'Ιουλίᾳ Τρύ-
φωνος ἀγα-
θῇ γυναικὶ
καὶ σεμνῇ
καὶ ἐναρέτῳ
Λ. Στατώριος
Κάλλιστος
μνήμης
χάριν·
ἔτους ροε.

L. 9, le signe que j'ai pris pour B est sans doute une feuille de lierre. — L'an 175 de l'ère d'Amasia = Oct. 172-3 ap. J.-C. [H. G.]



122. — Amasia. — Εὑρέθη ἐπὶ λίθου λευκοῦ παρὰ τὸν τάφον τοῦ ἁγίου Βασιλέως, μητροπολίτου Ἀμασείας, 10 λεπτὰ μακρὰν ταύτης πρὸς ἀνατολὰς κειμένου [Mgr Anthimos]. — Aujourd'hui dans l'ancienne fabrique de M. Krug. — Stèle maintenant brisée en deux fragments. — H. 1m,32; L. 0m,62; Ép. 0m,13; H. des lettres : 0m,05. — Publiée d'après une copie de sir Charles Wilson, Ramsay, *Bull. corr. hell.*, VII (1883), p. 28. — Recopiée le 28 avril 1900. — [F. C.]

Ἰ(ούλιος) Μύρων
καὶ Οὐλ(πία) Βά(σ)-
σα Μάρ(κῳ) Παρ-
θενίῳ ἀγα-
θῷ φίλῳ μνή-
μης χάριν.

123. — Amasia. — Stèle de pierre calcaire encastrée dans la façade de la mosquée Georgios-Pacha [cf. nº 113], à droite de la porte, derrière des tombeaux musulmans. — H. 1m,12; L. 0m,58; H. des lettres : 0m,025. — Copiée le 25 avril 1900.

Τῇ γλυκυτάτῃ συνβίωι
Κούλλᾳ πάσῃ ἀ[ρε]τῇ
κεκοσμημένῃ, σωφροσύ-
νῃ τε καὶ καλλιτεκνίᾳ δι-
ενενκούσῃ πάσας γυναῖ-
κας, ἣν φθόνος εἷλε πικρὸς
Ζω[ῆ]ς [τ]άχος ἀφειλάμε-
νος,
οὐ νόσῳ ἀμηθεῖσαν
ἀλλ' ὀξυτάτῳ θανά-
[τῳ ἀποφθιμένην.]
Ἔτους σει'.



La ligne 10 est cachée sous un mur transversal. — L. 2, le nom Κοῦλλα se retrouve à Ezbider (n° 371). — L. 6, φθόνος est le mauvais œil ou plus généralement un sort jeté sur la jeune fille et qui l'a fait mourir subitement. Cf. Jahn, *Aberglaube des bösen Blickes*, 1855, p. 32 ss. — L. 11, le chiffre σει' doit être pour σιε'. L'année 215 d'Amasia = Oct. 212-3 ap. J.-C. [F. C.]

124. — Amasia. — Inscription gravée dans un cartouche à queues d'aronde (H. 0m,25; L. 0m,28), à gauche d'un tombeau rupestre creusé dans les rochers escarpés du Tchakallar, au sud de la ville, sur la rive droite du fleuve. — H. des lettres : 0m,025. Traces de couleur rouge. — Publiée d'après une copie du P. Girard : Th. Reinach, *Rev. des ét. gr.*, VIII (1895), p. 79, n° 26, p. 85. — Revue en 1900. — [F. C.]

Λ(ούκιος) Οὐεργίνιος [Ε]ὐ[ά]ρεστος | ἐνθάδε κῖμε ἅμα τῇ γυ|νεκὶ Οὐεργινίᾳ Εὐφροσύ|νῃ· (ε)ἰ δέ τις τὴν θέσιν ἀνύ|ξῃ μήτε γῆς τύχοιτο | μήτε φωτὸς ἀπολαύ|σοιτο (*sic*)· ἐὰν δέ τις εὑρε|θῇ, δώσ(ει) τῷ φίσκῳ (δηνάρια) | τρισχίλια, ὁ δὲ μηνύ|σας λήψετε (δηνάρια) χίλια.

Le seul mot douteux est, l. 1, le *cognomen*. On ne lit plus aujourd'hui que ΥΔ, le coin de la pierre ayant été brisé. La copie manuscrite du P. Girard porte ΟϹΥΛΙЄϹΤΟϹ ou ΟϹΥΔΡЄϹΤΟϹ. Nous avons supposé une haplographie, qui a fait tomber le Є. On pourrait songer aussi à Ὑδρόσιος. — L. 5 ss. Pour la formule exécratoire comparer inscr. n° 66, l. 34, et n° 59. — L. 10. Le chiffre de l'amende 3000 deniers, plus 1000 au dénonciateur, est exceptionnellement élevé; voyez la note au n° 71 *a*.

125. — Amasia. — Stèle de pierre calcaire encastrée au niveau du sol dans le mur extérieur du turbé de Kilidj-Arslan, à l'entrée de la ville, sur la route de Tokat. — H. 1m,05; L. 0m,47; H. des lettres : 0m,04. — Publiée : *a*) Perrot, *Explor. de la Galatie*, p. 376, n° 159. *b*) D'après une copie du Père Girard, par Théod. Reinach, *Rev. des ét. gr.*, VIII (1895), p. 79, n° 28, et p. 85. — J'ai revu la pierre en avril 1900. — [F. C.]

Au bas de la stèle sont sculptés un miroir et un peigne ; au-dessus, on lit :

Θεοπρέπης | κὲ Σηστύλα | οἱ Σωσάνδρο[υ] | Φλ(αουίᾳ) Μαρκίᾳ γλυκυτάτῃ | μητρὶ κὲ φι|λοτέκνῳ | μνήμης χάριν.

Sur le nom Σηστύλα pour *Sextilia*, voyez ci-dessus n° 2.

126. — « Amasiae, in coemeterio Armeniorum; ed. Gruter, p. MCXLVI, 7, ex schedis Busbequianis. Hinc Patinus in *Comm. in monumm. ant.*, p. 218, ex eoque Fabrettus c. 4, n. 437, p. 322. Est etiam in schedis Dornsuami et in cod. Pigh. fol. 197.6 ». — *CIG*, 4176.

Φοίβη Παμ|φίλῳ κουρι|δίῳ ἀνδρὶ | μνήμης | χάριν |.

127. — Amasia. — Pierre encastrée dans un mur au coin d'une maison du quartier « Usun Mustafa Mesdjiti », au centre de la ville. Brisée à droite. — H. 0m,82; L. 0m,63; H. des lettres : 0m,04. — Publiée d'après une copie du Père Girard: Th. Reinach, *Rev. ét. gr.*, VIII (1895), p. 78, nº 21 et p. 83. — Revue en 1907.

CЄΞ·Ι·Α
ΑΝΔΡΙΙΔΙ
·Є·Τ
ΚΑΙ·CЄΞ
ΝΙΥΙΩ ЄΥ
ΚΑΙΑCΥΝΚ
ΠΑΙΤЄΙΝΑ
·Є·Τ·

Σέξ(τῳ) Ἰ(ουλίῳ ?) Α . . τ . .
ἀνδρὶ ἰδίῳ
ἔ(τους) τ'
καὶ Σέξ(τῳ) . . . .
νι υἱῷ εὐ[σεβεῖ]
καὶ ἀσυν[κρίτῳ]
Π[α]ιτεῖνα [μήτηρ ?]
ἔ(τους) τ'.

Les abréviations sont insolites. L. 1, I pour Ἰούλιος se retrouve p. ex. nºs 96, 122; on pourrait restituer ensuite [Π]α[ι]τ[είνῳ] d'après la ligne 7. — L. 3 et 8, l'abréviation Є· pour ἔτους est extraordinaire, mais on la rencontre cependant nºs 34, 62, 189, et bien que la date de 300 (= Oct. 297-8 ap. J.-C.) paraisse tardive pour la forme des caractères, cette restitution est préférable à celle que nous avions proposée d'abord : ἕ(νεκα) τ(ιμῆς). — L. 7, peut-être Παιτεῖνα ὠ[κυμόρῳ], mais ceci paraît trop long. [H. G.]

128. — Amasia. — « Sculptured on the rocks ». — Publiée : Hamilton, *Researches*, II, p. 413, nº 73. = *CIG*, 4171.

Ἑρμογένης Δό[μνου] | παραγγέλλει μ[ηδε]|νὶ ἐξὸν [εἶ]ναι τὸν [τά]|φον ἀνοῖξαι εἰ μὴ ἐ|μοὶ ἢ γυναικί μου ἢ | τέκνοις ἢ τέκνων | τέκνοις.

129. — « Amasiae, in horto templi Armeniorum ; ed. Gruter, p. MCXXVII, 7, ex schedis Busbequianis. Extat etiam in schedis Dornsuami et in cod. Pigh. fol. 197, 6. » — *CIG*, 4172.

Εὐστόχιος | καὶ Ἀθηναῒς | τῇ θυγατρὶ | μνήμης χάριν.

130. — Amasia. — « In rough characters, on the rocks. » — Publiée : Hamilton, *Researches*, II, p. 413, n° 74, puis, d'après lui, Welcker, *Rheinisches Museum*, III (1845), p. 249, n° 25; *CIG*, III, 4174; Kaibel, *Epigr graeca*, n° 594; Cougny, *Anthol. Palat.*, t. III, cap. II, n° 371.

Σήματα [συ]νθραυσθέντα παλαιγενέων ἡρώω[ν
  ἐν μ[α]κροῖσι χρόνοις Λούκιος ἡρμόσατο.
τοιγάρ, ὅσ[οι τ]ειμᾶτε τάφους νεκύων παροδεῖτ[αι,
  Λούκιον [ε]ὐ[φ]ήμως τείετ' ἀμειβόμενοι.

131. — Amasia. — Plaque de marbre, brisée à gauche, dans le mur d'une maison de la rue qui longe le rocher de la citadelle, sur la rive gauche de l'Iris. — H. 0m,45; L. 0m,61. H. des lettres : 0m,04. — Publiée : Ramsay, *Bull. corr. hell.*, III (1883), p. 28. — Copie du Père Girard. — Revue le 28 avril 1900. — [F. C.]. VII (?)

ΔΗCΛΥCΙΟΥΤΟΗΡω
ΝΚЄΤΟΙCΙΔΙΟΙC

Ἀσκληπιά?]δης Λυσίου τὸ ἡρῷ-
ον αὑτῷ ἐποίησε]ν κὲ τοῖς ἰδίοις.

132. — Amasia. — Built into a fountain [Munro].

ΗΡΑ
ΚΑ
ΛΙCΤΟΝЄ
ΑΙΓωΝΟΡC
ΑΝΤΑΙΣω
CΙΜΟΝ
ΜΝΗΜΗCΧΑ
ΡΙΝ
ЄΤΟΥC

Κ.?]Ἥρα[ιος
κα[ὶ....
-λὶς τὸν ἑ-
α[υτ]ῶν [θ]ρέ[ψ-
αντα Ἰ(ούλιον ?) [Ζ]ώ-
σιμον
μνήμης χά-
ριν
ἔτους...

L. 3, ὁ θρέψας est fréquemment construit avec le génitif comme si c'était un substantif, cf. p. ex. n° 44 *b*, τοῦ θρέψαντός μου et *Bull. corr. hell.*, 1892, p. 538, etc. Il est probable que les θρεπτοί de cette inscription, comme le Proclus du n° 44*b*, et le Συντροφίων du n° 171, étaient des enfants adoptés (*alumni*) et non des esclaves nés dans la maison (*vernae*). Sur ce sujet, voyez Ramsay,

Cities and bishoprics of Phrygia, II, p. 456 s. — L. 5. Le I, s'il est correct, représente probablement Ἰ(ούλιον). L'abréviation est assez commune dans le district, cf. nos 96, 122, 127. [A.]

133. Amasia. — Bassin de marbre blanc quadrangulaire, dans le jardin d'Ali Kemeroglou, dernière maison avant la porte de la ville sur la rive gauche du fleuve, au pied de la citadelle. — Long. 1m,02; Larg. 0m,90. Diam. de la cavité ronde : 0m,60; Prof. 0m,50. — Copiée par F. C. en 1900. — Revue par H. G. en 1907.

\I/////ΚΥΡΙΚωCCΤΑΝΤΙΝΕ "Α[γιε?] κῦρι Κωσσταντῖνε.

Époque byzantine. — Le bassin très lourd étant adossé à un mur, nous n'avons pu nous assurer si la face opposée était inscrite.

134. — Amasia. — Inscription gravée dans un cartouche à queues d'aronde au sommet d'une grande stèle. — Publiée d'après une copie du Père Girard : Cumont, *Rev. des ét. gr.*, XVII (1904), p. 332. Cf. Delehaye, *Anal. Bollandiana*, XXVII (1908), p. 393.

ΘΕCIC ΜΑ	Θέσις Μα[ρ]-
ΙΑCΑCΚΡΙΤ	ίας ἀσκ[η]τ-
ΡΙΑCCΤVΛΙ	ρίας στυλί-
ΤΙCΑC †	τισας †

Une ἀσκήτρια est mentionnée aussi dans une inscription de Sarian n° 345. — L. 4, στυλίτισσα est un mot nouveau. En grec vulgaire la forme -τισσα remplaça de bonne heure -τις (Jannaris, § 1033) et, d'autre part, dès le Ier siècle, on décline ⏑́τισσα ⏑́τισσας (*Ibid.*, § 270).

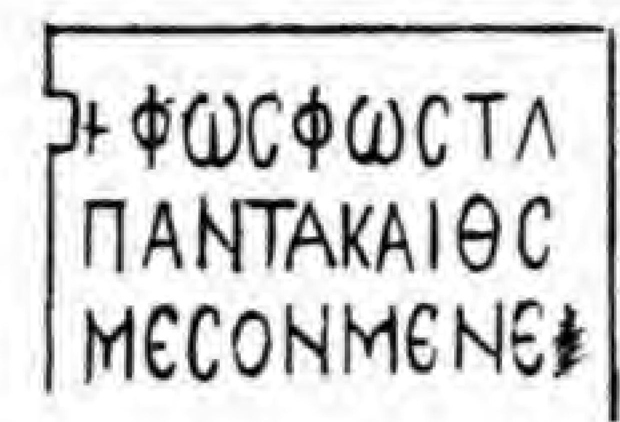
Il n'est pas étonnant que le Pont, qui fut en Asie Mineure le berceau du monachisme, ait produit des femmes ascètes; il est plus extraordinaire que l'une de ces anachorètes ait voulu s'isoler au sommet d'une colonne. « L'héroïque extravagance du grand Syméon exerça une véritable fascination sur l'esprit des Orientaux », et du Ve au XIIe siècle, on peut citer un nombre considérable de stylites, mais on voit mentionner beaucoup plus rarement des « stylitisses ». Cf. cependant Delehaye, *Les Stylites* (*Rev. quest. hist.*, 1895, p. 94), et *Analecta Bollandiana*, *l. c.* [F. C.]

135. — Amasia. — « Near a fountain. » — Publiée : Hamilton, *Researches*, II, p. 413, n° 76, d'où *CIG*, 8899.

Θεοσηβοῦσ[ιν] βω[ήθει ...
δε, πολλὰ δὲ ἤματα [δίδου.

136. — Amasia. — Plaque de marbre encastrée dans le pont du Tersakansou [cf. nº 99]. — H. 0m,59; L. 0m,33. — Lettres grêles et élancées. — Copiée par H. G. en 1907.

Φῶς φῶς τὰ
πάντα καὶ Θ(εὸ)ς
μέσον μένει.



Ce sénaire iambique paraît être une de ces « acclamations » que les Byzantins rédigeaient volontiers comme des rébus (ΦΦΤΠΚΘΜΜ). Cf. Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, II, p. 556 : Θ(εὸ)ς ἐν μέσῳ, οἶκος οὐ σαλευθήσεται. — A la fin de la 3e ligne, je ne sais s'il y a une croix ou un ι; dans le premier cas il faut lire μένε. [H. G.]



137. — Amasia. — Vase de poterie rougeâtre, appartenant à Ahmed Effendi Mörekli-Zadé. — H. 0m,13; L. au sommet 0m,054. — Sur la panse sont tracés à la pointe des caractères hauts de 0m,025 à 0m,03.

ΦΙΛΑΝΘΡΩΠΕΚΑΙ
ΠΕΤΩΛΙΝΑΠΙΕΗΔΕΩϹ

Φιλάνθρωπε Καπετωλῖνα, πίε ἡδέως.

Cette inscription chrétienne — sans doute du IVe siècle — rappelle l'acclamation πίε ζήσῃς et ses variantes, qui se retrouvent si souvent sur les *fondi d'oro*. Voyez p. ex. Schulze, *Gesch. der christl. Kunst*, p. 310-315; Kraus, *Realencycl.*, p. 616 s.; cf. *IG*, XIV, 2410, 7 ss. etc. [H. G.]

137a. — Amasia. — Sur un chapiteau dorique encastré dans la muraille au-dessous de la porte du turbé d'Houlfet Ghazi. — Lettres grêles et inégales. — Publiée d'après une copie de Mordtmann : Kirchoff, *Mem. inst. arch.*, XXIII (1861), p. 179. — Revue en 1900. — [F.C.].

ΠΡΟΚΛΑΝΟΥ

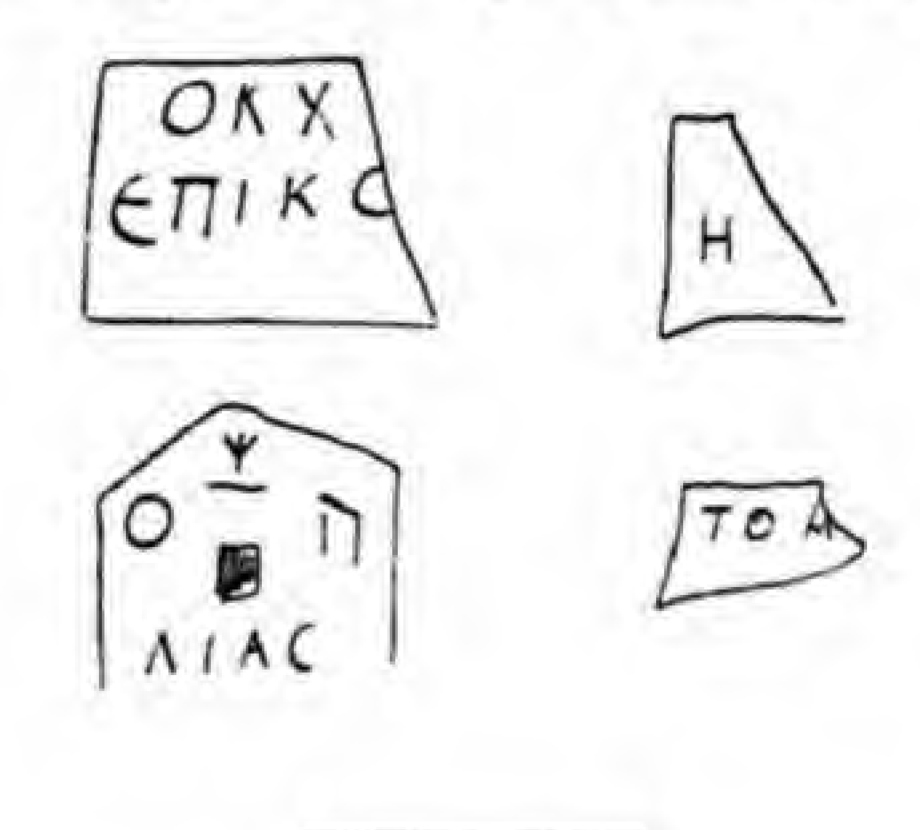
Προκλανοῦ.

137b, c. — Mordtmann (l. c.), reproduit en même temps deux fragments copiés « ad pontem Samsoun ».

'Ασκ]ληπιάδ[ης
et Ἰούλ(ιος) Κρι[σπῖνος.

Le nom de Κρισπῖνος se retrouve n° 100 *a*.

137 d. — Fragments copiés à Amasia par le R. P. Lebon, S. J.



Territoire d'Amasia.

Strabon (XII, 3, § 39, p. 561 C) nous fournit des indications précises sur l'étendue, très considérable, du territoire d'Amasia, sa patrie, telle que Pompée l'avait sans doute délimité. Au pied de la citadelle commence, dit-il, une gorge étroite (cf. *Studia*, p. 147) : Αὐλὼν δ' ἐστὶν ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ διήκων, οὐ πλατὺς τὸ πρῶτον τελέως, ἔπειτα πλατύνεται καὶ ποιεῖ τὸ Χιλιόκωμον καλούμενον πεδίον (inscr. n°s 146 ss.)· εἶθ' ἡ Διακοπηνὴ (cf. n°s 145, 172) καὶ ἡ Πιμολισηνὴ (n° 181) χώρα πᾶσα εὐδαίμων μέχρι τοῦ Ἅλυος. ταῦτα μὲν τὰ ἀρκτικὰ μέρη τῆς τῶν Ἀμασέων χώρας, μῆκος ὅσον πεντακοσίων σταδίων· ἔπειθ' ἑξῆς ἡ λοιπὴ πολὺ ταύτης ἐπιμηκεστέρα μέχρι τοῦ Βαβανόμου καὶ τῆς Ξιμηνῆς, ἥπερ καὶ αὐτὴ καθήκει μέχρι πρὸς τὸν Ἅλυν. τοῦτο μὲν δὴ τὸ μῆκος, πλάτος δὲ ἀπὸ τῶν ἄρκτων πρὸς νότον ἐπί τε τὴν Ζηλῖτιν (n°s 260 ss.) καὶ τὴν μεγάλην Καππαδοκίαν μέχρι τῶν Τρόκμων. εἰσὶ δὲ ἐν τῇ Ξιμηνῇ ἅλαι ὀρυκτῶν ἁλῶν, ἀφ' ὧν εἰκάζουσι εἰρῆσθαι Ἅλυν τὸν ποταμόν.

La cité s'étendant donc vers l'ouest jusqu'à l'Halys, au sud jusqu'à la Zélitide et jusqu'au pays des Trocmes, l'une des quatre tribus galates ; au nord elle confinait à la Phazimonitide (*supra*, p. 33) et à la Phanarée. Vers l'est

— Strabon n'en parle pas — les montagnes la séparaient de Comane. La partie occidentale de ce vaste territoire en fut démembrée quand Euchaïta fut élevée au rang de cité (cf. nos 212 ss.).

A ces renseignements vient s'ajouter un texte précis de Pline, qui place, peut-être d'après une source ancienne, Amasia en Cappadoce (*N. H.*, VI, 3, § 8 : *Cappadocia intus habet oppida Comana . . . Amasiam quod praeterfluit Iris ; in regione hoc Gazacena* (var. *Azacena*, *Azarenat*), et la Γαζακηνή est mentionnée par Strabon (XII, 3, § 25, p. 553 C) comme un canton de la même région que la Phazimonitide, la Pimolisitide et la Gazélonitide.

Le district circonvoisin d'Amasia doit donc avoir porté le nom de

GAZACÈNE

(Carte XIII.)

Nous rangeons sous cette rubrique les inscriptions recueillies dans la vallée de l'Iris et dans les montagnes qui s'élèvent à l'est et à l'ouest de cette vallée.

138. — Sur un rocher en arrière du moulin Ziaret, gros village musulman en aval d'Amasie sur la rive gauche d'Iris. — Copie du Père Lebon, S. J., communiquée par le Père Girard en 1903.

✠
ΤΟΠΟϹ
ΤΟΥΔΥϹΙΘΙΟΔΝΟΥ

Τόπος
τοῦ [δ(ούλ)ου Θ(εο)ῦ ?] Ἰοάνου.

138 a. — Fragment encastré dans une fontaine sur la route d'Erbaa (Hérek), à deux heures d'Amasia sur la rive droite de l'Iris. [Girard]. L'évêque Anthimos m'a communiqué une copie du même texte : Ἐξέγραψα ἀπὸ λίθου εὑρεθέντος ἔξω τῆς πόλεως Ἀμασίας τῷ 1893 Αὐγούστῳ. — Publiée : *Rev. des ét. gr.*, XV (1902), p. 316, no 10.

Κ·ΦΑΒΙΟϹΔΙΑΔΟΥΜΕ
ΝΟϹΑΕΠΕΓΡΑΨΑΤΑΥ
ΤΑΕΙΝΕΠΑΝΤΑΚΥΡΙΑ
ΚΑΙΒΕΒΕΑΕΤΟΥϹ
ΡΟΗ

..... Κ. Φάβιος Διαδούμε-
νος· ἃ ἐπέγραψα, ταῦ-
τα εἶνε πάντα κύρια
καὶ βέβεα· ἔτους
ροη'.

Fin d'une épitaphe de l'an 178 de l'ère d'Amasie (= Oct. 175-6 ap. J.-C.). C. Fabius Diaduménus paraît avoir été chargé d'assurer l'exécution des dernières volontés du défunt, gravées sur son tombeau. [F. C.]

139. — Stèle de calcaire dans un ancien cimetière turc au yaïla de Yéni-Keuï entre le sommet du Lokman et le village d'Ébimi (cf. *Studia*, p. 172). Le bas de la stèle est enterré et sa surface est couverte de mousse. — H. 0m,85 ; L. 0m,50 ; H. des lettres : 0m,03.



Ἔτους σλ[η'].
Ἀγρεικόλας
[Δί]ωνι τῷ γλυκυτάτῳ
υἱῷ.
Ἑπτ[α]έτην δὲ σεισμὸς
καὶ Μοῖρα γλυκεροῦ
φάους ἐστέρεσεν<ε>.

L'année 238 d'Amasia = Oct. 235-236 ap. J.-C. — Épitaphe d'un enfant de sept ans mort durant un tremblement de terre ou peut-être de convulsions (σεισμός). — L. 7, si l'ε final n'est pas une erreur du lapicide ou une fausse lecture pour une feuille de lierre, nous avons ici une voyelle parasite, analogue à celle qu'on trouve en néo-grec (ἦτανε, φοροῦνε etc.). [F. C.]

Temple de Zeus Stratios.

(Cf. *Studia*, p. 172 ss.).

140. — Ebimi. — Petit autel de calcaire, mutilé du haut et du bas, qui se trouvait entre les mains d'un paysan qui nous l'offrit à vendre. — H. 0m,23 ; L. 0m,12 ; H. des lettres : 0m,02. — Publiée : Cumont, *Revue hist. des religions*, 1901, p. 52.

Διὶ
Στρα-
τίῳ
Βασι-
λεὺς
εὐχῇ.



Le nom de Βασιλεὺς est fréquent dans le Pont (nos 71, 71 *a*). Cette inscription montre qu'il fut porté à Amasia par les païens avant de l'être par un évêque (p. 111). [F. C.]

141. — Ebimi. — Deux fragments d'une balustrade de pierre calcaire. *a*) Morceau formant l'angle de droite, à demi enterré près de la mosquée. — H. plus de 0m,60; L. 0m,50; Ép. 0m.30. — *b*) Morceau formant l'extrémité de gauche, dans le four d'un villageois non loin de la mosquée. — H. 1 m.; L. 0m.84; Ép. 0m.32; Lettres profondément gravées, H. 0m.055. — Publiées : fr. *a*) G. Hirschfeld, *Sitzungsb. Akad. Berlin*, 1888, p. 892, n° 72; fr. *a* et *b*) Cumont, *Revue hist. des religions*, 1901, p. 53.





Διὶ Στρατίῳ [ὁ δῆμος ἐν ἐκκλησίᾳ] κυρίᾳ ἐπὶ τῆς συναρχίας Πομ[πωνίου .... τοῦ ?] Κανδίδου, νεωκοροῦντος γ' [............... ο]υ 'Αγριππιανοῦ, ἐκ τῶν συν[λ]ε[λεγμένων χρημάτω]ν· ἔτους ρα'.

L. 1. Restitution d'Anderson. — L. 4, Hirschfeld donne CYNΛЄ. Si l'A était certain, on pourrait lire συνα[θ]ροισθέντων. — Dédicace d'une construction élevée en l'année 101 d'Amasie = Oct. 98-99 ap. J.-C. — Nous avons parlé *Studia*, p. 176 ss., du culte de Zeus Stratios. Cette inscription intéressante nous montre que le temple comptait parmi ses dignitaires des néocores, qui étaient éponymes. — L'expression συναρχία τοῦ δεῖνα se retrouve en Thrace (*Arch. Epigr. Mitt.*, XVII, 1894, p. 180, n° 25), comme en Asie Mineure (Ancyre, *CIG*, 4048; Gordus, *Bull. corr. hell.*, VIII, 389, n° 8; Antioche de

Carie, Babelon, *Invent. de la collection Waddington,* 1898, p. 116, n° 2165). Elle désigne l'ensemble du collège des archontes qui se groupe autour du magistrat principal, son président, et elle équivaut à οἱ περὶ τοῦ δεῖνα ἄρχοντες que nous rencontrerons plus loin (n° 289). Ces archontes sont évidemment ceux de la cité d'Amasia. [F. C.]

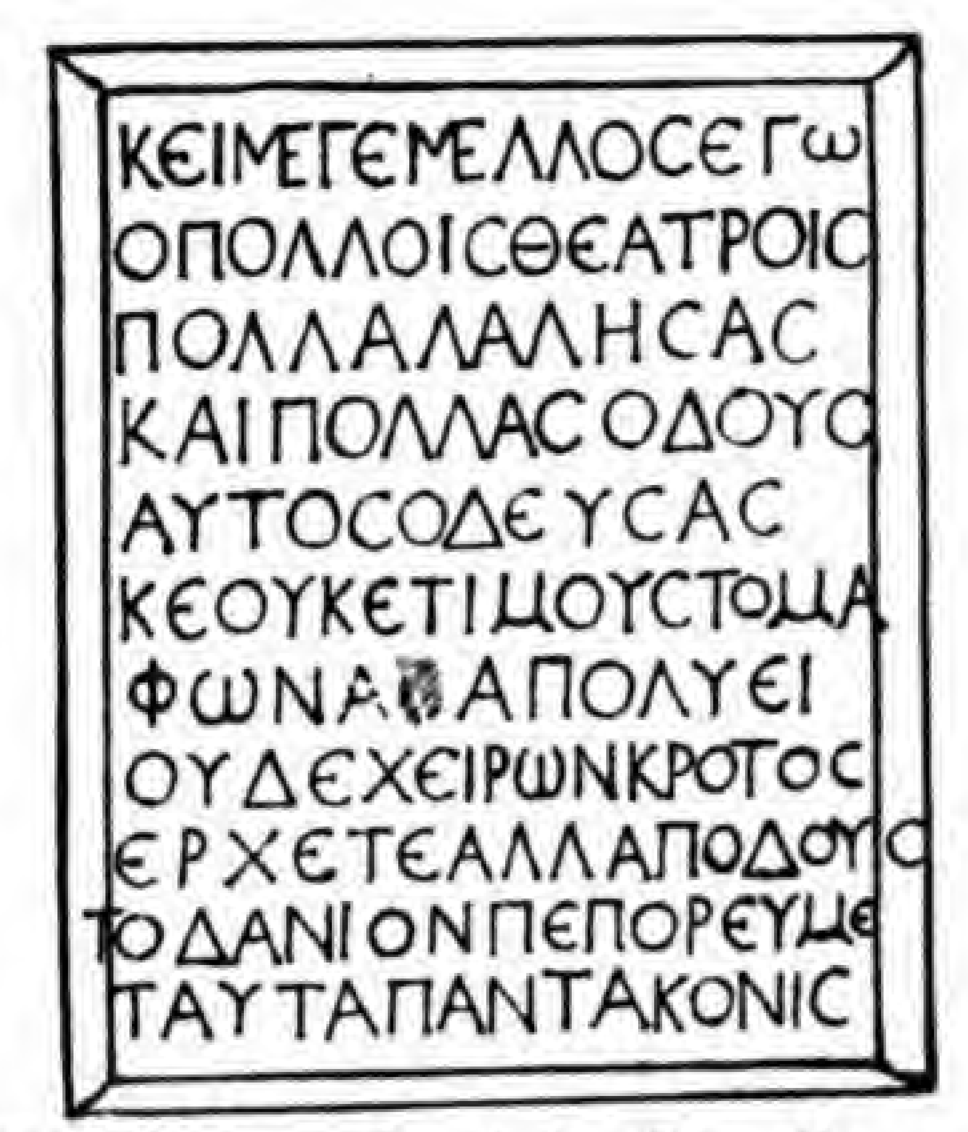
142. — Ebimi. — Grand piédestal de marbre, exhumé près du temple, au sommet de la montagne sacrée (cf. *Studia*, p. 175). On l'enterra de nouveau à environ 25 m. du coin S. O. du tertre central et à 2 m. sous la surface du sol. — H. actuelle: 1m,10; L. et Ép. du fût : 0m,89 ; de la base 1m,05 ; H. des lettres : 0m,085. — Publiée *a*) d'après une copie de Mordtmann : Kirchoff, *Mem. Inst. arch.*, XXXIII (1861), p. 180, n° 10; *b*) d'après une copie prise en 1900 : Cumont, *Revue hist. des religions*, 1901, p. 52. — [F. C.]



Τὸ ἀ[νάθημα]
ἐκ τῶν τ[οῦ]
Θεοῦ Γναῖ-
ος Κλ(αύδιο)ς Φίλων
ἱερεὺς διὰ βίου.

Gnéus Claudius Philon, prêtre à vie de Zeus Stratios, avait donc consacré une partie des revenus du temple à une offrande autrefois supportée par le piédestal mutilé. — L. 1, on pourrait aussi restituer ἄ[γαλ-μα]. Cette forte base peut fort bien avoir supporté une statue. [F. C.]

143. — Ebimi. — Stèle de pierre calcaire devant la porte d'une grange. — H. 0m,84; L. 0m,50; Ép. 0m,12; H. des lettres : 0m,025. — Copiée le 28 avril 1900. — Publiée : Cumont, *Festschrift zu Otto Hirschfelds sechzigstem Geburtstage*, 1903, p. 278.



Κεῖμε Γεμέλλος ἐγὼ
ὁ πολλοῖς θεάτροις
πολλὰ λαλήσας
καὶ πολλὰς ὁδοὺς
αὐτὸς ὁδεύσας,
καὶ οὐκέτι μου στόμα
φωνὰ[ς] ἀπολύει,
οὐδὲ χειρῶν κρότος
ἔρχετε, ἀλλ' ἀποδοὺς
τὸ δάνιον πεπόρευμε.
Ταῦτα πάντα κόνις.

La phrase est composée de lambeaux métriques, mais ne forme pas de vers parfaits. — L. 1-3. Gémellos appartenait probablement à la « compagnie universelle » d'artistes dionysiaques, formée sous Hadrien, qui envoyait ses membres dans toutes les parties du monde antique, et qui est souvent mentionnée dans les inscriptions d'Asie Mineure (Aphrodisiade, Le Bas-Waddington, 1619; Ancyre, *Inscr. res Rom. pert.*, III, 209-211; Pessinonte, *CIG*, 4081; Thyatire, *CIG*, 3476 *b*. Cf. Foucart dans Daremberg et Saglio, *Dict*, s. v. « Dionysiaci artifices », p. 248). Sans doute le vieil acteur était venu prêter son concours à quelque panégyrie célébrée en l'honneur de Zeus Stratios quand la mort interrompit sa tournée.

L. 4-5. Comparer l'épitaphe d'un musicien, membre de la compagnie des acteurs dionysiaques, qui prit ensuite un métier plus lucratif (Kaibel, *Epigramm.*, 613) :

Πολλὰ βυθοῖσι καμών, ὁδοιπορίαις δ' ἀτονήσας
ἔμπορος εὐμόρφων γενόμην, φίλοι, μετέπειτα γυναικῶν.

L. 6-9. Les vers inscrits sur la tombe d'un rétiaire à Nicée (*Inscr. res Rom. pert.*, III, 43 = Kaibel, *Epigramm.*, 350) expriment une idée analogue :

Οὐκέτι χαλκε[λ]άτου φωνὴν σάλπιγγος ἀκο[ύων]
[οὐ]δ' ἀνίσων αὐλῶν κέλαδον λ[α]ῶν ἀνεγείρω.

L. 9-10. Ἀποδοὺς τὸ δάν(ε)ιον, « j'ai payé ma dette à la nature ». Cf. les inscriptions d'Amorgos (*IG*, XII, 7, n°s 119-121) : Τὸ τέλος ἀπέδωκα ou τὸ τέλος λυκάβαντι (pour χρόνῳ) ἀπέδωκα, et surtout l'épitaphe du musicien déjà citée (Kaibel, *Epigramm.*, 613) : Πνεῦμα

λαβὼν δάνος οὐρανόθεν τελέσας χρόνον ἀνταπέδωκα. — L'idée que la vie n'est qu'un prêt fait à l'homme et que celui-ci en mourant restitue à la nature, est un lieu commun de la philosophie vulgaire (cf. Rohde, *Psyche*, II[4], p. 394), et les chrétiens l'ont adoptée, en la transformant, comme le montre p. ex. une inscription phrygienne (Koerte, *Athen. Mitt.*, XXV, 1900, p. 140) : Πληρώσας τὰ ἔτη ἅπερ Θεὸς ὥρισεν αὐτῷ, ἐκτελέσαντα δάνος ὅπερ πᾶσι δάνιόν ἐστι. — En latin, des expressions analogues sont fréquentes, p. ex. *CIL*, VI, 11693 : *Debitum persolvit VII id. Nov.*; 15696 : [*Debitum*] *naturae solvero.* Cf. Nepos, *De Reg.* I : *Naturae debitum reddiderunt.* Sénèque, *Rem. fort.*, II, 4 : *Morieris ... aes alienum meum novi*, etc.

L. 11. Rapprocher la formule ὁ βίος ταῦτα dont nous parlerons à propos de l'inscription de Zéla n° 263.

Il est curieux de comparer l'épitaphe du comédien à celle du rétiaire d'Amasia (n° 110). Elles sont l'une et l'autre bien professionnelles. Le premier se borne à l'affirmation concise et brutale que la mort est le retour au néant et que peu importe quand on reçoit le coup meurtrier. Le second est convaincu que la vie est un emprunt, comme l'est un rôle sur la scène, et elle lui apparaît comme aussi vaine qu'une pièce de théâtre. [F. C.]



144. — Ebimi. — Stèle de calcaire blanc, déposée devant une maison. — H. 1m,30; L. 0m,50; Ép. 0m,20. — Lettres irrégulières et mal gravées : H. 0m,035. — Copiée le 28 avril 1900.

Αὐρ(ήλιος) Πρετωρῖ-
νος ἀνέστησα
τὴν ἑαυτοῦ
στήλην κὲ ζῶν
ἐπέγραψα μνή-
μης χάριν.

Peut-être faut-il suppléer un A au bout de la ligne 1. On trouve en latin *Praetorianus* et *Praetorinus*. — L. 3. Noter l'emploi, fréquent dans la langue vulgaire, de ἑαυτοῦ pour ἐμαυτοῦ. [F. C.]

144a. — Vermish (cf. *Studia*, p. 184). — Dans la mosquée. En 1891 la pierre avait été brisée en quatre morceaux qui servaient de bases à des colonnes de bois supportant le plafond de la mosquée — Publiée d'après une copie communiquée par le Père Girard : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 329, n° 48.

On lit au sommet dans un encadrement :

ΠΑΤΡΟΚΛΟϹ
ЄϹΘΛΟϹΑΝΙΡ
ΝЄѠΤΑΤΟϹ
ЄΝΘΑΔЄ
ΚЄΙΤЄ

et au-dessous :

ΚΑΙΠΟΛΥΑΝ
ΘΡѠΠѠΝ
ΘΡΗΝΟΝЄΠЄ
ϹΠΑϹΤΟΜΟΙ
ΡΑΔΗΛΙΚΙΑΝΟ
ΚΗΔЄϹΑΤΟΑΜΑ
ΠΡΟΜΟΙΡΟΝΗΓΑ
ΓЄΝΙϹΑΜΙΥΦΗ
ΙѠЄΝΑΥΙΟΥΙ
ΤΗΝЄΝΗΝΦΥΡΟϹ
ѠΗΙѠΘΧΑΝΗΙϹ
ΝѠϹϹ

Épitaphe métrique dont on déchiffre aisément les premiers vers :

Πάτροκλος | ἐσθλὸς ἀν[ὴ]ρ | (ὁ) νεώτατος | ἐνθάδε | κεῖτε
καὶ πολὺ[ν] ἀν|θρώπων | θρῆνον ἐπε|σπάσ(α)το,
Μοῖ|ρα δ' ἡλικίαν οὐκ | ᾐδέσατο, ἀ[λλ]ὰ | πρόμοιρον
ἤγα|γεν (ε)ἰς 'Α[ΐδην] ..... ἐν[ι]αυ[τ]οὺς?

145. — Kalé-Keui (Dacopa? Gazala?) A deux heures environ au S. E. d'Amasia; cf. *Bull. corr. hell.*, 1909, p. 19 ss.). — Morceau de calcaire informe, travaillé sur une seule face, brisé de tous côtés, encastré parmi les pierres sèches formant le mur dégradé qui borde le chemin allant du *kalé* au village (à 1 1/2 minute des deux tours et à 7 ou 8 minutes du village). — H. 0m,50; L. 0m,60. Lettres peu profondes mais régulières : H. 0m,05 ; L. 0m,025. — Au-dessous de l'inscription un trou carré (de scellement?). — Publiée : Grégoire, *Bull. corr. hell.*, 1909, p. 21.



Δακοπηνῆς
Γα[δ]άλων.

Malgré la mutilation de la pierre, on peut affirmer que l'inscription est complète à droite. Les deux génitifs de noms de lieux ne peuvent guère s'expliquer que d'une seule manière : nous avons affaire à une borne. Mais quels territoires séparait cette borne?

Comme me l'a fait remarquer M. Cumont, Δακοπηνή est certainement une variante, et peut-être la forme la plus exacte, d'un nom géographique qui figure dans Strabon : Διακοπηνή (Strabon, XII, 3, 39, p. 561 C; cf. *supra*, p. 148).

On plaçait généralement la Diacopène (cf. Anderson, *Map of Asia Minor*, et *Studia*, p. 100) à l'O. de Mersivan et du Soulou-Ova. En effet, le texte de Strabon cité plus haut paraît décisif. Il mentionne la Diacopène à la suite (εἶτα) de la plaine Chiliocomon, c'est-à-dire du Soulou-Ova, et avant la Pimolisène ou pays d'Osmândjik (nos 181 ss.). Il semblait donc que la Diacopène dût s'insérer entre les deux régions.

Si notre borne n'a pas été apportée d'ailleurs, par exemple à l'époque de la réfection byzantine du castel (les paysans disent qu'elle provient des décombres du *kalé*), il faut néanmoins admettre que la D(i)acopène s'étendait jusqu'au S. E. d'Amasia. Cette région était donc une étroite bande de territoire, dont l'extrémité occidentale séparait le Χιλιόκωμον de la Pimolisène, mais qui se prolongeait, vers l'E., au Sud du Χιλιόκωμον et du territoire même d'Amasia.

Son chef-lieu éponyme (Δάκοπα) était peut-être situé aux environs de Kalé-Keuï, peut-être à Kalé-Keuï même. Car St Basiliscos, après son arrestation dans le territoire d'Amasia (cf. *infra*), coucha à *Dacozae* (Δακῶν, Δακνῶν). On chercherait volontiers Δάκοπα dans ce nom aux nombreuses variantes, qui est parvenu jusqu'à nous dans une traduction latine et des notices de synaxaires.

Mais je crois que Kalé-Keuï doit être identifié de préférence avec le second nom de la borne. ΓΑΛΑΛωΝ est, il est vrai, inconnu. Toutefois je ne puis affirmer que le premier Λ n'est pas un Δ. On pourrait d'ailleurs supposer une distraction du lapicide et corriger en Γαδάλων. Nous obtenons ainsi un toponyme asiatique dont Γαζελών (ville du Pont Maritime) offre une autre réplique. L'alternance du ζ et du δ est bien attestée dans la toponymie anatolienne (Ναζιανζός et Ναδιανδός, Ζιζιμηνή et Δινδυμηνή, etc... ; cf. Kretschmer, *Einleitung in die Griech. Sprache*, p. 196), et, chose digne de remarque, on l'observe précisément dans ce nom de Γαζελών : Γαζελωνῖτις = Γαδελωνῖτις (Strabon, XII, 3, 13,

p. 546 C; cf. *Studia*, p. 118). — Si l'on admet que notre Γάδαλα puisse pareillement s'écrire Γάζαλα, il sera possible de trouver deux mentions de cette ville dans nos textes.

Ptolémée (V, 6, 9, p. 873 Müller) cite parmi les villes du Pont Polémoniaque, Γοζαλήνα (var. Γαζαληνή, Γαζαλίνη, Γαζαλῆναι, etc.). M. Ramsay a placé conjecturalement « Gazala-Gozalene » sur l'Iris, en aval d'Ibora, et en somme assez près de Kalé-Keuï (carte de *Histor. Geogr.*, en face de la p. 266). Il fait passer par ce point la frontière qui sépare le *Pontus Galaticus* du *Pontus Polemoniacus*.

Au IX[e] siècle, lorsqu'on fit d'Euchaïta une métropole, on lui donna comme suffragants quelques évêchés obscurs, et entre autres Gazala; (Gelzer, *Ungedruckte Notitiae episcop.* [Abhandl. Akad. München, XXI, 1900], p. 559, n° 668, p. 566 : ὁ Γαζάλων; cf. Ramsay, *Hist. Geogr.*, p. 323 sqq.)[1]. Ce Gazala doit être le Γοζαλήνα de Ptolémée. Le fait suivant qui n'a pas été mis en lumière, prouve que le territoire de la nouvelle métropole s'étendait jusqu'à l'Iris. — S[t] Basiliscos (*Act. SS.*, Mart., t. I, p. 237 sqq.; *Synax. CP.*, éd. Delehaye, p. 699; cf. *Studia*, p. 247), arrêté à Cumiala près d'Amasia, est emmené à Comane. Il passe l'Iris au *locus Varismorum*. Or, ce nom corrompu (*Varianorum*?) doit être identifié avec Βαριανή, autre siège suffragant d'Euchaïta (Gelzer, *l. c.*, n° 67), et Βαρβάνισσα, Βαρβάνισα, que Ptolémée nomme à la suite de Γοζαλήνα, n'en est peut-être pas différent. — En résumé, l'identification de Kalé-Keuï demeure incertaine; si la borne est *in situ*, elle nous permet de tracer la limite entre le *Pontus Galaticus* et le *Pontus Polemoniacus*, puisque la Dacopène-Diacopène appartenait au premier, et *Gadala-Gazala* au second. — La découverte de ce petit monument confirmerait, à peu de chose près, la conjecture faite dès 1890 par M. Ramsay. [H. G.]

Quoiqu'il soit difficile de ne pas admettre l'identification de la Dacopène avec la Diacopène, il me paraît encore plus malaisé de concilier cette opinion de l'étendue de la Diacopène avec la description précise de Strabon que nous avons reproduite p. 148 et particulière-

---

[1] Le Ghazala des Arabes (cf. Brooks, *Journ. hell. Stud.*, XVIII (1898), p. 193 : En 712, *Maslama the son of 'Abd el Malik took Masa* [Amasia] *and the fortress of Al Chadid and Ghazala and Tarchamah* [Tarchamah dans le voisinage de Malatya non pas Tcharchamba, cf. n° 26]; cf. p. 192) est plutôt Gazelon que notre Γάδαλα.

ment avec les mots : ταῦτα μὲν τὰ ἀρκτικὰ μέρη τῆς τῶν Ἀμασέων χώρας ... ἔπειθ' ἑξῆς ἡ λοιπὴ (c'est-à-dire la partie sud) πολὺ ταύτης ἐπιμηκεστέρα κτλ. En effet, quoique la Diacopène puisse s'être étendue le long du côté ouest du Chiliocomon, elle aurait difficilement pu être appelée *une partie septentrionale* du territoire d'Amasia si elle se prolongeait loin au sud-est de la cité, et nous nous attendrions à ce que la Gazacène (*supra*, p. 149) s'intercalât entre elle et Kalé-Keuï. Par conséquent on a le choix entre trois alternatives : ou bien 1° la description de Strabon est peu exacte; dans ce cas nous lui imputons une singulière ignorance de la géographie de son pays natal; ou bien 2° la pierre a été emportée à une longue distance, ce qui est improbable, étant donné son caractère et sa qualité; ou bien 3° la « Dacopène » est différente de la « Diacopène » de Strabon et c'est le nom d'un district situé probablement à l'est de l'Iris. Cette dernière alternative me semble la plus probable.

Il n'est pas certain que la pierre marquât une limite. Tout au moins il est étrange que cette frontière fut tracée entre un *district* et une ville, au lieu de l'être entre deux villes ou villages. Nous pouvons peut-être hasarder l'interprétation que Δακοπηνῆς Γαλάλων est équivalent à Γαλάλων τῆς Δακοπηνῆς. En tous cas la preuve fournie par l'inscription me paraît être trop sujette à caution pour justifier l'extension de la Diacopène vers le sud-est d'Amasia.

En faveur de la correction Γάδαλα = Γάζαλα on peut invoquer la fréquence dans la région du Pont de noms contenant l'élément Gaz-, p. ex. Gazioura, Gazacène, Gazélon (cf. *Studia*, p. 70). [A.]

145a. — Kalé-Keuï. — Stèle de marbre encastrée dans la grande mosquée du village (*Djami-i-Kebir*). — Conservée intacte, sans cassure. — H. 1m,58; L. 0m,90. Surface inscrite : H. 0m,51; L. 0m,71. Lettres H. 0m,03. — Copiée en 1907. Estampage. — Publiée : Grégoire, *Bull. corr. hell.*, 1909, p. 20, n° 6.

Dans le couronnement cintré, on voit un sarment de vigne (?) entre deux oiseaux (colombes ?).

Les χ ont été martelés par quelque musulman qui les a pris pour des croix, cf. nos 148, 152. Dès lors s'imposent pour la restitution du vers 1, qui m'avait échappé en 1909 (*Bull. hell.*, ἔπ[η τ]άδε) les mots ἐπεὶ χάδε, bien que l'on pût s'attendre au présent χανδάνει ou au

parfait κέχανδε plutôt qu'à l'aoriste : « Depuis que la terre a renfermé le cadavre de Sévère, elle le fait parler ainsi du haut de sa stèle. » — V. 3, ἤναιον est pour ἤνεον imp. de αἰνῶ. — L. 6. Comme seuls les χ paraissent avoir été effacés, peut-être faut-il lire ἀποι[χ]ομένῳ, malgré l'I qui précède le M sur la copie.



L'épitaphe est l'œuvre de Sévère lui-même. Ce savant homme (πολύμητιν) était un poète et un rhéteur (cf. n° 363 de Nicopolis) ou plutôt un simple magister de village (γραμματικός, cf. n° 276 des environs de Zéla et n° 300 de Sébastopolis).

[H. G.]

Σευῆρον πολύμητιν ἐπ(ε)ὶ | [χ]άδε γαῖα θανόντα,
τόσ|σον ἀπὸ στήλης φθεγγό|μενον παρέ[χ]ει·
Ζωὸν μὲν | Ζωοί με μέγ' ἤναιον· αὐτὰρ | ἐμοὶ νῦν
μάρτυς ἀπο[φ]θιμέ|νῳ καὶ λίθος ἐστὶν ὅδε,
ὃς καὶ | τεθνειῶτος ἐ[μ]ὴν ὄπα τήνδε φυ|λάξων
ἀθάνατον Ζωοῖς ἀντ' ἐ|μέθεν προχέει.

145 b. — Yaghmour-Keuï (à l'ouest d'Amasia. Position inconnue ; le nom est suspect). — A la fontaine du village. — Copie d'un indigène. — Publiée : Grégoire, *Bull. corr. hell.*, 1909, p. 22.

Κ αι σωσορ κε τουσ
δουλσυ σγ τουσ πα
ουσ ιασιλφς η

Καὶ σῶσον κ(ύριε) τοὺς δούλους σου τοὺς πιστοὺς βασιλεῖς ἡ(μῶν)...

Bien que l'auteur de la copie n'ait pas indiqué de lacune, l'inscription est incomplète au début ainsi que le démontre le καί, et elle l'est probablement aussi à la fin, où figuraient les noms impériaux.

Époque byzantine. Minuscule du XI[e] siècle, c'est-à-dire de l'époque immédiatement antérieure à la conquête Seldjoucide. [H. G.]

145 c. — Aroudjak (à 4 h. au N.-O. d'Amasia. Manque sur les cartes). — Copie de M. Mitri, d'Amasia. — Publiée : G. de Jerphanion et L. Jalabert, *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. III (1908), p. 446, n° 8.

Πασικράτης | καὶ Ἰούλιος | καὶ Διογένης | Δαμᾷ τῷ πα|τρ[ὶ] μνήμης | ἕνεκα.

Δαμᾶς est assez fréquent en Asie Mineure (*Inschr. von Priene*, n° 313 ; *Inschr. von Magnesia*, n[os] 287, 321 ; *Mém. soc. antiqu. de France*, LXVI (1906), p. 29 [Phrygie]), ainsi qu'en Égypte (*Pap. Brit.*, II, 235 ss. ; III, 217 ; *Oxyrrh.*, 743 ; *Tebt.*, 401, 573, etc.). [Jalabert.]

PLAINE DE CHILIOCOMON (*SOULOU-OVA*)

(Carte XII.)

La « plaine aux mille villages », Χιλιόκωμον πεδίον, mentionnée par Strabon (XII, 3, 39, p. 561 C), et dans divers textes du moyen âge (Génésios, p. 69, éd. Bonn. ; Theophil. contin., p. 129 ; Iohannes Euchaït., éd. Lagarde, p. 210 ss.), correspond à la vaste dépression connue aujourd'hui sous le nom de Soulou-Ova (Plaine des Eaux). Nous en avons parlé *Studia*, p. 144 ss.

146. — Zougo. — **Bas-relief encastré dans la muraille à côté de la fontaine (cf. *Studia*, p. 139). La partie inférieure de la pierre a été dégagée par H.G. en 1907 (*Bull. corr. hell.*, 1909, p. 17). — Copie et photographie.**



Ζ + ω ΒΗ
Θ Є Α Ι Ϲ
Ι Γ Є Ι
Γ Δ Ι
Α Κ·
Χ Δ ' ////

Ζώβη (ou Ζιώβη)
θεᾷ (ou θεαῖς)
. . . . σι

L'inscription était profondément gravée mais elle est devenue très difficile à lire par suite du délitement de la pierre. La première et la deuxième ligne sont complètes; à partir de la troisième, la surface est fort endommagée et je pense qu'on n'a que la fin des lignes.

L'interprétation de ce texte mutilé est douteuse. Faut-il lire Ζώβη θεᾷ et considérer Ζώβη comme un nom de divinité? On s'attendrait plutôt alors à Θεᾷ Ζώβη. — Au nord du Pont-Euxin on trouve Ζώβεις comme nom d'homme (Latyschev, I, 98 [Olbia]) et Ζώβεις -τος ou Ζόβη comme nom de femme (Latyschev, I, 67; II, 73). Bien que des noms de divinités (Μᾶ, Ἄττις, etc.) aient été portés par leurs serviteurs en Asie Mineure, il semble préférable de considérer ici Ζώβη comme un nom de femme. — D'autre part un texte hagiographique mentionne un μοναστήριον λεγόμενον Ζώβη πλησίον Σεβαστουπόλεως (Delehaye, *Synax. Const.*, p. 98, 2; cf. Paul Peeters, *Anal. Boll.*, XXVII (1908), p. 163, n. 6), mais je ne crois pas que cette dernière ville soit Sébastopolis du Pont (cf. *infra*, n°s 282 ss.).

D'ailleurs il ne semble guère probable qu'on puisse mettre le nom de Ζώβη ou Ζιώβη en rapport avec celui du village moderne de Zougo ou Zoghi. [H. G.]

146a. — Marenja (petit village à 1/2 h. de Mersivan). — « Stone tablet lying loose in the mosque ». — Copie de MM. White et Carrington de Mersivan communiquée par Munro.



Ἀρτέμιδι καὶ Ἀπόλλω-
νι καὶ Λητοῖ εὐεργέταις
Λ. Ἰούλιος Σεουῆρος
εὐξάμενος εἵδρυ-
σεν.

La triade Apollon, Artémis, Léto était invoquée par les Grecs depuis une haute antiquité, notamment dans les serments (Dittenberger, *Syll.²*, 353; 306, l. 55; 463, l. 25; cf. Usener, *Dreiheit* [Rheinisches Museum, LVIII], 1903, p. 20, nº 13; Benndorf, *Festschrift für Otto Hirschfeld*, 1903, p. 77). Ici Artémis est placée par exception en tête, probablement parce que le consécrateur l'assimilait à la grande déesse indigène. Sur la triade anatolique, cf. *infra*, nº 189. — Nous retrouverons à Sébastopolis une dédicace Ἀπόλλωνι ἐπηκόῳ (nº 282). [F. C.]

Mersivan.

La ville de Mersivan n'est pas située sur l'emplacement d'une cité antique. On ne peut l'identifier avec Phazimon-Néapolis, comme le fait encore Richard Kiepert (*Formae orbis antiqui*, Carte VIII, 1910, cf. p. 15), car le Soulou-Ova (Chiliocomon) faisait partie du territoire d'Amasia, c'est-à-dire du Pont Galatique, tandis que Phazimon-Néapolis, comme le prouve l'inscription nº 66, se servait de l'ère de Paphlagonie et appartenait donc à cette province. D'ailleurs nous avons montré que Phazimon-Néapolis devait être localisée à Vézir-Keupru. Les inscriptions d'origine inconnue trouvées à Mersivan, y ont probablement été apportées du dehors, comme celles dont la provenance extérieure est établie (nºˢ 156, 158, 160, 161). Néanmoins il est possible que quelque village occupât déjà à l'époque romaine la colline de Mersivan (cf. *Studia*, p. 140 s.). La

prononciation turque est *Marsifoun*, et elle paraît dériver d'un vieux toponyme en -φών ou en -φώνη. Un bourg Χαρισφώνη, qui certainement se trouvait dans la région, est mentionné dans le Testament des XL martyrs (cf. nos 274 ss.).

147. — Mersivan. — Stèle de calcaire gris, placée sur une tombe, à l'extrémité du cimetière arménien en face de l'école américaine. — H. 1m,02; L. 0m,62; Ép. 0m,25. H. des lettres : 0m,04. — Publiée d'après une copie du Père Girard : Th. Reinach, *Rev. ét. gr.*, VIII (1895), p. 78, n° 7, cf. p. 81. — Revue en 1900. Photographie. — [F. C.]

Dans le fronton, une grappe de raisin; au-dessus de l'inscription, une guirlande.



Δόμ[νη]
Τερτύλος τῇ γλυ-
κυτάτῃ θυγα-
τρὶ μνήμης
5 χάριν. Ἀπέ-
θανεν ἐτῶν
η', ἔτους σηι'.

L. 1. Le nom de la morte ΔΟΜΗΝ (*sic*) a été gravé après coup en caractères plus petits, à droite de la guirlande. — L'année 218 d'Amasia = Oct. 215-216 ap. J.-C.

La guirlande et la grappe de raisin apparaissent fréquemment sur les pierres tombales de ce canton. (Inscr. nos 110*a*, 119*a*, 153, 158, 164, 181, 183 ss.) Je ne sais si c'est un motif de décoration purement ornemental ou s'il faut y attacher un sens symbolique. Le jus de la vigne était dans les mystères de Dionysos comme dans ceux de Mithra (*Mon. myst. Mithra*, I, p. 147 s.) un breuvage d'immortalité. Dans le sacrifice de Mithridate, que décrit Appien (*Mithr.* 65, p. 506, 11 Mendelsohn), on fait au Zeus Stratios une offrande de vin. [F. C.]

148. — Mersivan. — Grande stèle de pierre calcaire encastrée dans le mur de la fontaine des Giaours (*Giaour pounar*) à 1/2 heure au N. de la ville. — H. 2m,20; L. 0m,60; Ép. 0m,24. H. des lettres : 0m,07-0m,10; H. de la croix : 0m,28

— Publiée d'après une copie du Père Girard : Th. Reinach, *Rev. ét. gr.*, VIII (1895), p. 78, n° 8 et p. 81. — Revue en 1900. — [F. C.]

ΚΥΜΗ ΤΗΡΙ
ΟΝΤΗ ϹΜΑΚ
ΑΡΙΑ Ϲ✱ΙΟ
ΝΗϹΗΤΑΕΙΕ
ΡΟϹΟΛΥΜΑ
ΕΥ·ΗΤΗϹΟ
ΥϹΑ

Κυμητήρι-
ον τῆς μακ-
αρίας [Χ]ιό-
νης ἣ τὰ Εἱε-
5 ροσόλυμα
εὑρή<τη>σο-
υσα.

L. 3 fin. La copie du Père Girard donne ΜΙΟ, mais il m'a semblé reconnaître sur la pierre éraflée l'extrémité des hastes d'un Χ. Ce Χ aura été effacé intentionnellement, comme ceux des inscr. nos 145*a*, 152. Χιόνη se retrouve p. ex. *CIG*, IV, 7341 ; c'était le nom d'une amie de Plotin (Porph., *Vit. Plot.*, 11). Une martyre de Dioclétien s'appelle Χιονία ; cf. *Bibl. hagiogr. graeca*[2], p. 12.

L. 6. Il est fâcheux que la lecture du participe soit incertaine. Suivant la copie du Père Girard, les premières lettres sont ευρ (υ et ρ liés comme dans notre inscr. n° 157*b*), suivant la mienne ευα. Mais aucune lettre ne manque entre ησο et υσα. — On serait tenté de croire d'abord que Chionè rappelle dans son épitaphe qu'elle a fait un pèlerinage à Jérusalem. Beaucoup de femmes pieuses, imitant l'exemple de Ste Hélène, allaient au IVe siècle visiter les Lieux Saints. Mais il faudrait alors un aoriste, et le verbe est ou bien un futur en ήσουσα ou οὖσα précédé d'un autre mot. Εἱεροσόλυμα doit donc être la Jérusalem céleste. On peut supposer, comme nous l'avons fait, une erreur du lapicide εὑρητήσουσα pour εὑρήσουσα « devant trouver Jérusalem ». Peut-être est-ce ἐ[ν]αήτης, c'est-à-dire ἐ(ν)να(έ)της οὖσα (dans le sens de ἐνναίουσα) que le rédacteur a écrit : la construction est hardie, mais pas trop hardie pour celui dont la syntaxe permettait Χιόνης ἣ ... -ουσα. [F. C. et A.]

Comme à la l. 3, je pense que la lettre douteuse est un Χ martelé et je lirais ἣ τὰ Εἱεροσόλυμα εὐχήτης οὖσα : le lapicide, par *haplographie* de la syllabe ευ, aurait sauté εὕρηκεν. Chioné a trouvé la Jérusalem céleste « en étant Euchite. » Le mot εὐχήτης (il aurait fallu εὐχῆτις au féminin) désigne les adeptes de la secte messalienne. Ces hérétiques, nombreux en Asie Mineure, depuis la fin du IVe siècle, rejetaient les sacrements comme inefficaces et ne croyaient pouvoir gagner le ciel que par l'oraison (εὐχή) perpétuelle. [H. G.]

149. — **Mersivan.** — « Gregorian armenian church. Copied [1902] by Prof. A. G. Sivaslian of Anatolia College » [Munro]. Suivant une communication du Père Girard « la pierre qui forme marche dans la cour de l'église arménienne non catholique, provient des murs de l'ancienne forteresse ».



Ποστόμῳ
υἱῷ γλυκυ-
τάτ[ῳ] Ἀγρι-
π[ι]αν[ὸς] σὺν
5 τῇ ἑαυτοῦ
γυνεκὶ
Τιτιανῇ
μνήμης κὲ
εὐσεβίας χά-
10 ριν· ἔτο[υς] σ'.

L. 3-4, le nom du père semble avoir été mal copié Ἀγρίππας, Ἀγριππῖνος, Ἀγριπ(π)ιανὸς ? (comme n° 141). — L'année 200 d'Amasia = Oct. 197-198 ap. J.-C. Mais les chiffres des dizaines et des unités paraissent avoir été omis dans la copie.
[F. C.]

150. — **Mersivan.** — « In the Armenian Gregorian church. Copied by Prof. A. G. Sivaslian » [Munro].



Ἐνθά]δε κατάκι-
τε Εὐτύ?]χιος ὁ τῆς
... ὁ]σίας μνήμης διάκο-
νος·] ἡ αὐτοῦ σύμβιος
[ἐποίησεν?].

151 a-d. — **Mersivan.** — Quatre fragments qui se trouvent, les deux premiers sur le mur du konak, le troisième à l'école protestante, le quatrième parmi les dalles du Seraï. — Copies d'un indigène prises vers 1885, communiquées par le Père Girard.



Le n° 151*b* est certainement la fin d'une épitaphe : ['Ιου?]λιανὸς [ἀν]|έστησεν.

151 e. — **Mersivan.** — Cuinet, *La Turquie d'Asie*, I, p. 761, signale une inscription ancienne, « fort longue, qui se trouvait sur une grande pierre du seuil de l'église catholique, mais qui a été effacée afin d'unir et de polir cette pierre ». D'après une note que nous communique le Père Girard, cette inscription, qui provenait des vignes au S. E. de la ville, fut en effet détruite vers 1870, lors de la reconstruction de l'église, mais auparavant on la fit relever soigneusement et cette copie fut envoyée au patriarchat arménien à Constantinople, où elle semble s'être égarée.

Ghel-Ghiraz.

Ghel-Ghiraz ou Ghelin-Kiraz, où se trouvait un temple de Zeus Stratios (Inscr. n° 152 ; cf. *Studia*, p. 145 s.) et qui a fourni en abondance fragments architectoniques et inscriptions, a dû être autrefois une κώμη importante du territoire d'Amasia. Le nom antique en est inconnu.

152. — **Ghel-Ghiraz.** — Partie supérieure d'un autel de marbre blanc déposé à côté de la mosquée du village (cf. *Studia*, p. 145). — H. 0m,48 ; L. 0m,67. H. des lettres : 0m,04. — Publiée : Cumont, *Rev. de l'hist. des religions*, 1901, p. 53. — Reproduite d'après une photographie du Père de Jerphanion.



Διὶ Στρατίῳ εὐ[χ]ῆς
καὶ εὐσεβίας [χ]ά-
ριν Κῦρος καὶ
Φιλέταιρος οἱ
Κλάρου.

Les noms purement grecs, comme la forme des caractères, tendent à faire assigner une date relativement ancienne à cette dédicace (1er siècle ap. J.-C.?).

Les χ, pris pour des croix, ont été effacés par quelque musulman, comme sur les nos 145*a*, 148. [F. C.]

153. — Ghel-Ghiraz. — « Ruine d'église à G. G. » [Girard]. Stèle de pierre calcaire dans le mur extérieur d'une cour. Brisée au sommet; la partie inférieure est enterrée. — H. plus de 0m,90; L. 0m,52; Ép. 0m,20. Lettres irrégulières H. env. 0m,04. — Publiée d'après une copie du P. Girard : Th. Reinach, *Rev. ét. gr.*, VIII (1895), p. 78, n° 2, p. 80. — Revue en avril 1900. — [F. C.]



Au-dessus, dans le fronton, reste d'une grappe de raisin (cf. n° 147).

Ἀσκληπιάδης
καὶ Τερτύλα
Παυλίνῳ τῷ
γλυκυτάτῳ
υἱῷ μνήμης χά-
5 ριν.

154. — Ghel-Ghiraz. — Au cimetière [Girard]. — « Stone in a field above the village brought from cemetery on hill above. Lettering finely cut and preserved. Copied by Rev. G. E. White (1902) » [Munro]. — Publiée d'après une copie du Père Girard : Th. Reinach, *Rev. ét. gr.*, VIII (1895), p. 78, n° 3, p. 80. — Nous reproduisons le dessin de White.



Guirlande.

Κλήμης
Κλήμεντι
γλυκυτάτῳ
πατρὶ μνή-
5 μης χάριν.
Χαίρετε.

Le nom Κλήμης se retrouve n° 160.

155. — **Ghel-Ghiraz.** — **Fragment de stèle dans la cour d'une maison turque. — Copiée le 21 avril 1900. — [F. C.]**

Au-dessus, reste d'une guirlande.

Π. Ἰούλιος | Αἴσωπ[ος].





156. — **Ghel-Ghiraz.** — **Stèle de pierre calcaire provenant de G. G., dans la cour d'une maison arménienne à Mersivan. — H. 1m,30; L. 0m,51-58; Ép. 0m,80. H des lettres : 0m,03. — Publiée d'après une copie du Père Girard : Th. Reinach, *Rev. ét. gr.*, VIII (1895), p. 78, n° 9, p. 81. — Revue en 1900. Photographie. — [F. C.]**

Dans le fronton, reste d'une couronne. Dans le champ, au-dessus de l'inscription, un miroir et une guirlande; plus bas, une corbeille remplie de laine (?), une quenouille (?) et un peigne. Cf. sur ces représentations la note au n° 30.

Καπίτων τῇ εἰ-
δίᾳ γυνεκὶ Φλώ-
ρῃ μνήμης
ἕνεκεν.

Le nom de Καπίτων est fréquent dans le Pont, cf. nos 158, 161, 165, 181.

156a. — Ghel-Ghiraz. — « Stone lying in village street, brought from cemetery on hill above the village. Copied 1902 by Rev. G. E. White of Anatolia College, Marsovan » [Munro]. — Stèle de marbre blanc cassée à la partie supérieure. — H. 1m,05 ; L. 0m,46 ; Ép. 0m,51. H. des lettres : 0m,03 [H. G., 1907]. — Nous avons aussi reçu une copie du Père de Jerphanion.

Au-dessus de l'inscription, une guirlande en relief et une grappe de raisin (cf. n° 147).

ΡΟΥΦΟϹΚЄΑ
ΠΙϹΤΟΝΙΚΟϹ
ΚЄΛΟΥΚΙϹΟΙ
ΑΔЄΛΦΟΙΑ
ΡΙϹΤΟΝΙΚΩ
ΠΑΤΡΙΜΝΗ
ΜΗϹΧΑΡΙΝ
ΑΝЄϹΤΗϹΑΝ

Ῥοῦφος κὲ Ἀ-
ριστόνικος
κὲ Λούκις οἱ
ἀδελφοὶ Ἀ-
ριστονίκῳ
πατρὶ μνή-
μης χάριν
ἀνέστησαν.

L. 3. Notez la contraction Λούκις pour Λούκιος, qui est fréquente en Asie Mineure ; cf. *Journ. hell. Studies*, 1898, p. 118, n° 59, avec les exemples cités.



157. — Ghel-Ghiraz. — « In a street near the mosque. Copied 1904 by Rev. G. E. White » [Munro]. « Devant la maison de Pehlivanoglou (Hassanagah). » Copiée par H. G. en 1907. Une troisième copie nous a été communiquée par le Père de Jerphanion.

Φλαουΐα
Θαλασσέ-
α τῷ γλυ-
κυτάτῳ
υἱῷ Φλα-
[ουίῳ] Οὐ-
. . . .

Θαλασσέα, pour Θαλασσαία ou pour Θαλασσία, est un nom assez rare. Mais Θαλάσσιος se trouve fréquemment en grec, comme *Thalassius* en latin.

157 a. — Ghel-Ghiraz. — Fragment qui ressemble plutôt à un morceau architectonique qu'à un débris de stèle funéraire, dans l'escalier d'une maison. — Lettres presque monumentales, profondément gravées : H. 0m,055. — Copiée par H. G. en 1907.

ΜΝΗΜΗϹΧΑΡΙΝ

μνήμης χάριν.

157 b. — Yuwarla (village tcherkesse dans la montagne au-dessus de Ghel-Ghiraz. Il est possible que les inscriptions 157 *b-d* proviennent de ce dernier village). — Partie inférieure d'une stèle de marbre blanc. — H. 0m,63 ; L. 0m,55. H. des lettres : 0m,042. — Copiée en 1907. Estampage. — [H. G.]



. . . .
οὐετρα]νὸν λε[γ(εῶνος)
[ϛ'] Σιδηρᾶς τὸν
φιλότεκνον καὶ
Στρατονείκην
Π(όπλιος) Πόντ[ι]ος Ῥοῦ-
φος ὁ υἱὸς αὐτ[ῶ]ν
μνήμης
χάριν.

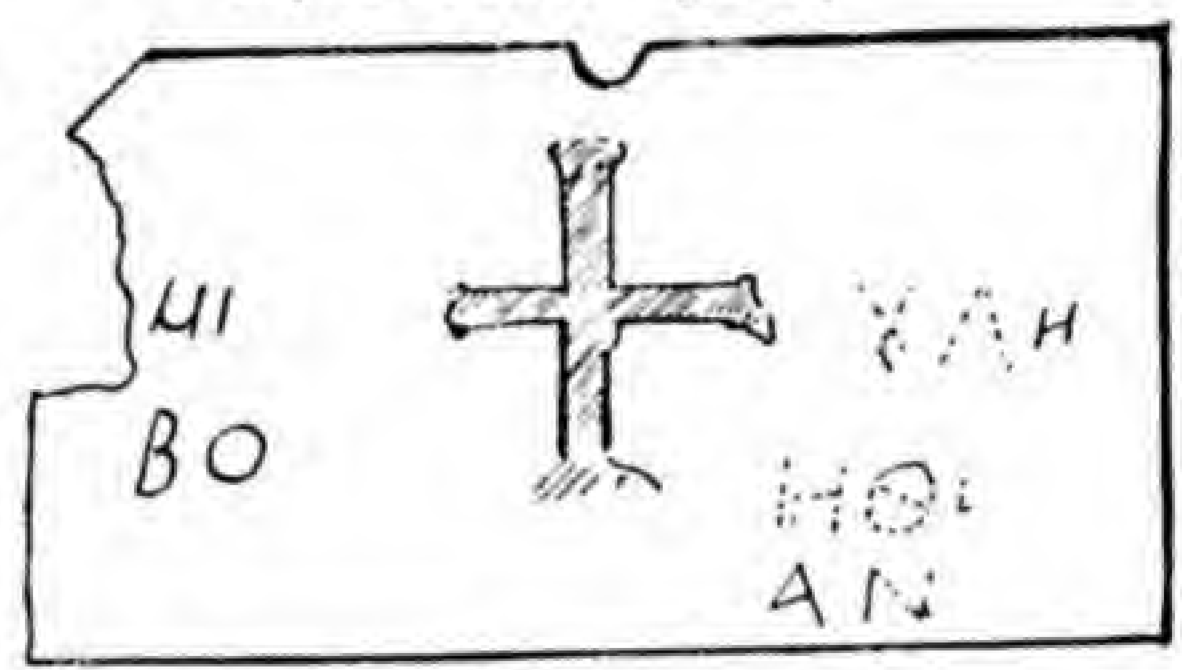
Épitaphe d'un vétéran de la légion VI *Ferrata*. La traduction grecque Σιδηρᾶ se retrouve p. ex. *CIG*, III, 4240 ; *Insc. res Rom. pert.*, III, 558 (Tlos) : ἡγεμόνα λ[εγ(εῶνος)] . . . ἕκτης Σιδηρᾶς. — Cette légion était campée en Syrie, puis, à partir du IIe siècle, en Palestine. C'est à cette dernière époque que paraît remonter notre inscription d'après la forme des caractères. — Nous voyons donc un soldat du Pont servir dans une région assez éloignée de sa patrie, car il semble bien qu'après sa libération ce vétéran soit revenu dans son pays natal. Comparer les inscr. nos 34 et 70 et plus bas no 169. — Les centurions, changeant régulièrement de corps d'armée, il n'est pas étonnant que l'un d'eux (no 49) ait été transporté jusqu'en Germanie. [H. G.]

157 c. — Yuwarla. — Fragment de stèle funéraire en grès du pays à coloration rougeâtre, déposé au cimetière. Brisé en haut et en bas. — H. actuelle : 0m,34 ; L. 0m,42 ; Ép. 0m,26. Lettres : 0m,04.



[Ἰ]ουλία
Θεοστρα-
τίη τῇ γλυ-
[κυτ]άτη
. . . . . . [H. G.]

157d. — Yuwarla. — Sur une pierre du mezarlyk. — H. 0m,52; L. 1 m. — Lettres gravées peu profondément. — Copiée en 1907. — [H. G.]



La croix et l'inscription de droite ont été martelées. Les lettres marquées en pointillé se devinent à peine.

[δ]ούλη
βοήθε[ι]
[Ἰω]άν[νῃ ?]



158. — Déli-Keuï (cf. *Studia*, p. 145). — Ἐν Δελικόϊ χωρίῳ Μερζιφοῦντος κειμένῳ νοταπηλιωτικῶς [Mgr Anthimos, 1888]. La pierre a été transportée chez un turc de Mersivan. — Stèle de pierre calcaire. — H. 1m,15; L. 0m,42-46; Ép. 0m,16. H. des lettres : 0m,03. — Copiée en avril 1900. — [F. C.]

Sur la bordure :

Ἔτους ρμη'.

Au-dessus de l'inscription, une guirlande et une grappe de raisin (cf. nº 147).

Καπίτων
Καπίτων-
ος τρίτον
τέκνον ἐν-
θάδε κεῖμε
μήπω πληρώσ-
ας εἰκοστὸν ἔ-
τος· Τερτυλλια-
[ν]ὸ[ς] κα[ὶ] Καπιτ-
ώνεια τοῦ (*sic*) ἰδί-
ῳ υἱῷ μνήμης
χάριν ἀνέστησαν.

L'année 148 d'Amasia = Oct. 145-146 ap. J.-C. — Il est étrange que le fils s'appelle Καπίτων Καπίτωνος si le père se nomme Τερτυλλιανός, mais je ne vois pas d'autre restitution possible des lignes 6-7. Capiton était sans doute un enfant adoptif de Tertullien; cf. nº 170.

159. — **Turnouk** (cf. *Studia*, p. 145). — Sous-sol de l'école turque (?) [Girard]. — Stèle en partie enfoncée dans la terre à gauche de l'entrée du moulin des Ghazar-Agha. — H. plus de 1 m., L. 0m,49. H. des lettres : 0m,03. — Copie du Père Girard publiée : Th. Reinach, *Rev. ét. gr.*, VIII (1895), p. 78, nº 4 et p. 80. — Revue en 1900.

ΤΟΝΓΛΥΚΥΤΑ
ΤΟΝΑΝΔΡΑΑΥΡ
ΝΟΒΙΟΝΚΑ❦
ΛϢϹΒΙϢϹΑΝ
ΤΑΚΑΙϹΥΝΤЄ
ΚΝϢϹΑΝΤΑ
ΗΓΥΝΗΑΥΡ❦
ΘЄΟΦΙΛΑ❦
ΜΝΗΜΗϹ
ΧΑΡΙΝ

Τὸν γλυκύτα-
τον ἄνδρα Αὐρ(ήλιον)
Νόβιον κα-
λῶς βιώσαν-
τα καὶ συντε-
κνώσαντα
ἡ γυνὴ Αὐρ(ηλία)
Θεοφίλα
μνήμης
χάριν.

L. 3. Νόβιος = *Novius*. — L. 3, 7, 8, les feuilles de lierre remplissent les vides occasionnés par la coupe syllabique des mots. — L. 4-6. Formule fréquente, cf. nºs 30, 38, etc. [F. C.]

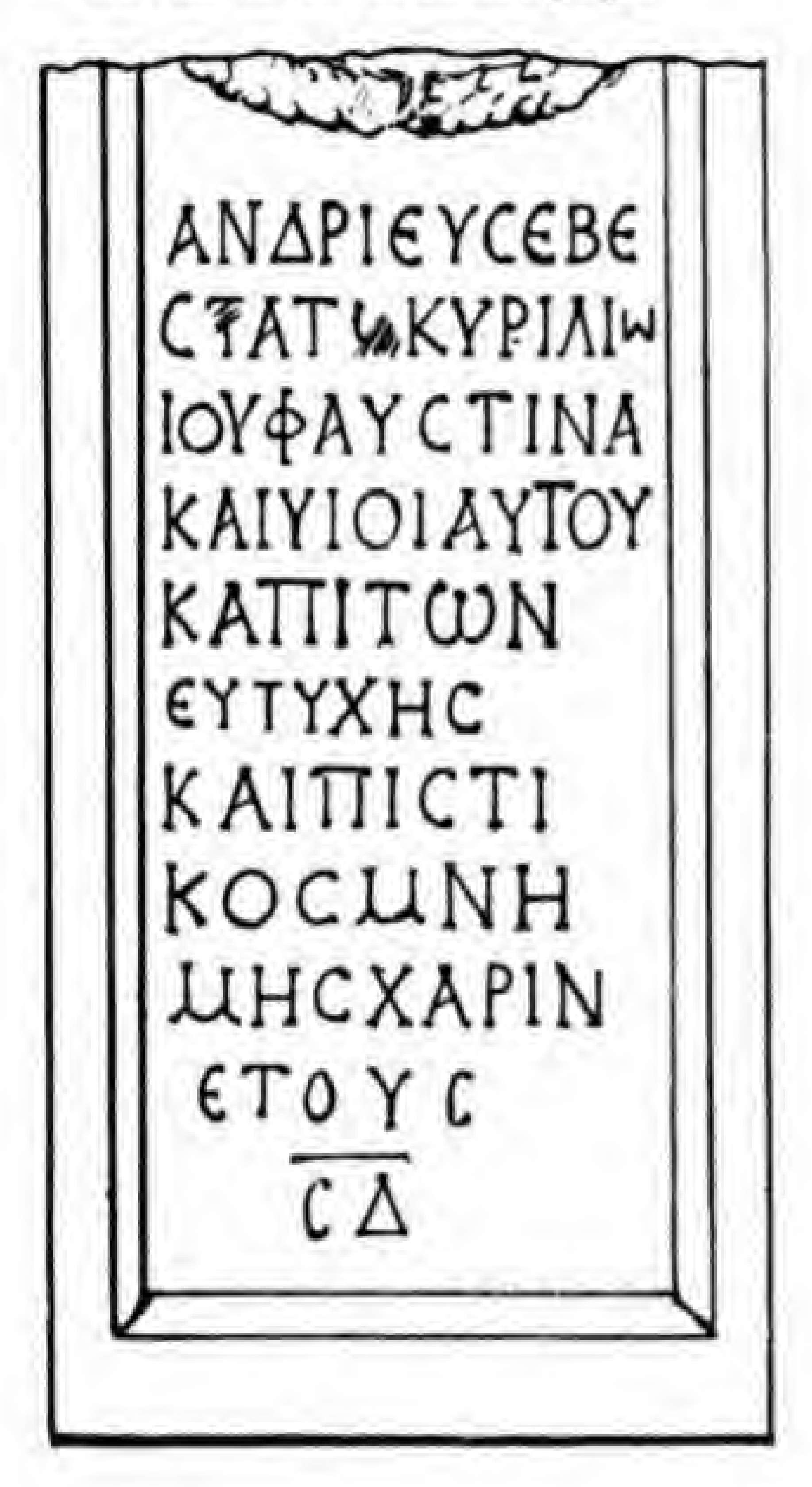
160. — **Turnouk**. — « La pierre, ainsi que la suivante [nº 161], a été portée à Mersivan par les Ghazar-agha » [Girard]. — Stèle de calcaire. — H. 1m,25; L. 0m,47 ; Ép. 0m,40. H. des lettres : 0m,04. — Publiée d'après la copie du Père Girard : Th. Reinach, *Rev. ét. gr.*, VIII (1895), p. 78, nº 5, p. 80. — Revue à Mersivan dans une maison arménienne en 1900. — [F. C.]



Δορύλαος
Δορυλλάο-
υ ἐνθάδ-
ε κῖτε· ἀνέ-
στησεν Κλ-
ήμης ἰδίῳ π-
ατρὶ μνήμη-
ς χάριν· ἐτῶν
μ', ἔτους ρλδ'.

L'année 134 d'Amasia = Oct. 131-132 ap. J.-C. — Le nom Κλήμης (*Clemens*) se retrouve n° 155.

161. — Turnouk. — Grande stèle de pierre calcaire transportée à Mersivan [cf. n° 160] chez un arménien. — H. 1m,35; L. 0m,57; Ép. 0m,35. — Publiée d'après une copie du Père Girard : Th. Reinach, *Rev. ét. gr.*, VIII (1895), p. 78, n° 6, p. 81. — Revue en 1900. Estampage.



Ἀνδρὶ εὐσεβε-
στάτ[ῳ] Κυριλίῳ
Ἰου(λία) Φαυστῖνα
καὶ υἱοὶ αὐτοῦ
Καπίτων
Εὐτύχης
καὶ Πιστι-
κὸς μνή-
μης χάριν·
ἔτους
σδʹ.

Les noms de Κυρίλιος et de Πιστικός (*Fidelis*) tendraient à faire croire que cette épitaphe est chrétienne. Ce serait la plus ancienne inscription chrétienne datée non seulement du Pont mais de toute l'Asie Mineure. — L'année 204 d'Amasia = Oct. 201-202 ap. J.-C. [F. C.]

162. — Turnouk. — Pierre tombale dans un jardin à l'entrée du village. — Copie communiquée par le Père Girard.

ΚΑΤΕΛΕC
ΦΟΡΙωΗΟ
ΘΕΟΦΙΛΗ
Τ ΓΥ

. . κα[ὶ] Τελεσ-
φορίῳ [υἱῷ?]
Θεοφίλη

« Outre cette inscription, il y en a trois autres dans un ancien *tekké* où elles ont été recouvertes de mortier. » [Girard.]

163. — **Turnouk.** — Stèle de pierre calcaire, dont le sommet est brisé, encastrée dans la fontaine du village. — H. 0m,62 ; L. 0m,38. H. des lettres : 0m,025. Copiée le 21 avril 1900. — [F. C.]

CY ///////////
//////////////
//////////////
///// NEHICN
ΠΟΙΜΙΠΑΤΕΡΤΟ

Les lettres ont été martelées par les villageois. On ne peut plus déchiffrer que quelques caractères.

εἴ?]ποιμι, πάτερ, το . . .

164. — **Yakoub** (cf. *Studia*, p. 145). — Stèle de pierre calcaire dans le mur extérieur du hammam. Mutilée du haut et du bas — H. actuelle : 1m,03 ; L. 0m,50 ; Ép. 0m,40. H. des lettres : 0m,035. — Publiée *a*) d'après une copie prise en 1885, Hubert, *Revue archéol.*, 1894, I, p. 312 ; *b*) d'après une copie du Père Girard, Th. Reinach, *Rev. ét. gr.*, VIII (1895), p. 78, n° 20 et p. 83 ; *c*) Revue par moi en 1900, publiée *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 333, n° 49. — Photographie. — [F. C.]



En 1885, la pierre était plus complète qu'aujourd'hui. La première lettre des lignes 1 à 7 était intacte et pour les lignes 8 à 12, voici ce que donne l'ancienne copie, très fautive :

ΜΑΡΚCΛΛΟΝΟΛΥ (ou ΟΛΑΤΡΟ)
ΟΝΥΙΕΑΚΑΛΛΕΟΗCΠ
ΗΕΜΝΗΜΗCΤΟΡΛΥΝC
ΑΝCΕCΤΑΙCΟΡΜΟΠΛ
ΟΚΑΙΠΑΤΡ.

Dans le fronton une grappe de raisin et deux feuilles (cf. n° 147) ; au-dessous, sur l'encadrement :

Ἔτους ρξ||| = Oct. 157-166 à Oct. 158-167 ap. J.-C.

Plus bas, une guirlande, et au-dessous, les vers :

Εὐγένεος Πείοιο | τάφον στήλη σε δι|δάσκει,
ὃς ῥα θα|νὼν ἀκάχη[σ]ε φί|λους, ἐσθλὸς γὰρ | ἐτύχθη,
ἀλλὰ λιπ[ὼν] | Μάρκελλον . ολ . . . . .|ον υἱέα κάλλ[ους
. . . . | μνήμη[ς . . . .]| . . σεσται . . . . . . | πατρ

V. 3-4. Peut-être κάλλ[ιπε] ... μνήμης. — Le signe ·Χ̣· marque la division des vers. M. Hubert, dans son commentaire, signale une inscription d'Aphrodisiade où X sert pareillement d'interponction (Le Bas-Waddington, n° 595). Cf. aussi *supra*, n[os] 56, 91, et 7, 7*c*, 53.

165. — Yakoub. — A la fontaine du village. — Copie d'un indigène communiquée au Père Girard. — Publiée : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 331. n° 50.

ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΚΑΠΙΤΩ	Κλεοπάτρα Καπίτω-
ΝΟϹΕΠΟΛΔΕΚϹΙΜΑΤ	νος ἐ[νθά]δε κ[ε]ῖμα[ι ·
ΤΟΙϹΕΑΛΛΙΑΝΤΙΧΑΙΡΙΓ	τοῖς .... χαίρ[ε]ι[ν] ·
ΕΥΧΑΡΙΟΤΩΠΑΥΛΕΙΝΑΓ	εὐχαρι[σ]τῶ Παυλείναι
ΤΑϹΤΟΡΟϹΑΝΕϹΤΗϹΕΝ	[Κ]άστορος· ἀνέστησεν
ΜΑΤΙΑΛΗϹΙΔΙΑΓΥ	Μα[ρ]τιάλης ἰδίᾳ γυ-
ΝΑΙΚΙΜΝΗΜΗϹΧΑFΙΝ	ναικὶ μνήμης χάριν.

L. 4. Restitution incertaine. Pour εὐχαριστῶ, cf. n° 172.

166. — « An einem Brunnen eine Stunde vor Merziwan (sur la route de Tchoroum). Kalkstein. » — H. 1[m],15 ; L. 0[m],31. — Publiée : von Domaszewski, *Arch. epigr. Mitt. aus Oesterr.*, IX (1885), p. 132, n° 102. — Nous avons reçu en outre une copie de Munro et une troisième du Prof. White, de Mersivan.

Προκλανὸς | Πρόκλου | ἐ(τῶν) ιη'.

Suivant von Domaszewski et White, on voit une feuille de lierre de chaque côté de la dernière ligne. M. Munro les place dans le fronton de la stèle.

167. — Pierre calcaire à la même fontaine. — H. 1 m. ; L. 0[m],55. — Publiée von Domaszewski, *l. c.*, p. 132, n° 103. — Copies de MM. White et Munro.

ΑΒΕΙΝΙΑΙΙ	Γ]αβεινίᾳ [τῇ
ΧΡΗϹΤΗΑΔΕΛΦ	χρηστῇ ἀδελφ[ῇ
ΓΑΒΕΙΝΙΟϹΕΡΕΝ	Γαβείνιος Ἑρεν-
ΝΙΑΝΟϹΜΝΗΜΗϹ	νιανὸς μνήμης
ΧΑΡΙΝ· ≡Κ· ΕΤΟΥϹ	χάριν· [ἐ(τῶν)] κ', ἔτους
ΡΞΕ.	ρξε'.

L. 2. ΧΡΗΤΗ Munro. — L. 3, la dernière lettre est Ν et non Ι. — L. 5, le Κ, qui est peut-être un Χ, est suivi d'un point [Munro] L'interprétation est douteuse. — L'année 165 = Oct. 162-163 ap. J.-C.

168. — Aladjouk (Aladjik de la carte de Kiepert). — Pierre tombale sur le mur de la mosquée. — Copie d'un indigène communiquée au Père Girard. — Publiée : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 323, n° 27 ; cf. Clermont-Ganneau, *Rec. d'arch. or.*, V (1903), p. 291.

En haut, une sorte de rectangle (cassette ?), à droite et à gauche un miroir.

Ἰοῦλ[λ]ος | Θεοφίλῃ | σεμνοτάτῃ | ἰδίᾳ γυναικὶ μν|ήμης χάριν. | — [Ἔ]τους ρξη', ἐτῶ[ν ...].

L. 1. La copie donne ΙΟΥΛΑΟC; cf. Ἰοῦλλος, Ἰούλλου, dans une dans une inscription de Sungut (n° 309*bis*). — L. 6. ΚΟΥCΡΞΗΕΤω. L'année 168 d'Amasia = Oct. 165-166 ap. J.-C. — « Les caractères énigmatiques qui suivent sont peut-être à interpréter ϵ' (πέντε) + τῳ, abréviation hybride de πέμπτῳ, sous-entendu μηνί, *au 5e mois*... C'est un fait bien connu que dans plusieurs calendriers grecs, notamment d'Asie Mineure, les mois étaient désignés par leurs simples numéros d'ordre. Si je ne me trompe, nous pourrions avoir de nouveaux indices de ce fait dans les inscriptions nos 184, 187 » [Clermont-Ganneau]. — Je pense qu'il faut suppléer simplement ἐτῶ[ν ...], nombre des années de la morte ; cf. nos 147, 160. [F. C.]

169. — Aladjouk. — « Zwei Stunden von Merziwan, an einem Brunnen » [von D.]. « Cette pierre et la suivante [n° 170] sont sur la fontaine d'Aladjouk et proviennent du monticule coupé par la route en arrivant au village » [Girard]. — Publiée : *a*) von Domaszewski, *Arch. epigr. Mitt. aus Oesterr.*, IX (1885), p. 131, n° 101. *b*) d'après une copie du Père Girard : Th. Reinach, *Rev. ét. gr.*, VIII (1895), p. 78, n° 10 et p. 81. *c*) d'après une copie d'un indigène : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 322, n° 26. — De là *Inscr. res Rom. pert.*, III, 1437 = 99. — Nous avons reçu de Munro une quatrième copie.

Τι. Συλπί|κιος Γε|ρμανὸς | νετραν|ὸς ἐνθ|άδε κεῖ|ται.

L. 1. La copie de von Domaszewski donne ΠCVΛΠΙ. Munro affirme que la pierre porte ΤΙCVΛΠΙ. Remarquer l'emploi du V latin pour ου, ici et ligne 4 ; cf. Ramsay, *Cities and bishoprics*, I, 2, p. 760, n° 703. Ti. Sulpicius Germanus savait imparfaitement l'orthographe grecque. Nous avons noté l'emploi du S latin n° 35*a*. — Les épitaphes de vétérans sont assez nombreuses dans la région, cf. n° 157*b* et la note.



170. — Aladjouk. — A la fontaine du village [cf. n° 169]. — Publiée : *a*) d'après une copie du Père Girard, Th. Reinach, *Rev. ét. gr.*, VIII (1895), p. 78, n° 11, et p. 81 ; *b*) d'après une copie d'un arménien, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 322, n° 25. — Nous avons reçu (*c*) une nouvelle copie de Munro.

Συντροφίων | ὅδε κεῖται ἐν | εὐιέρῳ μά|λα τύμβῳ |
θρεπτὸς τε|τραέτης, μῆ|νες δέ τε τόσ|σοι ἐπῆσαν· |
αὐτὸς ἔρως | ἀγαθός τε καὶ | ἐν φρεσὶ πλεί|ον' ἐποίεις.

L. 1, CΥΝΤΡΕ....Ν *a*; CΥΝΤΡΑΦΙωΝ *b*; CΤΝΤΡΟΦ≡ΙωΝ *c*. — L. 3, ΕΥΙΕΡω est correct (*b*, *c*), il ne faut pas corriger εὐέργῳ. — L. 5. Sur les θρεπτοὶ en Asie Mineure, voyez n° 132. Cet enfant adopté porte le nom caractéristique de Συντροφίων. — Vers 3. Le sens du dernier hémistiche n'est pas clair. Le rédacteur du vers semble vouloir dire que Syntrophion « a rendu plus grand l'amour dans le cœur » de ses parents nourriciers.

171. — Aladjouk. — « Mosquée d'Aladjouk. » — Copie du Père Girard, publiée : Th. Reinach, *Rev. ét. gr.*, VIII (1895), p. 78, n° 11 *bis*, p. 81. — « In the wall of a house. Fragment of marble block broken below. » Munro, qui nous a envoyé une seconde copie, reproduite à côté de la première.

ΟΝ ΦΡΥ
ΑCΛΙΟΝ
CΙΝΙΙΟΝΥΗΔΙ ΟΝ
CΕΝωΝΙΚΟΜΙC
ΜΛΟΧΟΥ ΚΕΔΝΗ
ΛΛΒΟΝΟΥΝ
ΤΗΓ
ΗΝ ΕΚ
ΤΡ



Le texte semble à peu près indéchiffrable.

....
ἄ[θ]λιον?
....
... μένων Νικομ[ηδεύς?
ἡ]δ' ἀλόχου κεδνῆ[ς
ἐ]λλά]βον οὖν

Pour la restitution de la ligne 4, cf. n° 69. — La ligne 5 indique une rédaction métrique.

DIACOPÈNE

On plaçait communément dans la région de Gumush-Hadji-Keuï la Dacopène ou Diacopène qui, suivant Strabon, fait suite à la plaine de Chiliocomon et précède la Pimolisène (cf. *supra*, p. 148). Seulement l'inscription n° 145 semble indiquer que la Dacopène s'étendait sur un territoire beaucoup plus vaste au sud du Chiliocomon, jusque non loin d'Amasia. Il est impossible actuellement de trancher la question. Nous groupons donc provisoirement sous ce titre, conformément à la géographie traditionnelle, les textes de Gumush-Hadji-Keuï et des environs.

172. Gumush-Keuï (50 minutes SSW of Gumush-Hadji-Keuï; cf. ***Studia***, p. 100). — In the wall of the mosque. — Publiée d'après une copie du Père Girard : Th. Reinach, ***Rev. ét. gr.***, VIII (1895), p. 78, n° 14, p. 82 — Revue en 1899. — [A.].

ΓϹΤ?ΛΑΚΚΙΟϹΠΟϹ ΤΟΜΟϹΑΝΓΟ?ΦΙΛΑΔΕ ΦΙΔΙΓΥΝΑΙΚΙΙΔΙΑΕΥΧΑ ΡΙϹΤΩΝΜΝΗΜΗϹΧΑΡΙΝ	Γ. Στλάκκιος Πόσ- τομος 'Αν[τ.] Φιλαδε[λ- φίδι γυναικὶ ἰδίᾳ εὐχα- ριστῶν μνήμης χάριν.

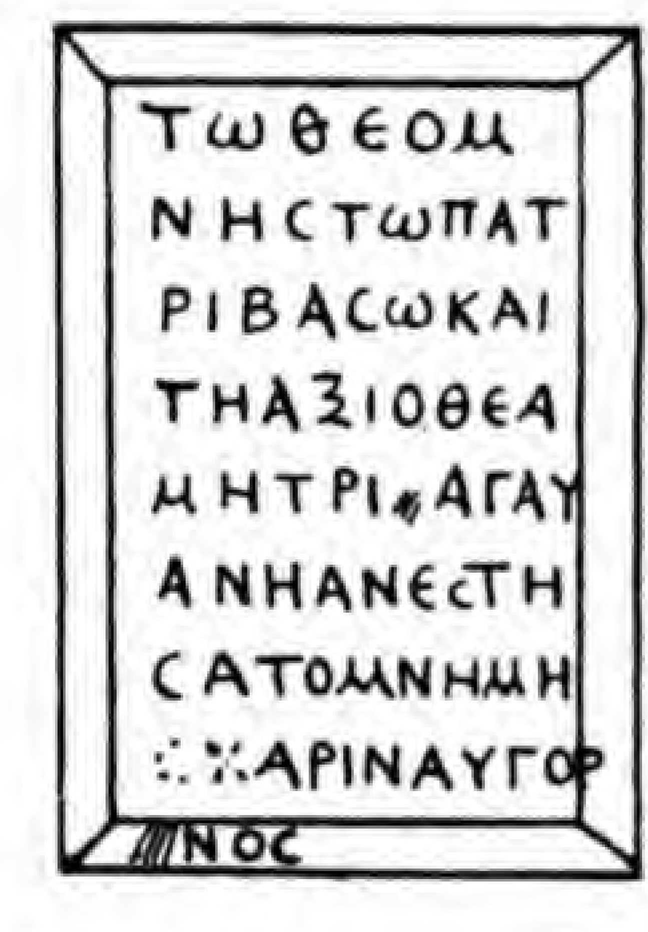
L. 1. D'après la copie de Girard, Reinach proposait dubitativement Γ(άϊο)ς Πλά(ν)κιος (?). L'inscription est gravée négligemment et la troisième lettre ressemble à Γ ou à un demi Π. Στλάκκιος est le nom latin *Stlaccius* qui se retrouve en Orient p. ex. Στλάκκιος ['Ρ]ουτιλιανὸς Στλακκίου [υἱός] à Parium (*CIG*, 3654*g* add.), Μάρκος Στλάκκιος à Cyzique (*CIG*, 3668), Στλάκκιος μισθωτής en Égypte (*CIG*, 4884*b*).

L. 2. ΑΝ¯ (ainsi Girard) représente probablement ΑΝΤ (cf. le τ dans Στλάκκιος), c'est-à-dire 'Αντ(ωνίᾳ). — Φιλαδελφίς semble être un nom nouveau.

La large proportion de noms latins, généralement peu répandus, qu'on rencontre dans les inscriptions de la Diacopène, est remar-

quable : Stlaccius, Postumus, Bassus, Augurinus, Septicia (Zoë), Iulius Splendidus, Iul. Avidius ou Aufidius, Vériana. Dans certains de ces cas nous pouvons soupçonner une descendance de *negotiatores* romains résidant dans ce district (cf. *supra*, pp. 82, 95), qui s'étaient alliés à des familles du pays. Mais naturellement, après l'année 212 de notre ère, les provinciaux adoptèrent librement les noms romains (surtout, il est vrai, des *praenomina* et *nomina*) qui étaient portés par des empereurs régnants, des gouverneurs, et sans doute d'autres personnages considérables avec lesquels ils entraient en relation (cf. nº 173). [A.]

173. — Gumush-Keuï. — Dans la cour de la même mosquée. « Small *stele* with pointed (triangular) pediment. The letters are inscribed in a sunk panel. » — Publiée d'après une copie du P. Girard : Th. Reinach, *Ibid.*, nº 16. — Revue en 1899. — [A.].



Τῷ θεομ-
νήστῳ πατ-
ρὶ Βάσῳ καὶ
τῇ ἀξιοθέᾳ
μητρὶ Ἀγαυ-
ανῇ ἀνεστή-
σατο μνήμη-
ς χάριν Αὐγορ-
ῖ]νος.

L. 1. Θεόμνηστος comme adjectif semble être unique ; comme nom propre il est assez commun.

L. 5/6. ΑΓΑC|ΑΝΗ Girard, sur quoi Reinach remarque « le nom est suspect (Ἀγαθαίη? Ἀγαθείνη?) ». Ἀγαυανή semble être un nom inconnu, mais c'est une forme très naturelle dans une inscription tardive.

L. 6/7. Notez l'emploi du moyen ἀνεστήσατο souvent préféré à l'actif dans les inscriptions d'Asie Mineure, cf. nºˢ 21, 24 ; Ramsay, *Philologus*, N. F., I, p. 755 ; *Zft. f. vgl. Sprachf.*, N. F., VIII, p. 389 ; *Cities and bishoprics of Phrygia*, pp. 271, 652, etc.

L. 8/9. ΑΥΓΟ|ΤΟC Girard, à tort. [A.]

Αὐγορῖνος (pour Αὐγουρῖνος = *Augurinus*). Ce surnom très rare (Pauly-Wissowa, *Realencyclop.*, s. v. « Augurinus ») s'est peut-être répandu parmi les provinciaux à la suite des consulats de 132 et de 156; voyez la note au nº 172. [H. G.]

174. — Gumush-Keuï. — Dans le cimetière turc. — Stèle en forme de porte. — Publiée d'après une copie du Père Girard : Th. Reinach, *Ibid.*, nº 17. — Revue en 1899. — [A.].

Stèle à fronton triangulaire, sous lequel est l'inscription, suivie par une bordure de feuilles et la représentation d'une porte.

ΓΙΟΥΛΙΟϹΑΝΤΙΓЄΝΗ///	Γ. Ἰούλιος Ἀντιγένη[ς
ЄΝΘΑΔЄΚЄΙΜΑΙ	ἐνθάδε κεῖμαι.

Il est intéressant de trouver aussi loin au nord-est le type phrygien de la tombe en forme de porte. Sur ce type, voyez Ramsay, *Cities and bishoprics*, I, p. 99 s., II. p. 395, nº 280, etc., *Studies in the Eastern Roman provinces*, p. 65 ss.; *Jahresh. Inst. Wien*, 1905, Beiblatt, p. 91; Michon, *Stèles phrygiennes* (Mém. soc. Antiquaires de France), 1906, p. 27 ss. Cf. *infra*, nºs 180, 181. [A.]

175. — Gumush-Keuï. — Dans le mur de la mosquée. — Stèle avec inscription dans un panneau creusé. — Publiée d'après une copie du Père Girard : Th. Reinach, *Ibid.*, p. 82, nº 13. — Revue en 1899. — [A.].

ϹЄΠΤΙΚΙΑΖΟΗ	Σεπτικία Ζόη
ΙΘΥΛΙѠΑΡΓΥΝ	Ἰουλίῳ Ἀργυν-
ΝΙѠΝΙΤѠΚΑΛѠ	νίωνι τῷ καλῷ
ΚΑΙΑΓΑΘѠΑΝ	καὶ ἀγαθῷ ἀν-
ΔΡΙΜΝΗΜΗϹ	δρὶ μνήμης
/////ΑΡΙΝ	χ]άριν.

Σεπτικία (« bien suspect », Reinach) est le nom latin *Septicia ;* les lettres sont parfaitement claires. Cf. la note au nº 172. — Ἀργουνίων, ainsi que le note Reinach, apparaît en Béotie (*CIG*, 1574, etc.), comme les noms apparentés Ἄργυννος et Ἀργυννίς, qui sont en relation avec Aphrodite. [A.]

176. — Gumush-Keuï. — Dans la même mosquée, sur un large bloc rectangulaire. — Publiée d'après une copie du Père Girard : Th. Reinach, *Ibid.*, n° 15. — Revue en 1899. — [A.].

ΙΟΥΛΙΟϹ
ϹΠΛΕΝΔΙΔΟϹΟ
ΚΑΤΓΕΛΑΓΡΙϹ
ΟΑΓΑΘ //////////
ΟΜΗΔ //////////
ΤΕΤΙΝ //////////
ϹΑϹΕΝ //////////
ΙΟΥ //////////

Ἰούλιος
Σπλένδιδος ὁ
κα[ὶ Τ]ελάγρις?
ὁ ἀγαθ[ὸς ἀνὴρ
ὁ μηδ[έν πο-
τέ τιν[α λυπή-
σας ἔν[θα κεῖται·
Ἰου[λία . . . . .

La restitution est très incertaine.

L. 3. ΚΑΠΕΛΑΓΡΙϹ Girard, d'où Reinach conjecture ὁ κα(ὶ) Πέλαγρις? La troisième lettre pourrait être Π, mais est plus probablement ΙΤ ou ΙΓ. Si un nom propre se cache ici, la terminaison -αγρις représente probablement -άγριος (cf. n°s 11, 17, 19*b*, 20). Τήλαγρος (*Bull. corr. hell.*, III, p. 323, n° 9) pourrait avoir une forme parallèle Τηλάγριος, comme Φιλάγριος se trouve à côté de Φίλαγρος. [A.]

177. — Hadji-Keuï (provient peut-être, ainsi que 178, 179, de Gumush-Keuï, comme les n°s précédents; cf. *Studia*, p. 100). — Sur le mur de la cour de l'église. — Publiée d'après une copie du Père Girard : Th. Reinach, *Rev. ét. gr.*, VIII (1895), p. 78, n° 19, p. 83.

Ἀμάσῃ Δανά|ης φιλάνδρῳ | Ἰούλιος Αὐ[.|.]δος τ[ῇ ἰ|δίᾳ | γυναικὶ μνή|μης χάριν. | Ἔτους ρξε'.

L'année 165 d'Amasia = Oct. 162-3 ap. J.-C.

L. 1-2. ΑΜΑϹΗΔΑΝΑ|ΗϹ. Ἀμάση est probablement un nom indigène apparenté à Ἄμασις. Δανάης est étrange, on s'attendrait au nom masculin du père. Reinach rappelle qu'une bourgade du Pont Polémoniaque, sur la route de Comane à Nicopolis, s'appelait Δανάη (cf. Ptol., IV, 6, 10; Tab. Peut.). Peut-être est-ce donc un ethnique. Mais un adjectif serait nécessaire, et la désignation par un ethnique isolé n'est pas commune, bien qu'elle se rencontre parfois en Asie Mineure. Je crois plutôt que nous avons un cas de filiation indiquée par le nom de la mère, usage attesté par plusieurs exemples certains. Aussi plus haut, n° 22, faut-il probablement lire Φαρνακίδος (voir *Addenda*).

Une pareille désignation par le nom de la mère implique sans doute parfois le πατρὸς ἀδήλου dans le sens obvie de cette formule (Benndorf, *Reisen in Lykien*, I, p. 74, n° 51; cf. Hogarth, *Journ. of Phil.*, XIX, pp. 78, 88), mais en d'autres cas elle indique clairement que l'enfant est né d'une *hiéra* ou d'une *hiérodule* attachée d'une manière temporaire ou permanente au service de la grande déesse indigène (voir Strabon, XI, 14, 16, p. 582; XII, 3, 86 [Comana Pontica]; Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, pp. 94 ss., 135 ss.; cf. Calder, *Class. Review*, XXIV, p. 80). Ici le nom Amasé paraît ne laisser aucun doute sur le sens de cette filiation marquée par le nom de la mère. — L. 3-4. La copie porte ΑΥ?|?ΔΟϹ. Αὔ[ι]δος, Reinach. Je songerais plutôt à Αὐ[ί]δ[ι]ος ou Αὐ[φί]δ[ι]ος, qui se trouve comme *cognomen*. [A.]

178. — Hadji-Keuï. — Dans le cimetière chrétien. — Publiée d'après une copie du Père Girard : Th. Reinach, *Rev. ét. gr.*, VIII (1895), p. 78, n° 12, p. 82.

Αὐρήλιος Π|ασικρ[ά]της | Ἰουλίῳ Π[..]ῳ τῷ γ[λυ]|κυ[τ]άτ[ῳ υἱ]|ῷ [μνήμης χάριν].

179. — Gumush-Hadji-Keuï. — Au lavoir. — Publiée d'après une copie du Père Girard : Th. Reinach, *Rev. ét. gr.*, VIII (1895), p. 78, n° 18, p. 82. — Nous avons reçu une seconde copie de M. White.

Τυράννῳ | Βηριανὴ | γλυκυτά|τῳ ἀνδρὶ | μνή[μ]ης χάριν.

Τύραννος, maître, est un mot que les Grecs empruntèrent aux Lydiens. Il se trouve fréquemment comme nom propre (p. ex. à Éphèse, *Act. Apost.*, 19, 9). — Βηριανή = *Veriana*. Cf. la note au n° 172.

PIMOLISÈNE

L'ancien district de la Pimolisène (Πιμολισηνή, mais Πιμολισῖτις Strab., XII, 3, 25, p. 553 C), s'étendait sur les deux rives de l'Halys (Strab., XII, 3, 40, p. 562 C : ἑκατέρωθεν τοῦ ποταμοῦ). Pompée le divisa, annexant sa partie orientale, sur la rive droite du fleuve, au territoire de la cité d'Amasia (Strab., XII, 3, 39, p. 561 C : ἡ Πιμολισηνὴ ... μέχρι τοῦ Ἅλυος). L'antique forteresse royale de Pimolisa (τὰ Πιμώλισα), qui avait frappé mon-

naie sous Mithridate Eupator (Babelon-Reinach, *Monn. d'Asie Mineure*, I, p. 172), était détruite à l'époque du géographe (562 C : φρουρίου βασιλικοῦ κατεσκαμμένου).

Au moyen âge ce château, qui gardait le passage de l'Halys, fut relevé de ses ruines. Cette restauration eut lieu avant la fin du VIII[e] siècle (Ignat., *Vita Niceph.*, p. 143, 7 De Boor ; Cedrenus, p. 626 Bonn), et Pimolisa devint le siège d'un évêque, auquel était soumis aussi Ibora (cf. *infra*, n° 306) au moins depuis le commencement du X[e] siècle (Gelzer, *Notitiae Episcopat.* [Abh. Akad. München], 1900, p. 553, n° 261 : ὁ Ἰβώρων ἤτοι Πιμολίσσης; [la date de cette liste est 901-907, cf. *Ibid.*, p. 566], cf. Parthey-Pinder, *Not.*, III, n° 175).

Anderson a définitivement prouvé (*Studia*, p. 102 ss.) que Pimolisa était situé à Osmândjik. On ne peut se fier au renseignement recueilli par Dupré (*Voyage en Perse*, Paris, 1819, t. I, p. 27) qui dit : « Quelques voyageurs ont cru à tort que ce bourg (Osmandjik) était l'ancienne Pimolis. Il paraît que la ville de ce nom était à six lieues au sud de Bâffra, sur la rive gauche, où l'on trouve encore de nombreuses ruines, sur lesquelles on lit le mot de Pimolis ΠΙΜΟΛΙΣΩΝ ».

180. — Osmândjik. — In the mosque. « Door-stone » with pediment. The inscription is engraved between the pediment and the door. — [A.]

ΠΑϹΙΚΡΑΤΕΙΚΑΠΙΤΩΝΟϹΜΝΗΜΗϹ
ΧΑΡΙΝ

Πασικράτει Καπίτωνος μνήμης | χάριν.

Sur les pierres tumulaires en forme de porte, voyez ci-dessus n° 174.

181. — Osmândjik. — In the tekke. Originally a « door-stone » [cf. n. 180] with triangular pediment, but the door has been cut away. — [A.]

ΙΟΥΛΙΑΔΗϹΗΛΙΟΥ
ΖΩΝΚΕΦΡΟΝΩ
//////////ΤΩΤΗΝΤΑ

Ἰουλιάδης Ἡλίου Ζῶν κὲ φρονῶ-
ν ἑαυ]τῷ τὴν τα-
[φήν]. . . . . .

Pour la formule cf. n° 35 *b*.

182. — O-mândjik. — In the mosque. *Stele* with triangular pediment enclosing a bunch of grapes and a wreath below it. — [A.]

ΠΟΝΤΙΑΝΟϹΠΟΝΤΙΑ
ΝΟΥΑΚΥΛΛΙΑΚΟΥΡΙΔΙ
ΑΓΥΝΕΚΙΤΗϹΥΝΒΙΩ
ϹΑ///ΗϹΕΜΝΩϹΚΑΙΑ
ΜΕΜΠΤΩϹΜΝΗΜΗϹ
ΧΑΡΙΝ ΕΤ ΡϘϚ

Ποντιανὸς Ποντια-
νοῦ Ἀκυλλίᾳ κουριδί-
ᾳ γυνεκὶ τῇ συνβιω-
σά[σ]ῃ σεμνῶς καὶ ἀ-
μέμπτως μνήμης
χάριν· ἔτ(ους) ρϙϛ΄.

L'année 196 = Oct. 193-4 ap. J.-C., l'ère étant celle d'Amasia. — Ποντιανή se trouve nº 77. — La guirlande et la grappe de raisins sont un motif de décoration fréquent sur les pierres tombales de la région, cf. la note au nº 147 et *infra*, nºs 183, 184, 214, 222.

BABANOMON

Dans son énumération des cantons de la cité d'Amasia, Strabon place au sud du Chiliocomon, de la Diacopène et de la Pimolisène, le Babanomon et la Ximène (*supra*, p. 148). Nous réunissons sous le premier titre les inscriptions découvertes entre le Soulou-Ova et Tchoroum.

183. — Gharassar (sans doute *Kara-hissar* de la carte de Kiepert). — Dans le mur derrière la mosquée. — Copie d'un indigène, communiquée au Père Girard (1885), publiée : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 323, nº 28.

Stèle dont le sommet est décoré d'une grappe de raisin suspendue dans le fronton triangulaire et soutenue par une guirlande (cf. nº 147).

Νέρων κὲ Γερμανὸς Γαίῳ πα|τρὶ κὲ Βερενίκῃ μητρὶ φιλο|τέκνοις μνήμης χάριν. | Ἔτους γξ[ρ΄].

L. 4. La copie porte ΓΞΙ. — L'année 163 de l'ère d'Amasia = Oct. 160-161 ap. J.-C. — Il ne semble pas qu'on puisse descendre jusqu'à l'année γξ[τ΄] ou 360-361, et comme le C lunaire est employé, on ne peut restituer γξ[σ΄].

184. — Gharassar. — Stèle sous une colonne de la même mosquée. — Copie d'un indigène, communiquée au Père Girard, publiée : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 323, n° 29; cf. Clermont-Ganneau, *Rec. archéol. orient.*, V (1903), p. 292.

Stèle portant une décoration analogue à celle du n° 183 mais, au lieu de raisin, on y voit une pomme, grenade, etc., et à la place de la guirlande se trouve la date :

Λ(?)ΕΤΟΥCꞩΞΑC	<Λ> Ἔτους ξασ'
	et au-dessous :
ΜΙΡΥΛΛΥCΙΝΑΠΛΚΩΝΙΛCΙ ΤΙΒΕΡΚΩ ΔΙΟΓΕΝΕΙΑΝΔΡΙΡΛΟ ΜΝΗΩΝCΛΑΝΛΩΑΝΕCΤΗCΛΕ	Μ[α]ρυλλ[ε]ῖνα Π[α]κωνί[α] [Φλ. ?] Τιβερ[ί]ῳ Διογένει ἀνδρὶ [φί]λ[ῳ] μνή[μη]ς [χ]ά[ριν] ἀνέστησα.

L. 1. Λ représente sans doute une feuille de lierre, comme l'Ε final et l'A dans le n° 187. Si le chiffre de l'année n'est pas altéré, il est transposé (cf. n° 187). L'année σξα' ou 261 de l'ère d'Amasia serait Oct. 258-259 ap. J.-C. — M. Clermont-Ganneau propose [ρ]ξα' [ε'] « année 268, au 5° mois »; cf. n° 191, mais voyez n°s 168 et 187. — Le ꞩ après ἔτους (cf. n° 55 *a*) est un signe de ponctuation, comme dans les n°s 47, 89, 99, 121 *a*, etc. — L. 2. Μαρυλῖνος se retrouve dans une inscription d'Elwan-Tchelebi (n° 214). — L. 4. L'Ε final représente sans doute une feuille de lierre.

185. — Farzant. — « A la fontaine. » — Copie d'un indigène, communiquée au Père Girard, publiée : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 324, n° 30; cf. Clermont-Ganneau, *Rec. d'archéol. oriental.*, V (1903), p. 293.

Une colonne, dont le sommet est orné d'une moulure, porte cette inscription :

Χαρίτων | Ἰταλικ[ῇ] ἰδί[ᾳ] | γυνεκὶ ἰ[δ]ί[ᾳ] | μνήμης χά|ριν ἀν[έ]-στ[η]|σα· ἔτους ροε'. | Χέροιτε οἱ πα|[ρ]άγοντες.

La répétition du mot ἰδίᾳ est étrange, mais le doublon commis par le lapicide a pour cause « l'identité de la finale ΚΙ des deux mots superposés ΙΤΑΛΙΚΙ (*sic*) et ΓΥΝΕΚΙ » [Cl.-G.]. — L'année 175 d'Amasia = Oct. 172-173 ap. J.-C.

186. — Boughadjek (*Bojadjyk* de la carte de Kiepert). — Dans un mur, pierre tombale ornementée. — Copie d'un indigène communiquée au Père Girard.

publiée : Cumont, *Ibid.*, n° 32 ; cf. Clermont-Ganneau, *Recueil d'arch. or.*, V (1903), p. 293.

Ἔτους ϛκρʹ· | ἀνέστησεν [Λι]κι[ν]ίωι υἱῷ | Ἡ[ρ]ωῖς μνήμης χάριν.

L. 1. L'année 126 d'Amasia = Oct. 123-124 ap. J.-C. — L. 2. Le nom est copié ΟΚΙVΙϢΝ, j'ai songé à Λικινίῳ (cf. n° 75) avec ι adscrit qui est noté p. ex. n° 96. Ἑρμιῶνι pour Ἑρμιόνι a été proposé par M. Clermont-Ganneau. — L. 3. ΗΛϢΙC, Ἡρωῖς se retrouve à Zéla (n° 263). [F. C.]

187. — Duyedj (donné à tort comme se trouvant à l'ouest de Mersivan) ou Dughandji [Munro] (= *Dumandji*, de la carte de Kiepert). — « In a wall beside a fountain, white limestone block broken all round. » — Copie d'un indigène communiquée au Père Girard, publiée : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 324, n° 31 ; cf. Clermont-Ganneau, *Recueil d'arch. or.*, V (1903), p. 293. — Nous avons reçu une autre copie de Munro.

Σύντ[ρο|φ]ος (?) τῇ ἰδί|ᾳ γυναικὶ | [Φ]υλλίδι μ|νήμης χά|ριν ἀνέθη|κεν· ἔτους | ξε[ρʹ].

L. 1-2. CYNTHΑ|ΡΟCΤΗΙΔΙ. M. Clermont-Ganneau a proposé Οὔλπ(ιος) Ἡλ[ιόδω]ρος, mais le Ν est confirmé par la copie de Munro, et la restitution est trop longue. — L. 8. L'année 165 d'Amasia = Oct. 162-163 ap. J.-C., mais la date manque dans Munro sauf la partie supérieure du Ξ. L'autre copie donne ΞЄΓΑ. « Ici encore on pourrait, comme plus haut, songer à la lettre numérale Α = 1, indiquant le premier mois de l'année » [Cl.-G.] voyez n° 191, mais cf. la note aux n°s 184, 168. Je pense que l'A représente une feuille de lierre finale. [F. C.]

188. — « In monte Kirk Delim, a loco Tschurum in septentrionem, in confiniis Galatiae, super introitum sepulcri rupi incisi, praegrandibus litteris, quarum nonnullae colore rubro inductae fuerunt ; ed. Ainsworth in *Journ. of the Royal Geogr. Soc. of London*, vol. IX, p. 262, et iterum *Travels and Researches in Asia Minor* cet., Lond., 1842, vol. I, p. 100. » *CIG*, III, 4178.

ΙΚΕΣΙΟΥ Ἰκεσίου

« In Itinerario Ainsworthi ΙΚΕΣΙΟΝ excusum est vitio haud dubio operarum. Nomen Ἰκέσιος non infrequens videtur in hac regione. Ex inscriptione Pompeiopoli in gymnasio posita idem nomen enotavit



Fourcadius *l. c.* ad n. 4115 [*lisez* 4153][1] » [*CIG.*]. Cf. Ἱκέσιος Ἀρτεμιδώρου Ἐφέσιος dans une inscription de Pergame (Dittenberger, *Orient. Inscr.*, 437) et Ἱκέσιος Μητροδώρου Ἐφέσιος dans une inscription de Mégare (Ch. Michel, *Recueil*, nº 169) et *Abhandl. Berl. Akad.*, 1885, p. 28, n. 1. — Il ne semble pas qu'il puisse s'agir du Zeus Ἱκέσιος qu'on trouve à Termessos (Lanckoronski, nº 180 [Oehler]).

[1] L'inscription n'a pas été publiée, Fourcade n'ayant reproduit qu'une seule de celles qu'il avait copiées; cf. *Annales des voyages* de Malte-Brun, t. XIV (1811), p. 34 Voici ce qu'il dit de ce texte, qui devait être important : « Les restes d'une inscription m'ont prouvé l'existence d'un gymnase. Il s'agit d'un certain Apollodore, fils d'Ikésios, revêtu de la dignité de Pontarque. Le décret rendu par le peuple et par le sénat de Pompeïpolis pour honorer ce magistrat devait être posé, suivant la décision de l'autorité publique, dans l'endroit le plus apparent du gymnase.

[F. C.]

IV. — EUCHAÏTA

ET LA FRONTIÈRE GALATIQUE

Tchoroum.

Suivant Hamilton (*Researches*, I, p. 379) les fragments romains du château y ont été transportés « from a ruined place called Kara-Hissar on the road to Yozgât » (*Studia*, p. 7, 21); une autre inscription vient des environs de Tekké (Elwan-Tchelebi, n° 221), et Anderson (*Studia*, p. 7) a probablement raison de considérer la plupart des antiquités de la ville comme importées du dehors. Cependant il est possible, comme dans le cas de Mersivan (p. 162), que la ville moderne soit bâtie sur l'emplacement d'un ancien village (cf. n° 194), et le progrès des recherches archéologiques pourrait dans la suite révéler l'existence d'une cité antique dans la grande plaine de Tchoroum, puisque cette dernière ville ne peut plus être regardée comme représentant Euchaïta (voir *infra*). Tout ce district est encore très imparfaitement exploré.

189. — Tchoroum. — « In the wall of the chief mosque. The stone is covered with white-wash. The lettering is good. — Copied 1899. » — [A.]

ΔΗΜΗΤΡΙΚΑΙΚΟ
ΡΗϹΙΛΟΥΑΝΟϹΟ
ΦΡΟΝΤWΝΟϹΟ
ΝΟΜΙΚΟϹΙΕΡΕΥϹ
ΔΙΟϹΕΠΙΚΑΡΠΙ
ΟΥΕ̄ΡΜ̄ΖΜϹΗ
Δ̄ΠΡΟΜΗΤΡΟϹ
ΘΕWΝ

Δήμητρι καὶ Κό-
ρῃ Σιλουανὸς ὁ
Φρόντωνος ὁ
νομικός, ἱερεὺς
Διὸς Ἐπικαρπί-
ου ἔ(τους) ρμζ', μ(ηνὸ)ς η'?
δ' πρὸ Μητρὸς
θεῶν.

L. 6 s. Les lettres m'ont paru tout à fait claires mais l'interprétation en est incertaine. Є est occasionnellement employé comme abréviation de ἔτους (cf. nº 127), mais je ne connais pas d'exemple de MC substitué à MH ou $\overset{H}{M}$ ou M pour la notation du mois. Ce serait une abréviation par contraction analogue à celles du nº 79. Peut-être pourrait-on comprendre μ(ηνὶ) ϛ' ἡ(μέρᾳ) δ', si l'on possédait un exemple du jour du mois exprimé ainsi.

L'année 147 = probablement Oct. 144-145 ap. J.-C. l'ère étant celle d'Amasia (cf. *supra*, p. 110). Le milieu du IIᵉ siècle est une date qui convient bien à la forme des caractères.

Déméter, Kora et Zeus Épikarpios doivent être regardés non comme des divinités helléniques mais comme des dénominations hellénisées de la triade (τρίτευμα, Ramsay, *Cit. and bishoprics of Phrygia*, I, nº 171) des divinités anatoliques, qui furent honorées sous différents noms dans les différentes parties de l'Asie Mineure, — Kybèle ou Mâ, la déesse-mère, μήτηρ θεῶν, hellénisée comme Déméter ou Léto, puis Kora ou Artémis ou Séléné la déesse-fille, enfin le dieu masculin Attes - Atys ou Mèn ou Sabazios - Sozon ou Lairbenos, qui apparaît sous des formes helléniques variables, exprimant les aspects divers de la puissance divine : Zeus avec ou sans épithète, Pluton, Apollon, Hélios, Asclépios, etc. Nous avons publié plus haut (nº 146 *a*) une dédicace à Artémis, Apollon et Léto. — Sur ce sujet voyez Ramsay, *op. cit.*, I, surtout ch. III, §§ 3-5, IV et IX, et *Hastings' Dict. of Bible*, V, p. 109 ss.; Buresch, *Aus Lydien*, pp. 67-69; Anderson, *Journ. hell. stud.*, XIX, p. 80; Crowfoot, *Journ. hell. stud.*, XX, p. 118 ss.; Usener, *Dreiheit*, 1903, p, 29.

Ici l'aspect dominant de ce pouvoir divin est la fertilisation des champs, la nourriture et la protection des récoltes et des fruits. Zeus Épikarpios, ainsi nommé ἅτε τῶν καρπῶν αἴτιος (Dio Chrys., XII, 76), est le dieu qui assure la prospérité de l'agriculture. Le titre se rencontre dans diverses parties de l'Asie Mineure (*Inscr. res Rom. pert.*, III, 128 [Kokussos en Cappadoce], 860 [Korykos en Cilicie]; *Bull. corr. hell.*, XXV, p. 28, nº 168 [Sora en Bithynie]; monnaie douteuse de Zéla signalée par Haussoullier, *Revue de Philol.*, 1898, p. 169). La variante Zeus Eukarpos se trouve en Lycaonie; Zeus Karpodotès, à Prymnessos (*Klio*, X, 1910, p. 238; *Ath. Mitt.*, VII, p. 134). La même puissance divine est invoquée comme Dionysos Kallikarpos (Heberdey-Wilhelm, *Reisen in Kilikien*, nºˢ 28, 44) ou comme Déméter Karpophoros (*CIG*, 4082, etc.). — Une autre dédicace à Zeus

Épikarpios a été découverte à Hérek (cf. *infra*, n° 334 et la note), et le même dieu était adoré aussi par les populations agricoles de la Syrie (*Inscr. res Rom. pert.*, III, 1325 [Bostra], 1367 [Gérasa]). Cf. en général Jessen dans Pauly-Wissowa, *Realencyclop.*, s. v. « Épikarpios ». [A.]

190. — Tchoroum. — « Ex schedis Busbequianis ed. Gruter, p. MCLI, 6. » *CIG*, 4106 = *Inscr. res Rom. pert.*, III, 152.

Αὐρ. Κρισπινια|[ν]ῇ Κρίσ[π]ου τῇ | γλυκυτάτῃ κὲ ἀειμν[ή]στῳ [π]α|τρωνίσ[ῃ] μ[εγ]ίσ|την χάριν [ἔχ]ω[ν] | Αὐρ. Ἀ[λ]έξανδρος Σεν|-[π]ρωνί[ι]ου μνήμης | χάριν ἀ[ν]έσ[τη]σα. | Ἔτους κ'.

L. 4-6. ΑΕΙΜΝΗCΤΩΤΙΑ | ΤΡΩΝΙCΜΓΑΙC | ΤΗΝΧΑΡΙΝΩ. — L. 8-9. Σενπρωνίου pour ΣΕΝΤΙΡΩΝΟΥ. — L. 10. Le chiffre de la date est évidemment incomplet. Comme l'inscription appartient certainement au IIIe siècle, on doit restituer [σ]κ[-]'.

191. — Tchoroum. — « In the castle walls. » — Publiée : Hamilton, *Researches*, II, p. 440, n° 88 = *CIG*, 4108.

Ἀφουμε|ρ (?) ἰδίαν γυ|ναῖκα Κ|[λ]εοπάτ|ραν τὴν [χ]ρησ[τ]ή[ν] | καὶ συνβι|ώσασα[ν] | ἔτη λζ' ε[ὐ]|σ[ε]βίας μνή|μης χάρ[ιν].

Sur le côté : Μηνὸς α'.

L. 1. ΑΦΟΥΜΕΡ. Peut-être Ἀ. [Π]οῦ[λχ]ερ, cf. n° 41. — L. 6. ΑΡΗCΗΗΜ. Le Corpus lit ἀρίστην. — L. 10-11, voyez le n° 149 : μνήμης κὲ εὐσεβίας χάριν. — Pour le chiffre du mois, cf. nos 168, 189. « Deest anni designatio » [*CIG*.]. [F. C.]

192. — Tchoroum. — « Chez notre hôte Saïd-Effendi. Stèle placée dans un bassin. » — Perrot et Guillaume, *Exploration de la Galatie*, I (1872), p. 360, n° 156.

Au-dessus, une guirlande et une grappe de raisin (cf. notre note au n° 147).

Ῥουφίων | Μαγνύλλῳ | τῷ ἰδίῳ συν|τρόφῳ μνή|μης χάριν | ἀνέστησα.

193. — Tchoroum. — « In the wall of a mosque. Covered over with whitewash. — Copied 1899. » — [A.]

////////////////////////////ΤΑΥΤΙΔΕΤΩCΑΝ
ΠΑΝΤΕCΟCΑΝ//////////ΝΕΠΙΧΙΡΗCΗΚΑΤΑ
ΘΕCΘΑΙΕΝΤΩ////////////Ω////////////Ω
ΡΙCΕΜΗCΑΛΟ'ΚΟΥ////////////////
ΤΙΜΟΥΤΩΙΕΡΩΤΙ/////Τ.////ΛΕΙΩ
ΔΗΝΑΡΙΑΜΥΡΙΑΠΕΝΤΑΚΙCΧΙ
ΛΙΑ

. . . .
. . . . ταῦτ' ἰδέτωσαν
πάντες· ὃς ἂν [ἕτερο]ν ἐπιχιρήσῃ κατα-
θέσθαι ἐν τῷ [μνημεί]ῳ [τούτῳ χ]ω-
ρὶς ἐμῆς ἀλό[χ]ου, [ἀποδώσει προσ-
τίμου τῷ ἱερωτ[άτῳ] τ[αμ]είῳ
δηνάρια μύρια πεντακισχί[λια.

194. — Tchoroum. — « In the wall of the kalé. Rough stele ornamented with two ox-heads and underneath a table (?) with rosette under it ; the inscription is engraved on a sunk panel. » — Publiée : Hamilton, ***Researches***, II, p. 414, n° 81. De là et « ex schedis Belsi », ***CIG***, 4105. — Revue en 1899. — [A.] — M. J. Oehler nous a transmis une autre copie, communiquée par le lieutenant E. Schäffer de Berlin en 1895 à l'***Archäologisches Institut*** de Vienne.

ΚΑΛΛΙC
ΤΟCΟΙΚΟ
ΝΟΜΟC
·ΑΓΟΝ
ΔΑCΕΓΛΕ
ΚΤΩΥΙΩ
ΜΝΗΜΗC
ΧΑΡΙΝ
ΕCΤΙΝΔΕ
ΤΟΧΩΜΑ
ΚΑΥCΤΡΑC

Κάλλισ-
τος οἰκο-
νόμος
Χαγόν-
δας Ἐγλέ-
κτῳ υἱῷ
μνήμης
χάριν·
ἔ]στιν δὲ
τ]ὸ χῶμα
κ]αύστρας.

L. 2. ΝΟCΟΙΚΟ Schäffer. Κάλλιστος se retrouve comme nom propre à Ancyre (*CIG*, 4063), à Élaioussa (Le Bas-Waddington, III, 1465), à Ak-Kilissé (*Inscr. res Rom. pert.*, III, 279) [Oehler].

L. 4. Le X initial est omis par Hamilton et par Schäffer, mais a été lu par Belsus. Il a probablement été effacé intentionnellement, cf. nº 152. — Franz traite οἰκονόμος comme un nom propre, dont je ne trouve aucun autre exemple, et il s'abstient de transcrire ΧΑΓΟΝΔΑC. Οἰκονόμος est évidemment un fonctionnaire de quelque espèce et Chagonda un nom de lieu, dont nous pouvons rapprocher *Gagonda* de la Tab. Peut. (sur une route allant vers l'est de Comana Pontica à Nicopolis). Si les deux localités sont identiques nous devons supposer que le fils de Kallistos mourut loin de sa patrie et que son corps fut enseveli où il fut brûlé. Chagonda, cependant, peut avoir été un bourg ou village près de Tchoroum, ou même le nom du village occupant le site de Tchoroum, mais le fait que les pierres antiques encastrées dans les murs du kalé semblent avoir en grande partie transportées du dehors (p. 189) rend une pareille identification très incertaine. — Pour ce qui regarde le titre οἰκονόμος, nous entendons parler fréquemment d'un fonctionnaire civil, οἰκονόμος τῆς πόλεως, dont les attributions ne sont pas généralement indiquées mais qui paraît avoir été un fonctionnaire financier de second ordre chargé du paiement des dépenses votées par la cité, pour des objets soit religieux soit civils (voir *Inscr. in Brit. Mus.*, III, 415, 448, 469; *CIG*, 2717; Judeich, *Altertümer von Hierapolis*, nº 35; cf. Liebenam, *Städteverwaltung*, p. 295); dans certains cas, peut-être dans tous, il était un *servus publicus* (*CIG*, 3777). Mais ce titre n'apparaît que dans des cités s'administrant elles-mêmes et Chagonda ne peut avoir été autre chose qu'un village. Peut-être Kallistos était-il un fonctionnaire d'une κώμη chargé d'attributions financières, mais nous savons fort peu de chose des administrateurs de village.

Il est possible que l'inscription soit chrétienne, quoiqu'elle n'offre aucun signe distinctif de christianisme. Dans ce cas, deux interprétations se présentent. Kallistos était οἰκονόμος, ou administrateur d'un monastère Chagonda près de Tchoroum (cf. nº 202). Le fait qu'il a eu un fils ne constitue pas une difficulté : tout prêtre ou laïc marié pouvait entrer dans un monastère, à condition que sa femme se fit nonne. Mais cette hypothèse est peu probable : le style et les lettres de l'inscription indiquent une date plus ancienne. Il serait préférable d'interpréter le titre *oikonomos* dans le sens qu'il semble avoir dans des inscriptions de Lycaonie, c'est-à-dire comme la désignation d'un prêtre ayant la direction d'une église de campagne et chargé spécialement de conserver et de distribuer l'argent réuni dans

un but charitable (voir Ramsay, *Luke the Physician*, p. 352 ss.). Nous pouvons comparer une inscription copiée par moi dans l'extrême nord de la Lycaonie, Γαλλικὸς ὁ οἰκονόμος Πλομμέων (*Journ. hell. stud.*, XIX, p. 124, nº 136), où *oikonomos* est regardé par Sir W. Ramsay comme un titre désignant probablement un prêtre ou un évêque comme administrateur d'une église de village (*l. c.*, p. 370).

Il me semble improbable qu'il faille considérer Χάγονδα comme le nom d'un personnage dont Kallistos aurait été l'intendant, bien que telle soit la signification ordinaire du mot οἰκονόμος dans les inscriptions de la période romaine, comme on le voit dans les exemples cités ci-dessous. [A.]

L. 9-11. La première lettre est omise par Schäffer.

Les exemples du titre οἰκονόμος sont assez fréquents en Asie Mineure. Outre ceux cités plus haut, cf. *CIG*, 4132 (Bozyuk); *Class. Rev.*, XXII, 1908, p. 215 (Kinna); *Journ. hell. stud.*, XXV, 1905, p. 172, nº 46 (Nea Isaura); *Athen. Mitt.*, XIII, 1888, p. 237, 10 (Khadyn Khan); Sterrett, *An epigr. Journ.*, 79 (Olbasa); *Inscr. res Rom. pert.*, III, 279 (Sedasa). [Note du Dʳ Oehler.]

195. — Tchoroum. — « In the wall of a mosque. The stone is broken in half. The inscription is engraved on an oblong panel *à queues d'aronde*, — a common Byzantine *schema*. — Copied 1899. » — [A.]



Πακᾶτα . . . .
Ἰουλίῳ [. . . ἰδίῳ ἀν-
δρὶ κο[υριδίῳ τεκ-
νώσ[αντι σὺν ἑαυ-?
τῇ καὶ [ἀμέμπτως
ζήσαν[τι ἔτη
η' καὶ ι'.

196. — Tchoroum. — « In the castle walls. » — Publiée : Hamilton *l. c.*, nº 86; *CIG*, 9244.

Θέσις | Γελασίου πρε|σβυτέρου . . . .

L. 3-4. CΒΥΤΕΡΟΥΤΡΕ.ΙΕΤΡ|ΕΒ(ϽΥΙ(ϽCΠΟΥΛ(ϽC(ϽΔΕ. « Agnoscere mihi videor in litteris valde corruptis vestigia formulae κύριε, βοήθει σὺν τῷ υἱῷ τῷ δούλῳ σου, ἀμήν. »

197. — Tchoroum. — « In the wall of the kalé. Much worn. — Copied 1899. » — [A.]

+ΘΕCΙC...ΕCΙΑC	† Θέσις [Γεν?]εσίας
ΔȢΛΗ... X̄V̄ ΠΑΤΘΕΝ	δούλης Χ(ριστ)οῦ πα[ρθ]έν-
ȢΑΠΘ ΚΗC+	ου [κ]α[ν]ο[νι]κῆς †

Nous ne nous tromperons sans doute pas en regardant la défunte comme une des *virgines sacrae*, παρθένοι ἐκκλησιαστικαὶ ou κανονικαί, de l'Église primitive (cf. J. Wilpert, *Die gottgeweihten Jungfrauen in den ersten Jahrh. der Kirche*). L'ordre des vierges fut graduellement absorbé par le système monastique, et les commencements de son développement semblent pouvoir être reconnus dans la seconde moitié du IVe siècle. Notre inscription appartient peut-être à la fin du IVe ou au Ve siècle. — La restitution de la dernière ligne est incertaine : κανονικῆς paraît la plus simple ; peut-être ΑΠΟ a-t-il été mal lu pour ΑΓΙΩ et faut-il lire ἁγιωτάτης : les épithètes usuelles des παρθένοι sont ἅγιαι, ἁγναί et μακάριαι. [A.]

198. — Tchoroum. — « In the wall of the kalé. — Stele with pointed pediment. The inscription is engraved in a panel similar to no. 194, with a cross in relief over it. — Copied 1899. — [A.]

ΘΕCΙC	Θέσις
ΔΑΓΑΒΕ////	Δαγαβέ[ως?

199. — Tchoroum. — « E schedis Busbequianis dedit Gruterus, p. MCXLVII, n. 10, cum lemmate : « Chiuroy inter sepulcra campestria », ubi Chiuroy male expressum pro Chiuron » [cf. n° 206]. — *CIG*, 9247.

Θέσις | Εὐτυχ|ίου.

200. — Tchoroum. — « In the wall of the kalé. — Copied 1899. » — [A.]

ΘΕCΙCΔΙΑΚΟΝΟΥ	Θέσις διακόνου
ΘΕΟΔΩΡΟΥ	Θεοδώρου.

Le diacre porte le nom du grand saint du pays, cf. nos 217, 223.

L'année 177 d'Amasia = Oct. 174-175 ap. J.-C. — La forme ἔτου pour ἔτους se trouve occasionnellement, p. ex. près de Thyatire (*Bull. corr. hell.*, XI, 1887, p. 450; cf. Buresch, *Aus Lydien*, p. 21) et à Euménie (Ramsay, *Cities and bishoprics*, II, p. 530, nº 375).

Le nom Silvanus se retrouve nº 189. [A.]

209. — Gurdju. — Copied 1899. — [A.]

ΚΥΛΑΘ
ΡΕΨΑΝ
ΤΙ'ΔΙω
ΜΝΗΜΗ
CΧΑΡΙΝ

[. . . 'Α-
κύλᾳ θ-
ρέψαν-
τι ἰδίῳ
μνήμη-
ς χάριν.

Sur les θρεπτοί en Asie Mineure, cf. nºs 132, 170. Θρέψας se retrouve nº 216.

210. — Gurdju. — « In a fountain. — Copied 1899. » — [A.]

ΤΗΓΛΥΚΥ ////////////////
wreath
///ΚΡΙΤωΓΥΝΕΚΙΗ//////
ΜΟΙΚΑΛωCCΥΝΕΒ//////
CΕΝCΕΜΝωCΚΕ /////
ΘΑΡωCΚ/// ΑΜΕΜ////
ΤωCΕΤΗ·ΙΘ ΝΥΝ ////
ΑωΡΟΙCΑΥΤΗΝΤΕΛ////
ΤΗCΑCΑΝΜΕΤΑΓΛΥ///
ωΝΤΕΚΝωΝωΚΥΜ //
////ΝΑΝΤωΝΙΑCΚΕΔ///
/////ΙΑCΜΝΗΜΗC ////

Τῇ γλυκυ[τάτῃ κὲ ἀσυν-
κρίτῳ γυνεκὶ ἥ
μοι καλῶς συνεβ[ίω-
σεν σεμνῶς κὲ [κα-
θαρῶς καὶ ἀμέμ[π-
τως ἔτη ιθ'· νῦν [δὲ
ἀώρ[ω]ς αὐτὴν τελ[ευ-
τήσασαν μετὰ γλυ[κέ-
ων τέκνων ὠκυμ[όρ-
ω]ν 'Αντωνίας κὲ Δ[ό-
μν?]ας μνήμης [χάρ-
ιν] . . . .

211. — Gurdju. — « Engraved on a slab built into the foundations of the mosque. — Copied 1899. » — Publiée : Anderson, *Journ. hell. Stud.*, XX (1900), p. 156 ss.

† Ἐπιστολὴ (Α)ὐγάρου πρὸς τὸν σωτῆρα θεόν.

† Αὔγ(α)ρος Οὐχάμα το<υ>πάρχης Ἰ(ησο)ῦ σωτῆρι ἀγαθῷ ἀναφανέντι ἐν πόλι Ἱεροσολύμων χαίρ[ειν·

ἤκουστέ μοι τὰ περὶ σοῦ καὶ τῶν σῶν ἰαμάτων ὡς ἄνευ φαρμάκων καὶ βοτανῶν | ὑπὸ σοῦ γινομένων, λόγῳ τυφλοὺς ἀναβλέπιν ποιεῖς, χωλοὺς περιπατῖν, | καὶ λεπροὺς καθαρίζις καὶ ἀκάθαρτα [π]νεύματα καὶ δέμονας ἐκβάλλις καὶ τοὺς | ἐν μα[κ]ρονοσίᾳ βασανιζομένους θ[ερ]απε[ύ]ε[ις] καὶ νεκροὺς ἐγείρις. καὶ ταῦτα | πάντα ἀκούσας περὶ σοῦ κατὰ νοῦν ἐθέμην τὸ ἕτερον τῶν δύο, ἢ ὅτι | σὺ εἶ [ὁ] θεὸς καὶ καταβὰς [ἀ]πὸ τοῦ οὐρανοῦ ποιεῖς ταῦτα ἢ υἱὸς εἶ τοῦ | θεοῦ πο[ι]ῶν ταῦτα. δι[ὰ τοῦ]το τοίνυν γράψας ἐδεήθην σου σκυλῆναι | πρός με καὶ τὸ πάθος ὃ [ἔχω θερα]πεῦσε· καὶ γὰρ ἤκουσα ὅτι καὶ οἱ Ἰουδέοι | καταγογγούζουσείν σου κ[αὶ διώ?]κουσείν σε, βουλόμενοί σε ἀποκτῖναι· πόλι[ς] | δέ μοι μικροτάτη ἐστὶν καὶ [σεμνή, ἥ τις] ἐξαρκεῖ τοῖς ἀμφοτέροις. † Ἀντιγρ(αφὴ) τοῦ Σ(ωτῆ)ρ(ο)ς· | † Μακάριος εἶ ὅτι ἐπίστευσας [ἐν ἐμοὶ μὴ ἑο]ρακώς με· γέγ[ρ]α[π]τε [γ]ὰρ περὶ ἐμοῦ ὅτι οἱ ἑο|ρακότες με οὐ μὴ πιστεύσωσε[ίν μοι ἵνα οἱ] μὴ ἑορακόταις αὐτοὶ πιστεύσωσειν καὶ ζήσοντε. | περὶ δὲ οὗ ἔγραψάς μοι ἐλθῖν πρὸς σέ, δ[έο]ν ἐσ[τὶ]ν πάντα δι' ἃ ἀπεστάλην ἐνταῦθα πληρῶσαι | καὶ μετὰ τὸ πληρῶσαι οὕτως ἀναληφθῆναι πρὸς τὸν ἀποστίλαντά με, ἐπειδὰν δὲ ἀναλη|φθῶ ἀποστέλλω σοι τινὰ τῶν μαθητῶν μου ὃς ἰάσηταί σου τὸ [πά]θος καὶ ζωὴν αἰώνιον | καὶ εἰρήνην καὶ σοὶ καὶ τοῖς σὺν σοὶ χαρίσηται καὶ τῇ πόλι σου πρὸς τῷ (peut-être τὸ) μηδένα τῶν | ἐ[χ]θ[ρ]ῶν σου κατακυριεῦσαι αὐτῆς· ἀμήν †.

L'inscription est un exemplaire de la correspondance bien connue entre Abgar d'Édesse et le Christ [1], de laquelle il y a plusieurs textes existants : les plus importants sont la version syriaque dans la *Doctrine of Addaï* éditée et traduite par G. Phillips (1876) et la traduction grecque donnée par Eusèbe (*Hist. Eccles.*, I, 13), d'après un original syriaque qui était peut-être identique à la *Doctrine*. A ceux-ci on doit ajouter quatre fragments d'un papyrus grec du VI[e] siècle [2] conservé à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford (*MS.*

[1] R. A. Lipsius, *Die Edessenische Abgar-sage* (1880), et L.-J. Tixeront, *Les origines de l'Église d'Édesse et la légende d'Abgar* (1888). Pour une bibliographie complète, voir Harnack, *Gesch. d. altchristlichen Literatur*, et Leclercq, dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* de Dom Cabrol, s. v. « Abgar », et Grégoire, *Recueil des inscr. chrét. d'Asie Mineure*, à propos de ce texte et celui d'Éphèse.

[2] Sur le *verso* est une partie d'un document du VI[e]-VII[e] siècle (B.-P. Grenfell).

graec. theol. b. I. P.), publié par le Prof. Lindsay (*Athenaeum*, sept. 5, 1885, p. 304) et reconstitué par M. E.-B. Nicholson (*Ibid.*, oct. 17, p. 506). Un autre spécimen épigraphique de la correspondance existait à Hadji-Keuï, mais il n'en reste qu'un menu fragment (*infra*, nº 226). Une autre copie encore a été découverte au cours des fouilles autrichiennes à Éphèse, gravée sur le linteau de la porte d'une maison de date tardive et ayant dès lors évidemment un but « apotropaïque ». Le texte a été publié par le Dr Heberdey (*Jahreshefte Instit. Wien*, III, 1900, *Beiblatt*, p. 90 ss.). Cette copie est d'une époque beaucoup plus basse que le document de Gurdju : les lettres sont manifestement « byzantines », tandis que les caractères de notre inscription indiquent une date qui ne peut guère être postérieure au Ve siècle. Malheureusement je ne suis pas en mesure d'en reproduire un fac-similé; mais le texte donné ici suffira peut-être à permettre de se former une idée de sa paléographie.

Nous ajoutons un apparat critique montrant les variantes d'Eusèbe (Eus.), du papyrus (Pap.) et de l'inscription d'Éphèse, avec quelques-unes des leçons du texte syriaque d'après la traduction de Phillips.

L. 1. Om. Eph. (cf. les remarques d'Heberdey, p. 95); Eus. a Ἀντίφραφον ἐπιστολῆς γραφείσης ὑπὸ Ἀβγάρου τοπάρχου τῷ Ἰησοῦ καὶ πεμφθείσης αὐτῷ δι' Ἀνανία ταχυδρόμου εἰς Ἱεροσόλυμα. — L. 2. Ἄβγαρος <Οὐχάμα[1]> τοπάρχ. [Ἐδέσσης[2]] Eus.; Αὔγαρος Οὐκάμα Eph.; (*Abgar Ukkama*, Addaï). ἀγαθῷ σωτ. Eph. (*the good physician* Addaï). πόλι ainsi Eph.; τόπῳ Eus.; (*country of Jerus.*, Addaï). — L. 4. ὡς γὰρ λόγος Eus.; om. Eph.; (*by thy word*, Addaï). — L. 5. Le premier καὶ om. Eph. — L. 6. μὲν pour ἐν Eph. — L. 8-9. ὁ υἱς τοῦ θῦ καὶ καταβὰς ἐκ τοῦ οὐρ. π. τ. ἢ ὅτι σοὶ (= σὺ) εἶ ὁ θς καὶ καταβὰς ἐκ τοῦ οὐρ. ποιεῖς ταῦτα Eph. τοίνυν om. Eph. — L. 10. ἤκουσταί μοι ὅτι Pap.; ἤκουστέ μοι γὰρ Eph. ὅτι καὶ Ἰουδ. Eus.; ὅτι οἱ Ἰ. Eph. — L. 12. //ΙΚΟΥϹЄΙΝ, peut-être [κα]κοῦσειν; καὶ βούλονται κακῶσαί σε Eus., Eph.; [.. καὶ] διώκουσίν σε [....] Pap. (*and persecute thee and even seek to crucify thee and contemplate treating thee cruelly*, Addaï).— L. 12. μικρ. μοί ἐστι Eus.; [μοί ἐσ]τιν σμικρ. Pap.; μοί ἐστι σμικρ. Eph. τοῖς om. Eus., Eph. Τὰ ἀντιγραφέντα ὑπὸ Ἰησοῦ διὰ Ἀνανία ταχυδρόμου τοπάρχῃ Ἀβγάρῳ Eus.; τὰ ἀντ. παρὰ τοῦ δεσπότου διὰ Ἀ.

[1] Οὐχάμα était originairement dans le texte comme on le voit par la note 61 de Migne, et cf. Lipsius, *op. cit.*, p. 15, n. 1.

[2] Probablement interpolé, cf. Lipsius, p. 15, n. 2.

+ΕΠΙCΤΟΛΗ ΑΥΓΑΡΟΥ ΠΡΟC ΤΟΝ CΩΤΗΡΑ ΘΕΟΝ

+ΑΥΓΑΡΟC ΟΥΧΑΜΑΤΟΥ ΤΟΠΑΡΧΗC ΙΥ CΩΤΗΡΙ ΑΓΑΘΩ ΑΝΑΦΑΝΕΝΤΙ ΕΝ ΠΟΛΙ ΙΕΡΟCΟΛΥΜΩΝ ΧΑΙΡΕΙΝ
ΗΚΟΥCΤΕ ΜΟΙ ΤΑ ΠΕΡΙ COΥ ΚΑΙ ΤΩΝ CΩΝ ΙΑΜΑΤΩΝ ΩC ΑΝΕΥ ΦΑΡΜΑΚΩΝ ΚΑΙ ΒΟΤΑΝΩΝ
ΥΠΟ COΥ ΓΙΝΟΜΕΝΩΝ ΛΟΓΩ ΤΥΦΛΟΥC ΑΝΑΒΛΕΠΙΝ ΠΟΙΕΙC ΧΩΛΟΥC ΠΕΡΙΠΑΤΙΝ
ΚΑΙ ΛΕΠΡΟΥC ΚΑΘΑΡΙΖΙC ΚΑΙ ΑΚΑΘΑΡΤΑ ΠΝΕΥΜΑΤΑ ΚΑΙ ΔΕΜΟΝΑC ΕΚΒΑΛΛΙC ΚΑΙ ΤΟΥC
ΕΝ ΜΑΚΡΟΝΟCΙΑ ΒΑCΑΝΙΖΟΜΕΝΟΥC ΘΕΡΑΠΕΥΕΙC ΚΑΙ ΝΕΚΡΟΥC ΕΓΕΙΡΙC ΚΑΙ ΤΑΥΤΑ
ΠΑΝΤΑ ΑΚΟΥCΑC ΠΕΡΙ COΥ ΚΑΤΑΝΟΥΝ ΕΘΕΜΗΝ ΤΟ ΕΤΕΡΟΝ ΤΩΝ ΔΥΟ Η ΟΤΙ
CΥ ΕΙ Ο ΘΕΟC ΚΑΙ ΚΑΤΑΒΑC ΑΠΟ ΤΟΥ ΟΥΡΑΝΟΥ ΠΟΙΕΙC ΤΑΥΤΑ Η ΥΙΟC ΕΙ ΤΟΥ
ΘΕΟΥ ΠΟΙΩΝ ΤΑΥΤΑ ΔΙΑ ΤΟΥΤΟ ΤΟΙΝΥΝ ΓΡΑΨΑC ΕΔΕΗΘΗΝ COΥ CΚΥΛΗΝΑΙ
ΠΡΟC ΜΕ ΚΑΙ ΤΟ ΠΑΘΟC Ο ΕΧΩ ΘΕΡΑΠΕΥCΕ ΚΑΙ ΓΑΡ ΗΚΟΥCΑ ΟΤΙ ΚΑΙ ΟΙ ΙΟΥΔΕΟΙ
ΚΑΤΑΓΟΓΓΟΥΖΟΥCΕΙΝ COΥ ΚΑΙ ΒΟΥΛΟΝΤΑΙ ΚΑΚΟΥCΕΙΝ CΕ ΒΟΥΛΟΜΕΝΟΙ CΕ ΑΠΟΚΤΙΝΑΙ ΠΟΛΙC
ΔΕ ΜΟΙ ΜΙΚΡΟΤΑΤΗ ΕCΤΙΝ ΚΑΙ CΕΜΝΗ ΗΤΙC ΕΞΑΡΚΕΙ ΤΟΙC ΑΜΦΟΤΕΡΟΙC +ΑΝΤΙΓΡΑΦΟΝ ΤΟΥ CΩΤΗΡΟC
+ΜΑΚΑΡΙΟC ΕΙ Ο ΠΙCΤΕΥCΑC ΕΜΟΙ ΜΗ ΕΟΡΑΚΩC ΜΕ ΓΕΓΡΑΠΤΕ ΓΑΡ ΠΕΡΙ ΕΜΟΥ ΟΤΙ ΟΙ ΕΟ
ΡΑΚΟΤΕC ΜΕ ΟΥ ΜΗ ΠΙCΤΕΥCΩCΕΙΝ ΙΝΑ ΟΙ ΜΗ ΕΟΡΑΚΟΤΑΙC ΑΥΤΟΙ ΠΙCΤΕΥCΩCΕΙΝ ΚΑΙ ΖΗCΟΝΤΕ
ΠΕΡΙ ΔΕ ΟΥ ΕΓΡΑΨΑC ΜΟΙ ΕΛΘΙΝ ΠΡΟC CΕ ΔΕΟΝ ΕCΤΙΝ ΠΑΝΤΑ ΔΙ Α ΑΠΕCΤΑΛΗΝ ΕΝΤΑΥΘΑ ΠΛΗΡΩCΑΙ
ΚΑΙ ΜΕΤΑ ΤΟ ΠΛΗΡΩCΑΙ ΟΥΤΩC ΑΝΑΛΗΦΘΗΝΑΙ ΠΡΟC ΤΟΝ ΑΠΟCΤΙΛΑΝΤΑ ΜΕ ΕΠΕΙΔΑΝ ΔΕ ΑΝΑΛΗ
ΦΘΩ ΑΠΟCΤΕΛΛΩ CΟΙ ΤΙΝΑ ΤΩΝ ΜΑΘΗΤΩΝ ΜΟΥ ΟC ΙΑCΗΤΑΙ COΥ ΤΟ ΠΑΘΟC ΚΑΙ ΖΩΗΝ ΑΙΩΝΙΟΝ
ΚΑΙ ΕΙΡΗΝΗΝ ΚΑΙ COΙ ΚΑΙ ΤΟΙC CΥΝ COΙ ΧΑΡΙCΗΤΑΙ ΚΑΙ ΤΗ ΠΟΛΙ COΥ ΠΡΟC ΤΩ ΜΗΔΕΝΑ ΤΩΝ
ΕΧΘΡΩΝ COΥ ΚΑΤΑΚΥΡΙΕΥCΑΙ ΑΥΤΗC ΑΜΗΝ +

ταχ. Eph. — L. 13. Ainsi Pap.; Ἄβγαρε, μακάρ. εἶ πιστεύσας Eus.; Μάκαρ. ὁ πιστεύσας Eph. — L. 13-14. ὅτι .... πιστεύσ[ωσιν ἐ]ν ἐμοὶ καὶ οἱ μὴ ἑωρακ. με αὐτοὶ [πιστεύσ]ουσιν Pap.; τοὺς ἑωρακότας με μὴ πιστεύσειν μοι ἵνα οἱ μὴ ἑωρ. αὐτοὶ πιστεύσωσιν Eus.; ἐμοῦ· οἱ ἑωρ. με μὴ πιστεύσουσιν ἐν ἐμοὶ καὶ οἱ μὴ ἑωρ. με πιστεύσουσιν Eph. — L. 15. ἐνταῦθα πλ. ainsi Pap.; ἐντ. πλ. με Eus.; πλ. τὰ πάντα Eph. — L. 16. οὕτως om. Pap.; τὰ πάντα Eph. ἀναλημφθῆναι et ἀναλημφθῶ Pap., Eph. καὶ ἐπειδὰν Eus., Pap., Eph. — L. 17. ἀποστελῶ σοι Eus.; ἀποστέλλω Eph. ἵνα ἰάσηται Eus.; ὅστις ειάσεται Eph.; [ἵνα τὸ πάθος σου] ἰάσηται Pap. — L. 17-18. καὶ ζωήν σοι καὶ τοῖς σὺν σοὶ παράσχηται fin. Eus.; καὶ ζωὴν κα[ὶ εἰρήνην σοὶ καὶ τοῖς σὺν σοὶ] παράσχηται [καὶ τῇ π]όλε[ι πρὸς τὸ μηδένα] τῶν [...] Pap.; καὶ ζωήν σοι παράσχῃ καὶ τοῖς σὺν σοὶ ὦσιν καὶ τῇ τῇ σῇ μηδένα τῶν ἐχθρῶν τῶν σῶν ἐξουσ[ία]ν ταύτης ἔχιν ἢ σχῖν ποτε Eph. (*the disease which thou hast and restore thee to health; and all who are with thee he will convert to everlasting life. Thy city shall be blessed and no enemy shall again become master of it for ever*, Addaï) [A.]

EUCHAÏTA (*AVKHAT*)

ET SES ENVIRONS

(Carte I.)

Avant Constantin, Euchaïta (τὰ Εὐχάϊτα, plus tard par méprise parfois : ἡ Εὐχαῖτα) devait être un petit village du territoire d'Amasia (cf. *Actes de St Théodore*, p. 146, 22 Delehaye : ἐν χωρίῳ Εὐχάϊτα λεγομένῳ; Iohann. Mauropus, cité *Studia*, p. 9, n. 4 : ἐξ ἐρημίας ἀβάτου). Mais le corps de Théodore le conscrit (ὁ τήρων), qui périt durant la persécution de Maximien, y fut transporté et enterré par une femme pieuse, Eusébie. Or, ce martyr devint un des grands saints guerriers de l'Église grecque. Il est célébré déjà dans un panégyrique attribué à St Grégoire de Nysse (*P. G.*, XLVI, p. 736 ss.), et l'on connaît plusieurs rédactions de ses actes (cf. Delehaye, *Les légendes grecques des saints militaires*, Paris, 1909, p. 11 ss., 126 ss.). Le panégyrique, qui, s'il n'est pas de Grégoire, n'est certainement pas postérieur aux environs de l'an 400 [1], décrit déjà les splendeurs de ce tombeau et de son

[1] L'attribution de l' Ἐγκώμιον à St Grégoire a été contestée (cf. Delehaye, *op. cit.*, p. 17), mais ce discours peut être daté avec certitude. On voit que le parti païen était encore redoutable, et il ressort du § 1 que St Théodore avait, l'année

église ornée de peintures et de mosaïque. Autour de ce tombeau, les miracles se multiplièrent, et ce devint un lieu de pèlerinage très fréquenté (*Studia*, p. 9; *Act. de S[t] Théodore*, *passim*). L'église jouissait du droit d'asile: Pierre le Foulon, que Zénon voulait exiler à Pityus, s'y réfugia en 477 (Théophane, *Chron.* 5969, p. 125 De Boor; Malalas, XV, p. 380, 23 éd. Bonn). D'autre part le monastère, qui devait exister depuis le V[e] siècle, devint un lieu d'exil pour les ecclésiastiques. Sous Zénon, en 482, le patriarche Pierre Mongus « revint d'Euchaïta à Alexandrie » (Théophane p. 130, 3 De Boor). Anastase l'assigna comme lieu de relégation, en 496, au patriarche Euphémius (Malalas, XV, p. 400, 2 éd. Bonn; Théophane, p. 140, 19, De Boor; Théodore le Lecteur, *Hist. eccl.*, II, 15), en 511, au patriarche Macédonius (Théophane, p. 155, 23; 156, 9); les Huns menaçant Euchaïta durant son bannissement, en 515, Macédonius s'enfuit à Gangres (Théophane, p. 161, 30; Théodore le Lecteur, II, 36; Cédrénus, I, 634, 3 ss.). Dans le cours du VI[e] et du VII[e] siècle, le couvent continua à recevoir la visite de pèlerins illustres, comme le patriarche Eutychius qui s'y arrêta, en 577, à son retour d'Amasia à Constantinople (*Vit. Eutychii*, *P. G.*, LXXXVI, col. 2355 C), S[t] Alypius le Stylite qui mourut sous Héraclius (*Act. SS.*, Febr. 7, Praef. § II, p. 23, et *Synax. Constantinop.*, p. 258, cf. Lipomanus cité par Delehaye, *op. cit.*, p. 11) et Jean Moschus, l'auteur du *Pratum spirituale* (c. 180, *P. G.*, CXXXVII, col. 3052).

Autour de ce couvent célèbre une ville grandit. Elle n'est pas encore nommée par Hiéroclès, mais la Novelle 28 de Justinien (*Praef.*) la cite parmi les cités de l'Hélénopont. L'explication que donne Ramsay (*Histor. geogr.*, p. 323) du silence d'Hiéroclès — il aurait omis Euchaïta parce que ce siège autocéphale ne dépendait pas de la métropole d'Amasia (cf. *infra*) — repose sur la supposition qu'Hiéroclès, pour dresser sa liste géographique, se serait servi de documents non pas civils mais ecclésiastiques, Si l'on n'adopte pas cette opinion, on doit ou bien supposer une erreur d'Hiéroclès, ou admettre que c'est entre la rédaction de cet ouvrage de géographie officielle (vers 530) et la publication de la Novelle de Justinien (535 ap. J.-C.), c'est-à-dire dans la troisième

---

précédente, repoussé une invasion des Scythes et que le danger n'était pas complètement écarté à l'époque où parlait l'orateur. Les « Scythes » sont les Huns de 395 ou les Goths de 398-9. Le nom d'Euchaïta n'est pas cité, mais il est certain que le panégyrique fut prononcé dans le martyrion de Théodore, élevé dans cette localité. — C'est par erreur, semble-t-il, que Srtzygowski attribue le panégyrique à Astérius d'Amasia, qui mourut en 410 (*Kleinasien*, p. 173, cf. cependant *Orient oder Rom*, p. 98, 122), mais, ce qui n'est pas douteux, c'est qu'Astérius a en vue le tombeau de Théodore lorsqu'il parle (*Hom.* X, *In sanctos mart.*) de la magnificence des monuments élevés de son temps en l'honneur des martyrs.



ou la quatrième décade du VI[e] siècle, que fut détaché le sud-ouest du vaste territoire d'Amasia (cf. *supra*, p. 148) pour constituer la cité nouvelle d'Euchaïta.

Dans ce dernier cas, la création de l'évêché d'Euchaïta serait antérieure à celle de la cité et il aurait eu pour premiers titulaires des chorévêques. D'abord soumis à Amasia (*Act. SS.*, Febr. 7, p. 24 : *in civitate Euchaïtarum sub metropoli Amasenorum*), il fut élevé au rang d'archevêché autocéphale avant l'année 553, probablement entre 536 et 553 suivant Gelzer (*Jahrb. für protest. Theologie,* 1886, p. 352), mais peut-être plus tôt. La liste de ses évêques connus commence dans Lequien (*Oriens christ.*, I, p. 544) à la fin du VII[e] siècle; mais cf. l'inscr. n° 227. Ce siège était sans suffragants [1]. C'est seulement au IX[e]-X[e] siècle, sous le règne de Léon le Sage (886-911), qu'Euchaïta devint une métropole (Gelzer, *Jahrb. f. Prot. Theol.*, 1886, p. 536 s. et *Ungedruckte Notit. episcop.* [Abhandl. Akad. München, XXI], 1900, pp. 559 s., 566). De cet archevêché relevaient quatre évêchés obscurs : ὁ Γαζάλων, ὁ Κουτζιαγρῶν, ὁ Σιβίκτου, ὁ Βαριανῆς. Nous avons cherché (p. 156 s.) à identifier deux d'entre eux.

Il règne dans les sources byzantines une inextricable confusion entre Euchaïta et Euchaneia (Εὐχανία ou Εὐχάνεια), mais il paraît certain qu'il s'agit de deux villes différentes. Les Notices épiscopales placent correctement Euchaïta dans l'Hélénopont, mais Euchaneia dans le Pont Polémoniaque, et celle-ci devint métropole seulement entre 1035 et 1054 (Gelzer, *Jahrb. f. Prot. Theol., l. c.*, p. 541 s. ; cf. *Ungedruckte Notit. episcop.*, p. 585, n° 51, p. 599, 604). Le P. Delehaye a signalé des cas curieux de transfert ou de dédoublement d'un culte sous l'influence d'une similitude de noms géographiques (*Légendes hagiographiques*, p. 30 : un saint de Sardes est vénéré à Sardique etc.). Il n'y a point de doute qu'une circonstance de ce genre ait favorisé l'établissement du culte de Théodore à Euchaneia. Certaines versions, non primitives, de ces actes, sont influencées par cette migration de la légende et s'efforcent de la justifier en remplaçant l'orthographe Εὐχάϊτα par des formes hybrides Εὐχαΐνοις et Εὐχάϊναν, cette dernière bien proche d'Εὐχάνειαν (cf.

---

1 Les *Nea Taktika* (éd. Gelzer, *Georg. Cyprius*, n° 1772 [vers 950 ap. J.-C.]) et la *Notitia*, III (673, éd. Parthey) annotent : Τῷ Εὐχαΐτων θρόνος ὑποκείμενος οὐκ ἔστι. — Les Notices II et III ne sont qu'une rédaction postérieure (du temps d'Alexis Commène, après 1084) de la Diatyposis de Léon le Sage, et la note τῷ - οὐκ ἔστι est, comme le dit Gelzer (*Ungedruckte Notit. episcop.*, p. 566) *ein uralter Fehler, der zuerst in den Nea-Taktika auftritt*, c'est-à-dire une indication empruntée à un document rédigé entre le règne de Justinien et celui de Léon, car le fait était alors exact.



Delehaye, *Saints militaires*, p. 167, 182). Dans les notices sur Théodore insérées dans le *Synaxaire de Constantinople*, 8 févr. (p. 451 ss., éd. Delehaye), Euchaneia est la forme donnée régulièrement, sauf une fois ; au 8 juin (p. 735 ss.), le ms. inférieur a Euchaïna, le meilleur, Euchaïta, sauf p. 738, l. 33, où il dit μετετέθη ἀπὸ τῆς Ἡρακλείας ἐν τοῖς Εὐχαΐνοις πλησίον Εὐχαΐτων. L'explication ajoutée est caractéristique ; elle montre que l'écrivain cherchait à concilier une double tradition, comme le fait aussi Zonaras (*infra*). La confusion des deux noms apparaît aussi dans l' Ἔκθεσις d'Andronic II Paléologue (Gelzer, *Ungedruckte Notit. episcop.*, p. 604).

Les historiens byzantins rapportent que Jean Tzimiscès, en 972, après sa victoire sur les Russes, reconstruisit à Euchania ou Euchaïta l'église de S[t] Théodore, qui avait combattu pour lui, et changea en même temps le nom de la ville en celui de Θεοδωρόπολις. Zonaras dit (XVII, 3) : κατὰ τὴν Εὐχάνειαν (var. εὐχάϊκαν, εὐχάνιαν) ἢ Εὐχάϊτα, mais Cédrénus (II, 411, l. 21 Bonn) simplement ἀντὶ Εὐχανείας. — Il y a dans cette notice une double confusion : Léon le Diacre, contemporain de Tzimiscès, relate (p. 158, éd. Bonn) que l'empereur appela Théodoropolis non Euchania mais la ville de Durostorum (Silistria, sur le Danube), située près du lieu de son triomphe. D'autre part, selon Cédrénus, qui reproduisait simplement Skylitzès, Tzimiscès fit démolir et rebâtir l'église, *où était enterré le corps de S[t] Théodore*. Ceci ne peut être que le martyrion d'Euchaïta, où se rendaient les pèlerins de tout le monde byzantin et le « temple magnifique » (ναὸς μέγας ναὶ κάλλιστος [Cédr.] ; ναὸς περικαλλής [Zon.]) qu'éleva le prince victorieux est évidemment celui dont, au siècle suivant, Mauropous célèbre la beauté (*infra*).

Dans la division politique de l'empire byzantin, Euchaïta faisait partie du thème Arméniakôn. Ceci ressort d'un texte de Théophane (p. 489, 20 De Boor qui raconte qu'en 811, Léon, stratège des Arméniaques, y fut surpris par les Arabes (cf. aussi Theoph. cont., p. 11). La ville est nommée incidemment par les historiens de Léon V (Theoph. cont., p. 11), de Léon VI (Theoph. cont., p. 354 = Georg. Monach., p. 850, Bonn ; Syméon Mag., p. 700, 22, Bonn) et de Nicéphore Phocas (Léon Diac., p. 44, 23 ss. ; 79, 16, Bonn). Nous venons de voir que peu après 972 Tzimiscès rebâtit fastueusement la basilique de S[t] Théodore, et au XI[e] siècle, les écrits de Jean Mauropous, métropolitain d'Euchaïta (éd. de Lagarde, 1882) attestent encore la splendeur des constructions qui l'ornaient et l'affluence des fidèles aux panégyries qu'on y célébrait (*Studia*, p. 9). Mais peu après la cité archiépiscopale dut être ruinée par la conquête seldjoucide. On voit encore nommer des métropolitains d'Euchaïta au XIII[e] siècle, mais il ne devait plus s'y trouver qu'une communauté chrétienne insignifiante, si même elle existait encore.



En 1318, Andronic II Paléologue accorda à Apros en Thrace le rang qui appartenait auparavant à Euchaïta, sanctionnant ainsi officiellement la disparition de celle-ci (Wächter, *Der Verfall des Griechentums in Kleinasien*, 1903, p. 13 s. d'après Müller-Miklosich, *Acta*, I, 90). Un acte de 1327 rappelle qu'Euchaïta est privée depuis longtemps de ses chefs ecclésiastiques (Müller, I, 143 ; cf. Wächter, *l. c.*).

***

La confusion d'Euchaneia avec Euchaïta prouve que dès l'époque byzantine on se avait parfois une idée assez vague de la situation de la ville. Les savants modernes ont aussi versé dans d'étranges erreurs. J. Dräseke (*Byz. Zeitschr.*, II, 1893, p. 465) la confondit avec Néoclaudiopolis de Bithynie ; M. Doublet la plaçait à Zafaramboli en Paphlagonie sur la foi d'une inscription mal comprise (*Bull. corr. hell.*, XIII, 1889, p. 294 ss.). Il ressort pourtant de textes précis qu'Euchaïta se trouvait sur la route d'Amasia à Gangres et à une journée de marche de la première (Anderson, *Studia*, p. 9 s.). La position approximative n'est donc pas douteuse. Ramsay (*Hist. geogr.*, p. 321) l'avait identifiée avec la ville actuelle de Tchoroum ; Anderson a montré (*l. c.*) qu'elle devait être placée un peu plus à l'est aux environs d'Hadji-Keuï, « où le voyageur passe la première nuit », et il a cru pouvoir la localiser à Elwan-Tchélebi, où la légende de la victoire d'un saint sur un dragon s'est conservée chez les derviches ; Grégoire (*Byzant. Zeitschrift*, XVI, 1910, p. 59 s.), a remarqué que le nom du village d'Avkhat, situé à une heure de là, était une déformation de celui d' « *Evchaïta* ». La présence de ruines importantes à Avkhat (Anderson, p. 12 ss.) rend très probable qu'elle occupe en effet l'emplacement de la métropole chrétienne plutôt que la *statio* d'Etonia, comme nous l'avions cru (*Studia*, p. 13)[1]. Mais la quantité d'inscriptions mises au jour à Elwan-Tchélebi semble bien indiquer qu'il s'y trouvait quelque église, dépendant du grand monastère, à l'endroit où la tradition pieuse plaçait la défaite du monstre, lieu qui était situé à environ quatre milles de la ville (ὡς ἀπὸ μιλίων τεσσάρων, cf. Delehaye, *op. cit.*, p. 127).

Nous avons réuni ici les inscriptions découvertes dans tout ce canton, à

[1] On ne saurait douter, je crois, que M. Grégoire a vu vrai. L'identité des deux noms me frappa soudain, quelque temps avant que je lusse son article, bien qu'elle n'eut jamais auparavant attiré mon attention, et la localisation d'Euchaïta à Avkhat remplit à souhait toutes les conditions nécessaires. — Sur la prononciation du nom moderne, voir ci-dessous p. 212. [A.]

Elwan-Tchélebi, Avkhat, Tchaghana, Hadji-Keuï, car la plupart proviennent sans doute des ruines d'Euchaïta. Anderson (p. 12) rapporte que les gens d'Hadji-Keuï exploitent encore les ruines d'Avkhat pour s'y procurer des blocs taillés et sculptés.

La prépondérance des inscriptions chrétiennes dans ce district est une preuve accessoire de l'influence que le culte de S[t] Théodore exerça sur son développement. On notera la fréquence des noms de Θεόδωρος, Θεοδώρα (n[os] 200, 217, 223, 234, cf. 216). Comme dignitaires ecclésiastiques on trouve mentionnés outre un évêque (n° 227), un prêtre (n° 218), deux lecteurs (n[os] 230, 234), et parmi les textes de Tchoroum, qui y ont peut-être été transportées d'Euchaïta, un prêtre et higoumène (n° 202) et un économe (n° 195). Notez aussi le médecin d'un hôpital (n° 217).

Elwan-Tchélebi ou Tekké-Keuï.

212. — Elwan-Tchelebi (*Studia*, p. 9 ss.). — « In a fountain by the *chaussée* below the village. — Copied 1899. » — [A.]

[illegible]ΒΑΙ[illegible]
ΜΕΤΤΙΑΤΩΓΛΥ
ΚΥΤΑΤΩΥΕΙΩ
ΦΙΛΟΡΩΜΕ
ΩΕΤΗΖΗΣΑ
ΝΤΙ ΙΗ ΜΝΗ
ΜΗΣΧΑΡΙΝ
ΕΤΟΥΣ ΣΙ
[illegible]

['Α]βαῖος καὶ Δομεττία τῷ γλυκυτάτῳ υείῷ Φιλορωμέῳ ἔτη ζήσαντι ιη' μνήμης χάριν· ἔτους σι'.

L. 4. Φιλορώμαιος est un nom intéressant, indice d'attachement au gouvernement romain (cf. n° 43) : Φιλορωμαία à Alexandrie, *CIG*, 4689. — L'année 210 d'Amasia = Oct. 207-208 ap. J.-C.

213. — Elwan-Tchelebi. — « In oppido Techier [= Tekieh, Tekke] ut tradit Gruterus, in Halwan Czeliby novem ab Amasia miliaris germanicis Ancyram versus apud Dervisos de D. Georgio, ut Dornsuamus. — Ex schedis Busbequianis ed. Gruter, p. MCXXXVI, 6. Extat etiam in schedis Dornsuami et Belsi bis Belsus

titulum in pago Ogut[1] repertum dicit, lapsu ut videtur memoriae, quamquam alibi Dornsuamus ad eundem pagum refert. » — *CIG*, 4111.

Ἀνὴρ Δόμνος καὶ [γυνὴ] | αὐτοῦ Ζωὴ κὲ τ|ὰ τέκνα αὐτοῦ [Δη|μή]τριος κὲ Μέμνων | μνήμης χάριν.

« *Sub titulo expressa sunt instrumenta varia, Grutero referente instrumentum craticium occludendo prato aut arvo et hirpices, quibus arvum in proscissione aequatur; Dornsuamo videbantur pecten et textrinum esse.* » — [*CIG.*]

La restitution Δημήτριος est douteuse une des copies donne à la fin de la l. 3 : I, et elles ont au commencement de la l. 4 : ΕΤΡΙΟϹ, ou ΕΥΡΙΟΙ ou ΔΕΤΡΙΟϹ ou ΝΕΤΡΙΟϹ.

214. — Elwan-Tchelebi. — A la fontaine du village. — Publiée d'après une copie d'un indigène communiquée au Père Girard : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 325, n° 33.

Pierre tombale portant au sommet un cercle dans un fronton et au-dessous une grappe de raisin entourée d'une guirlande (cf. n° 147). Plus bas on lit :

Μαρυλῖνο|ς κὲ Ἡλίων | οἱ ἀδελφοὶ | το[ῖ]ς γονε[ῦσι].

215. — Elwan-Tchelebi. — « Ad Halwan Czeliby apud Dervisos de D. Georgio ad puteum » [Gruter]. — « In the village of Tekiyeh » [Hamilton]. — Dans la cour de la maison en face du turbé [Girard] — Publiée : *a*) « Ex schedis Busbequianis qui locum Techier nominant, Gruter, p. MCXXVII » de là et « ex schedis Belsi et Dornsuami » *CIG*, 4115; *b*) Hamilton, *Researches*, II, p. 414, n° 79; *c*) d'après une copie du Père Girard : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 317, n° 11, cf. p. 325, n° 33. — Copiée par Anderson en 1899.

Μέλλιτος κὲ | Φενομένη τ|ῷ γλυκυτάτῳ υἱ|ῷ Ἀλεξάνδρῳ μ|νήμης χάριν· | κὲ ὁ ἀδελφὸς Φέ|νιππος κὲ ἡ γυνὴ | αὐτοῦ Κυρια|κὴ τοῦ Ἀλεξάν|δρου μνήμης | χάριν.

Probablement une vieille épitaphe chrétienne comme l'indique le nom de Κυριακή.

---

[1] Lisez *Uyuz* (probablement l'ancien *Accilaeum* de Phrygie); cf. H. Kiepert, *op. cit.* [au n° 244] p. 61 : *Von Dernschwam nahezu richtig als Ugus erwähnt.* [A.]

216. — **Elwan-Tchelebi.** — « Ad Halwan-Czeliby apud Dervisos de D. Georgio. Ed. Gruter, p. MCXXVII, 10, ex schedis Busbequianis qui locum Teche nominat. Extat etiam in schedis Dornsuami et in cod. Pigh. fol. 197, 6. » — *CIG*, 4114.

Λίβανος Πο|λέμωνος Θεο|δωρήτῳ τῷ | θρέψαντι μ|νήμης χάριν· | ἔτ(η) β' ἔζησεν.

L. 4. Sur le θρέψας, père nourricier, cf. *supra*, nº 209. — L. 6. Le chiffre est incomplet.

217. — **Elwan-Tchelebi.** — « Edidit Gruterus, p. MCXV, nº 5, e schedis Busbequianis, addito lemmate « Teche in Asia ». Dornsuamus tamen Halwan-Czeleby apud Dervisos repertum esse testatur. » — *CIG*, 9256.

Θέσις Θεοδ|ώρου ἰ[α]τροῦ . .|. τοῦ νοσο|κ[ομί]ου καὶ [Μ]αρ[ία]|ς
5 |σ]υνβίου αὐτο|ῦ κὲ τῶν τέκνω|ν αὐτοῦ.

L. 2-3. ΙΗΤΡΟΥΞΑ|ΝΘΩΥΤΟΥΝΟϹΟ|Κ.ΧΥΟΥΚΑΙΧΑΡ|. — L. 2-4. Si la restitution est exacte, ce qui paraît certain, cette épitaphe est celle du médecin d'un hôpital qui dépendait sans doute du monastère de S[t] Théodore. |ΞΑΝΘΩΥ est embarrassant. Ω est probablement une fausse lecture pour Ο, puisque ailleurs la forme ω est exclusivement employée. J'ai songé à |βοη]θ[ο]ῦ. — A.]. [Je restituerais [γεν]α[μένο]υ. Les ν étaient peut-être en ligatures. — H. G.]. Peut-être faut-il corriger simplement ἰ[α]τρ[ε]ύ[σ]αν[τος]. — L. 4. Peut-être Χαρ[ίνη]ς, mais le supplément paraît trop long. Χαρείνη se trouve *Inscr. res Rom. pert.*, III, 1069. Χαρῖνος est fréquent. [F. C.]

218. — **Elwan-Tchelebi.** — « In vico Halwan-Czeleby dicto, qui novem miliaribus distare ab Amasia dicitur apud Dervisos de D. Georgio. E schedis Belsi. » — *CIG*, 9255.

Θέσις Ἀγά|θου πρεσβ(υτέρου).

219. — **Elwan-Tchelebi.** — Sur une fontaine au bord du chemin qui va à Tekke Mezarlik (cimetière de la maison des derviches). — Publiée d'après une copie d'un indigène communiquée au Père Girard : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 325, nº 34; cf. Clermont-Ganneau, *Recueil d'arch. orient.*, V (1903), p. 293.

Le sommet de la pierre est occupé par un simple triangle enfermant deux cercles concentriques; sur une bande au-dessus



ΒΙΑΙΛΒΘΑΝΗΚΙΧ, puis une grappe de raisin entourée d'une guirlande (cf. n° 214 et la note au n° 147). Au-dessous :

ΡΤѠΛΧΗΡѠ
ΤΡΓΛЄΠΔΒΙΝ
ΟΙΡΗΝΗΗΝΤΔΟ
ΛΑΙΝΟΝΔѠΡΟΝ
ΔΡΗΒΛΜΟΤΤ
ЄΤCΑΥΟЄΟ

« Texte désespéré qui semble être l'épitaphe métrique d'une femme morte par accident (L. 1 βιαί[α] ἔθαν[ον]) peut-être en donnant le jour à une fille (l. 2-3 [τὴ]ν [Ε]ἰρήνην), triste présent (αἰνὸν δῶρον?) qu'elle laisse au père devenu veuf; (l. 2-3 χήρῳ [πα]τρ(ὶ) λε(ίπω) ou λιποῦσα). » [Cl.-G.]

220. — Elwan-Tchelebi. — Dans le même village, derrière la porte de l'écurie du turbé. — Publiée d'après une copie communiquée au Père Girard : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902). p. 317, n° 12.

ΗΙЄΟΝ....
ΟΝЄΥΘΗΝΟϹ
ΠЄΤΝΤΗЄΑΟΝ
ϹΤΟΥΘЄΟΥ

La dernière ligne doit peut-être se lire non τοῦ θεοῦ mais ἔτους εου' ου εο[τ'] c'est-à-dire 475 de l'ère d'Amasia = Oct. 472-3 ap. J.-C. ou bien 375 = 372-3.

220a. — Elwan-Tchelebi. — « In front of a khan (of Tekiyeh) was the handsome square capital of a column with acanthus leaves and, further on, a sepulchral monument, the inscription of which was effaced except the two concluding letters ΟΙ. » — Hamilton, *Researches*, I, p. 376.

221. — « At a fountain in the Agha's court-yard [à Tchoroum], I copied the inscription ... which had been brought from a ruined village near Tekiyeh [Elwan-Tchelebi]. » — Hamilton, *Researches*, I, p. 378 et p. 414, n° 80 = *CIG*, 4107.

Τῇ μακαριστῇ<ν> ἐν | φ[θ]ιμένοις κὲ ἰσοτ[ά]τη<ν>,| ἀρετῇ<ς> κὲ σωφροσύ|νῃ κεκο[σμ]ημένῃ· λιποῦ|σα τὸν βίον ἔνθα κῖτε | Θάλλουσα μετὰ τε[σ]σάρ|ων τέκνων· Χρηστὸς τ[ῇ] ἰ]δίᾳ συνβίῳ Ζησάσ[ῃ] ἔτεσιν | λε' σεμνῶς κὲ ἀμέ|μ[πτ]ως μν|ήμης | χάριν.

L. 2-3. Restitution douteuse : ΦΕΙΜΕΝΟΙϹΚΕΙϹΟΤΗΤΑΝ|ΑΡΕΤΗϹΚΕ. — L. 7-8. ΧΡΗϹΤΟϹΤΕΗ|ΔΙΑ. — Si le solécisme ἰσοτάτη doit être admis, le texte veut dire que la défunte a été « très juste » pendant sa vie. [Peut-être faut-il comprendre : ἰσότητ[ι] ἀρετῆς κὲ σωφροσύνη[ς] κεκοσμημένῃ. — A.]. Le Ν après ἰσότητα, comme après μακαριστῇ, peut représenter une feuille de lierre.

222. — « Near Tekiyeh » (= Elwan-Tchelebi) [Hamilton]. — « In a fountain between Elwan-Tchelebi and Alviran » [A.]. — « Sur la fontaine d'Agdj-Euren » [Girard]. — Publiée : Hamilton, *Researches*, p. 414, n° 78 = *CIG*, 4112. — Nous avons reçu une nouvelle copie du Père Girard. — Revue en 1899. — [A.]

Stèle avec un étroit fronton triangulaire dans lequel est inscrit une rosette; au-dessous, est une guirlande, ornée de rubans, qui entoure des fruits (raisins et pommes) [cf. nos 219, 147]. Plus bas, l'inscription, sous laquelle se trouvent une feuille et un miroir.

ΠΑΥΛΕΙΝΗΓΑΙΑ	Παυλείνη Γαϊα-
ΝΟΥΖΗϹΑϹ	νοῦ ζήσασ-
ΑΝΕΤΗΚΓ·ΜΗ	αν ἔτη κγ', μῆ(νας)
ΖΕΥΘΑΡϹΗϹ	ζ', Εὐθάρσης
ΒΤΗΕΑΥΤΟΥ	β' τῇ ἑαυτοῦ
ΓΥΝΑΙΚΙΜΝΗ	γυναικὶ μνή-
ΜΗϹΧΑΡΙΝ	μης χάριν·
ΕΤΡΜΗ	ἔτους ρμη'.

L. 2, ζήσασαν accusatif pour datif; de pareilles confusions de cas sont très communes dans les épitaphes. — L'année 148 d'Amasia = Oct. 145-146 ap. J.-C. Franz (*CIG*, *l. c.*) prend l'ère pour celle de Tavium, 25 ap. J.-C., mais le district auquel cette inscription appartient est indubitablement dans le Pont Galatique.

223. — Tchaghana (cf. *Studia*, p. 11). — « In the wall of the mosque at Tchaana » [Hamilton]. — « Dans le mur de la mosquée » [Girard]. — Publiée : *a*) Hamilton, *Researches*, II, p. 413, n° 77 = *CIG*, 4113; *b*) d'après une copie d'un indigène communiquée au Père Girard : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 327 n° 40.

Au dessus, une grande croix; au-dessous, dans un cartouche à queues d'arondes, l'inscription :

Hamilton	Girard	
ΟΡΗΑ . ΑΤΑ	ΘΕΑΚΑΤΑ	Ἔνθ]α κατά-
ΚΙΤΕΗΑΤ	ΚΙΤΕΗΑΓ	κιτε ἡ ἀγ-
ΝΗΠΕΟΛ	ΝΗΥΗΘΕΟΔ	νὴ Θεοδ-
ωΡΑ	ωΡΑ	ώρα.

L. 3. ΥΗ dans la seconde copie semble être une dittographie de ΝΗ.

Avkhat-Hadji-Keuï.

Le nom de ce village est transmis de diverses façons : *Avkhat* (ou *Avghat*) *Hadji-Keuï* ou *Aurhat* (ou *Afhat*) *Hadji-Keuï*, *Aclkhat* (ou *Alkhat*) *Hadji-Keuï* (cf. *Studia*, p. 12). [La première prononciation que j'entendis, fut *Avkhat*, mais en d'autres occasions, et cela dans le village même, le son me parut être plus exactement représenté par *Avghat*, que j'ai adopté (*Studia*, *l. c.*). La seconde prononciation est sans doute moins pure que la première, mais la différence est petite. — A.] « Le nom officiel est *Medjid-Euzu-Hadji-Keuï* [ainsi Kiepert]. Medjid-Euzu, qui est le nom d'une vallée assez distante au sud, désigne actuellement tout le caza dont Hadji-Keuï est le centre. On appelle encore cette même localité *Avkhat-Hadji-Keuï* du nom d'un village voisin » (G. de Jerphanion, *Mél. fac. orient. Beyrouth*, III, 1908, p. 447). Les antiquités d'Hadji-Keuï paraissent toutes provenir des ruines d'Avkhat, située à une heure de là vers le nord (cf. nº 227 et *supra*, p. 207).

224. — Hadji-Keuï. — Dans le cimetière arménien. — Copie d'un indigène communiquée au Père Girard. — Publiée : *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 327, nº 42.

Αὐρ(ηλίῳ) Θεο|στράτῳ | γλυκυτά|τῳ ἀν|δρὶ μνή|μης χά|ριν.

« Dans la même ville, sur le *Pousfopan*, une pierre longue porte des têtes de bœufs reliées par des guirlandes » [Girard].

225. — Hadji-Keuï. — In the wall of the Greek Church. — Copied 1899. — [A.]

///////////Ω	. . . .]ῳ
ΓΛΥΚΥΤΑ	γλυκυτά-
ΤΩΑΝ	τῳ ἀν-
ΔΡΙΜΝΗ	δρὶ μνή-
ΜΗϹΧΑ	μης χά-
ΡΙΝ	ριν.

Probablement identique à la précédente.

226. — Hadji-Keuï. — « A la fontaine. » — Copie du Père Girard. — En 1899, Anderson a pu copier seulement une partie de la pierre (« the left side is hidden, the right broken »). — Publiée : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 326, nº 36.

Copie du Père Girard.	Copie d'Anderson.
ΟΥΜΗΠΙΕΤΕΥϹѠϹΗΝΕΝΕΝ ΟΑΠΕϹΤΑΛΚΝΦΝΤΜΥΟΕΛΙΦΡΤ ΨΜΑΘΗΤѠΛΜΨΟϹΙΑϹΗϹΛΠѠΤΙΕ ΟΚΧΝΕΥϹΑΙΛΤϹΧΑϹΕΑΤΟΝΤΑΙϹ	ΟΨΜΗΠΙϹΤΕΨϹѠϹΙΝΕΝΕΝ ϽΑΠΕϹΤΑΛΗΝΕΝΤΑΨΘΛ ///ΜΘΗѠΝΜΟΨΟѠ //// //

[Ὅτι οἱ ἑωρακότες με] οὐ μὴ πιστεύσωσιν ἐν ἐ[μοὶ ἵνα οἱ μὴ ἑωρακότες αὐτοὶ πιστεύσωσιν καὶ ζήσωνται· περὶ δὲ οὗ ἔγραψάς μοι ἐλθεῖν πρὸς σέ, δέον ἐστὶ πᾶν δι'] ὃ ἀπεστάλην ἐνταῦθα [πλη]ρ[ῶσαι καὶ μετὰ τὸ πληρῶσαι οὕτως ἀναληφθῆναι πρὸς τὸν ἀποστείλαντά με, ἐπειδὰν δὲ ἀναληφθῶ ἀποστέλλω σοί τινα τῶν] μαθητῶν μου ὅς ἰάση[ταί σου] [τὸ πάθος καὶ ζωὴν αἰώνιον... σοι χαρίσηται καὶ τῇ πόλει σου πρὸς τὸ μηδένα τῶν ἐχθρῶν κατα]κ[υρι]εῦσαι [αὐ]τ[ῆ]ς [εἰς τὸν] ἅ[πα]ντα [χρόνον]...

Les lignes devaient être très longues comme l'a reconnu Anderson. Ce débris mutilé est un fragment de la fameuse lettre du Christ au roi Abgar, dont Anderson a découvert à Gurdju le texte complet gravé sur la pierre [nº 211]. La correspondance supposée entre Jésus et le premier prince qui ait cru à sa divinité, devait jouir au IVᵉ siècle (c'est la date approximative de notre inscription) d'une grande autorité en Asie Mineure. [F. C.]

Ce texte, si mutilé qu'il soit, est important parce que, comme celui d'Éphèse et celui de Gurdju, il contient la finale « édessénienne », qui manque dans Eusèbe et dont l'authenticité était suspectée dès le moyen âge. Le texte de cette finale paraît avoir été plus flottant que celui de la lettre même; les trois inscriptions d'Asie Mineure présentent des formes différentes. [H. G.]

227. — Hadji-Keuï. — « Said to have been brought from Avkhat-Keuï. — Copied 1899. » — [A.]

ΕΘΑΔΕ
ΚΑΤΑΚΙ
ΤΕΙΟΑΝΗϹ
ΤΟ̅ΕΠΙϹΚѠ
ΠΟΥ Χ̅Υ̅

Ἐ(ν)θάδε
κατάκι-
τε Ἰοάνης·
τό(πος) ἐπισκώ-
που Χ(ριστο)ῦ.

Nous résolvons en τόπος l'abréviation de la l. 4 (cf. *CIG*, 9161); cf. ΘΕ̅ pour θέσις, nº 202. Il est peu

probable qu'il faille lire τοῦ « fils de l'évêque ». Quoi qu'il en soit, ce Jean paraît être le plus ancien des évêques connus d'Euchaïta. L'inscription semble être antérieure au VIe siècle.

228. — Hadji-Keuï. — « In the village. — Copied 1899. » — [A.]

✝ ΘΕCICΛV	✝ Θέσις Λυ-
ΚΕΝΑC	κένας.

Λυκένας = Λυκαίνης de Λύκαινα.

229. — Avkhat. — « In confiniis Galatia et Ponti inter Amasiam et Ancyram novem ab Amasia miliaribus in loco quem *Aelkat* [*Allekat* selon H. Kiepert *Dernschwam's orient. Reise*, Globus LII (Separatabdruck p. 56)] dicit Dornsuamus. E schedis Dornsuami. » — *CIG*, 9254.

Θέσις Στεφάνου τέκτονος.

230. — Hadji-Keuï. — A la fontaine du marché. — Publiée d'après une copie communiquée au Père Girard par un indigène : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 326, n° 39.

ЄACICPΦ̣EZ	[Θέ]σις [Φλ.] Ε[ὐ-]
ΓΡΑΦȢΑΝΑ	γράφου ἀνα-
ΓΝѠCΤΟΥΙ	γνώστου [✝].

L. 1. A l'époque de cette inscription, le seul prénom possible est Φλ(άβιος). Le signe qui suit le Φ, pris pour un Ρ (cf. n° 184), est évidemment formé d'un Λ avec le signe d'une abréviation. Le seul nom possible en -γράφος est Εὔγραφος. [H. G.]

231. — Hadji-Keuï. — Dans le cimetière arménien. — Stèle triangulaire ornée d'une croix. — Copie d'un indigène communiquée au Père Girard, publiée : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 327, n° 41.

Θέσ(ις) ἰδί|α Δορο|θέου.

232. — Hadji-Keuï. — Au même endroit. — Stèle funéraire. — Publiée *Ibid.*, n° 37. — Peut-être identique au n° 247 *a* de Tchiflik-Alla-bey.

ΘЄCIC	Θέσις
ΜЄΛЄ	Μελε-
ICΛC	[τία]ς.

La première moitié de la troisième ligne a été laissée en blanc.

233. — Hadji-Keuï. — Au même endroit. — Publiée : *Ibid.*, n° 38.

XBЄΠC	[† Θ]έ[σι]ς	
ΘC	Θ[εοδώ-	Pour l'abréviation δια-
ΡΟΔΙΑ	ρ]ο[υ] δια-	κ(όνου), cf. n° 55.
K	κ(όνου?)	

234. — « Kulaklü-Tasch prope Hadschi-Keuï. — In operculo sarcophagi. » — Publiée : Mordtmann, *Annali dell' Ist.*, XXIII (1861), p. 181.

a) Ἐνθάδε κατάκι|τε ὁ εὐλαβέστατος | ἀναγνώστης Θε|όδωρος ΠΑΝΑΟC.

b) Ε[ἴη] πρὸς τὴν ἐωνίαν κρίσιν ὁ ἀνύ[ξας].

L. 5 fin. ΑΝΥΓ.. — Pour l'imprécation finale, comparer l'inscription d'Euménie de Phrygie (*CIG*, 3902ʳ = Kaibel, *Epigr.*, 426) : Ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν ζῶντα θεὸν καὶ νῦν καὶ ἐν τῇ κρισίμῳ ἡμέρᾳ, et d'autres réunies, *Mél. école fr. de Rome*, XV, p. 260, n. 2 ; cf. *Jahresh. Inst. Wien*, I, *Beibl.*, p. 114 ; Ramsay, *Cities and bishoprics*, p. 514.

ENTRE EUCHAÏTA ET AMASIA

(Carte II.)

235. — Bahendour (*Bayindir* de Kiepert). — Pierre funéraire dans la principale maison du village. — Publiée d'après une copie communiquée au Père Girard : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 328, n° 43.

Τιβέριον Ἰούλιον | Πρόκλον Σεκοῦν|δα [Φα]ρνάκου τὸν | ἑαυτῆ[ς] ἄνδρα | μνήμης χάριν ἀ|[νέστησεν?].

L. 3. ΙΛΡΝΑΚΟΥ.

236. — Bahendour. — Au mur de la mosquée. — Stèle ornementée. — Publiée : *Ibid.*, n° 44.

ΑΥΡΚΑΠΙ ΓΥΗΑΗΙ	Αὐρ(ήλιος) Καπί[των] | γυ[ν]α[ικ]ί.

Καπίτων est un nom fréquent dans le Pont, cf. la note au n° 156.

237. — « Dans le même village se trouvent, à la même mosquée et devant la chambre des hôtes, deux fragments. » — Copies communiquées au Père Girard.

ЄЄCC	XEСΔΤΟΥΜ
ΑЄΤЄΡΓΟ . . .	ΓΟΠΟΝΙΝΥΠΑΛ
ΥΠΙCΕΡΙΟ	ΤΟΝΦΙΜΟΝ
ΝΟC	
Probablement :	Peut-être :
[Θ]έσ[ι]ς	[. . . . . ἐτί-]
Ἀ[σ]τερ[ί]ο-	μη]σ[α] τὸ[ν ἐπίσ-
υ	κ]οπον [τὸν] πά[ν-
	τ[ω]ν φί[λ]ον.

a) Astérios est un nom qui fut porté par un évêque d'Amasia, mort vers 410. — *b*) Pour l'expression ὁ πάντων φίλος, cf. nº 12. [A.]

238. — Keusse-eyib (an hour E. of Hadji-Keuï; cf. *Studia*, p. 16). — « In the cemetery. — Copied 1899. » — [A.]

ΝЄΠΩΤΙΑΝΟCΑΝЄΠΩ	Νεπωτιανὸς α' Νεπω-
ΤΙΛΛΗΜΗΤΡΙΜΝΗΜΗC	τίλλῃ μητρὶ μνήμης
ΧΑΡΙΝ ЄΤΟΥC·ΡΟ	χάριν· ἔτους ρο'.

Les deux noms sont romains. Népotilla se rencontre à Pouzzoles, *CIG*, 5854 f. add. — L'année 170 d'Amasia = Oct. 167-168 ap. J.-C.

239. — Keusse-eyib. — « In a fountain. — Copied 1899. » — [A.]



Τατεὶ[ς Β]άσῳ ? πα-
τρὶ [μνήμης] χάριν.

240. — Keusse-eyib. — « A similar *stele* lying by an *oda*. » — [A.]

....ΟΥ....ΟCΑΠΠ..ΚΡΙΤΟΒΟΥΛΗ	. . ου . . ος Ἀππ[ᾶ] Κριτοβούλῃ
ΤΙ..ΙΔΙΑΑΔЄΛ..ΗΑΝЄCΤΗCЄΝΜΝΗ	τ[ῇ] ἰδίᾳ ἀδελ[φ]ῇ ἀνέστησεν μνή-
....C....	μη]ς [χάριν.

241. — Keusse-eyib. — « In the wall of the mosque. Below the inscr. are two defaced heads. » — [A.]

ΑΝΤωΙ⁓ΝΑ	Ἀντω[νεῖ]να
ЄΝΜΗΔЄΝΙ	ἐν μηδενὶ
ΛΥΠΗCΑCΑ	λυπήσασα
ΤΟΝΠΑΤΡω	τὸν πάτρω-
ΝΑΜΟΥΚΥΡΙ	νά μου Κύρι-
ΚΟΝ ЄΝΦΘΙ	κον, ἐν φ[θ]ι-
ΜЄΝΟΙCΑΛΥ	μένοις ἄλυ-
ΠΟCΥΠΑΡΧω	πος ὑπάρχω·
ΘΗCЄωCΚΑΙ	Θησέως καὶ
ΠΑΥΛΗCΘΥΓΑΤΡ	Παύλης θυγατρὶ
ΜΝΗ	μνή-
////C head head	[μη]ς
/////	[χάριν].

Chrétienne, comme l'indiquent les noms Kyrikos et Paula (nos 19, 75). Pour la l. 2-3, cf. *CIG*, 9689 (= *I. G. S.*, I, 1688) : Μηδένα λυπήσας, μηδενὶ προσκρούσας. La formule μηδένα (οὐδένα) λυπήσας se trouve assez fréquemment dans des inscriptions païennes (cf. Kaibel, *Epigr. gr.*, Index, s. v.; Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, p. 653, n° 564, etc.) [A.]. — La formule ἐν φθιμένοις ἄλυπος ὑπάρχω est remarquable : comme la défunte n'a pas fait le mal, elle ne le souffrira pas. Dans le salut : ἄλυπε χαῖρε, qui termine si fréquemment les épitaphes, notamment en Syrie, on souhaite peut-être parfois aussi au mort de ne pas endurer des souffrances dans l'au delà comme châtiment de ses fautes, mais d'ordinaire ἄλυπος est pris au sens actif, « toi qui n'as pas fait souffrir ». [F. C.]

242. — Keussaïle (probablement *Keussaïb* = Keusse-Eyib). — Dans une maison, au-dessous d'une croix quatre fois plus grande que les lettres. — Copie d'un indigène communiquée au Père Girard, publiée : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 329, n° 46.

Θέ[σ]ις Πά|βλου υείοῦ αὐ|τοῦ· ὁ ἐπιβαλ[ὼ]ν | ἕ[τ]ε[ρ]ον [σῶμα]...

L. 2. Peut-être un K- est-il tombé après Πάβλου : ce serait le tombeau de Paul et de son fils. — L. 4. ЄΙЄCΥΟΝ. — « A la fontaine du

même village, on voit une pierre portant une tête de bœuf dans un cercle. » [Girard.]

243. — A Fighani ou Fuganli (à 1 1/2 h. d'Hadji-Keuï). — Dans la cheminée d'une maison. — Copie d'un indigène communiquée au Père Girard, publiée : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 328, n° 45. Cf. Clermont-Ganneau, *Rec. d'archéol. orient.*, V (1903), p. 294 et p. 382.

Stèle rectangulaire dont le sommet est décoré d'un fronton; dans le fronton, une colombe becquète une grappe de raisin, dans les coins supérieurs de la stèle une feuille de lierre. Une guirlande de fleurs est suspendue aux extrémités du fronton. Au-dessous on lit :

ΟΦΙΛΛΛ·Θ·Ρ·	Ὀφιλλ[ία] Θ. Ῥ[ού]-
ΦΩΤΩΚΥΡ	φῳ τῷ κυρ-
ΙΩΜΟΥΚΑΙ	ίῳ μου καὶ
ΓΛΥΚΥΤΑΤΩ	γλυκυτάτῳ
ΚΑΙΠΟΘΙΝΟ	καὶ ποθινο-
ΤΑΤΩΘΓΓΟΝΩ	τάτῳ [ἐ]γγόνῳ
ΘΙΟΥΛΙΑΝΗΜΝΗ	[Ε]ἰουλιαν[ῷ] μνή-
ΜΗϹΧΑΡΙΝΑΝΘ	μης χάριν ἀν[έ-
ϹΤΗΟΤΗΖΡϹΖΝΤΑϚ	στη[σα, οὓ]ς? ζ[ῶ]ντας
ΚΑΤΕΛΕΥΤΗΟΛΛΤΑ	κα[ὶ] τελευτή[σ]α[ν]τα[ς]
ΕΟΥϹΛΥϹ	ἐ[τείμων?]

L. 1-2. Nous avons adopté la restitution de M. Clermont-Ganneau. Ὀφιλλία (le nom latin *Ofellia* ou *Ofillia*) est l'auteur du monument, élevé par elle à son mari ou à son maître et à son petit-fils. [Mais Θ s'explique difficilement; trois fois le copiste a lu Θ pour Ε. Faudrait-il rétablir ΕΙ pour Εἰουλίῳ (cf. l. 7)? Sur l'abréviation Ι pour Ἰούλιος, cf. n° 132. — A.] — De la formule finale on peut rapprocher celle d'une inscription du Haurân (*Pal. Expl. F., Statement,* 1895, p. 140, n° 71) : ... υἱοῦ ὃς (ἐμὲ?) ζῶντα κὲ θανόντα ἐτείμα [Cl.-G.].

244. — « In pago Karadyk, ut Belsus, vel Karadagin, ut Dornsuamus, vel Karadequi, ut Pighius, inter Ancyram et Amasiam sed ab hac opinor non ultra octo miliaria Germanica. — Ed. Gruter, p. MCXXIX, 1, e schedis Busbequianis ligno incisum. Inde tractavit Martorelli, *De theca calamaria*, II, p. 698. Extat etiam in cod. Pigh. fol. 197, 6, et in schedis Belsi et Dornsuami. » — *CIG*, 4116. De là : Kaibel, *Epigramm. graeca*, n° 398.

[La provenance est Karadagin entre Baghdlitza [Baghlidje, Carte II] et Tchoroum à 8 milles allemands de la première et 6 milles de la seconde suivant Hans Dernschwam (*Orientalische Reise 1553-1555 aus Handschriften mitgeteilt von* H. Kiepert [Globus LII] : *Karadagin liegt in einem Thal vast steinig* (seitwärts von der Hauptstrasse), *hat gut kalt Wasser ; in der Metzit über der Thur ist ein alt römisch Epitaphium.* — A.]

Οὔνο|μά σοι Καπιτώλις· | θεὸς . . . .
οὐδ' ἔπε<πε>|τε παρέχων τὰς [β]ιότου | χάριτας.
Φένιπος καὶ Καπίτω[ν] κὲ Μάρκελλος
πε̃δες ὀ[ρ]φανοὶ ὀδυ|ρόμενοι
γλυκυτάτ[ῳ πατρὶ] | μνήμης χάριν.

L. 1 sq. sont disposés ainsi :

	ΟΥΝΟ	
ΜΑϹΟΙ	ΚΑΠΙΤ	ωΛΙϹ
ΘΕΟϹ Ε	ΝΕΡΓΟΥ	ΔΕΠΕΠΕ
ΤΕΠΑΡΕ κ. τ. λ.		

La lecture semble assurée sauf que Belsus donne ΘΕΟϹΚ. — L. 1. Καπιτώλις est pour Καπιτώλιος; cf. *CIG*, II, 3150. Καπιτωλεῖνα se trouve nos 43, 137. Καπίτων, la correction du *Corpus*, me paraît mauvaise, bien que le nom soit très fréquent dans le Pont (cf. n° 156), car le jeu de mots est alors forcé. [F. C.] — « Vera non sunt quae Franz posuit: οὔ τοι θεός ἐστι συνεργός. Spatia enim litteris vacua manibus sublatis expleta sunt. Lusum inesse puto nomenque Capitonem [*lisez* Capitolium] ab deo Capitolino derivatum; pentametrum enim certa ratione Heusinger restituit : *deus quamquam ipse nomen tibi dedit, tamen nomen omine non ratum fecit.* » [*CIG.*] — [Καπιτώλιος est employé régulièrement comme adjectif, mais comme nom propre il est tout au moins exceptionnel. Je crois donc qu'il faut le joindre à θεὸς dans le sens de Ζεὺς Καπιτώλιος (cf. par ex. *Inscr. res Rom. pert.*, n° 415), et que le nom du défunt, nom auquel on se borne à faire allusion sans l'exprimer, est *Capitolinus*. Le lapicide a manifestement omis beaucoup de lettres entre ΘΕΟϹ et ΟΥΔΕ, comme il a, d'autre part, répété la syllabe ΠΕ. L'omission a probablement été due à une suite de lettres similaires et le sens sera peut-être exprimé par :

Οὔνομά σοι Καπιτώλις θεὸς (θεὶς λῆξεν) ἐνεργ(ῶν)
οὐδ' ἔπε<πε>τ[ο] κτλ.,

operam navare desiit neque te beneficiis prosequebatur. Dans de telles épitaphes nous ne sommes pas surpris par l'inélégance ou une

prosodie inexacte. — [A.] — L. 4. ΟΙΦ. — Corrupit ille probum hemistichion παῖδες ὀδυρόμενοι [Kaibel].

« In spatiis manus appictae sunt sublatae, cf. n° 2042. Heusinger in schedis contulit Gruter, p. DCCCXX, 1, provocans simul ad Cort. ad Sallust., *Catil.*, 31, p. 90, et Gesner ad Horat., *Carm.*, I, 24, 11, p. 53*a*, *b*. » [*C. I. G.*]. Les mains élevées sont souvent sculptées sur les tombeaux; elles font le geste de la prière pour invoquer la justice divine, notamment contre ceux qui auraient provoqué la mort du défunt par violence ou par maléfice; cf. Wilhelm, *Jahresh. Inst. Wien*, IV, 1901, *Beiblatt*, p. 16, n. 12; Deissmann, *Licht vom Osten*, 1908, p. 308. [F. C.]

245. — A Orghou (à 9 1/2 h. d'Amasia). — Dans le mur de la mosquée, stèle dont e sommet est arrondi et dont la face antérieure est coupée par deux traits. — Copie d'un indigène, communiquée au Père Girard, publiée : *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 325, n° 35.

ϹΙЄϹΙΦ| |ΙΡΗΝΗ
C

[Θ]έσι[ς] Ἰρήνης

246. — Orta-Keuï (à 6 h. à l'ouest d'Amasia, dans la vallée de Varaikary (Kiepert : Varaikazi [route d'Euchaïta à Amasia]). — Copie de M. Mitri d'Amasia. Publiée : G. de Jerphanion et Jalabert, *Mél. Fac. orient. Beyrouth*, III (1908), p. 447, n° 9.

Πομπή|ιος Ὑ(γ)εῖ|νος τῇ ἰδί|ᾳ θυγατρὶ | μνήμης | χάριν, οὔ|σῃ μηνῶν | τεσσάρων.

247. — Aux bains de Bek, dans le Medjid-Euzu [sans doute Peke de la carte de Kiepert]. « Sur la face de la baignoire antique [probablement une cuve de sarcophage] qui se trouve dans le hammam. » — Copie communiquée à H. G. par M. Proestakis, drogman du vilayet de Sivas. — Une autre copie, avec l'indication « Sur la route de Nidjid-euzer » [lisez Medjid-Euzu], a été communiquée au Père Girard et publiée *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 319, n° 16; cf. Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéol. orient.*, V (1903), p. 291.

ΘЄϹΙϹΔΙΛ//////ΘΟΥ	Θέσις δ[ού]λου θ(ε)οῦ
ΦΛΟΡЄΝΤΙΑ//////////	Φλορεντια[νοῦ]
ΚΑΙЄΛЄΘ////////ΔΟ	καὶ Ἐλε[υ]θ[ερί]δο[ς]
ΤΗϹΓΥΝΗΚ//////	τῆς γυνηκ[ὸς αὐ]-
ΤΟΥЄΙΤΗϹΚ	τοῦ εἴτης κ[εῖ]-
ΤЄЄΝΘΑΔЄ	τε ἐνθάδε.

L. 1. ΔΙΛ///ΟΟΥ Proestakis. διακόνου serait une restitution possible [H. G.] — On attendrait un autre nom de Florentianus. Διαίθου répond assez bien à la graphie mais le nom est rare. Peut-être Αἰλίου. [Cl.-G.] — L. 2. ΦΛΟΡΕΤΙΑ Girard. — L. 3. Restitution douteuse. On pourrait songer aussi à Ἐδεσίας, qui serait pour Αἰδεσίας [H. G.] — ΚΑΙCΛΕΘ///ΔΟ Girard. M. Clermont-Ganneau propose Φλ(αβίας) Θεοδό|της. — L. 4. εἵτης est pour ἥτις. Peut-être φίλης· κεῖντε.

Dans le même village, où l'on voit beaucoup de fragments antiques, M. Proestakis a copié l'inscription d'une pierre milliaire (n° 446 *a*).

247 a. — **A Tchiflik-Alla-Bey** près des bains de Bek. — Sur une pierre à demi cassée, à côté de la tour de l'horloge. — Copie communiquée à H. G. avec la précédente par M. Proestakis.



Θέσις
Μελε-
[τίου]

Peut-être identique au n° 232 d'Hadji-Keuï. Dans ce cas il faudrait restituer Μελετίας.

248. — **Tchiftli-Keuï** (position inconnue, sans doute entre Fighani et Amasia; nous publierons n° 447 une pierre milliaire trouvée dans ce village). — Devant une habitation, sur une pierre qui semble avoir formé linteau au-dessus d'une porte. — Mauvaise copie d'un indigène communiquée au Père Girard, publiée : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 329, n° 47 ; cf. Clermont-Ganneau, *Recueil d'arch. orient.*, V (1903), p. 295.

ΑΙΤΗΑΟΙΚΚΦΑΧΟVΟCΑΚΥΛΑΠΑΤΡΙ
ΑΝΗΜΜΙΙCΧΤΑΤΡC ΠΑΥCΔΕΗΝCΑ

Ἀ[γρίπ]α[ς]? κ[ὲ] Φ[λα]ού[ι]ος Ἀκύλ[α] π[α]τρὶ | [μ]νήμ[η]ς χ[άριν... ἀνέστη]σα[ν].

Le nom d'Ἀκύλας se retrouve dans une épitaphe de Gurdju (n° 209), Ἀγρίπας pour Ἀγρίππας est fréquent, cf. n° 149. — « Vu la physionomie des trois noms ici réunis il ne serait pas impossible que

la famille fût d'origine juive » [Cl.-G.]. Mais Agrippa et Aquila sont des noms romains, dont le second est très fréquent. [A.]

249. — Tchiftli-Keuï. — Pierre devant la principale maison du village. — Copie du Père Girard ; publiée : Cagnat, *Bull. soc. antiquaires de France*, 1894, p. 132 ss. et 140.

Au-dessous d'une sorte de croix de Malte d'une hauteur double de celle des caractères, on lit :

Κοιμητεί|ριον τῆς μα|καρίας Θεο|κράτης.

Au-dessous un trou de quelques centimètres de profondeur, puis deux lettres CA près de l'angle droit inférieur de ce trou.

FRONTIÈRE PONTO-GALATIQUE

(Carte I et III.)

La frontière qui séparait le Pont de la Galatie ne peut être tracée avec précision. Nous nous sommes arrêtés à une ligne qui passe entre le Hatap-Boghaz et Aladja en excluant le Hussein-Ova, qui entoure cette ville, mais en comprenant dans le Pont toute la vallée du Tchekerek-Irmak (Scylax) et les montagnes qui l'environnent. Nous avons admis aussi les inscriptions des alentours de Mithridation-Euagina (p. 254 ss.), district du royaume de Mithridate qui fut annexé à la Galatie.

250. — Harsadin (2 1/2 h. au SE. de Tchoroum et 1/2 h. de Sarisheikh). — « In the cemetery. Broken above. — Copied 1899 ». — [A.]

ϹΟΝΤΗΝΔΟΥΛ
ΗΝϹΟΥΟΥΡΑΝ
ΙΑΝ+

[Κύριε, βοήθη]-
σον τὴν δούλ-
ην σου Οὐραν-
ίαν †.

L. 1-2. Βοηθεῖν est suivi d'un accusatif ou d'un génitif, qui équivaut au datif normal dans les inscriptions byzantines de ce type. Pour l'accusatif, cf. par exemple, *Journ. hell. studies*, t. XXI (1901), p. 234. [A.]





251. — Tchalidje (cf. *Studia*, p. 23). — « In a fountain. — Copied 1899 ». — [A.]

Αὐρ. Σευῆρος
τῇ γλυκυτάτῃ
γυνεκὶ Δομε-
τίᾳ κὲ ἡ μήτηρ
Δομετία τῇ θ-
υγατρὶ μνήμη-
ς χάριν
ἀνέστησα.

252. — Sheikh Mustafa (1 heure à l'E. de Seraï; cf. *Studia*, p. 22). — « *Stele* in a fountain. The garland enclosing the first line is defaced. — Copied 1899. » — [A.]



Γράμματ' ἐπιστ[ά]||μενος γνώσῃ | [τ]ίνος οὗτος | ὁ τύμβος. |
Σοὶ μὲν ἐγὼ γαῖαν πολ||[λ]ὴν ἐπέχευα θανούσῃ |

σῆμα τόδ' ὑψώ[σα]ς κα[λ'], | Ἀκυλεῖνα πο[θεινή, ?] |
Φοῖβος σὸς γ[αμέτης] | στήλην τ' ἔστησ' [ὑπὲρ αὐτοῦ, |
ἦν δ' ἐμὲ μοῖρ' ὀλοὴ καθέ|λῃ θάνατός τε κραταιός, |
τίς μοὶ ταῦτ' ἔρξει, τίνι δ | ὕστατα ῥήματα λέξω |,
τίς δ' ἀδινὸν κλαύσας θρῆ|[νόν τ' ἐλεειν]ὸν ὕμνον [τ]ε
ἤσει? - - - - -];

Vers 3. Apparemment κᾶλά, puisqu'il semble n'y avoir eu qu'une seule lettre après KA. Il faudrait καλόν. — Vers 7, ὕμνον; cf. la note au nº 20, l. 21. — La fin des deux derniers vers est marquée par une feuille de lierre; cf. la note au nº 64.

253. — Sheikh Mustafa. — « In a fountain below the village. — Copied 1899. » — [A.]

ΙΟΥΛΙΟϹ ЄΡωϹ
ΙΟΥΛΙΟΙϹ ΧΑΡΙ
ΔΗΜω ΚЄ ΧΡΥ
ϹЄΡωΤΙ ΤΟΙϹΓΛΥ *sic*
ΤΑΤΟΙϹΥΙΟΙϹΤΟΥϹ
ΤЄΓЄΟΠΟΝΟΥϹ
ΚΑΙΖΗϹΑΝΤЄϹ
ΟΜΟΝΟΟΥϹ
ΜΝΗΜΗϹΧΑΡΙΝ

Ἰούλιος Ἔρως
Ἰουλίοις Χαρι-
δήμῳ κὲ Χρυ-
σέρωτι τοῖς γλυ(κυ)-
τάτοις υἱοῖς τούς
τε γεοπόνους
καὶ ζήσαντες
ὁμονόους
μνήμης χάριν.

Ll. 5-8. La confusion des cas dans les quatre dernières lignes est vraiment étonnante. Cf. nº 222.

253a. — « Near Tekiyeh-Hatap » (= Baba-oglou-Tekke, cf. *Studia*, p. 22). — Publiée : Hamilton, *Researches*, II, p. 415, nº 89 = *CIG*, 4110. — Revue en 1899. — [A.]

Ἰουλιανὸς | Ἰουλίῳ πατρὶ μ|ν[ή]μης χάριν.

Le nom Ἰουλιανός est gravé en lettres plus grandes. [A.]

253b. — Sertshaly, dans le massif du Kyzlar-Dagh, à 12 kil. au S.-O. d'Avkhat-Hadji-Keuï). — « Dans la fontaine du village, bloc de marbre [0m,90 × 0m,55], dont le bas est cassé. Une bordure en relief encadre un champ [0m,60 × 0m,45], dont la moitié supérieure est occupée par l'inscription ; caractères réguliers de 5 cent., un peu plus grands et un peu plus espacés dans les deux premières lignes. Estampage. » — Publiée : G. de Jerphanion et Jalabert, *Mélanges de la*

Faculté orientale de Beyrouth, III (1908), p. 447, n° 10. — Reproduite d'après une photographie du Père de Jerphanion.



Χαρί[τ]ων
[Ζ]ῶν κὲ φρο-
νῶν κατεσκε[ύ]-
ασεν τὴν θέ-
σιν ἑαυτῷ.

L. 2. La première lettre est incertaine; un vide entre Ϝ et Ο pour éviter une mauvaise veine de la pierre. — Χαρίτων est un nom fréquent; il se retrouve p. ex. n° 185.

253 c. — Tchaï-Keuï (dans la vallée de Medjid-Euzu, à 10 kil. au S.-E. de Sertshaly, au S. du massif du Kyzlar-Dagh). — « Pierre encastrée dans le jambage de la porte d'une maison du village [H. 0m,50; L. 0m,30], brisée en haut et en bas; caractères médiocrement gravés de 4 à 5 cent. » — Publiée : G. de Jerphanion et Jalabert, *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, III (1908), p. 448, n° 11.

ΟϹ ΤЄ	... ος Τε[ι-
ΜΗΤ ΗΑϹ	μῇ τῇ ἀσ[υγ-
ΚΡΙΤѠΓΥΝΑ	κρίτῳ γυνα[ι-
ΚΙΚΑΛѠϹϹΥΙ	κὶ καλῶς συ[μ-
ΒΙѠϹΑϹΗЄ	βιωσάσῃ ἔ-
ΤЄϹΙΝ Ζ	τεσιν ζ',
ΜΝΗΜΗϹ	μνήμης
ΧΑΡΙΝ	χάριν
ЄΤΟΥϹΡΝ	ἔτους ρμ.' ou (ρν.').

Ll. 1 et 2. L'état de la pierre ne laisse pas juger s'il y avait une lettre dans les deux vides. Le nom Τειμή se retrouve n° 91. C'est pourquoi nous le préférons à Τειμητή. — L. 4. Les deux dernières lettres sont très serrées, la fin du Μ a disparu. — L. 9. La dernière lettre est mutilée : Μ ou Ν. — Les années 141-159, dates extrêmes possibles, de l'ère d'Amasia = Oct. 138-9 à Oct. 156-7 ap. J.-C.

Mithridation — Euagina — Vérinopolis
(Kerkennis-Kalé)

Anderson (*Studia*, p. 26 ss.) a identifié avec Kerkennis-Kalé Mithridation, l'importante forteresse que Pompée détacha du royaume pontique pour la donner à Brogitarus, tétrarque des Trocmes (Strabon, XII, 5, 2, p. 567), et qui fit dès lors partie de la Galatie. A l'époque romaine, elle avait repris son nom indigène d'Euagina (var. Eugoni, Aegonne = Agonne de l'Anon. Rav.) : c'était une station de routes de Tavium vers Zéla, vers Comane et vers Césarée (Tab. Peut. ; dans Ptolémée, V, 4, 7, Φουβάγηνα [par confusion de EV et de FV ; cf. Ramsay, *Hist. geogr.*, p. 260 s. La même confusion se trouve dans la Cappadoce, où Φούφηνα (V, 6, 20) équivaut à Euspoena de l'Itin. Anton., le Σπύνιον de Théoph. Cont., p. 374]). Au Ve siècle le nom d'Euagina fut changé en celui de Vérinopolis en l'honneur de Vérina, femme de l'empereur Léon (457-474 ap. J.-C.), et la ville devint le siège d'un évêché après l'année 530 (il n'est pas mentionné par Hiéroclès), peut-être sous Justinien, certainement avant 650 (Gelzer, *Ungedr. Not. Episc.* [Abhandl. Akad. München, XXI], 1900, p. 537 ; Lequien, *Oriens christ.*, I, 481). Plus tard, ce fut une forteresse importante du thème Boukellariôn, puis du thème Charsianôn (Constantin Porph., *De adm. imp.*, p. 225, éd. Bonn, cf. Gelzer, *Genesis der Themenverfassung*, p. 101 ss.).

254. — Babali (1 3/4 h. au nord de Kerkennis-Kalé). — « In the yard of a house. — Copied 1899. » — [A.]

ΟΡΟΙ
ΠΑΡΑϹΧ
ΘΕΝΤΕϹ
ΚΑΤΑΘΕΙ
Ο//ΙΘΕϹ
ΠΙϹΜΑ
ΤΟΙϹΑΓΙ
ΟΙϹΜΑΡ
ΤΥϹΙΝ
ΠΡΟΚΟΠΙꞶ
ΚΙꞶΑΝΝΙ

Ὅροι
παρασχ(ε)-
θέντες
κατὰ θεῖ-
ο[ν] θέσ-
πισμα
τοῖς ἁγί-
οις μάρ-
τυσιν
Προκοπίῳ
κ(αὶ) Ἰωάννι.

St Procope est le célèbre martyr de Césarée qui périt dans la persécution de Dioclétien (Eusèbe, *Mar-*

tyr. Palaest., 1; cf. Delehaye, *Légendes des saints militaires*, 1909, p. 77 ss.). Le Jean, honoré ici avec lui, est probablement l'Égyptien qui fut victime de la même persécution en Palestine (Eusèbe, *Ibid.*, 13, 6, cf. *Act. SS.*, Sept. VI, p. 147), ou bien celui qui passait pour avoir lacéré l'édit de Dioclétien à Nicomédie (Eusèbe, *Hist. eccl.*, VIII, 5; cf. *Act. SS.*, April. II, p. 106 ss.).

Le θεῖον θέσπισμα dont il est question l. 4-6, est évidemment une décision impériale. Dans une inscription que j'ai trouvée près de Cyrrhus en Syrie, le droit d'asile est donné à une église de S[t] Denys, κατὰ [θε]ῖον γράμμα τοῦ εὐσεβεστάτου 'Αναστασίου βασιλέως ἡμῶν. La comparaison avec notre texte pontique y rend certaine la restitution θεῖον proposée par M. Clermont-Ganneau (*Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1907, p. 453). Le P. Delehaye (*Anal. Boll.*, XXVII, 1908, p. 88) en a rapproché un passage d'une lettre d'Himérius, citée par Athanase (*Apol. contra Arianos, P. G.*, XXV, 401): Τῷ ἀντιτύπῳ τοῦ θείου γράμματος. — En latin, on trouve jusqu'au VI[e] siècle pour désigner les rescrits impériaux des expressions comme *divini adfatus* (*Cod. Iust.*, V, 4, 23, 1 [loi de 520-3]; XXIX, 3 [loi de 388]).

De quel empereur émanait cet acte? Probablement de Justinien. Une inscription de Kara-Yakoub [pas de « Tchékerekdjé »], près de Basilica Therma en Cappadoce (*Rev. ét. gr.*, XV, 1902, p. 321, n° 23; Anderson en a une meilleure copie), offre une rédaction très semblable à celle de notre document, mais le prince y est nommé : Ὅροι τοῦ ἁγίου κὲ ἐνδόξου μάρτυρος Δίου παρασχεθέντες παρὰ τοῦ εὐσεβεστάτου ἡμῶν βασιλέως Φλ. 'Ιουστινιανοῦ. Deux textes des environs de Sinope, omettant le nom du lieu sacré, disent simplement (Robinson, *Amer. journ. of archaeol.*, IX, 1905, p. 325, n° 70; cf. Clermont-Ganneau, *Rec. arch. orient.*, VII, 1906, p. 237) : 'Ανενεώθησαν οἱ ὅροι ἐπὶ τοῦ εὐσεβεστάτου καὶ φιλοχρίστου ἡμῶν βασιλέως 'Ιουστινιανοῦ τοῦ αἰωνίου Αὐγούστου καὶ αὐτοκράτορος παρὰ Φαύστου τοῦ ἐνδοξοτάτου ἰλλουστρίου. — Voyez aussi le fragment suivant (n° 255) et l'inscription de Léontopolis citée *Studia*, p. 120, n. 2, où il faut lire sans doute βασιλέως ἡμῶν 'Ιουστιν[ιανοῦ].

Par sa Novelle VII de l'an 535, Justinien interdit absolument l'aliénation des biens ecclésiastiques dans toutes les provinces. Il est probable qu'à la suite de cette ordonnance les fonctionnaires impériaux procédèrent à un nouveau bornage des propriétés des églises et des couvents. [F. C.]

255. — Keuhné (*Studia*, p. 25-27). — « Broken above. — Copied 1899. » — [A.]

///ΡΑΤΙϹΤȢΚΑΙΚ///
ΛΙΝΙΚȢΗΜωΝΒΑ
ϹΙΛΕΟϹΙȢϹΤΙΝΙΑ
ΝȢ

[. . . . . τοῦ]
κ]ρατίστου καὶ κ[αλ-
λινίκου ἡμῶν βα-
σιλέος Ἰουστινια-
νοῦ.

Probablement la fin d'une borne semblable à celles citées dans la note qui précède.

256. — Keuhné. — « On a slab. — Copied 1899. » — [A.]

ΚΟΙΜΗϹΙϹ ΑΝΠΕΛΙΗϹ — Κοίμησις Ἀνπελίης.

Les deux mots sont disposés de chaque côté de la branche supérieure d'une grande croix; cf. nº 205.

Pleuramis (Tchuruk).

(Carte III.)

Anderson a montré (*Studia*, p. 45) que le Πλεύραμις ou Πλεύμαρις que Ptolémée place dans le Pont Galatique (V, 6, 8), le Ptemari de la Table de Peutinger, station de la route de Tavium à Zéla, devait occuper l'emplacement d'un *kalé* voisin de Tchuruk. Cf *infra*, p. 242.

257. — Tchuruk. — « Said to have been brought down from the *kalé*. » — [A.]

Au-dessus de la ligne unique de l'inscription il y a une croix ornementale, dans un cercle et au-dessous une large croix occupe le champ.

\ΑΝΝΟΥΠΡΕϹΒϚ ΚΑΙΜΟΝΑ\ — Ἰω]άννου πρεσβ(υτέρου) καὶ μονα-[χοῦ].

258. — Tchuruk. — « In a house. » Maintenant dans le jardin de l'école arménienne à Ziléh. — Copiée en 1899 [A.]. — Nous avons reçu un dessin de la pierre de M. Zélinka, mudir de la Régie à Tokat.

Au sommet de la stèle, un masque du Soleil (cf. *infra*, n° 272).



Dans le fronton :

῞Ηλιε, ἐκδίκησον.

Plus bas :

Μάξιμος Δαμᾶ
καὶ Στρατονίκη
τὴν στήλην
κατεσκεύασαν
Μαξίμας καὶ Μαξί-
μου τέκνων
. . . .

Hélios (cf. note au n° 189) qui voit tout (παντεπόπτης) est invoqué comme le vengeur d'une mort violente, de même que dans une inscription de Cormasa : Εἰ μὲν ἰδίᾳ μοίρῃ, ὤφιλεν, εἰ δὲ χερ[σ]ὶ δωλοποιοῖς, ῞Ηλιε βλέπε (Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, p. 339, n° 187). On fait aussi appel à lui pour venger la violation de la tombe, quelquefois en même temps qu'à Séléné comme dans une inscription phrygienne publiée par Sterrett (*Epigr. journey*, n° 31) : Εἰ δέ τις κακουργήσι, ἤτω ἔνο[χ]ος Ἡλίῳ Σελήνῃ (cf. *Cities and bishoprics*, p. 273, n° 194). On le prie aussi de punir un abus de confiance (le refus de restituer un dépôt) comme dans *Journ. hell. stud.*, V, p. 253 : ῞Οσιον Δίκεον (*sic*), ῞Ηλιε Κύριε, ὑμεῖς ἐκδικήσατε τὴν νεκρὰν καὶ τὰ τέκνα ζῶντα. Cf. Cahen dans Saglio-Pottier, *Dictionn. des antiq.*, s. v. « Sol », p. 1375. — [A.]

Dans une inscription de Délos (*Bull. corr. hell.*, 1882, p. 500), un certain Théogénès αἴρει τὰς χεῖρας τῷ Ἡλίῳ καὶ τῇ Ἁγνῇ θεᾷ contre la dépositaire infidèle d'une somme d'argent. Voyez aussi *supra*, n° 9 et la note, qui montre que Sol passait pour révéler les crimes cachés. Sur cette croyance à Rome, cf. Preller-Jordan, *Römische Mythol.*, I, p. 325, n. 2. [F. C.]

259. — Euz-Viran (1/2 h. de Tchuruk, cf. *Studia*, p. 46). — « A small tablet with three crosses in a line above the inscription. Copied 1899 » [A.]. — Maintenant

à Ziléh, dans le jardin de l'école Ruhédié. — Publiée d'après une copie communiquée au Père Girard : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 319, nº 18.

ΚΥΜΗϹΙϹΚΕΑΝΑ	Κύμησις κὲ ἀνά-
ΠΑΥϹΙϹ ΤΗϹΔΟΥΛ	παυσις [τ]ῆς δούλ-
ΗϹ ΤΟΥ ΘΥ ΕΥϹΕΒΙΑϹ	ης τοῦ Θ(εο)ῦ Εὐσεβίας.

259a. — Aivali (dans le massif d'Evkere Dagh, au N.-O. de Ziléh et à 20 kil. au S. de Tchaï-Keuï [cf. nº 253 *c*]). — « L'inscription aurait été apportée des bords du Tchékérek (Scylax); il y aurait là une citadelle ruinée. — La pierre transportée à Aivali était engagée dans la maçonnerie de la fontaine jusqu'au jour où les paysans la précipitèrent dans une espèce de cloaque. C'est là qu'après l'avoir fait nettoyer j'ai pu la copier et la photographier. — Stèle de marbre blanc, très bien poli, brisée en haut, en bas et à droite [H. env. 1m,10; L. 0m,50; Ép. 0m,15]. L'inscription est répartie en deux colonnes nettement séparées par un blanc; caractères extrêmement soignés de 7 cent., nombreuses ligatures. » — Publiée : G. de Jerphanion et Jalabert, *Mélanges Fac. orient. de Beyrouth*, III (1908), p. 449 nº 12.



a	*b*
. . . ος] Νεο-	Ἀ[ξιῶ με-
πτολ-	τὰ τ[ὸ ἐμὲ τ-
έμου Ἀ-	ετάφ[θαι
ρχελα-	μὴ ἐξ[εῖνα-
ΐδι β' τῇ	ί τινι ἀ[νο-
ἐμῇ γυ-	ῖξε τ[ὴν
ναικὶ σ-	πύελ[ον·
υμβιω-	ἐὰν δ[έ τ-
σάσῃ μ-	ις παρ[ὰ τ-
οι σεμ-	ὴν κέλ[ευ-
νῶς, ἧ χ-	σίν μο[υ π-
άριν ὁμ-	οιήσῃ, [δ-
ολογῶ,	ώσι τ[ῷ κ-
μ]νήμη-	υριακ[ῷ
ς χ]άριν	ταμε[ί-
. . .	ῳ (δηνάρια) δ[ισ-
	χίλι[α].

L. 5. Le B est coupé d'un trait horizontal pour accentuer sa valeur de sigle (cf. n° 272): il supplée ici le patronymique (Larfeld, *Handb. d. griech. Epigraphik,* I, p. 427). [J. J.] — L. 11-12. Pour la formule ἧ χάριν ὁμολογῶ, cf. *supra*, n° 50. On trouve le synonyme εὐχαριστῶν, n° 172.

a) A l'époque romaine, les mots qui désignent la baignoire πύελος, ληνός, λουτρά, σκάφη, μάκρα (forme récente de μάκτρα) ont été employés métaphoriquement pour désigner la cuve funéraire, le sarcophage, et, d'une façon générale, le tombeau (*Bull. corr. hell.*, XXIV, 1900, p. 290 et Saglio, *Dict. des Antiq.*, s. v. « Pyelos »). [J. J.]

b) Cf. μετὰ τὸ ἐμὲ κατατεθῆνε sur une tombe érigée pour un autre, mais où le dédicant a aussi l'intention de rejoindre ses morts, *supra*, n° 71 *a*; cf. n°s 74, 113, etc. [J. J.]. — L. 15. Pour le chiffre de l'amende à verser au trésor impérial, cf. n° 71 *a*.

Sur le bord du Tchékerek, à 8 ou 10 kil. au nord d'Aivali, j'ai trouvé le village d'Ele Sou, *Eau tiède* [ou Yly-sou; Kiepert : Ulasu]. Il possède une source très abondante dont la température est de 30° centigrades. L'eau jaillit sous la mosquée et coule par un canal enserré entre deux murailles. Ces murailles, comme celles de la mosquée, sont construites avec des débris antiques : blocs taillés, fragments de colonnes et d'entablements en marbre, dont l'importance atteste qu'il dut y avoir là de fort beaux thermes. Nous n'y avons pas trouvé d'inscription. [G. de Jerphanion.]

259b. — Ymir-Dolou (sur la route de Ziléh à Yozgat). [Position inconnue.] — « Dans une maison. » — Copie communiquée par un Arménien de Ziléh. — [H. G.] — La même copie nous avait été communiquée précédemment par le Père Girard avec cette notice : « La pierre carrée se termine par une demi circonférence ornée de deux yeux et surmontée d'une autre demi circonférence. Dans le triangle en forme de tympan, qu'on trouve au dessous, un buste, de face, d'une femme (?) ailée et coiffée d'une haute tiare. »



Α[ὐ]ρ . . .
[Αὐ]ρη[λ]ί[ῳ]
Σεντί[ῳ
ἀνδρ[ί]. . .

V. — ZÉLA ET GAZIOURA

ZÉLA (*ZILÉH*)

Zéla (τὰ Ζῆλα, ethnique Ζηλίτης [monnaies] ou Ζηλείτης [inscr. n° 271]) est le nom, sans doute cappadocien, du lieu où l'un des rois Achéménides établit sur une colline fortifiée le temple des divinités perses Anaïtis (Anâhita), Omanès (Vohu-Mano) et Anadatès (Ameretât ?) (cf. *Studia,* p. 188 ss.). La légende qui rattache cette fondation à une victoire remportée sur les Saces, est probablement supposée (Strab. XI, 8, 4. p. 512C; Steph. Byz., s. v.; cf. Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, p. 246, n. 1). Sous les Achéménides, ce n'était qu'une bourgade peuplée d'hiérodules et administrée par des grands-prêtres opulents, et la fête et foire annuelles, qui y attirait les foules, dut contribuer à son développement. Cette principauté sacerdotale subsista sous les Mithridate, mais en 64 Pompée la supprima, et, annexant à Zéla un vaste territoire, il en fit une des onze cités qu'il constitua dans l'ancien royaume de Pont (Strab., *l. c.*, et XII, 3, 37, p. 559 s.). Les gouverneurs romains qui lui succédèrent morcelèrent ce territoire (*infra,* p. 242) et rendirent Zéla à son prêtre (Strab., p. 560). Bientôt après la ville fut annexée à ses états par la reine du Pont Pythodoris, qui la possédait au temps de Strabon (p. 560 ; cf. p. 557). Elle continua à faire partie du Pont Polémoniaque jusqu'au moment où celui-ci fut, sous Néron, incorporé à l'empire romain, et, comme les autres cités de ce royaume, Zéla prit cet événement pour point de départ de son ère locale (Oct. 64 ap. J.-C.).

Durant cette première période de son histoire, qui est mal connue, Zéla fut illustrée par deux grandes batailles. En 67 av. J.-C., Mithridate remporta près de là une victoire sur Triarius, lieutenant de Pompée (App. *Mithr.* 69 ; Pline, *H. N.,* VI, 4; Munro, *Journ. hell. stud.*, 1901, p. 67). Plus célèbre encore est la défaite que César y infligea à Pharnace le 2 août 47, et la dépêche *Veni, vidi, vici,* qui l'annonça au sénat (*Bell. Alex.* 72 s.; Plut., *V. Caes.*, 50;



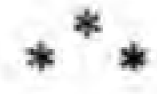
Dion. Cass., XLII, 47. Cf. *Fast. IV non. Aug., CIL*, I^2, p. 323). Le dictateur laissa dans la province Cn. Domitius Calvinus, chargé de régler les affaires du pays (Dion, XLII, 19 : Τὰ λοιπὰ τῷ Δομιτίῳ καταστήσασθαι κελεύσας), et ce général devint probablement l'objet d'un culte des Zélites (inscr. n° 260). Dans quelles circonstances il obtint cette apothéose, nous l'ignorons, mais la proportion des inscriptions latines trouvées dans cette cité et aux environs est étonnante ; même dans les textes grecs on ne rencontre guère que des noms romains, et aussi des mots latins transcrits (*sestertios*, n° 263). Peut-être sur le lieu du triomphe de César, donna-t-on des terres à ses vétérans. Mais il est plus probable que les propriétés du temple devinrent un domaine impérial, administré par des agents envoyés de Rome (cf. Rostowtzew, *Gesch. des Kolonats*, 1910, p. 297 ss.).



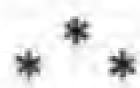
Après son annexion à l'empire, Zéla fit partie du Pont Polémoniaque (Ptol., V, 6, 10), qui dépendit d'abord du légat de Galatie, puis de celui de Cappadoce. Sous Marc Aurèle elle dut être embellie par le gouverneur Sédatius Sévérianus à qui elle donne le titre de κτίστης (inscr. n° 271). Elle ne parait pas avoir eu une importance politique considérable, car elle ne frappa monnaie que pendant un petit nombre d'années sous Septime Sévère (Babelon et Th. Reinach, *Monnaies d'Asie Mineure*, I, p. 116 s.). Elle reproduit sur ses pièces le temple qui faisait toujours sa célébrité (*Studia*, p. 191) ; sur d'autres bronzes des épis font allusion à la fertilité de son sol. Elle pouvait exporter son blé par les routes qu'avaient construites les Romains : elle se trouvait sur la voie de Tavium à Néocésarée, mentionnée dans la Table de Peutinger, mais non dans les Itinéraires (cf. Ramsay, *Hist. geogr.*, p. 263 ; Anderson, *Studia*, p. 44 ; inscr. n° 467) ; une autre, se dirigeant du nord au sud, joignait Amasia, Zéla et Sébastopolis (Ramsay, *op. cit.*, p. 267 ; cf. inscr. n° 468 ss.).

Les inscriptions apprennent peu de chose sur son administration municipale. Un fragment de dédicace (n° 263) mentionne la βουλή et le δῆμος. Un membre de cette βουλή est nommé n° 265.

Depuis la réorganisation de l'empire par Dioclétien et Constantin, Zéla fit partie de l'Hélénopont. Elle est citée parmi les villes de cette province par Hiéroclès (701, 5) et la Novelle XXVIII de Justinien (*Praef.*).



La ville sainte d'Anaïtis accueillit de bonne heure le christianisme. Le village de Sarin, à une heure de là, avait une communauté chrétienne sous Licinius (cf. *infra*, p. 243), et un évêque de Zéla, Héraclius, assistait en 314 au synode de Gangres (Harnack, *Ausbreit. des Christ.*, II², p. 183, n. 1) et en 325 au concile de Nicée (Gelzer-Cuntz, *Patrum Nic. nom.*, I, 112, etc.). La liste de ses successeurs connus jusqu'au IXᵉ siècle est donnée par Lequien (*Oriens christ.*, I, 541), et ce siège épiscopal est cité par les anciennes *Notitiae* parmi les suffragants d'Amasia (*Epiphanii Not.*, n° 218, éd. Gelzer [*Ungedruckte Not. episc.*]; *Basilii Not.*, n° 241, éd. Gelzer [*Georg. Cypr.*] = Parthey, I, 241, etc). Zéla fut au IVᵉ siècle troublée par les hérésies; peu avant 375, Eustathe de Sébaste y établit ses prêtres et ses diacres dans les églises des ariens (Basile, *Epist.* 226 [73], Migne, *P. L.*, XXXII, col. 846, cf. col. 938). Sous Justinien, la ceinture de la Vierge y fut découverte et transportée à Constantinople (si c'est bien elle que désignent les mots ἐπισκοπῆς Ζήλας du *Synax. Cpl.*, éd. Delehaye, p. 600, 11 ; 936, 1, 17).



Après Justinien, cette petite ville (πολίχνη) eut à souffrir de l'invasion de Chosroès ; en 572, ses habitants effrayés par l'approche du conquérant se réfugièrent derrière les murailles d'Amasia, la métropole voisine (*Vit. Eutychii*, Migne, *P. G.*, LXXXVI, col. 2343, cf. 2330 B). On parle rarement de Zéla au moyen âge. Elle dut faire partie du thème Arméniakôn, bien qu'elle ne soit pas citée par Constantin Porphyrogénète (*De Them.*, I, 2). Peut-être est-il incidemment question d'elle et de Dazimon pendant les guerres de Michel III, vers 857 (Génésios, p. 92, 3, éd. Bonn [le ms. donne Ζέλισαν]). Cependant après la conquête Seldjoucide une petite communauté grecque y subsista, au moins jusqu'au XIVᵉ siècle : en 1315, un synode de Constantinople accorde aux chrétiens d'Amasia, opprimés par les Turcs, de leur donner comme métropolitain l'évêque de Zéla (*Acta patriarch.*, I, p. 36 ; cf. Wächter, *Verfall des Griechentums*, p. 16 et 61). — La ville de Zilâh ou Ziléh, devenue musulmane, est mentionnée à plusieurs reprises par les écrivains orientaux du moyen âge (Ibn-Bibi [écrit en 1281], cf. Le Strange, *Lands of the Eastern Caliphate*, 1905, p. 117 ; Ritter, *Erdkunde*, XVIII, p. 137).

260. — Ziléh. — Dans une rue, sur un autel quadrangulaire [P.]. Autel de pierre calcaire dans la cour de l'ancien moulin à vapeur, à l'entrée de la ville sur la route d'Amasia. — H. 0m,68 ; L. 0m,50 ; Ép. 0m,35. H. des lettres : env. 0m,06. —



Publiée : Perrot, *Exploration de la Galatie*, p. 379, n° 162 = *Inscr. res Rom. pert.*, III, p. 108. — Revue le 30 avril 1900. — [F. C.]



Καλουείνῳ
θεῷ
Φίλων.

« Il s'agit certainement de ce Cn. Domitius Calvinus [*Prosopogr. Rom.*, II, p. 20, n° 120], lieutenant de César, qui avant l'arrivée de celui-ci avait été battu par Pharnace. D'après Dion (XLII, 49), Calvinus resta chargé de réorganiser la province, mais il ne demeura pas longtemps occupé à cette tâche, car l'année suivante, nous le trouvons pourvu d'un commandement dans la guerre d'Afrique (*Bell. Afric.*, 86, 93)... Ce qui paraît probable, c'est qu'il était devenu le patron de la province pontique à la place de Pompée. Dans les derniers temps de la république, quand existait déjà cette disposition des esprits qui devait donner naissance plus tard au culte des empereurs déifiés, on voit des honneurs divins offerts par l'adulation provinciale non seulement à de grands personnages, capitaines victorieux et puissants gouverneurs, mais même à des Romains de condition ordinaire dont on attendait des services » [Perrot]. — Cette hypothèse est très vraisemblable. Un compagnon d'armes de Calvinus, le triumvir Antoine, fut adoré comme un dieu dans tout l'Orient. La forme des caractères pourrait remonter à la fin du Ier siècle av. J.-C. Notez surtout le Φ dont les deux panses remontent à la partie inférieure vers la haste verticale (cf. n° 94), le N aux hastes inégales. Le ω pour Ω fait difficulté, mais si un culte a été établi en l'honneur de Calvinus, la dédicace peut aisément être postérieure d'un demi siècle ou d'un siècle à son origine. — Un Gnéus Claudius Philon était prêtre à vie de Zeus Stratios (n° 142). C'est peut-être un membre de la famille à laquelle appartenait aussi notre Philon. [F. C.]

261. = Zileh. — Partie inférieure d'un bloc de marbre blanc. — Publiée d'après une photographie communiquée au Père Girard : *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 319, n° 15.



[.... δόγματι τῆς]
βουλῆς καὶ τοῦ
δήμου ἀνέθηκεν.

Formule finale d'une dédicace faite en vertu d'une décision du conseil et du peuple de Zéla.

262. — Ziléh. — « Wall of the town » [Hamilton]. — Stèle de calcaire à fronton encastrée au dessus de la vieille porte de la citadelle sous la tour. — H. env. 1 m.; L. env. 0m,50. — Publiée : Hamilton, *Researches in Asia Minor*, II, p. 412, n° 70 = *CIG*, III, 4187. — Revue en avril 1900. Lue du haut d'une échelle.



Αὐρ. Γεντιλίᾳ
τῇ σεμνοτά-
τῃ συμβίῳ Αἴ-
λιος Μοντα-
νὸς ὁ ἀνὴρ
ἀντὶ πολλῶν
καὶ μεγάλω[ν
τοσαύτην
χάριν.

Ailios Montanos conserve à sa femme une gratitude égale aux bienfaits qu'il a reçus d'elle, formule plus littéraire que les simples expressions μεγίστην χάριν ἔχων ou ἢ πολλὴν χάριν ὁμολογῶ, que nous avons déjà rencontrée (n° 190, et nos 50, 259 *a*). [F. C.]

263. — Ziléh. — « Dans la citadelle » [Perrot]. — Stèle de pierre calcaire provenant d'une des maisons détruites de la citadelle et formant le montant de la porte de la cour de l'école turque. — H. 1m,22; L. 0m,45; Ép. 0m,22. — Publiée : Perrot, *Exploration de la Galatie*, p. 379, n° 163 = *Inscr. res Rom. pert.*, III, 109. — Copiée en 1899 par A. et en 1900 par F. C.



Ἥροι συνβίῳ
Ἐρωνίδι
Βηράτιος·
ὃς δ' ἂν κι-
νήσῃ
τὴν στή-
λην ταύ-
την, δώ-
σι τῷ ἱε-
ρωτάτῳ
ταμίῳ
σηστερ-
τίως δου'·
ὁ βίος ταῦ-
τα· μνή-
μης χάρ[ιν.

L. 1. Ἥροι est pour Ἥρωι, le mot ἥρως étant occasionnellement employé au féminin; cf. *Journ. hell. stud.*, XIX (1899), p. 88, nº 66 avec la note. — L. 2. Ἐρωνίς est un nom inconnu mais on trouve Ἱερωνίς (Körte, *Athen. Mitt.*, 1899, p. 439). — L. 3. Βηράτιος = Οὐηράτιος (*CIG*, 5042) est le latin *Veratius*. — L. 12, σηστερτίως est une « transcription toute mécanique » de *sestertios*. Le chiffre est fixé en sesterces, tandis que d'ordinaire en Asie Mineure c'est par deniers que l'on compte, comme le fait observer M. Perrot. De fait nous ne croyons pas qu'on puisse citer aucun autre exemple de l'emploi de cette monnaie romaine (cf. Liebenam, *Städteverwaltung*, p. 43 ss.). Le chiffre de l'amende, 474 sesterces, (= 118 1/2 deniers) est le plus petit qu'on ait constaté dans le Pont (cf. note au nº 71 *a*); en général il descend rarement au dessous de 200 deniers (Liebenam, *l. c.*). — [A.]

L. 14-15 : Ὁ βίος ταῦτα. « Voilà ce qu'est la vie », comparer dans notre inscription nº 143, la finale : Ταῦτα πάντα κόνις. — Ὁ βίος ταῦτα se retrouve dans des épitaphes de Brouzos (Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, II, p. 700, nº 635 ; cf. *supra*, p. 135), d'Euménie en Phrygie (Ramsay, *op. cit.*, p. 385, nº 231 = *Bull. corr. hell.*, VIII, p. 233, nº 1), de Pessinonte en Galatie (*CIG*, 4097, cf. add. p. 1111),

et en dehors de l'Asie Mineure. Le sens est assuré par la comparaison avec des phrases plus développées comme : Τὸ τέλος ὑμῶν τοῦ βίου ταῦτα (Hiérapolis; Ramsay, *Cities and bishoprics,* I, p. 118, n° 28; cf. p. 548). Le simple Ταῦτα qui le remplace parfois et se rencontre même à la fin de textes latins, a une signification analogue (Dessau, *Inscr. sel.,* n° 8105). La plupart des exemples connus de ces formules ont été réunis par Loch, *Festschrift für Ludwig Friedländer,* Leipzig, 1895, p. 289 ss.; cf. *Jahresh. Inst. Wien,* XII, 1910, *Beiblatt,* p. 154, n° 15. [F. C.]

264. — Ziléh. — « In the Agha's harem. » — Publiée : Hamilton, ***Researches in Asia Minor,*** II, p. 412, n° 71 = ***CIG.*** 4188.

ΙΟΥΝΙΟϹΓΕΜ . .	Ἰούνιος Γέμ[ελ-
ΛΟϹΑΝΕϹ	λος ἀνέσ[τησεν τὴν
ϹΤΗΝ	στή[λην.

265. — Ziléh. — Stèle de marbre blanc dans le mur du Gudjuk minaret. — H. 1m,50; L. 0m,45; H. des lettres : 0m,04. — Copiée le 30 avril 1902. Photographie.



Sous une guirlande, on lit :

Τίττον
Τι[τιν]ίο-
υ ἄνδρα βου-
λευτὴν σε-
5 μνῶς βιώσαν-
τα Πούλχρα Πο-
ύλχερος ἡ γυνὴ
μνήμης χάριν.
Ἔτους αλρ'.

Épitaphe d'un conseiller municipal. — L. 6, le nom Ποῦλχερ se retrouve dans la Zélitide n° 272, dans la Phazimonitide n° 41; Πούλχρα, nos 37, 40, 41. — L'année 131 de Zéla = Oct. 194-5 ap. J.-C. — [F. C.]

266. — Ziléh. — Fragment d'une stèle de pierre calcaire, complète à droite, dans le mur nord de la grande mosquée (*Oulou djami*). — L. env. 0m,50; H. env.

0m,30 ; Ép. 1 m. — Copie du Père Girard ; j'en ai pris une autre copie en avril 1900, et j'en ai reçu une troisième d'Anderson. — Publiée : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 319, n° 17.



. . ἐξουσία]ς τοῦ ἐπιβλη[θῆναι
. . . τ]οῦ ἀνοίξαντος . . .
τ]ούτῳ τῆς τυμ[βωρυχίας . . .

L. 1. Au début, ma copie porte ΕΤΟΥ. — L. 2. ΑΝΟΙΞΑΝΤΟϹ Girard. mais le Ξ donné comme douteux, Ma copie et celle d'Anderson ont un Σ, mais le rédacteur de l'inscription ne peut avoir écrit ἀνοίσαντος puisque les autres Ϲ sont lunaires.

Fin d'une épitaphe avec peine prononcée contre le violateur du tombeau. [F. C.]

267. — Ziléh. — Stèle de marbre déposée dans la cour de l'église arménienne ; cf. *Studia*, p. 194. Proviendrait de la colline de *Tchal*, à une demi heure à l'ouest de la ville. — H. 1m,55 ; L. 0m,45. — La surface est très fruste, les caractères sont presque illisibles. — Copiée le 30 avril 1900. — [F. C.]



[Θεό ?]φιλος
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
μνήμης
χάριν.

Les épitaphes chrétiennes de l'église arménienne proviennent de Sébastopolis (cf. nos 302 ss.).

268. — Ziléh. — « Zelae in arce, Perrot descripsit. » *CIL*, III, 237 ; cf. Perrot, *Explor. de la Galatie*, p. 379.

D M	*D(is) M(anibus)*
AEL UICTORIS	*Ael(ii) Victoris*
DEC · ALN O	*dec(urionis) al(ae) [M]o-*
ES INE	*esi[ca]e (?) [vixit]*
ANN	5 *ann(os) . . . [mil(itavit)]*

ANNXV
ENTVRN
E T
TRI · E
ꓤU
RNI
DM
EN
SS

ann(os) XV·
tur[ma

Une *ala Moesica* est connue par quelques inscriptions (Cichorius dans Pauly-Wissowa, *Realenc.*, s. v. « Ala », col. 1252). La restitution de ce nom est ici douteuse, mais elle tire une grande probabilité de ce fait que les troupes de Mésie firent souvent campagne en Asie, où elles pouvaient être facilement transportées.

269. — Ziléh. — Sur le devant d'un bassin de fontaine [sans doute un sarcophage antique] dans la cour de Hodja Zadé Loutfoullah effendi. — Copie communiquée au Père Girard, publiée *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 334, nº 54 = *Inscr. res Rom. pert.*, III, 1441.

D M
EGIDE LIB VLP CARIVS
OL≡XXBENEMERENTIFC

ΟΥΛΠΙΟCΧΑΡΙCΤΟC$\overset{x}{\text{Ρ}}$ΛΕΓ·Λ
ΗΓΙΔΑΑΠΕΛΕΥΘΕΡΑΝΙΔΙ
ΑΝΤΕΙΜΗCΧΑΡΙΝ

D(is) m(anibus). | *Egide lib(ertae) Ulp(ius) Cari[n]us,* | *[c(enturio)] l(egionis) [X]XX, bene merenti f(aciendum) c(uravit).*

Οὔλπιος Χάριστος (ἑκατοντάρχης) λεγ(εῶνος) λ' | Ἡγίδα ἀπελευθέραν ἰδί|αν τειμῆς χάριν.

Ulpius Carinus — la copie étant en général correcte, on ne peut, ce semble, corriger *Caristus* — qui, entrant au service militaire avait latinisé son nom grec de Charistos, était sans doute originaire de Zéla. Il obtint probablement le droit de cité de Trajan, lorsqu'il eut été enrôlé dans la *Legio XXX Ulpia Victrix,* créée par cet empereur, parvint au grade de centurion, prit part sans doute avec le corps de troupes auquel il appartenait, à la grande guerre dacique, et libéré revint s'établir dans sa patrie, où il éleva ce tombeau à son affranchie, Égis. — Dans le latin, *Egide* est pour *Egidi.* [F. C.]

270. — Ziléh. — Fragment de calcaire formant le linteau d'une fenêtre dans la tour de la citadelle; les lettres sont gravées sur le côté qui est dans l'embrasure. — H. ? (le haut de la pierre est engagé dans la maçonnerie); L. $0^{m},57$; Ép. $0^{m},16$;

H. des lettres : 0m,035. — Copiée le 30 avril 1900. Nous avons reçu une autre copie du Père Girard (1904) et une troisième du Père G. de Jerphanion (1909).

XVIIIB...	*XVIII B? XII*
ETAELIVSHER	*et Aelius Her-*
EIVSMERENTI	*eius merenti*
POSVERVNT	*posuerunt.*

L. 1. $\overline{\text{XVIII}}$ B $\overline{\text{III}}$ V Jerphanion.

L. 3. LIVS Girard, ce qui donnerait *Her[a]clius* mais l'espace ne paraît pas suffisant. *Herius* se retrouve comme nom propre, *CIL*, 13340, 11. — Aelius est parfois employé comme *cognomen* (cf. *CIL*, III, 7421, etc.); on pourrait songer à la restitution [*vixit annos*] *XVIII Bi*[*tti*]*u*[*s?*] *et Aelius her*(*edes*) *eius merenti posuerunt.* [F. C.]

La Zélitide.

(Carte III et XIV.)

Lorsque Pompée fit de Zéla une cité, il lui soumit « beaucoup de districts » de l'ancien royaume de Mithridate (Strab., XII, 3, 36, p. 559 C : Πολλὰς ἐπαρχίας προσώρισε τῷ τόπῳ καὶ πόλιν ὠνόμασε), mais peu après les généraux romains paraissent avoir démembré ce territoire (Strab., p. 560). Lorsque la ville fut annexée à l'empire en 64, elle resta néanmoins encore le centre politique d'un canton important.

Les frontières de la Zélitide (Ζηλῖτις, Strab., *ll. cc.*) sont clairement marquées au nord et au sud par des limites naturelles : au nord les hauteurs de l'Evkéré-Dagh la séparent de la cité d'Amasia (Strab., XII, 3, 39, p. 561 C), au sud la chaine du Dévedji-Dagh s'élève entre elle et Sébastopolis. Vers l'est et l'ouest, on ne peut aussi nettement fixer les limites de son territoire. Originairement celui-ci paraît avoir compris vers l'Occident une partie de la vallée du Tchékérek-Irmak (Scylax) avec la station de Pleuramis, qui toutefois en fut détachée certainement avant 64 ap. J.-C., puisqu'elle faisait partie du Pont Galatique (*supra*, p. 228). Au nord-est il s'étendait probablement au moins jusqu'à la vallée de l'Iris avant qu'Ibora fut constituée en cité indépendante (*infra*, p. 250).

Sarin (Kyrklar-Tekké).

Le Testament des Quarante Martyrs de Sébaste, dont l'authenticité est aujourd'hui établie, exprime la volonté qu'ils soient ensevelis au village de Sarin lez Zéla, c. I, 1 : Κατατεθῆναι τὰ λείψανα ἡμῶν ὑπὸ τὴν πόλιν Ζήλων ἐν χωρίῳ Σαρείν (var. Σαρεῖμ); cf. III, 2 : Προσαγορεύομεν τοὺς ἐν τῷ χωρίῳ Σαρείν (ou Σαρεῖμ), τὸν πρεσβύτερον μετὰ τῶν ἰδίων, τοὺς διακόνους μετὰ τῶν ἰδίων, Μάξιμον μετὰ τῶν ἰδίων, Ἡσύχιον μετὰ τῶν ἰδίων, Κυριακὸν μετὰ τῶν ἰδίων. Les restes du bûcher où furent consumés les corps des héros furent partagés entre un grand nombre d'églises et de personnes pieuses (Basil., *Homil. in XL Mart.*, col. 521 B [Migne, *P. G.*, XXI]; Grég. Nyss., *Homil. II in XL Mart.*, col. 784 B [Migne, XLVI]; Sozom., IX, 2). C'est ainsi que la mère de Basile et de Grégoire de Nysse obtint une portion de leurs cendres qui furent déposées dans leur propriété d'Annesoï (Grég., *l. c.*; cf. *infra*, p. 250). Mais la majeure partie de ces précieuses reliques fut certainement transportée, suivant le désir exprimé par les saints, « à Sarin lez Zéla ». Or, un village, situé à environ trois quarts d'heure à l'est de Ziléh, et nommé le plus souvent Tekké, est aussi connu dans les environs sous le nom significatif de Kyrklar, « les Quarante ». Ce toponyme, à vrai dire, est fréquent en Asie Mineure, comme Ἅγιοι Τεσσαράκοντα ou Σαράντα en pays grec; c'est que les sanctuaires des Quarante étaient nombreux dans tout l'Orient. A Sarin, comme ailleurs, le nom de Kyrklar est un souvenir du culte des martyrs de Sébaste. Il s'y trouve un vieux couvent de derviches, qui a probablement succédé à un monastère chrétien, car il y subsiste des restes de construction byzantine. Grecs et Arméniens y viennent en pèlerinage; ils ont en grande vénération la crypte du turbé, où, disent-ils, reposent les corps non seulement de derviches, mais de saints chrétiens (Grégoire, *Bull. corr. hell.*, 1909, p. 25). Les débris antiques et les inscriptions sont nombreux à Sarin, et l'une de celles-ci (n° 275) mentionne, semble-t-il, un higoumène. Les pierres antiques ont probablement été apportées de Zéla comme matériaux de construction au moment où l'on éleva une basilique autour des restes vénérés des célèbres martyrs.

Le nom de *Sarín* paraît être syrien = « *les Chefs* ». La variante Σαρεῖμ indique qu'il s'agit bien d'un pluriel sémitique. Sémitique aussi est le nom de Χάδουθα (ms. ἐν Χαδουθί) qui figure à côté de Sarin dans le « Testament ». Χάδουθα = Νέα (κώμη); c'est l'équivalent de Yéni-Keuï, si fréquent aujourd'hui en Turquie (cf. *Carthago* = « Kharthad Hadtha », Ville Neuve). La langue des prêtres de Zéla était certainement l'araméen, idiome parlé en Asie Mineure par les émigrés Perses, et ainsi s'explique l'existence sur son territoire de ces toponymes sémitiques, qui forment un véritable îlot linguistique.



271. — Kyrklar-Tekké. — Base d'une statue de marbre, bloc brisé en deux fragments aujourd'hui séparés : *a*) Près du *turbé* des quarante, dans le jardin de la mosquée. — H. 0m,62 ; L. 0m,58 ; Ép. 0m,15 ; H. des lettres : 0m,05-0m,045. — *b*) Encastrée dans un mur non loin de l'enceinte sacrée. — L. 0m,39. — Copiée en 1907. Estampage. — [H. G.]

Μ·ϹΗ ΑΤΙΟΝϹЄ
ΟΥΗΡΙΑΝΟΝΠΡЄϹ
ΒЄΥΤΗΝΚΑΙΑΝΤΙϹ
ΤΡΑΤΗΓΟΝΤΩΝϹЄ
ΑϹΤΩΝΗΖΗΛЄΙ
ΝΠΟΛΙϹΤΟ
ϹΤΗΝΚΑΙ
ΚΤΙϹ
ΤΗϹЄΥЄΡΓЄ
ЄΠΙΜЄΛΗΘЄ
ΤΗϹΑΝΑϹΤΑ
ΟϹϹΙΟΥΡΟ

Μ. Ση[δ]άτιον Σε-
ουηριανὸν πρεσ-
βευτὴν καὶ ἀντισ-
τράτηγον τῶν Σε-
[β]αστῶν ἡ Ζηλει-
[τ]ῶν πόλις τόν [τε
κτίστην καὶ [ἑαυ-
τῆς εὐεργέ[την
ἐπιμεληθέ[ντος
τῆς ἀναστά[σεως
[Σ]οσσίου Ῥο[ύφου.

L. 11. *Sosius* (Σόσσιος) est plus fréquent que Ῥόσσιος (*Rossius*).

Cette inscription a certainement été apportée de Zéla à Sarin. — M. Sédatius Sévérianus (Iulius Rufinus) fut légat propréteur de Cappadoce, ainsi qu'il résulte de cette inscription et du n° 288 (= *Inscr. res Rom. pert.*, III, 113) trouvé à Sébastopolis. Déjà MM. von Rohden et Dessau (*Prosop. imp. Rom.*, III, n° 438, cf. n° 231) supposaient que le Sévérianus, *vir consularis,* qui fut battu par les Parthes en 161, à Élégia (Fronton, *Princ. hist.*, p. 208, éd. Naber ; Dion, LXXI, 2 ; Lucien, *Alex.*, 27 ; *Quomodo hist.*, 21, 25, 26) devait être un gouverneur de Cappadoce, et proposaient de l'identifier avec M. Sédatius Sévérianus Julius Rufinus, légat de Dacie sous Antonin le Pieux, et consul avec P. Septimius Aper, sous le même règne. L'exactitude de cette double conjecture, qu'avait confirmée Ritterling (*Rheinisches Museum,* 1904, p. 186), est définitivement prouvée par notre texte.

La dédicace de Sarin peut se dater avec une grande rigueur. Le titre de π. καὶ ἀντιστράτηγος τῶν Σεβαστῶν, *leg. Augustorum pr. pr.*,

prouve que l'érection de la statue eut lieu sous M. Aurèle et L. Vérus, donc après le mois de mars 161. Or la bataille d'Élégia et la mort du consulaire de Cappadoce, marquèrent la fin de cette même année 161 ou le commencement de 162. — Dans ces conditions, il paraît impossible d'identifier avec notre Sévérianus, son homonyme, proconsul d'Afrique mentionné par Apulée (*Prosop.*, IV, p. 239, nº 439). [H. G.]

272. — Kyrklar-Tekké. — Stèle de marbre blanc au mezarlyk. — H. 1m,30; L. 0m,38-0m,43; Ép. 0m,18. H. des lettres : 0m,025. — « Cette inscription est nouvelle. Le monument a été déterré par moi-même avec deux ouvriers. » Note de M. Zélinka, qui nous a envoyé une copie en 1905. — Revue par H. G. en 1907. Estampage.



Ποῦλχερ
Κέλερος
ἰδία[ς] γυνη-
κὸς Μαρκέ-
λλης καὶ Πο-
ῦλχερ β' μητ-
ρὸς καὶ υἱο-
ῦ ἐμοῦ καὶ
Σαβίνης ἡλι-
κίας ὧν καλ-
ῆς Μαρκέλ-
λου ἀνέσ-
τησαν χάρι-
ν μνήμης.

L. 1. Ποῦλχερ, *Pulcher*, se retrouve nº 41 et à Zéla, nº 265; cf. Πούλχρα, nº 265; Κέλερ, nº 96; Σαβίνα, nº 99. — L. 6, sur le chiffre β', barré d'un trait, pour remplacer le patronymique, cf. nº 259 *a*. — La construction est si embarrassée, qu'on peut douter du sens de la phrase. Pulcher, fils de Céler, élève la stèle à sa femme Marcella. Pulcher, fils de Pulcher, se joint à son père pour honorer

la mémoire de sa mère. Pulcher II rend aussi les derniers devoirs à son fils Marcellus, ainsi nommé d'après sa grand-mère Marcella, femme de Pulcher I. — On pourrait supposer que le nom de Marcellus, oublié après υἱοῦ ἐμοῦ, a été ajouté après coup à la fin de l'inscription et que Sabina est une fille, défunte comme son frère, de Pulcher II. Celui-ci au milieu de tous ces deuils survit « à la fleur de l'âge » ἡλικίας ὢν καλῆς. Mais il est plus probable que ὢν est pour ὄντος (de pareils solécismes sont fréquents, cf. nos 207, 222, etc.) et se rapporte à υἱοῦ ... Μαρκέλλου. Celui-ci serait alors un fils de Pulcher II et de Sabina, sa femme. [H. G.]

La figure qui orne le sommet du fronton, est sans doute un masque du Soleil; cf. le n° 257 de Tchuruk.



ΕΝΘΑΧΕΛΙΔΩΝΚΕΙΜΑΙΥΠΟ
ΣΠΟΔΙΗΝΞΕΝΕΤΥΜΒΟΥ
ΚΟΥΡΗΜΑΗΤΗΠΑΣΙΕΛΕΕΙΝΟ
ΤΑΤΗ-ΗΝΠΟΤΑΠΟΦΘΙΜΕΝΗΝ
ΠΟΝΤΟΣΜΕΠΟΣΙΣΚΑΤΕΘΑΨΕΝ
ΔΑΚΡΥΩΝΓΟΕΡΟΝΠΟΤΜΟΝ
ΕΠΗΓΑΓΕΤΟ-ΩΝΕΝΕΚΕΝ
ΤΓΥΞΑΣΕΙΚΟΝΑΕΥΔΗΛΟΝΕ
ΘΗΚΕΝΟΦΡΑΟΙΑΕΝΑΟΝΜΝΗ
ΜΑΡΕΤΗΣΕΣΟΡΑΝ ø

273. — Tekké. — « Pierre tombale en possession de Hilmi Effendi, chef du bureau du recensement à Ziléh ; elle a été trouvée dans les environs du village de Tekké [= Kyrklar-Tekkessi], à une heure de Ziléh vers l'est » [communication de M. Zélinka, mudir de la régie à Tokat]. — Stèle dans une maison particulière à Ziléh. H. 0m,80 [Girard]. — J'ai reçu en outre, en novembre 1901, une copie de Michel Théodoridès, antiquaire à Samsoun. — Publiée : Cumont, *Rev. ét. gr.*, XV (1902), p. 318, n° 14. — Revue par H. G. en 1907.

Au sommet de la stèle, dans un cercle, buste de jeune femme voilée ; au dessous, les trois distiques :

Ἔνθα Χελιδὼν κεῖμαι ὑπὸ | σποδιήν, ξένε, τύμβου |
κούρη Μαήτη[ς] πᾶσι ἐλεεινο|τάτη·
ἣν ποτ' ἀποφθιμένην | Πόντος με πόσις κατέθαψεν
[καὶ]'| δακρύων γοερὸν πότμον | ἐπηγάγετο·
ὧν ἕνεκεν | τεύξας εἰκόνα εὔδηλον ἔ|θηκεν,
ὄφρα οἱ ἀέναον μνῆ|μ' ἀρετῆς ἐσορᾶν.

V. 2. Le nom est douteux : MANTH Girard et Théodoridès ; MAHH Zelinka ; MAHTH Grégoire. — V. 4. ΓΟΕΡΩΝ Théodoridès, à tort. — V. 5. ΑΕΝΑΟΥ Théodoridès seul.

Μαήτη serait un nom nouveau. [Mais peut-être μαητή, adjectif verbal barbare, tiré de μάω, équivaut-il à ποθητή. — H. G.]. — Πόντος aussi est rare comme nom de personnes ; cf. *CIG*, 4973. — V. 2, le mètre exigerait ἐλεινοτάτη, et v. 5, εἰκώ.

274. — Kyrklar-Tekké. — Fragment d'une plaque de marbre qui se trouve dans le dallage précédant la porte du turbé. — H. 0m,28 ; L. 0m,32 ; H. des lettres : 0m,34. — Copiée en 1907. [H. G.]. — Nous avons reçu une seconde copie de M. Zélinka.



. .
anian[us
Fortuna[ti
[fi]lius (?)
h(eres) [f(aciendum)] c(uravit)

L. 3-4 EX . LIVS | HΓЄ, Zélinka.

274a. — Kyrklar-Tekké. — Deux fragments d'une stèle de marbre encastrés dans le mur du turbé. Le premier [H. 0m,35 ; L. 0m,28] est complet à gauche, en haut et sans doute en bas, le second est brisé de tous côtés. — Copiés en 1907. Estampage. [H. G.].

ΟΙΜΟΙΗѠ
ΑΛЄΠ ΑѠΡѠ
ΜΥΡΟΜЄΝΗϹΝЄΑ
ΤΗϹЄΥΓЄΝΙΔΟϹΤ
ΚΑΙЄΤΗΔΥΟΒΑΔΙΖ
ЄΧΟΥϹΑΜЄΤΟΤ
ΤΗΝΘΑΛЄΡΗΝΤΑΦ
ΑΥΤΑΡΜΟΙΡΗΟΛΟΗ
ΗΚΑΤЄΜΟΥΝΗΠΙΟ
ϹΤЄΦΟΥϹΓΑΜΗΛ
ΑΦΑΡΠΑϹЄΜΟ
ΖΑΘЄΟ

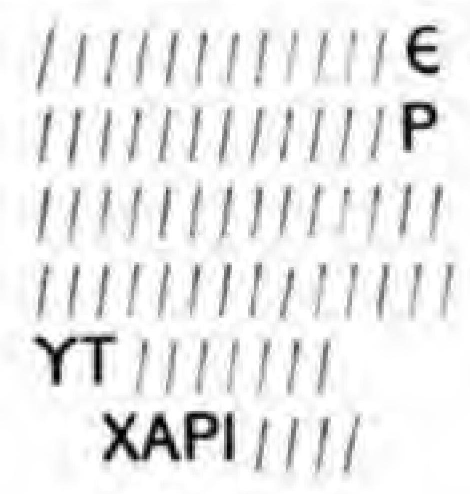
ΓЄ
ΑΤ
ΘΟ
ΥΠ

οἴμοι ἢ ων - - -
χ]αλεπ[ὴ] ἀώρῳ - - -
μυρομένης νέας - -
τῆς Εὐγενίδος τῆ[ς
καὶ ἔτη δύο βαδιζο[ύσης ?
ἔχουσα με τοτ[η ?
τὴν θαλερὴν τάφο[ς
Αὐτὰρ Μοίρη ὀλοὴ - - -
ἢ κατ' ἐμοῦ νηπίο[υ ?
στέφους γαμηλί[ου
ἀφάρπασε μοι . . .
ζάθεον . . .

Inscription probablement métrique. C'est sans doute l'épi-

taphe d'une jeune fille morte avant l'hyménée (vv. 10-11). L'étendue des lacunes ne permet guère de hasarder une restitution. [H. G.]

274 b. — Kyrklar-Tekké. — Dans le turbé. Stèle funéraire très effacée. Quelques traces de lettres sont visibles. — Copiée en 1907. [H. G.].



[υἱὸς?
[α]ὐτ[οῦ μνήμης
χάρι[ν.

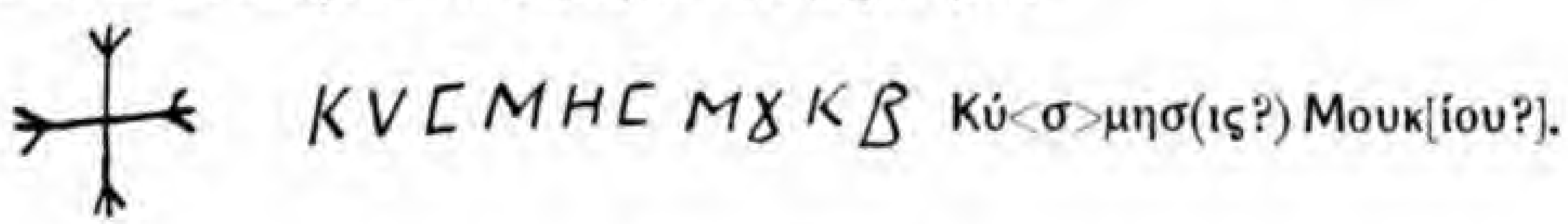
275. — Kyrklar-Tekké. — Pierre grossière brisée, semble-t-il, de toutes parts, sauf à gauche. — H. 0m,53; L. 0m,69; H. des lettres 0m,08. — Copiée en 1907. [H. G.].



Εἰο[άννου τοῦ?
μικ[ροῦ?
ἡγου[μένου.

Le seul mot dont la restitution soit certaine, est ἡγου[μένου]. Il confirme la localisation de Sarin à Kyrklar-Tekké.

275 a. — Kyrklar-Tekké. — Graffite sur un fragment d'architrave d'un beau travail antique. — H. 0m,59; L. 1m,14; Ep. 0m,031.



Κύ<σ>μησ(ις?) Μουκ[ίου?].

---

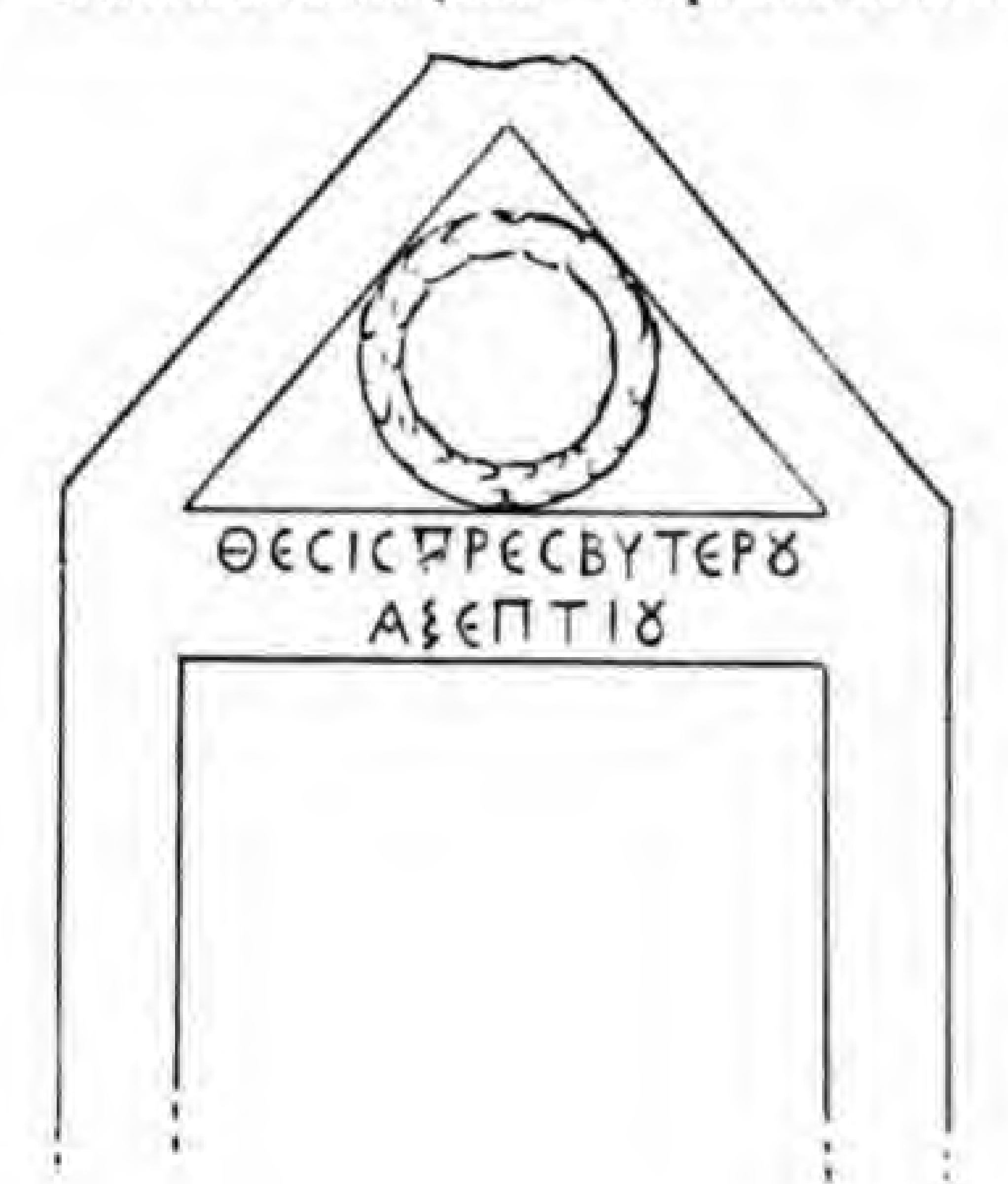
276. — Tchaï-Keuï (village tcherkesse entre Zéla et Tokat; cf. *Bull. corr. hell.*, 1909, p. 27). — Stèle de marbre blanc, brisée du haut et du bas, dans la maison d'Idris. — L. 0m,42; Ép. 0m,22; H. max. 0m,75. — Gravure extrêmement fine et régulière. H. des lettres: 0m,025. — Copiée en 1907. — [H. G.]

ΠΟΠΛΙΟCΤΑΤΤΙΟCΡΟΥΦΟC
ΤΑΡCΕΥCΓΡΑΜΜΑΤΙΚΟC
ΧΑΙΡΕ

Πόπλιος Τάττιος Ῥοῦφος
Ταρσεὺς γραμματικὸς
χαῖρε.

Ce « grammairien » originaire de Tarse avait certainement pour tâche d'enseigner le grec aux villageois barbares des montagnes de la Zélitide; comparer les n°s 300 et 145 *a*.

277. — Tcheltek (cf. *Studia*, p. 195) — Stèle de calcaire gris dressée près de la tombe d'un santon musulman. — H. (jusqu'au sol) 1m,60 ; L. 0m,75 ; Ép. 0m,20. H. des lettres : 0m,035. — Copiée le 31 avril 1900.



Au-dessus, dans le fronton, une couronne. Plus bas, sur la moulure plate, l'inscription :

Θέσις πρεσβυτέρου
'Αξεπτίου.

La partie inférieure de la stèle, actuellement vide, a peut-être été occupée primitivement par une inscription païenne, effacée plus tard.

[F. C.]

GAZIOURA-IBORA (*TURKHAL*)

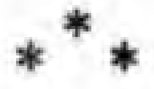
ET SES ENVIRONS

(Carte VI.)

La description précise que donne Strabon (XII, 3, 15, p. 547 C) du cours de l'Iris, a permis d'identifier avec Gazioura, le bourg de Turkhal, au pied d'une antique forteresse (cf. Anderson, *Studia*, p. 70 ss.). A Gazioura se trouvait, en effet, l'une des résidences des rois du Pont (Strabon) et un atelier monétaire, qui émit d'abord des pièces à légendes araméennes puis, sous Mithridate Eupator, à légendes grecques (ΓΑΖΙΟΥΡΩΝ, Babelon et Th. Reinach, *Monnaies d'Asie Mineure*, I, p. 82). L'inscription n° 278 montre que la citadelle était occupée par une garnison commandée par un ἀκροφύλαξ. C'est près de cette place forte qu'en 67 Mithridate prit position avant la défaite de Triarius (Dion Cass., XXXVI, 12 ; cf. *supra*, p. 233).

Comme Pimolisa (*supra*, p. 182) et les autres « gazophylacies » de Mithridate, Gazioura fut détruite par Pompée, et son territoire fut probablement attribué à Zéla. Au temps de Strabon (*l. c.*) elle était déserte. Mais sa position exceptionnellement favorable dut y favoriser le développement d'une nouvelle agglomération d'habitants. La ville d'Ibora est sans doute identique à l'ancienne Gazioura (cf. Ramsay, *Histor. geogr.*, p. 326 ss.), son nom même, *Ivora*, n'est que la seconde partie du composé Gaz-ioura (*Studia*, p. 71).

L'existence d'Ibora (τὰ Ἴβωρα) est attestée pour la première fois au milieu du IVe siècle — vers 345 — comme le lieu de naissance de l'ascète Évagrius du Pont (Pallad., *Hist. Lausiac.*, 38, p. 116, 14 Butler : Ποντικὸς τῆς πόλεως Ἰβόρων; Sozom., VI, 30, qui reproduit Palladius, a par erreur Ἰβήρων πόλεως). Près d'Ibora, sur le bord de l'Iris, au village d'Annesoï, se trouvait le domaine familial des parents de Basile et de Grégoire de Nysse (Basil., *Epist.* 3, col. 236 B Migne; *Epist.* 223, 5, col. 828 D Migne; cf. Greg. Nyss., *Or. II in XL Mart.*, Migne, *P. G.*, XLVI, col. 784 D : Κώμης τῆς ἐμοὶ προσηκούσης ... ἔστι τις πολίχνη γείτων· Ἴβωρα καλοῦσιν αὐτήν, cf. Ramsay, *l. c.*). Aussi les habitants de cette petite ville obtinrent-ils de Grégoire qu'il remplit temporairement chez eux la charge d'évêque (Greg., *Epist.*, 19, Migne, *P. G.*, XLVI, col. 1076 C : Ἴβωρα πόλις ἐστὶ τοῖς ὁρίοις τοῦ Πόντου κατῳκισμένη etc.), et Basile se préoccupe aussi dans sa correspondance des intérêts de cette cité (*Epist.* 299 [Migne] à un *censitor* qui doit exercer ses fonctions κατὰ τὴν Ἰβωριτῶν χώραν). Quand Macrina, la sœur de Basile, mourut, en 380, Araxius était évêque d'Ibora (Greg. Nyss., *Vit. Macrin.*) et l'on connaît les noms de six de ses successeurs jusqu'au IXe siècle (Lequien, *Oriens Christ.*, I, p. 533). Ce siège est mentionné dans les Notices parmi les suffragants d'Amasia (*Epiphanii Not.*, 215, Gelzer; Parthey, VIII, 289; IX, 198; *Basilii Not.* [Parthey, I], 238). Au Xe siècle, il fut réuni temporairement à celui de Pimolisa, peut-être après une nouvelle destruction de la ville (*Not.*, III, 175; cf. *supra*, p 183).



Ibora resta toujours une « petite ville » (πολίχνη : Greg. Nyss., *In XL Mart.*, Migne, XLVI, col. 784 B). Elle est mentionnée au VIe siècle parmi les cités de l'Hélénopont par Hiéroclès (701, 4), et la Novelle XXVIII de Justinien (*Praef.*). Sous cet empereur, elle fut détruite en même temps qu'Amasia, en 529, par un tremblement de terre (Procope, *Hist. Arcan.*, 18, p. 119, 7 Haury; cf. *supra*, p. 112). La *Vita Eutychii* (Migne, *P. G.*, LXXXVI,



col. 2294 D) en fait mention vers la même époque à propos de l'évêque Uranius.

Après la réorganisation de l'empire, elle fit partie du thème Arméniakôn (Const. Porph., *De them.*, I, 2, p. 21, Bonn). Cette place forte est mentionnée incidemment dans les guerres du moyen âge (Génésios, p. 183, Bonn). Après la conquête Seldjoucide, on n'entend plus parler d'elle que sous son nom turc de Turkhal (Ritter, *Erdkunde*, XVIII, p. 136).

278. — Turkhal. — « Cut on a panel in the perpendicular face of the living rock by the path leading to the highest terrace of the fortress hill. The greater part of the inscription has been carefully defaced. » — [A.]. — Inscription gravée dans le rocher de la citadelle. Elle occupe un rectangle soigneusement poli de 0m,36 de haut sur 0m,65 de large. Elle est devenue très difficile à lire par suite d'une tentative récente, semble-t-il, de destruction. — H. des lettres : 0m,03-035. [H. G.]. — Publiée : Grégoire, *Bull. corr. hell.*, 1909, p. 23, n° 9.

Copie d'Anderson (1899)

ΞΕΝΟΝΜΗΔΕΝΑΕΝΤΟΣ
ΤΟΥΔΙΑΓΡΑΜΜΑΤΟΣ
ΠΑΡ//∷ΟΡΕΥ////Θ ΑΙΑ////Υ
ΤΟΥ ΚΡ///Φ.Υ//////////Σ : ///////Ν
ΑΛΙΣ ∶ΙΤ///ΙΟ////////ΟΙΚΕΤΗΣ
//// ΣΤΙΓΩ// ΠΕ//ΡΑΣ// Ι
///Δ Ε ΛΕΥΘΙ ΡΟΣ//////Υ ///////
Α ΤΙΑΣΕΤΑΙ

Copie de Grégoire (1907)



Nous avons reçu de M. Hogarth une troisième copie qui confirme les précédentes. Elle donne l. 4 : ΤΟΥ..Ρ.ΦΥΛ...ΣΑ...Ν; l. 5 : ..ΣΤΙΓΩΟ..ΠΕ.ΡΑ.....

On peut restituer avec certitude :

Ξένον μηδένα ἐντὸς | τοῦ διαγράμματος | παρ[απ]ορεύ[εσ]θαι ἄ[νε]υ | τοῦ [ἀ]κρ[ο]φύ[λακο]ς· ἄ[ν δ' οὖ]ν | ἁλίσ[κη]τ[α]ι, ὁ [μὲν] οἰκέτης | [μα]στιγω[θεὶς] πε[π]ρά[σεται |, ὁ] δ' [ἐ]λεύθ[ε]ρος [ἑα]υ[τὸν] | αἰτιάσεται].

La forme des caractères assigne à cette inscription une date peu postérieure à celle du roi Pharnace (n° 94). Elle doit être de la fin du IIe ou du commencement du Ier siècle av. J.-C., c'est-à-dire de l'époque de Mithridate Eupator.

L. 2. Διάγραμμα signifie l' « ordonnance »; il désigne « la présente

inscription » au delà de laquelle il était défendu de passer. Le mot est fréquemment employé dans le sens d' « édit » (gravé sur la pierre); cf. Prott et Ziehen, *Leges Graec. sacrae*, 1906, p. 175, n. 45; Plut., *Vit. Marc.*, 24; *Pomp.*, c. 31, etc. La correction, proposée par A.-J. Reinach, διάφραγμα (*Rev. ét. gr.*, 1910, p. 324), est donc inutile.

L. 4. Le A n'est pas certain, bien que donné aussi par Hogarth. Ὃς δ' ἄν, proposé par Anderson, serait peut-être une restitution meilleure. [Toutefois, dans ma copie originale, les deux points sont disposés ainsi : .˙ et peuvent donc indiquer un A après le Σ. — (A.)]

Comparer cette interdiction avec l'inscription semblable du Temple de Jérusalem (Dittenberger, *Or. inscr.*, II, nº 598) : Μηθένα ἀλλογενῆ εἰσπορεύεσθαι ἐντὸς τοῦ περὶ τὸ ἱερὸν τρυφάκτου καὶ περιβόλου. ὃς δ' ἂν ληφθῇ, ἑαυτῶι αἴτιος ἔσται διὰ τὸ ἐξακολουθεῖν θάνατον. Il n'est pas probable qu'à Gazioura, la peine de mort fût appliquée, aux hommes libres coupables de cette transgression, puisque les esclaves sont seulement battus de verges et vendus. Ἑαυτὸν αἰτιᾶσθαι peut aussi s'employer absolument; cf. un « arrêté de police » gravé sur la porte des thermes d'Aphrodisiade (Th. Reinach, *Rev. ét. gr.*, XIX, 1906, p. 104) : Ἐάν τις ἔχων χαλκὸν μὴ παραδείξῃ ἤτε ἐν φούνδῃ ἤτε ἐν καμπίστρῳ, αὐτὸν αἰτιάσεται. – Dittenberger a restitué cette formule, avec beaucoup de vraisemblance, dans une inscription d'Éphèse (*Syll.*², nº 574) : Τὸ τέμενος τῆς ['Αρτέμιδος ἄσυλον] πᾶν, ὅσον ἔσω π[εριβόλου· ὃς δ' ἂν] | παραβαίνῃ, αὐτὸς [αὑτὸν αἰτιάσεται]. Cf. encore *Ibid.*, nº 886 (Égine) : Αἰ δὲ μή, αὔταυτον αἰτιασῆ. — La pénalité prévue pour l'οἰκέτης à Gazioura ferait supposer qu'une menace précise était énoncée à l'adresse de l'homme libre; on pourrait restituer à la fin διὰ τὴν φυγήν, en s'inspirant, pour la formule, de l'inscription de Jérusalem. Ni la copie d'Anderson ni celle de Hogarth n'indiquent aucune lettre effacée après αἰτιάσεται, mais suivant la mienne l'épiderme de la pierre a disparu à cette place. — [H. G.].

La peine infamante du fouet était en Grèce réservée aux esclaves. Aussi, dans un grand nombre de cas, les lois et règlements prévoient-ils une double sanction, l'amende pour les hommes libres, la flagellation pour les esclaves (cf. Dittenberger, *Orientis inscr.*, nº 483, n. 65; Glotz, *Comptes rendus Acad. inscr.*, 1908, p. 541 ss.). La formule vague ἑαυτὸν αἰτιάσεται veut dire que l'homme libre « sera son propre accusateur », c'est-à-dire qu'il sera pour sa faute traduit en justice et non condamné sommairement comme l'esclave; cf. p. ex., *Dig.*, XLIII, 10, 2 : Εἰ δὲ μή, ὁ μὲν δοῦλος ὑπὸ τοῦ ἐντυχόντος μαστι-

γούσθω, ὁ δὲ ἐλεύθερος ἐνδεικνύσθω τοῖς ἀστυνόμοις, οἱ δὲ ἀστυνόμοι ζημιούτωσαν κατὰ τὸν νόμον. [F. C.]

Je comprends la formule dans le sens de « il devra se reprocher à lui-même » les conséquences de son acte, qui ne sont pas spécifiées et doivent être comprises par le contexte. Ce serait donc une expression équivalente à ἑαυτῷ αἴτιος ἔσται (τῶν ἑπομένων); cf. Dittenberger, *Syll.*², n° 563 = Michel, *Recueil*, n° 794 : Αὐτῶι ἐν νῶι ἐσσεῖται, *ipse sentiet quid commiserit, experietur dei irati vindictam* (Ditt.). Th. Reinach traduit de même (*l. c.*, p. 105) : « il ne devra s'en prendre qu'à lui-même, s'il est volé ». — [A.]

278 a. — Turkhal. — Sur la terrasse supérieure de la même forteresse, un rocher présente un cartouche analogue à celui où est gravée l'inscription précédente. Les dimensions en sont plus réduites. — H. 0m,54 ; L. 0m,32. — Vue en 1907. [H. G.].



On ne peut presque plus rien déchiffrer, mais les caractères sont très semblables à ceux de l'autre inscription de la forteresse.

278 b. — Turkhal (?). — « A une halte faite à la citadelle de Turkhal on m'a présenté l'inscription ci jointe, que je vous remets telle quelle. » — Copie communiquée au Père Girard en 1903. — Nous reproduisons le dessin du copiste.

Ὀλύμπιχος
Δημητρίου
. . . . ος

Διονύ[σ]ιος
Στρατίου
Μάγνης.

L. 1. Ὀλύμπιχος est un nom fréquent, cf. Pape, s. v. et *Journ. hell. stud.*, XVIII (1898), p. 97 s. — Il est très douteux que ces épitaphes proviennent de Turkhal. Elles pourraient avoir été découvertes à Amisos (cf. nos 1,

1*b*, 7*a*) ou même plus loin. La forme des caractères permet de considérer au moins la première comme antérieure à notre ère, si l'on peut se fier à l'exactitude de la copie.

278 c. — Turkhal. — Devant la grande mosquée, dite ***Ulu-djami***, sur un chapiteau byzantin qui ne paraît pas antérieur au VIII° ou IX° siècle, à demi engagé dans de la maçonnerie. L'inscription est sur les deux côtés visibles; elle commençait ou se continuait probablement sur les deux autres. — Longueur approximative des côtés : $0^m,45$. Hauteur des lettres : de $0^m,02$ à $0^m,05$. — Copiée en 1907. — Publiée : Grégoire, ***Bull. corr. hell.***, 1909, p. 24.



On peut restituer avec vraisemblance :

[Ναὸς τοῦ ἁγίου] προτομάρ[τυ]ρο[ς Στεφάνου] κὲ Θεοδό[ρου τοῦ Τήρωνος].

Ce chapiteau proviendrait donc d'une église dédiée au protomartyr Étienne, et à St Théodore, le grand patron du pays (cf. *supra*, p. 202 ss.). [H. G.]

278 d. — Hamidié Boghazy (à 3/4 d'heure de Turkhal, à droite de la route de Zileh) au-dessus du moulin du village, dans une étroite crevasse entre deux rochers à pic (largeur : $0^m,78$), des moines avaient établi une ἐγκλείστρα, une cellule de reclus. A 5 m. 1/2 du sol environ, des encoches pratiquées dans l'une et l'autre parois rocheuses prouvent que jadis la « chartre » avait été recouverte d'une toiture. Les ***graffiti*** sont à quatre mètres de hauteur environ. En d'autres endroits de la gorge, il y a des croix en relief. — Cf. ***Bull. corr. hell.***, 1909, p. 24 s. [H. G.]. — Nous avons reçu en 1903 une autre copie de M. Zélinka, mudir de la Régie.

Ces graffites offrent de grandes difficultés de lecture, les mots étant presque tous abrégés. Or, je n'ai pu examiner ces textes de près,

l'échelle dont je m'étais muni s'étant trouvée trop courte. Je ne puis garantir que la lecture des lignes 3 et 4. [H. G.]

Copie de Grégoire :

1) ΠϬ ✱ ΔΛΜ...
2) + ЄBΙωЄCΟΙΜΙΔ *crevasse* ΔΑ
3 ⳩ ΔΑΜΗ ΤᾸΗΠЄ ΤΡ
4) + ΑΝ̸ Ᾰ ΑЄ ΝΚΛ +
5) + ΝΑΗΑΕΔЄC

Copie de Zélinka :

ΠC✱ΔΛΜ
+ЄΒΙωΕΖCΟΙΝΙΔ - ΔΑ
ΚΔΑ ΜΗ ΤΜΗ ΠΕ - ΤΒ
ΒΧ Χ— — —
+ΑΠΥ ΑΑЄΝΚ Μ+
+ΝΑΞΑ ΕΔЄΛ +

3) Χρ(ιστὲ) β(οήθει) Δαμηα(νῷ) τ(ῷ) (μον)αχ(ῷ) τῆς πέτρς)
4) † Ἀντ(ώνιος) (μον)αχ(ὸς) α′ (= πρῶτος) ἔνκλ(ειστος).

On pourrait aussi lire l. 3 : Δαμηα(νῆς) τ(ῆς (μον)αχ(ῆ)ς.

Étant donné ce déchiffrement, il est logique de chercher dans les autres lignes les signatures d'autres reclus ou recluses.

L. 1. Π(έτρα) >|< Δαμ(ιανοῦ)?

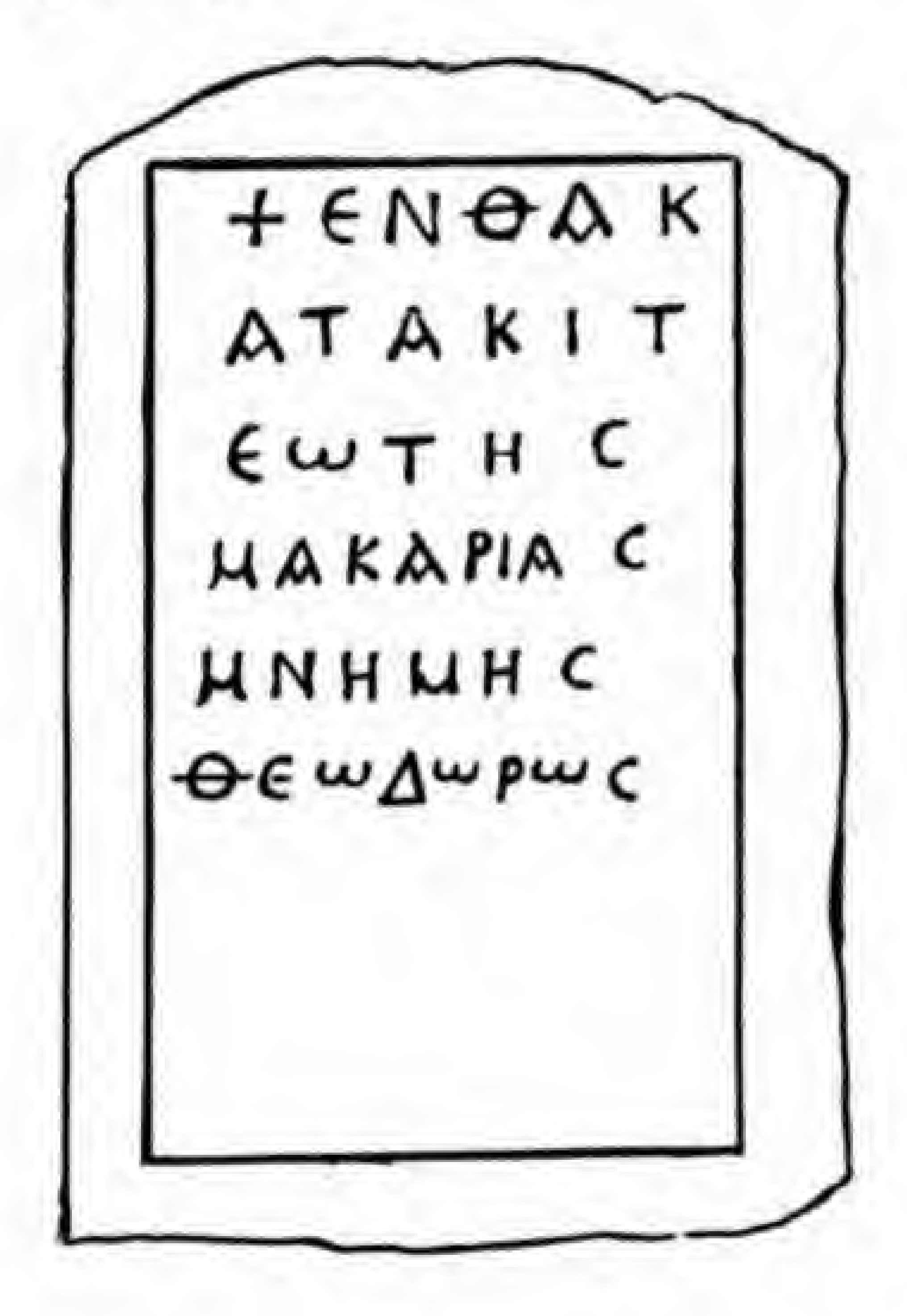
L. 2 : Εβίω ἔσο ἰ Μίδδα.

Nous aurions donc ici le nom d'une recluse : Μήδα?

L. 5. Le signe ˘ entre Ν et Α, qui ne doit pas se confondre avec l'abréviation de la l. 4, paraît être la note tachygraphique de ου. Ε est souvent le sigle de ἔτη (nº 34). Il faut donc lire, ce semble : Νουατήα (*Novatia*) ἔ(τη) δ′ ἐπ(οίη)σ(ε). — Les expressions byzantines

ποιῶ χρόνον, ἔτη, etc., sont connues. Novatia aurait donc passé quatre ans dans l'ἐγκλείστρα. [H. G.]

Il est intéressant de trouver ces cellules d'anachorètes dans une région toute proche de cette partie de la vallée de l'Iris, où S[t] Basile lui-même, le grand propagateur du monachisme dans le Pont, s'était retiré dans la solitude (Gregor. Nyss., *Vit. Macr.*, Migne, *P. G.*, XLVI, col. 967). La rigueur du climat ne permit jamais aux ermitages de se multiplier dans la Cappadoce et le Pont (Sozom., VI, 34), et c'est dans les couvents cénobitiques, organisés par Basile, que vivaient la plupart des moines. (Cf. Migne, *P. G.*, XXXIX, *Vita Basil.*, p. xxiv). [F. C.]



278 e. — Yun-Tépé. — Stèle de calcaire provenant de l'ancien *mesarlyk* de Yun-Tépé, servant de passerelle au ruisseau du moulin de Hadji Hassan Anyn Pacha (à une heure environ de Turkhal, à gauche de la route de Ziléh). — H. 1^m,23 ; L. 0^m,61 ; Ép. 0^m,24. — H. des lettres : 0^m,04 à 0^m,02. — Copiée en 1907. Estampage. — [H. G.]

† Ἔνθα κ-
ατάκιτ-
ε ὠ τῆς
μακαρίας
μνήμης
Θεώδωρως.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 5, l. 2. Ajouter : Dès le XII[e] siècle, Amisos était au pouvoir des Seldjoucides. Rukneddin Suleïman (Ῥουκρατῖνος) en hérita l'an 1193 (Nicet. Chon., p. 689, Bonn) : Kilidj Arslan (1156-1193) l'avait donc comptée au nombre de ses possessions. En 1196, le pirate byzantin Constantin Phrangopoulos ayant intercepté des vaisseaux marchands qui se rendaient à Ἀμινσός (Nicet. Chon., p. 699), l'empereur Alexis est obligé d'indemniser Rukneddin et les ἔμποροι. [H. G.]

P. 7, n° 1c. — Plusieurs inscriptions analogues, trouvées à Sinope, ont été publiées par Robinson, *Americ. Journ. of Archaeol.*, IX (1905), p. 294 ss. [F. C.]

P. 34, n° 20. Les noms de Ῥῆγλος et d'Ἀκυλῖνα, qui apparaissent dans ce texte chrétien, étaient portés aussi par des parents des Martyrs de Sébaste (*Testam. XL Mart. Seb.*, III, § 2-3). [F. C.]

P. 35, l. 10. Au lieu de ταλαι]πώριον, lire ταλαι]πώριων.

P. 36, n° 22, l. 2. Corriger Φαρνάκιδος en Φαρνακίδος. À côté du nom masculin Φαρνάκης, qui est fréquent (n[os] 5, 57, 94, etc.), Φαρνακίς ne peut être qu'un féminin. Sur l'interprétation, cf. n° 177. — Le nom Μίκκος (l. 3) se rencontre en Lycaonie ; cf. *Ath. Mitth.*, XIII (1888), p. 245, n° 37. [A.]

P. 38, n° 24, l. 2 du bas. Au lieu de « n° 19 », lire « n[os] 21, 173 ».

P. 42, n° 28, l. 3. Au lieu de « colum », lire « column ».

P. 47, l. 8 du bas. Sur l'inscription de Sinope, cf. Boll, *Archiv für Religionsw.*, XIII (1910), p. 475.

P. 48, l. 3 du bas. Au « n° 62 », ajoutez « 127, 189 ».

P. 51, n° 35*a*, l. 2. Au lieu de βιωσχιανὴ ασα, lire χιανὴ βιώσασα.

P. 63, n° 50, l. 5. Χάριν ὁμολογῶ, cf. n° 259*a* et n° 262.

P. 68, n° 58. Peut-être γλυκερῷ (προ)λιπόν serait-il une restitution préférable, l'erreur du lapicide étant due à la succession de lettres similaires. [A.]

P. 74, l. 10. Au lieu de « à Arménie », lire « en Arménie ».

P. 84, l. 13 du bas. Au lieu de *iurcur*, lire *iurciur*.

P. 99, l. 12 du bas. Cf. Boll dans Traube, *Vorles. und Abhandl.*, t. II, introd., p. 111. — On trouvera un grand nombre d'exemples de contractions réunis dans deux travaux intéressants, dont les conclusions sont opposées à la théorie de Traube : Nachmanson, *Die schriftliche Contraction auf den griech. Inschriften* (Eranos, t. X) Upsala, 1910, p. 101 ss. et Rudberg, *Zur paläographischen Contraction auf griech. Ostraka*, Ibid., p. 71 ss. [F. C.]

P. 101, n° 83, l. 6. Au lieu de δειδίασι, lire δειδίασι.

P. 111, l. 4. Ajoutez : L'inscription 141 fait mention du collège des archontes et de son président (συναρχία τοῦ δεῖνος).

P. 118, l. 10 du bas. Au lieu de n° 136, lire n° 316.

P. 120, l. 18. Au lieu de « mort de Commode », lire « mort de Marc Aurèle ».

P. 138, n° 114 *a*. Comparer l'ἐξορκισμὸς εἰς ἀποστροφὴν χαλάζης publié *Athen. Mitt.*, VI, p. 272.

P. 146, l. 1. Au lieu de « p. 456 s. », lire « p. 546 s. ».

P. 152, l. 4. Au lieu de τοῦ δεῖνα, lire τὸν δεῖνα.

P. 158, l. 14. Au lieu de « la plus probable », lire « peu probable ». Il est à peine possible qu'il y ait eu deux districts, Diacopène et Dacopène, si près l'un de l'autre.

Le lecteur qui doutera de la reconstruction ingénieuse de M. Grégoire, préférera la seconde alternative proposée par lui-même, à savoir que la pierre a été « apportée du dehors ». Dans mes observations j'ai supposé que Kalé-Keuï est situé où le met la carte de M. Kiepert, à 11 kilomètres à vol d'oiseau au S.-E. d'Amasia. Ce site peut difficilement être regardé comme « assez près » de la position que Ramsay assignait à Gazala-Gozalene, car cette position est à environ 17 kilomètres plus au sud ; et la différence est importante, parce que l'identification de Gazala avec Kalé-Keuï transporte la frontière du Pont Polémoniaque tout près d'Amasia ; mais ceci paraît en soi improbable, et il est malaisé de croire que Tibère, en annexant Comane et la Dazimonitide, aurait laissé la ligne de communication entre ce district et sa capitale Amasia entièrement en dehors de la province. Je crois qu'eu égard à l'incertitude qui subsiste dans le texte de l'inscription, et aux difficultés qui s'attachent à son interprétation, nous devons nous résigner à suspendre notre jugement, jusqu'à ce que nous obtenions une revision de la première lecture et, si possible, des données nouvelles du progrès de l'exploration du pays. [A.]

J'ai lu nettement Δακοπηνῆς Γαλάλων. C'est parce que Γάλαλα est inconnu et Γάδαλα une localité du Pont, que j'ai après coup supposé une erreur de copie ou une distraction du lapicide. [H. G.]

P. 178, n° 172, l. 2. Lire Φιλαδε(λ)-

P. 183, l. 7. Au lieu de « n° 306 » lire « p. 250 ».

P. 187, l. 12. Au lieu de « Pompeïpolis » lisez « Pompéïopolis ».

P. 192, n° 194. Il est difficile d'admettre que cette épitaphe soit chrétienne, car le mot καύστρας semble indiquer que le corps a été brûlé, ce qui est contraire aux usages de l'Église. [F. C.]

P. 204, l. 6 du bas. Au lieu de p. 30, lire p. 50. Mais le rapprochement n'a d'intérêt que si Euchaneia est bien une localité distincte d'Euchaïta, ce qui est plus que douteux. Le principal argument en faveur de l'existence d'Euchaïta se tire des *Notitiae*, qui la mentionnent comme une métropole. Mais dans ces listes un double nom a parfois fait dédoubler un évêché, et Εὐχάνεια ou Εὐχάϊνα me paraît être une forme fautive, inspirée peut-être par le souvenir du nom d'Εὐάγινα, bourg assez voisin d'Euchaïta (Euchania) [cf. p. 226]. Nous développerons ceci dans les Additions au volume complet. [H. G.]

P. 205, l. 22. Au lieu de vai, lire καί.

P. 206, l. 8. Au lieu de « on se avait » lire « on avait ».

P. 206, l. 10. Au lieu de « Néoclaudiopolis » lire « Claudiopolis ».

P. 222, l. 12 du bas. Au lieu de « p. 254 », lire « n° 254 ».

ONT PARU PRÉCÉDEMMENT :

Studia Pontica. — *I.* J. G. C. Anderson, *A journey of exploration in Pontus*, 1903. . . . . Prix : fr. 7,50

II. Franz Cumont et Eugène Cumont, *Voyage d'exploration archéologique dans le Pont et la Petite Arménie.* . . . . . Prix : fr. 17,50

BRUXELLES. — IMP. POLLEUNIS ET CEUTERICK, 37, RUE DES URSULINES,
DIETRICH ET DE SMET, SUCCESSEURS.





